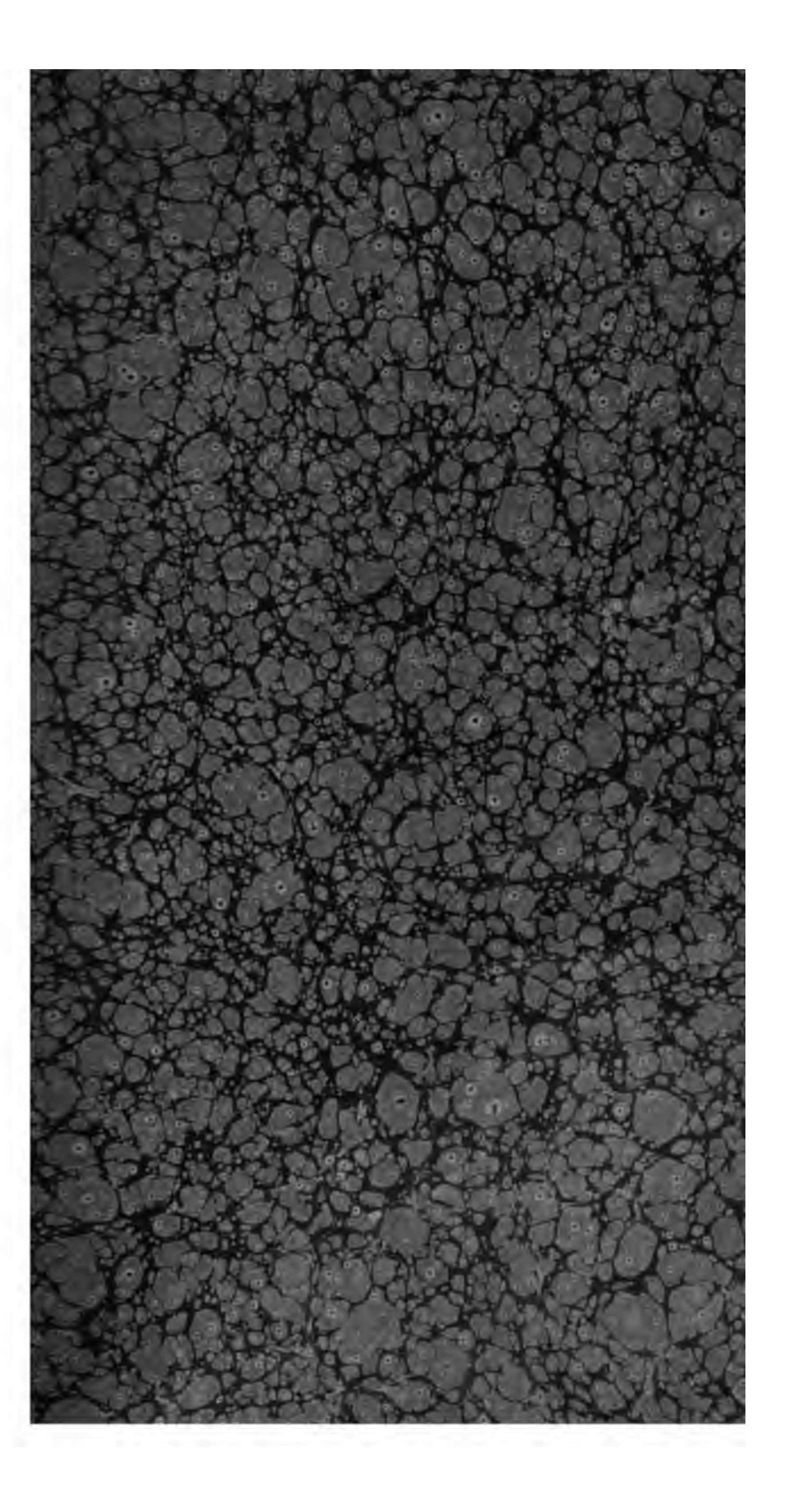
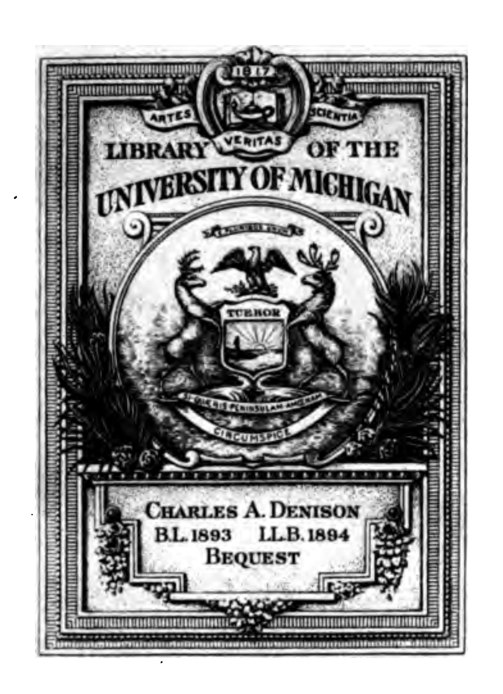

B 984,007


N° 14904
Bibliothèque d'Athis





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

MADAME DU DEFFAND

PARIS — TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM
RUE MONTMORENCY, 8.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

Mme DU DEFFAND

Marie Anne (de Vichy Chamrond)

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

LE MARQUIS DE SAINTE-AULAIRE

TOME PREMIER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Deux volumes intitulés : *Correspondance de madame du Deffant avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault...*, etc., furent publiés pour la première fois à Paris en 1809. Ce recueil, pris sur la copie que le prince de Beauvau, ami de madame du Deffand et son exécuteur testamentaire, avait fait faire d'une partie de sa correspondance, contient beaucoup plus de lettres adressées à madame du Deffand, par ses amis, que de lettres d'elle à eux. Il est d'ailleurs classé sans ordre et sans intelligence. Ainsi, l'éditeur place à la date de 1752 des lettres de Montesquieu relatives à l'élection de d'Alembert à l'Académie, laquelle eut lieu seulement en 1754. Puis, après avoir fait succéder aux lettres de madame de Staal, écrites en 1747, d'autres lettres qui conduisent le lecteur jusqu'en 1765, il revient à la correspondance de madame du Deffand avec le président Hénault, de l'année 1742. Outre ces erreurs chronologiques, des fautes de tout genre nuisent à l'intérêt et rendent certaines phrases presque incompréhensibles.

Quelque défectueuse que fût cette édition, elle n'en éveilla pas moins vivement la curiosité du public sur madame du

Deffand. Dès l'année suivante (1810), quatre volumes contenant les lettres adressées par elle à Horace Walpole parurent à Londres, publiés par miss Berry, ancienne et intime amie de M. Walpole. Cette édition anglaise est aujourd'hui devenue fort rare. Trois autres, données successivement à Paris en 1811, 1812, 1824, sont pleines de fautes plus ridicules encore que les deux premiers volumes de la correspondance, et l'on a même quelque peine à comprendre les extravagances dont elles fourmillent. Ainsi, par exemple, dans l'édition de Paris de 1824, on a traduit en français les notes données en anglais dans l'édition de Londres. Une de ces notes, à propos de l'*Hôtel Carnavalet*, est ainsi conçue : « *Mad. de Sévigné's house at Paris, of wich M. Walpole had a* PICTURE... etc. » L'éditeur français traduit : « *Hôtel de madame de Sévigné à Paris, dont M. Walpole avait un* DESSIN TURC, *qui se trouve maintenant à Strawberry-Hill*... etc.[1] » Indépendamment de ces singulières bêtises, plusieurs suppressions furent exigées par la censure impériale. Il est même amusant de voir le soin minutieux avec lequel on avait fait disparaître, chaque fois qu'ils s'étaient trouvés sous la plume de madame du Deffand, les mots : « tyrannie, pouvoir absolu, etc., » ainsi que toutes les phrases dans lesquelles, à propos de la guerre d'Amérique, elle s'indigne contre la guerre en général, contre les maux qu'elle entraîne, etc. Dans une notice sur madame du Deffand, M. de Sainte-Beuve s'étonne qu'on n'ait pas encore songé à publier une nouvelle édition des lettres à Walpole conforme à l'édition originale anglaise, et dans laquelle

[1] Tome I, p. 250. Lettre du 23 février 1768.

tous les passages altérés ou supprimés seraient fidèlement rétablis : « Madame du Deffand mérite bien ce soin, ajoute-t-il; car elle est un de nos classiques, par la langue comme par la pensée, et l'un des plus excellents... »

C'est cette édition, augmentée de plusieurs lettres nouvelles, et de toute une correspondance entièrement inédite entre madame du Deffand, la duchesse de Choiseul et l'abbé Barthélemy, le tout classé avec soin et accompagné de notes, que préparait l'auteur des charmants *Souvenirs de France et d'Italie*. Personne mieux que lui peut-être, avec son esprit si fin, sa mémoire si fidèle, son parfait instinct de la bonne compagnie, n'était en mesure de bien faire ce travail; il lui aurait donné la valeur d'un précieux document pour servir à l'histoire du XVIII[e] siècle; car madame du Deffand caractérise parfaitement la société française depuis la régence jusqu'aux premières années du règne de Louis XVI. On peut dire qu'elle est au XVIII[e] siècle ce que madame de Sévigné est au XVI[e]. Elle en a les qualités comme les défauts, et c'est avec raison que le chevalier Mac-Donald lui écrit : « Je serais retourné en Angleterre sans avoir l'idée de ce genre d'esprit qui est particulier à votre nation, si je n'avais pas été à Fernex et à Saint-Joseph[1]. »

L'édition complète, telle que se proposait de la donner M. le comte d'Estourmel, nous a paru une entreprise au-dessus de nos forces, et nous avons cru devoir nous borner à a publication des lettres, jusqu'à présent inédites, échan-

[1] Madame du Deffand était établie au couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique.

gées entre madame du Deffand, la duchesse de Choiseul et l'abbé Barthélemy. Madame de Choiseul avait conservé cette correspondance que, plusieurs années après la mort de son amie, elle communiquait à l'évêque d'Alais (cardinal de Beausset), en lui adressant la lettre suivante :

« 1er *avril* 1793... Les lettres de madame du Deffand ont pour elles le charme du naturel, les expressions les plus heureuses et la profondeur du sentiment dans l'ennui. Pauvre femme ! elle m'en fait encore pitié. Mais il y a peu de mouvement, parce que tous les événements qui étaient hors d'elle n'étaient rien pour elle. En effet, il ne pouvait plus y avoir d'événements pour une femme de son âge ; ainsi ses lettres se ressentent un peu de la monotonie de quelqu'un qui ne parle que de ses sentiments et qui en parle toujours à la même personne. Cependant l'abbé[1] m'a assuré, monseigneur, qu'elles vous avaient intéressé, et je me suis fait un plaisir de vous en faire hommage... Quant aux miennes, je n'ai pas imaginé qu'il y eût un autre usage à en faire que de les brûler ; et elles allaient en effet être livrées aux flammes, lorsque l'abbé m'a dit que vous les désiriez. J'ai été étonnée, mais j'ai cru devoir me soumettre ; je les ai relues pour en corriger les fautes d'orthographe les plus honteuses. En les lisant, j'ai trouvé qu'elles étaient d'une raisonneuse, de sorte que j'ai été bien plus étonnée encore en apprenant qu'elles vous plaisaient. Puisque cela est, monseigneur, elles sont aussi à vous, d'autant plus que vous serez toujours à temps d'en faire l'usage que j'en voulais faire. En attendant, je vous prie qu'elles ne soient que pour vous, par mille raisons, et

[1] Barthélemy.

entre autres parce que vous y retrouverez des traces d'anciennes tracasseries dont les acteurs vivent encore, et qu'il ne faut pas réveiller. A propos de ces tracasseries, il faut que je me sois corrompue depuis, car en lisant mes grandes colères de ce temps-là, je me suis trouvée bien douce!..... »

Aucun des inconvénients dont s'inquiétait encore, en 1793, madame de Choiseul, ne peut être aujourd'hui à craindre, et il n'y a plus à tenir compte des tracasseries de société du XVIIIe siècle. Cette société a disparu tout entière, elle appartient à l'histoire, et tout ce qui peut contribuer à la faire mieux connaître mérite d'être recueilli. C'est à ce titre que la correspondance suivante nous paraît devoir présenter de l'intérêt. Elle fait vivre avec toute la bonne compagnie de ce temps-là; elle donne des détails curieux sur l'intérieur d'un ministre exilé, sur la vie qu'on menait à Chanteloup, et sur la manière dont le duc de Choiseul employait les loisirs que lui avait faits sa disgrâce. Dans les lettres de la duchesse de Choiseul, se peint toute la sérénité d'un facile et heureux caractère, qui contraste avec l'humeur inégale et morose de madame du Deffand. Dans les lettres de cette dernière à la duchesse, on découvre une sensibilité, un besoin et une capacité d'affection difficiles à concilier avec l'idée qu'on s'était faite de sa nature. « On l'a crue sèche, dit encore dans la notice déjà citée M. de Sainte-Beuve, et elle ne l'était pas. » En la voyant dans l'abandon d'une intimité complète, se juger si sévèrement elle-même, se prendre en déplaisance et en haine, souffrir enfin si vivement de ses défauts qu'elle connaît et qu'elle déteste, sans avoir jamais pu s'élever de cet état de dégoût pour le mal à cet amour actif, pratique et courageux du bien que le christianisme seul inspire, il

est difficile de se défendre, à l'égard de cette pauvre femme, d'un sentiment de pitié affectueuse, qui ne suffit pas toujours pour la faire trouver aimable, mais qui la rend singulièrement attachante.

Marie de Vichy Chamrond, née en 1697, un an après la mort de madame de Sévigné, appartenait à une famille noble du Bourbonnais. Sa mère était fille de Nicolas Brulart, premier président au parlement de Bourgogne[1], et de Marie Bouthilier de Chavigny, laquelle épousa en secondes noces César-Auguste, duc de Choiseul. « Le duc de Choiseul, las de sa misère, dit Saint-Simon à l'année 1699, épousa une sœur de l'ancien évêque de Troyes et de la maréchale de Clérembault, fille de Chavigny, secrétaire d'État. Elle était veuve de Brulart, premier président au parlement de Dijon, et fort riche. Quoique vieille, elle voulut tâter de la cour et du tabouret; elle en trouva un à acheter et le prit... » C'est cette alliance qui servit de prétexte à la plaisanterie du nom de *grand'maman*, donné par madame du Deffand, dans sa vieillesse, à la jeune duchesse de Choiseul, qui aurait bien plutôt pu passer pour sa petite-fille. Une autre fille de Nicolas Brulart et de Marie de Chavigny fut mariée d'abord au marquis de Charost, et en secondes noces au duc de Luynes. Madame du Deffand témoigna toujours à cette tante

[1] Dans une de ses dernières lettres à Walpole, en lui annonçant comme une nouveauté littéraire agréable, d'un style excellent et d'une moralité très-utile, quatre volumes de comédies de madame de Genlis, « il y a, » ajoute madame du Deffand, une sorte de parenté entre elle et moi ; son » mari est du même nom qu'avait feu ma mère. » Le mari de madame de Genlis, compris dans la proscription des Girondins, fut le dernier de cette famille illustrée dans ses différentes branches, sous les noms de Puisieux et de Sillery.

beaucoup de déférence et de respect. Le comte de Vichy, frère aîné de mademoiselle de Chamrond, maréchal de camp des armées du roi, quitta le service pour raison de santé en 1743, se retira dans son château de Chamrond, près Roannes, après avoir épousé mademoiselle d'Albon, d'une bonne famille de la province. Un second frère fut trésorier de la Sainte-Chapelle, à Paris ; enfin, une sœur fut mariée à Avignon, au marquis d'Aulan.

Orpheline de bonne heure, mademoiselle de Chamrond fut élevée et, si on l'en croit, mal élevée, au couvent de la Madeleine de Trénel, rue de Charonne, à Paris. Ses parents, raconte M. Walpole, alarmés sur ses sentiments religieux, lui envoyèrent un jour Massillon pour s'entretenir avec elle et la catéchiser. Elle-même confirme ce fait dans une lettre à Voltaire du 28 septembre 1765. « Je me souviens, dit-elle, que dans ma jeunesse, étant au couvent, madame de Luynes m'envoya le père Massillon. Mon génie trembla devant le sien; ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. » Walpole assure que la jeune pensionnaire ne fut pas plus intimidée par le caractère que persuadée par les raisonnements de Massillon ; qu'elle soutint la discussion avec beaucoup de bon sens, et que le prélat futur la quitta plus frappé de sa beauté et de son esprit que scandalisé de ses hérésies. Il ajoute, au surplus, que jamais madame du Deffand ne fit parade d'un scepticisme trop à la mode dans sa société; qu'elle désira toujours « de pouvoir être dévote, ce qui lui paraissait l'état le plus heureux de cette vie... » Elle-même parle souvent de ce désir, sans affectation comme sans respect humain. Elle voudrait, écrit-elle une fois à Walpole, « chercher dans

les pratiques de la religion ou des consolations, ou une ressource contre l'ennui!.. Souvenez-vous du songe d'Athalie :

> Dans le temple des juifs un instinct m'a poussée,
> Et d'apaiser leur Dieu, j'ai conçu la pensée.

J'ai donc essayé de satisfaire cette inspiration. » Elle se mit en rapport et eut plusieurs conversations avec un père jésuite qu'elle ne nomme pas (La Harpe prétend que ce fut le père Lenfant, célèbre prédicateur), à qui elle trouve « beaucoup d'esprit et dont elle est très-contente, » mais elle n'ajoute rien de plus, et ne parle pas du fruit qu'elle aurait retiré de ces conférences. On comprend bien pourquoi elle n'en pouvait retirer aucun. Elle demandait à la religion de satisfaire ou d'exercer son esprit, plutôt que d'édifier son cœur. Elle-même confesse qu'il lui a toujours été impossible de se résigner à apprendre une seule page du catéchisme qu'on lui faisait lire tous les matins au couvent. « J'étais, dit-elle, comme Fontenelle ; j'avais à peine dix ans que je commençais à n'y rien comprendre!.. » Plus tard, après qu'elle eut perdu la vue, elle entreprend un jour de se faire lire les épîtres de saint Paul, et, s'impatientant de ne pas entendre cela comme un roman, elle interrompt le lecteur en s'écriant : « Eh! mais... est-ce que vous comprenez quelque chose à tout cela, vous?.. » Triste sort de ces raisons orgueilleuses qui veulent escalader le ciel, comme les architectes de la tour de Babel, et prétendent follement conquérir la foi, au lieu de la demander humblement et de l'espérer avec amour!.. Il est peu d'exemples plus frappants et peu de natures plus curieuses à observer, sous ce rap-

port, que celle de cette pauvre femme. On voit que son esprit, net et actif, souffre dans le doute comme un malheureux être à qui la respiration manque dans le vide. Un incurable ennui l'obsède; « elle est inquiète; elle tient du caractère de l'inquiet... Elle n'a pas d'*objet*, et c'est le plus grand des malheurs[1]... Elle dissipe sa vie sans en jouir[2], elle en envisage le terme avec terreur, » et répète tristement : « C'est un grand mal de l'avoir reçue, quoique c'en soit aussi un fort grand de savoir qu'on la perdra[3]... »

Il paraît cependant que, même dans les désordres de sa jeunesse, madame du Deffand avait conservé l'habitude de certaines pratiques religieuses. « Vous serez étonnée, écrit quelque temps avant sa mort mademoiselle Aissé à madame de Calandrini, quand je vous dirai que mes confidents et les instruments de ma conversion sont mon amant[4], mesdames de Parabère et du Deffand. » Et plus loin : « Madame du Deffand, sans savoir ma façon de penser, m'a proposé elle-même son confesseur, le père Boursault[5]. Je ne doute pas que ce qui se passe sous leurs yeux ne jette dans leur cœur quelque étincelle de conversion. Dieu le veuille! » Ces étincelles n'allumèrent malheureusement pas un grand feu. La pénitente du père Boursault, dans ses velléités de dévotion, indique elle-même le point où se sont arrêtées ses austérités : « Je me suis mise tout à fait dans la réforme,

[1] Lettre à l'abbé Barthélemy, 31 juillet 1772.
[2] 11 janvier 1771.
[3] A la duchesse de Choiseul, 31 août 1772.
[4] Le chevalier d'Aydie.
[5] Le père Boursault, supérieur des Théatins, fils de l'auteur connu d'*Esope à la Cour*

écrit-elle à Formont, j'ai renoncé aux spectacles, je vais à la grand'messe de ma paroisse; quant au rouge et au président[1], je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. »

Mais c'était assez de ces faiblesses et de cette disposition passagère à entr'ouvrir son esprit aux vérités religieuses pour s'attirer la malveillance haineuse de la coterie philosophique, dont la destruction du christianisme était la grande affaire, et qui ne pardonnait sur ce point ni l'hésitation ni la tiédeur. Il fallait à ces messieurs des sujets bien décidés et bien nets sur « le grand préjugé, surtout quand ces sujets tenaient un rang parmi les honnêtes gens[2]. » Ils avaient cru pouvoir compter sur madame du Deffand. Son refus de concours fit l'effet d'une trahison, et, plusieurs fois, elle fut dénoncée comme faux frère au patriarche de Fernex. A diverses reprises Voltaire lui adresse sur ce sujet des reproches assez vifs. Elle lui répond avec plus d'indépendance que cet « *en-enfant gâté du siècle qu'il gâta*[3] » n'en tolérait habituellement de la part de ses amis. De son côté, madame du Deffand s'exprime en toute occasion, sans nul ménagement, sur la *livrée* de Voltaire, parle de tout le dédain qu'elle mérite, de l'ennui mêlé de dégoût qu'inspirent ces rabâchages continuels contre la religion et ses ministres, avec une liberté de langage que l'irritable grand homme n'aurait pas soufferte de tout autre.

Le 2 août 1718, mademoiselle de Chamrond épousa la mar-

[1] Le président Hénault.

[2] Lettre de Diderot à mademoiselle Voland, 14 août 1759.

[3] Grimm rapporte, dans sa correspondance littéraire, cette épitaphe de Voltaire par une dame de Lauzanne :

« Ci-git l'enfant gâté du siècle qu'il gâta. »

quis du Deffand de la Lande, bon gentilhomme de Bourgogne, colonel d'un régiment de dragons. On peut penser de cette union ce que quelqu'un disait d'un mariage du même genre : « Tout est parfaitement assorti, sauf les caractères qui ne se conviennent pas du tout ! » Les deux époux ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et madame du Deffand, naturellement sensible aux humeurs noires et aux vapeurs, qui écrivait cinquante ans plus tard à Walpole : « L'ennui a été et sera toujours cause de toutes mes fautes, » ne tarda pas à s'ennuyer de son mari. On voit dans une lettre de Walpole à son ami le poëte Gray, qu'elle fut *un moment* la maîtresse du régent. Ailleurs, il parle de *quinze jours*. La question de temps importe peu ; le fait lui-même n'est mentionné dans aucun écrit contemporain ; mais peut-être Walpole le tenait-il de madame du Deffand elle-même ; et, dans ce cas, il faut convenir qu'on n'en peut guère douter. Un journal du temps parle seulement, à la date du 30 juillet 1721, « d'une fête magnifique donnée par le régent à la maréchale d'Estrées, dans une maison de Saint-Cloud, qui avait appartenu à l'électeur de Bavière. Madame d'Averne y était brillante avec *madame du Deffand* et une autre dame. Plusieurs autres avaient refusé d'y paraître. La fête dura une partie de la nuit ; les jardins de Saint-Cloud étaient illuminés de plus de vingt mille bougies qui faisaient avec les cascades et les jets d'eau un effet merveilleux. Tous les carrosses de Paris étaient dans le bois de Boulogne, à Passy, à Auteuil, et on voyait de toutes parts les délices de Capoue [1]. »

Madame du Deffand nous apprend elle-même que, en 1725,

[1] *Journal de Paris*, par Mathieu Marais. *Revue rétrospective*.

elle allait souvent visiter dans son exil, à Courbépine, la marquise de Prie, maîtresse de M. le duc, dont Duclos dit « qu'elle était *simple dans le vice*, et cachait sous un voile de naïveté la fausseté la plus dangereuse, sans la moindre idée de la vertu, mot pour elle vide de sens. » Causant un jour avec madame du Deffand, elle se plaignait très-amèrement de M. d'Alincourt. « Je ne vous conseille pas, lui dit madame du Deffand, de donner trop d'éclat à vos plaintes. — Pourquoi donc? — C'est que le public interprète fort mal les plaintes entre gens qui se sont aimés. — Comment, est-ce que vous croyez aussi, comme les autres, que j'aie été bien avec M. d'Alincourt? — Mais sans doute, répond madame du Deffand. » Et voilà madame de Prie à se récrier contre cette *calomnie*, à donner mille raisons pour s'en justifier. Madame du Deffand écoutait très-froidement cette apologie. « Vous n'êtes pas convaincue? — Non. — Et sur quoi donc jugez-vous que M. d'Alincourt a été mon amant? — C'est que vous me l'avez dit. — Vraiment! je l'avais oublié, » répond tranquillement madame de Prie [1].

Cette même année 1725, la correspondance de Voltaire nous montre madame du Deffand au château de la Rivière-Bourdet, dans les environs de Rouen : « Je m'imagine, écrit-il à la présidente de Bernière, que vous faites des soupers charmants! » et il applique à ces deux dames, qui passaient pour gourmandes, ces vers de Voiture :

Que vous étiez bien plus heureuses,
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuses,
La rime le veut, toutefois !

[1] M. Suard.

Il parle de l'imagination de madame du Deffand : « Je préférerais bien votre cour à celle-ci (de Fontainebleau), dit-il, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffand... Quand on est avec madame du Deffand et M. l'abbé d'Amfreville, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. » Ce doit être vers le même temps qu'il adressa cet impromptu, à la suite duquel sont écrits ces mots : *Fait chez vous, ce 8 janvier, après-dîner :*

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie,
Et tout sage, avec du Deffand
Voudrait en fou passer sa vie !...

En 1728, nous la trouvons liée avec madame de Parabère et mademoiselle Aissé, l'une ancienne maîtresse du régent, l'autre qui n'avait pas voulu l'être : « Je suis parvenue, écrit cette dernière, à faire faire connaissance à Bertin avec madame du Deffand. Elle est belle, elle a beaucoup de grâce. Il la trouve aimable ; j'espère qu'il commencera avec elle un roman qui durera toute la vie !... »

Un peu plus tard, mademoiselle Aissé écrit[1] : Je veux vous parler de madame du Deffand ; elle avait un violent désir de se raccommoder avec son mari. Comme elle a de l'esprit, elle appuyait de très-bonnes raisons cette envie. Elle agissait dans plusieurs occasions de façon à rendre ce raccommodement durable et honnête. Sa grand'mère[2] meurt, et lui laisse 4,000 livres de rente. Sa fortune devenant meilleure,

[1] Lettre XVIe.
[2] La duchesse de Choiseul, morte le 11 juin 1728.

c'était un moyen d'offrir à son mari un état plus heureux que si elle avait été pauvre. Comme il n'était pas riche, elle prétendait rendre moins ridicule son mari de se raccommoder avec elle, devant désirer des héritiers. Cela réussit comme nous l'avions prévu. Elle en reçut des compliments de tout le monde. J'aurais voulu qu'elle ne se pressât pas autant. Il fallait encore un noviciat de six mois, son mari devant les passer naturellement chez son père. J'avais mes raisons pour lui conseiller cela; mais comme cette bonne dame met partout de l'esprit, ou pour mieux dire de l'imagination, au lieu de raison et de stabilité, elle emballa la chose de manière que le mari amoureux rompit son voyage et se vint établir chez elle, c'est-à-dire y dîner et souper, car pour habiter ensemble elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois, pour éviter tout soupçon injurieux pour elle et pour son mari. C'était la plus belle amitié du monde pendant six semaines. Au bout de ce temps-là, elle s'est ennuyée de cette vie, et a repris pour son mari une aversion outrée. Sans lui faire de brusquerie, elle avait un air si désespéré, si triste, qu'il prit le parti de retourner chez son père. Elle prend toutes les mesures imaginables pour qu'il ne revienne pas. Je lui ai représenté durement toute l'infamie de son procédé. Elle a voulu me toucher et me faire revenir à ses raisons. J'ai tenu bon; j'ai resté trois semaines sans la voir. Elle est venue me chercher. Il n'y a sortes de bassesses qu'elle n'ait mises en usage pour que je ne l'abandonnasse pas. Je lui ai dit que le public s'éloignait d'elle comme je m'en éloignais; que je souhaitais qu'elle prît autant de peine de plaire à ce public qu'à moi; qu'a mon égard, je le respectais trop pour ne pas lui sacrifier mon goût pour elle.

Elle pleura beaucoup; je n'en fus pas touchée. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec personne. Un amant qu'elle avait avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avait quittée, et quand il apprit qu'elle était bien avec M. du Deffand, il lui a écrit des lettres pleines de reproches. Il est revenu, l'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints. La bonne dame n'a suivi que son penchant, et, sans réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari. Elle a obligé ce dernier à abandonner la place. Il n'a pas été parti que son amant l'a quittée. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amis; elle ne sait plus comment débrouiller tout cela. Elle se jette à la tête des gens pour faire croire qu'elle n'est pas abandonnée; cela ne lui réussit pas. L'air délibéré et embarrassé règnent tour à tour dans sa personne. Voilà où elle en est, et où j'en suis avec elle [1] !.... »

Le président Hénault et plusieurs des amis de madame du Deffand ont fait son portrait à différentes époques. C'était un exercice d'esprit fort à la mode alors, et bien en rapport avec l'état de la société. La frivolité qui fait perdre de vue l'idéal donne d'autant plus d'importance aux nuances, et habitue facilement à ne plus juger que par comparaison. La manière d'être de chacun devient *un fait* d'autant plus curieux à observer, qu'on ne reconnaît plus de *principe* auquel se puisse mesurer la vraie valeur morale des individus. Madame du Deffand, qui observait mieux que personne, a

[1] Mademoiselle Aissé. Lettre XVIe, 1776.

fait deux fois son portrait à quarante-huit ans de distance. Mais aucun ne la peint mieux que ce récit de mademoiselle Aissé. Celui-là a l'avantage d'être en action, et on la connaît quand on a lu cette singulière anecdote de sa vie. On y trouve sa légèreté, son inconstance, ses vapeurs, quelques bons mouvements, mais un incurable ennui, et le désir d'y échapper à tout prix, sans presque aucun sentiment, du moins aucun respect du devoir, et une absence absolue de principes. A cet égard, au surplus, la société n'était pas sévère; peut-être mademoiselle Aissé exagère-t-elle un peu la déconsidération encourue par son ancienne amie. Peut-être le souvenir des torts qu'elle lui reproche s'effaça-t-il bien vite dans un monde où beaucoup d'esprit et de savoir-vivre suffisaient pour rétablir l'existence la plus compromise. Quoi qu'il en soit, vers le temps même où mademoiselle Aissé la condamnait si durement, on la trouve fort appréciée par madame la duchesse du Maine et par tous ceux qui composaient la petite cour de cette princesse. « Nous avions à Sceaux, dit madame de Staal, alors mademoiselle de Launay, madame la marquise du Deffand. Personne n'a plus d'esprit, et ne l'a si naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même et donne du relief aux simples linéaments. Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères, et ses portraits, plus vivants que les originaux, les font mieux connaître que le plus intime commerce avec eux. Elle me donna une idée toute nouvelle de ce genre d'écrire, en me montrant un portrait de moi qu'elle avait fait. Mais un peu de prévention et trop de politesse l'avaient, contre son ordinaire, écartée du

vrai. J'entrepris de le faire moi-même pour lui prouver sa méprise, et je le lui donnai [1]. »

La duchesse du Maine s'arrangeait peu « d'une amitié métaphysique, bonne pour de purs esprits [2]. » Comme le roi Louis XIV, elle exigeait de ses courtisans une continuelle assiduité. « Sa passion dominante était *la multitude,* goût qui augmentait et se fortifiait à mesure qu'elle trouvait moins de ressources en elle-même [3]. » Incapable de « se passer des choses et des personnes dont elle ne se souciait guère, » elle voulait voir réunies autour d'elle toutes *ses bêtes :* les abbés de Chaulieu et de Polignac, Lamothe, Voltaire, mesdames de Lambert et du Deffand, et le *berger* de Sceaux, le marquis de Sainte-Aulaire, que le temps avait oublié, ainsi que Fontenelle, et auquel il fut donné, comme à ce dernier, d'être aimable pendant cent ans. Au milieu de cette cour trônait avec une frivolité majestueuse, comme pour parodier les magnificences du grand roi, la petite-fille du grand Condé, Louise-Bénédicte de Bourbon, *la divine Ludovise,* la femme du monde peut-être en l'honneur de laquelle il a été dépensé le plus de petits vers et de madrigaux ; tour à tour déesse et bergère, dont Lamothe, au dire de Fontenelle, prétendait être amoureux. On conférait en grande solennité, à madame du Deffand les insignes de *l'ordre de la mouche à miel* [4], et on tenait cour d'amour comme au moyen âge.

[1] Ce portrait se trouve dans les Mémoires de madame de Staal.

[2] Lettre de la duchesse du Maine à madame du Deffand, 7 juin 1747.

[3] Mémoires de madame de Staal.

[4] Voir les couplets composés à cette occasion par le président Hénault. La duchesse du Maine était grande maîtresse de cet ordre, dont la devise tirée de l'*Aminta* du Tasse : « *Piccola si, ma fa grave le ferite....* » faisait allusion à la petite taille de la duchesse.

Du reste, la duchesse du Maine se plaisait à se voir ainsi entourée, moins pour jouir de l'esprit des autres que pour faire briller le sien. « J'aime beaucoup la société, disait-elle avec une naïveté de princesse ; tout le monde m'écoute, et je n'écoute personne !... » Madame du Deffand au contraire savait écouter, qualité aussi rare peut-être que celle de bien dire. Personne ne s'entendait mieux qu'elle à faire causer, à mettre en mouvement et en valeur tout ce qui l'entourait. Aussi le chevalier d'Aydie, grand chasseur, la comparait-il à « *un bon chien qui fait lever beaucoup de gibier.* »

Ce fut à Sceaux qu'elle connut le président Hénault, l'un des hommes les plus recherchés dans la bonne compagnie de son temps, et d'habitudes moins sérieuses que ses écrits, que ceux du moins par lesquels il est aujourd'hui connu, car il en a composé de moins graves que sa fameuse chronologie. Walpole imprima plus tard, sans doute par égard pour madame du Deffand, une tragédie intitulée *Cornélie*, que le président avait composée, « fruit de sa première jeunesse et ouvrage de l'amour » dit l'auteur dans une épître dédicatoire. « Il est à craindre, ajoute-t-il, qu'elle ne se ressente de l'emportement d'une première passion... » « Pauvre président, observe Grimm [1] ; il a pu être amant aimable, mais amant passionné !... on ne saurait lui faire cette injustice... » Voltaire le jugeait plus favorablement...

Hénault, l'un des meilleurs suppôts
Du Dieu que les buveurs adorent,
Que l'amour doit compter encore
Au rang de ses zélés dévots !...

[1] *Correspondance littéraire*, 15 juillet 1768.

Malgré cette dévotion, à l'époque où le président connut madame du Deffand, il avoue qu'il commençait à être bien aise, quand par hasard il se trompait d'heure, et arrivait trop tard à un rendez-vous. Madame du Deffand avait alors trente-trois ans. Le récent scandale de sa rupture avec son mari l'avait compromise. Ce fut sans doute quand elle se *vit la fable du public, blâmée de tout le monde, et délaissée de ses amis*, que, pour refaire sa réputation, elle commença ce qu'on appelait son ménage avec le président. Le portrait qu'elle en donne prouve qu'elle le jugeait sans illusion : « Toutes les qualités et même presque tous les défauts de M. le président Hénault, dit-elle, sont à l'avantage de la société. Sa vanité lui donne un extrême désir de plaire, sa facilité lui concilie tous les différents caractères, et sa faiblesse semble n'ôter à ses vertus que ce qu'elles ont de rude et de sauvage dans les autres.

» Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler. Et comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il imagine de sentir. Il paraît démentir M. de la Rochefoucauld, et il lui ferait peut-être dire aujourd'hui que le cœur est souvent la dupe de l'esprit.

» Tout concourt à le rendre l'homme du monde le plus aimable; il plaît aux uns par ses bonnes qualités, et à beaucoup d'autres par ses défauts.

» Il est impétueux dans toutes ses actions, dans ses disputes, dans ses approbations; il paraît toujours vivement affecté des objets qu'il voit et des sujets qu'il traite. Mais il passe si subitement de la plus grande véhémence à la plus

grande indifférence, qu'il est aisé de démêler que si son âme s'émeut aisément, elle est bien rarement affectée. Cette impétuosité, qui serait un défaut en tout autre, est presque une bonne qualité en lui ; elle donne à toutes ses actions un air de sentiment et de passion qui plaît infiniment au commun du monde. Chacun croit lui inspirer un intérêt fort vif, et il a acquis autant d'amis par cette qualité que par celles qui sont vraiment aimables et estimables en lui. On peut lui reprocher d'être trop sensible à cette sorte de succès. On voudrait que son empressement pour plaire soit moins général et plus soumis à son discernement.

» Il est exempt des passions qui troublent le plus la paix de l'âme ; l'ambition, l'intérêt, l'envie lui sont inconnus. Ce sont des passions plus douces qui l'agitent. Son humeur est naturellement gaie et égale, et si elle souffre quelque altération, c'est par des causes étrangères, et dont le principe n'est pas en lui.

» Il joint à beaucoup d'esprit toute la grâce, toute la facilité, la finesse imaginables. Il est de la meilleure compagnie du monde; sa plaisanterie est douce, sa conversation est remplie de traits ingénieux et agréables, qui jamais ne dégénèrent en jeux de mots ni en épigrammes qui puissent embarrasser personne. Il se plaît à démêler dans toutes sortes de genre les beautés et les finesses qui échappent au commun du monde. La chaleur avec laquelle il les fait valoir fait quelquefois penser qu'il les préfère à ce qui est universellement trouvé beau; mais ce ne sont pas des préférences qu'il accorde, ce sont des découvertes qu'il fait, qui flattent la délicatesse de son goût, et qui exercent la finesse de son esprit.

» Il ne manque d'aucun talent; il traite également bien toutes sortes de sujets; le sérieux, l'agréable, tout est de son ressort. Enfin, M. le président Hénault est un des hommes du monde qui réunit le plus de différentes parties, et dont l'agrément et l'esprit sont le plus généralement reconnus. »

Les lettres échangées entre le président Hénault et madame du Deffand, pendant un voyage qu'elle fit aux eaux de Forges, donnent une idée de leur liaison *quasi-conjugale*. Les détails de santé les plus intimes y tiennent une grande place. C'était fort l'usage dans les correspondances du XVIIIe siècle, et sur ce sujet, comme sur tant d'autres, il semble que Voltaire donnât la mode. On sait combien il se montre préoccupé, et parle longuement de la sienne à tous ses amis. La duchesse de Choiseul est sous ce rapport une rare exception. Les premières lettres de madame du Deffand au président la peignent déjà telle qu'elle se montrera plus tard dans sa correspondance avec Walpole, plus *romanesque* qu'elle ne se l'avoue à elle-même, ou du moins qu'elle n'ose l'avouer aux autres; moins dépourvue de sensibilité, de chaleur de cœur qu'on ne lui en attribue généralement; mais exigeante, chagrine, ennuyée surtout, et moins incapable d'aimer passionnément que découragée de ne trouver personne, pas même elle, qui lui paraisse mériter de l'être. « Lorsque je remarque en vous un grain de sentiment vrai, lui écrit-elle, il fait le miracle du grain de l'Évangile... il transporte les montagnes; mais rarement me laissez-vous jouir de cette illusion..... Je vais être longtemps sans vous voir; j'en suis plus fâchée que je n'en veux convenir avec moi-même... Vous m'êtes aussi nécessaire que ma propre existence, et je préfère être avec vous à être avec tous les gens que je vois. Ce n'est pas une douceur que je

prétends vous dire ; c'est une démonstration géométrique que je prétends vous donner... Tout ce que je vous conseille, c'est de profiter pleinement de mon absence, d'être bien aise avec vos amis; pour moi, je suis fâchée de ne vous point voir, mais je supporte ce malheur avec une sorte de courage, parce que je crois que vous ne le partagez pas beaucoup, et que tout vous est égal. Et puis je songe que je ne vous tyranniserai pas pendant deux mois. Écrivez-moi seulement de longues lettres pleines de détails sur l'état de votre santé. Je vous passerai de n'être pas si exact sur vos amusements. Vingt-huit lieues d'éloignement sont un rideau trop épais pour prétendre voir à travers. De plus, j'ai mis ma tête dans un sac comme les chevaux de fiacre ; ainsi dites-vous bien que vous avez la clef des champs, et ne craignez pas que je veuille jamais la reprendre ; comme vous avez un passe-partout, j'en connais toute l'inutilité... » Ce n'est assurément ni la sécheresse ni l'indifférence que trahissent, malgré elle, ces expressions, et l'on est tenté de croire qu'elle ne se jugeait pas très-bien, quand elle ajoutait un peu crûment[1] : « Je n'ai ni tempérament ni roman. »

Le président, de son côté, lui dit de singulières douceurs, et ne se cache pas du plus naïf égoïsme : « A dire vrai, je commence à m'ennuyer déjà beaucoup, et vous m'êtes un mal nécessaire. Il y aurait bien de la métaphysique à faire sur cela; mais vous ne l'aimez pas mieux que la politique. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'idée de la liberté m'est beaucoup plus chère que la liberté même, et que, dans le temps

[1] Lettre au président Hénault, du 15 juillet 1742.

où je suis avec vous avec le plus de plaisir, la pensée que je ne serais pas le maître de n'y être pas, si j'avais autre chose que je crusse devoir faire, et qui me fût plus agréable, cette pensée trouble mon bien-être. Cela revient à ces deux vers admirables de Cornélie, que vous trouvez si mauvais :

> Et ne pouvant souffrir la honte d'un lien,
> Il voudrait être au moins libre de n'aimer rien.

Elle avait fait le voyage et s'était établie, pendant son séjour à Forges, avec madame de Pecquigny [1], plus tard duchesse de Chaulnes, dont elle a tracé un si fin et si spirituel portrait : « L'esprit de madame la duchesse de Chaulnes est si singulier qu'il est impossible de le définir. Il ne peut être comparé qu'à l'espace ; il en a, pour ainsi dire, toutes les dimensions, la profondeur, l'étendue et le néant. Il prend toutes sortes de formes, et n'en conserve aucune ; c'est une abondance d'idées toutes indépendantes l'une de l'autre, qui se détruisent et se régénèrent perpétuellement. Il ne lui manque aucun attribut de l'esprit, et l'on ne peut dire cependant qu'elle en possède aucun. Raison, jugement, habileté, on aperçoit toutes ces qualités en elle ; mais c'est à la manière de la lanterne magique : elles disparaissent à mesure qu'elles se produisent. Tout l'or du Pérou passe par ses mains, sans qu'elle en soit plus riche. Dénué de sentiment et de passion, son esprit n'est qu'une flamme sans feu et

[1] Anne-Joseph Bonnier de la Mosson, fille du trésorier des États de Languedoc, mariée au duc de Pecquigny, qui prit plus tard le titre de duc de Chaulnes, morte en 1782.

sans chaleur, mais qui ne laisse pas de répandre une grande lumière. »

La duchesse de Chaulnes était, en outre, fort galante, et le resta très-tard ; c'est à elle que l'on reprochait d'avoir pris dans sa vieillesse, pour amant, un jeune financier de vingt-cinq ans. « Une duchesse n'a jamais plus de trente ans pour un bourgeois, » répondait-elle avec assurance. Son mari l'avait fait peindre en Hébé. Il ne savait sous quel costume faire faire son propre portrait pour servir de pendant : « Faites-vous peindre en *Hébé-té*, lui dit un jour mademoiselle Quinault.

Madame du Deffand, revenue des eaux de Forges, reprit à Paris ses habitudes et ses relations. Elle logeait alors rue de Beaune, dans une petite maison voisine de celle où devait plus tard mourir Voltaire. Des soupers, dont la bonne chère n'était pas le seul mérite, réunissaient autour d'elle tout ce qu'il y avait de considérable dans la bonne compagnie où elle-même était fort appréciée.

Formont, vous et les du Deffand,
C'est-à-dire les agréments,
L'esprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous plaisirs qui valez tant !...
Plaisirs, je vous suivis par goût,
Et les Newton par complaisance !

écrit vers ce temps Voltaire au président Hénault. Newton est là pour madame du Châtelet. Il ajoute, en parlant d'elle et de madame du Deffand : « Ce sont deux personnes bien aimables que ces femmes-là ! » Les rapports de cette dernière avec la cour de Sceaux restaient toujours fort habituels et fort intimes. En 1747, elle fut empêchée, par les couches de

madame de la Guiche[1], d'être d'un voyage à Anet, où madame la duchesse du Maine passa une partie de l'été. Grâce à cet empêchement, on a plusieurs lettres très-piquantes de madame de Staal à madame du Deffand; une, entre autres, où elle lui raconte plaisamment la visite de Voltaire et de madame du Châtelet à Anet : « Ils s'étaient annoncés depuis longtemps, on les avait perdus de vue; enfin, ils parurent hier sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumé qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table; c'étaient pourtant des spectres affamés. Il leur fallut un souper, et qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. Le concierge, déjà couché, se leva à grande hâte... Voltaire s'est bien trouvé du gîte... Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut dans *le nombre* des matelas [2], ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat. Elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va l'un de ces jours...

[1] Henriette, dite mademoiselle de Verneuil, légitimée de Bourbon, mariée le 17 novembre 1740, au comte de la Guiche.

[2] Le mot *nombre*, qu'on n'avait probablement pu déchiffrer, était resté en blanc dans l'édition de 1809. Ce malheureux mot était chanceux avec madame du Châtelet. Le 21 mars 1752, Voltaire écrit de Potsdam à Formey : « Je vous remercie d'avoir donné l'éloge de madame du Châtelet... Il y a une étrange faute, p[illegible] *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de [illegible] grand [illegible] vous demande en grâce de réparer cette m[illegible] que cette épigramme involontaire dut [illegible] ainsi perdu dans la foule.

« ... Madame du Châtelet en est d'hier à son troisième logement. Elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au plus fort de son travail; cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes; c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance; c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galants[1] qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée[2]... Nos deux ombres, évoquées[3] par M. de Richelieu, disparaîtront demain; il ne peut aller à Gênes sans les avoir consultées. Rien n'est si pressant... On vous garde l'appartement dont madame du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis, car elle avait dévasté tous ceux par

[1] Entre autres ceux-ci :

J'ai la chambre de Sainte-Aulaire
Sans en avoir les agréments;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère.
Il faut tout attendre du temps
Et surtout du désir de plaire.

[2] Lettre du 20 août 1747.

[3] L'édition de 1709 porte *eroquées* au lieu d'*évoquées*; elle est pleine de fautes de ce genre.

lesquels elle avait passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables. Il lui en faut de toutes les grandeurs : d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux, etc. Cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince : aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'État, et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre bien plus difficile à remettre au net!... Ils se sont fait détester ici, n'ayant ni de politesse ni d'attention pour personne [1]. »

Madame du Deffand n'avait pas plus d'indulgence que son amie pour les ridicules de madame du Châtelet dont elle fait le portrait suivant [2] : « Représentez-vous une femme grande et sèche... sans hanches, la poitrine étroite, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage maigre, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clair-semées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir. Frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion. Mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.

» Née sans talent, sans mémoire, sans imagination, elle

[1] 30 août 1747.
[2] 6 septembre 1747.

s'est faite géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant pas que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui. Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons ; on en est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre ; elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquait plus que de devenir princesse ; elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, ni par celle du roi, mais par la science. Ce ridicule lui a passé comme les autres. On la regarde comme une princesse de théâtre, et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Émilie n'est qu'un prestige. Elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'est pas qu'elle ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels. Ils pourraient tenir à ses prétentions. Son impolitesse et son inconsidération, à l'état de princesse ; sa sécheresse et ses distractions, à celui de savante ; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions, à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être ; il faut, pour être célèbre, être célébrée. C'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public et le sujet des conversations particulières. C'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir. En attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent... »

Quand ce portrait, écrit avec une amertume et une crudité d'expressions qui ne se remarquent dans aucun autre de ceux qu'a tracés la même plume, commença à courir le monde, où il eut beaucoup de succès, « madame du Deffand, dit Thomas, me rappelle cette naïveté d'un médecin de ma connaissance : *Mon ami tomba malade, je le traitai ; il mourut, je le disséquai !...*[1] »

La perte de madame de Staal rendit le concours de madame du Deffand plus que jamais nécessaire pour entretenir le mouvement et l'activité dans cette petite cour de Sceaux, que M. de Malezieux appelait « *les galères du bel esprit;* » elle y passait souvent plusieurs semaines de suite. « Vous vous établissez donc tout à fait à Sceaux avec d'Alembert, lui écrit Formont... » Cependant, plus indépendante de position, de fortune, d'esprit et de caractère surtout que madame de Staal, elle n'était pas sans trouver parfois un peu onéreuse cette assiduité obligatoire que Voltaire, pour lui-même apparemment moins susceptible, lui rappelle plus tard dans une lettre écrite de Potsdam : « Savez-vous bien que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ; oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam, avec un roi qui a gagné cinq batailles !... » C'est probablement pour échapper un peu à cet esclavage qu'elle voulut avoir un établissement convenable, et quittant son petit appartement de la rue de Beaune, elle en prit dans le couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, un plus considérable, qu'elle paraît avoir mis tous ses soins à meubler avec une certaine élégance. « Je vous vois d'ici dans

[1] *Correspondance de Grimm,* tome IX, p. 321.

» cet appartement, lui écrit de Constantinople le comte des » Alleurs, admirant la moire et les nœuds couleur de feu! » Je vous révère d'aimer la propriété; vous méritez d'avoir » du bien, non-seulement par le bon usage que vous en » faites, mais par l'ordre avec lequel vous le conduisez... » Elle donne, dans une de ses lettres à Walpole, le chiffre exact de ses revenus, qui se montaient à 33,000 livres de rente, et seraient loin de pouvoir suffire aujourd'hui à l'état de maison qu'elle s'était arrangé. Son nouvel établissement lui permit d'*ouvrir un salon* qui bientôt compta dans la société de Paris.

Le couvent de Saint-Joseph, aujourd'hui le ministère de la guerre, devra tenir sa place dans une histoire qui reste à écrire, celle des salons de Paris[1]. Madame du Deffand l'a habité pendant vingt-sept ans, et mademoiselle de Lespinasse pendant dix. Madame de Genlis, que l'on appelait alors la comtesse de Lancy, occupait en même temps, avec sa mère, un appartement dans l'intérieur, et ce fut là que se négocia son mariage. Sous le règne précédent, madame de Montespan, protectrice de la maison qu'elle avait fondée, y venait de temps à autre faire de dévotes retraites dont les intervalles étaient moins édifiants. C'est encore là que le prétendant, après sa sortie de prison, trouva un asile, et vécut caché pendant trois ans, dans les conditions les plus bizarres et les plus romanesques. Enfermé le matin chez madame de Vassé, il en sortait le soir par un escalier dérobé, et on l'introduisait mystérieusement dans l'alcôve de ma-

[1] M. Rœderer l'a commencée dans un charmant travail : *Histoire de la société polie.*

demoiselle Ferrand, femme distinguée par son esprit, fort à la mode, qui recevait beaucoup de monde, et dont la société ne soupçonnait pas la présence d'un tel auditeur. Le prince assistait ainsi, à l'insu des interlocuteurs, à des conversations intéressantes dont plus d'une fois, sans s'y mêler, il fit les principaux frais. La nuit il changeait encore une fois de retraite, et oubliait ses malheurs auprès de la princesse de Talmont, qui occupait aussi un appartement à Saint-Joseph.

L'aspect des lieux n'a guère moins changé que les habitants, depuis cette époque. Madame du Deffand logeait dans la partie gauche du bâtiment, voisine de l'hôtel de Brienne, aujourd'hui l'hôtel du ministre, et dans le même appartement qu'avait occupé madame de Montespan, dont on voyait encore les armes sur la plaque de la cheminée. Les soupers du lundi devinrent bientôt fort à la mode. Les habitués les plus intimes étaient alors avec le président Hénault, d'Alembert, « son petit ami, » comme l'appelle le baron Scheffer, qu'elle se donna beaucoup de mouvement pour faire arriver à l'Académie. Il avait pour concurrent l'abbé de Boismont, dont la duchesse de Chaulnes appuyait vivement la candidature, et qui prétendait avoir été toute sa vie à la chasse du ridicule, à quoi un plaisant répondait : « L'animal s'est retourné et a imprimé sa griffe sur le chasseur. » L'abbé de Boismont obtint neuf voix contre quatorze données à d'Alembert. Quand, pour prix de son actif concours, madame du Deffand voulut obtenir de la complaisance de ce dernier quelques éloges dans l'*Encyclopédie* en faveur du président Hénault et de son *Abrégé chronologique*, elle n'y put parvenir. D'Alembert persista toujours à n'en parler que froidement. « Dieu et

vous, ou vous-même toute seule, répondit-il à ses plus vives instances, ne me feront pas changer de langage. » Ce ne fut pas du reste le seul acte d'ingratitude qu'elle ait eu à lui reprocher. Quelques années plus tard la haine devait remplacer entre eux l'amitié. Il est juste de remarquer que de toutes les personnes avec qui elle a été en rapports d'affection et d'intimité, d'Alembert est le seul avec qui elle se soit jamais brouillée.

Pont-de-Veyle, frère de d'Argental, et Formont lui furent plus fidèles. Ce dernier passait pour un des hommes les plus aimables de la société. Il joignait à beaucoup d'esprit une simplicité charmante. Sans prétentions lui-même, il n'était ni blessé ni incommodé de celles des autres, paraissait à son aise avec tout le monde, comme tout le monde l'était avec lui. Nul ne savait si bien causer sans disserter. « Nous *parlerons* de tout et nous ne *traiterons* de rien, » disait-il. Madame du Deffand le perdit en 1758, et se montra fort sensible à cette perte, au sujet de laquelle Voltaire lui adressa une lettre imprimée dans sa correspondance. La réponse suivante de madame du Deffand est inédite :

« Paris, janvier 1759.

« Je croyais que vous m'aviez oubliée, monsieur; je m'en affligeais sans m'en plaindre. Mais la plus grande perte que je pouvais jamais faire et qui met le comble à mes malheurs, me rappelle à votre souvenir. Nul autre que vous n'a si parfaitement parlé de l'amitié; la connaissant si bien, vous pouvez juger de ma douleur. L'ami que je regretterai

toute ma vie me faisait sentir la vérité de ces vers qui sont dans votre discours de la modération :

Oh ! divine amitié ! félicité parfaite ! etc...

» Je les disais avec délices, je les dirai présentement avec amertume et douleur ! Mais, monsieur, pourquoi refusez-vous à mon ami un mot d'éloge? Sûrement vous l'en avez trouvé digne ; vous faisiez cas de son esprit, de son goût, de son jugement, de son cœur et de son caractère ; il n'était point de ces philosophes *in-folio* qui enseignent à mépriser le public, à détester les grands, qui voudraient n'en reconnaître dans aucun genre, et qui se plaisent à bouleverser les têtes par des sophismes et par des paradoxes fatigants et ennuyeux. Il était bien éloigné de ces extravagances. C'était le plus sincère de vos admirateurs, et je crois un des plus éclairés. Mais, monsieur, pourquoi ne serait-il loué que par moi? Quatre lignes de vous, soit en vers, soit en prose, honoreraient sa mémoire et seraient pour moi une vraie consolation.

» Si vous êtes mort, comme vous le dites, il ne doit plus rester de doutes sur l'immortalité de l'âme. Jamais, sur terre, on n'eut autant d'âme que vous en avez dans le tombeau. Je vous crois fort heureux ; me trompé-je? Le pays où vous êtes semble avoir été fait pour vous ; les gens qui l'habitent sont les vrais descendants d'Ismaël, ne servant ni Baal, ni le Dieu d'Israël !... On y estime et admire vos talents sans vous haïr ni vous persécuter. Vous jouissez encore d'un fort grand avantage : beaucoup d'opulence qui vous rend indépendant de tous, et vous donne la facilité de satisfaire vos

goûts et vos fantaisies. Je trouve que personne n'a si habilement joué que vous. Tous les hasards ne vous ont pas été heureux, mais vous avez su corriger les mauvais et vous avez tiré un bien bon parti des favorables. Enfin, monsieur, si votre santé est bonne, si vous jouissez des douceurs de l'amitié, le roi de Prusse a raison, vous êtes mille fois plus heureux que lui, malgré la gloire qui l'environne et la honte de ses ennemis.

» Le président fait toute la consolation de ma vie, mais il en fait aussi le tourment par la crainte que j'ai de le perdre; nous parlons de vous bien souvent. Vous êtes cruel de nous dire que vous ne nous reverrez jamais. Jamais, c'est effectivement le discours d'un mort; mais, Dieu merci, vous êtes bien en vie, et je ne renonce point au plaisir de vous revoir.

» Adieu, monsieur, personne n'a pour vous plus de goût, plus d'estime, plus d'amitié; il y a quarante ans que je pense de même. »

Parmi les habitués de Saint-Joseph, il faut citer encore le chevalier d'Aydie, quand il se trouvait à Paris, (c'est chez madame du Deffand qu'il avait pour la première fois rencontré mademoiselle Aissé) et l'auteur de l'*Esprit des lois*, dont le livre, qui venait de paraître, avait fourni à madame du Deffand l'occasion d'un de ces mots qui firent fortune : « *C'est de l'esprit sur les lois.* » Montesquieu, dans une de ses lettres, rappelle ces soupers «qui faisaient ses délices, et qu'aucune lecture ne pouvait remplacer pour lui; » enfin tout ce qui se trouvait de passage à Paris en hommes considérables à divers titres. On était certain de rencontrer dans ce salon les étrangers les plus célèbres « attirés par la curiosité de connaître cette France ancienne et nouvelle, que

chez eux ils dénigraient avec pesanteur et accusaient de frivolité, mais qui dans tous les temps est, fut et sera toujours l'objet de leur jalousie[1]... » La conversation, du reste, n'était pas toujours frivole à ces soupers : « Je me souviens, écrit en 1751 lord Bath, d'un soir qu'elle tomba sur notre histoire d'Angleterre. Combien ne fus-je pas tout à la fois surpris et confus de voir que les personnes qui composaient la compagnie savaient toutes cette histoire mieux que nous ne la savions nous-mêmes ! »

La mort du marquis du Deffand[2], qu'elle n'avait probablement pas revu depuis leur tentative infructueuse de réconciliation en 1732, lui donna un peu plus d'aisance sous le rapport de la fortune, mais n'ajouta rien à sa liberté. Elle continua à recevoir, à donner à souper; puis un beau jour, au mois d'avril 1752, sans qu'on puisse bien comprendre pourquoi, l'ennui la prend. Elle se sent triste, *isolée*, malheureuse au milieu des amis qui l'entourent, quitte cette société dont le mouvement, la vie semblaient si conformes à ses goûts et à ses habitudes d'esprit, pour s'en aller tomber à l'improviste chez son frère, en Bourgogne, annonçant l'intention de s'y fixer pour toujours. Dans sa correspondance avec Voltaire, elle rappelle plus tard cette fantaisie, et lui écrit qu'elle aurait été le voir alors, si elle avait persisté dans son projet de s'établir en province. Elle explique un peu plus longuement à Walpole la singulière tentation de renoncer à Paris : « La sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est insupportable, lui dit-elle..... C'est un point

[1] Mémoires du comte de Ségur.
[2] 1750.

fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie, qui me fit aller, il y a vingt-cinq ans en province, où je passai une année entière... »

Recherchée, entourée comme elle l'était, on ne comprend guère cependant qu'elle souffrît de l'*abandon*. Tous ses amis essayèrent vainement de la retenir, et quand elle fut partie malgré tous leurs efforts, de dissiper par leurs lettres les vapeurs à l'obsession desquelles elle avait cédé : «Vous ne faites pas assez d'usage, lui écrit l'un d'eux, des forces et des lumières de votre esprit... Il faut tenir tête à ses ennemis, dissimuler avec de faux amis, et regarder les hommes comme une fausse monnaie avec laquelle on ne laisse pas d'acheter de l'amusement et de la distraction... Il n'y a pas de plus grande folie que d'être malheureux! Vous m'avez envoyé des jérémiades, je vous renvoie un sermon!... »

« Vous me paraissez triste jusqu'à la mort, lui écrit à son tour d'Alembert; mais de quoi? Pourquoi craignez-vous de vous retrouver chez vous? Avec votre esprit et votre revenu, pouvez-vous y manquer de connaissances? Je ne vous parle pas d'amis, je sais combien cette denrée-là est rare ; mais avec un bon souper, on a qui on veut, et si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives!... » Il est curieux de comparer cette philosophie avec celle du siècle précédent : « Je ne comprends pas, écrivait madame de Sévigné à Bussy, qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si on ne regarde Dieu et sa volonté; avec cet appui, dont on ne saurait se passer, on trouve la force de supporter les plus grands malheurs[1]. » Voilà les consola-

[1] Lettre de madame de Sevigné à Bussy, le jour des Rois, 1689.

tions que Notre-Dame de Livry, comme Walpole appelait madame de Sévigné, aurait données à madame du Deffand, et c'étaient bien les seules propres à la soutenir dans la cruelle épreuve dont elle était menacée, — une cécité qui devint bientôt complète et la plongea, suivant son énergique expression, dans un cachot éternel. Voltaire et ses amis n'avaient à lui offrir, au lieu de cela, que de galants madrigaux.

La perte des yeux de Thémire
Affligerait moins son esprit,
Si les choses qu'elle entend dire
Valaient celles qu'elle nous dit !...

« ... Ils étaient autrefois bien brillants et bien beaux, ces yeux-là!... Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché, et quelle rage a la nature de détruire ses plus beaux ouvrages! »

Ou des encouragements comme ceux-ci :

Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes !
Des maux passés le souvenir
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable.
Dieu prit pitié du genre humain ;
Il le créa *frivole* et *vain*
Pour le rendre *moins misérable* !. .

Entre ces gentillesses et le fameux axiôme : *Dieu, c'est le mal*, il n'y a en vérité de différence que dans l'accompagnement; la musique est la même. Madame du Deffand, et c'est par ce côté qu'elle intéresse, n'était pas à la hauteur de cette philosophie-là. Malheureusement elle n'avait pas davantage l'intelligence de la véritable. Elle n'apporta ni ne trouva chez son frère les dispositions qu'il fallait pour s'y

créer un intérieur de famille. « Je n'ai, écrit-elle un jour à la duchesse de Choiseul, que la spéculation des vertus dont vous avez la pratique. » Bientôt elle s'ennuya de cette vie tranquille, elle quitta le château de Chamrond, essaya de s'établir à Mâcon, réduite à la société de l'évêque, puis à Lyon, auprès du cardinal de Tencin, qu'elle connaissait depuis longtemps, mais sans se trouver tolérablement nulle part, comprenant qu'il lui serait impossible, comme le lui avaient prédit ses amis, de devenir jamais *provinciale* et annonçant son retour à Paris pour l'année suivante. C'est pendant le séjour qu'elle fit alors en Bourgogne, qu'elle lia connaissance avec mademoiselle de Lespinasse, dont la vie se trouve ensuite associée, sinon assujettie à la sienne, pendant dix années.

Mademoiselle de Lespinasse était fille naturelle de la comtesse d'Albon, de qui le comte de Vichy, frère de madame du Deffand, avait épousé la fille légitime. M. Beuchot, dans une note de la correspondance de Voltaire [1], désigne le cardinal de Tencin comme le père de mademoiselle de Lespinasse. Il n'est fait mention nulle part ailleurs de cette prétendue paternité. Quoiqu'elle fût portée sur les registres de la paroisse comme enfant légitime d'un bourgeois de Lyon, dont le nom lui fut donné, le secret et toutes les circonstances de sa naissance étaient bien connus dans la province; et comme elle était née après le mariage de la comtesse d'Albon, peut-être aurait-elle pu, après la mort de celle-ci, faire admettre en justice son droit à partager la for-

[1] *Correspondance*, t. I, p. 482.

tune avec les enfants légitimes. Quoique la délicatesse de ses sentiments dût à cet égard rassurer la famille, le comte et la comtesse de Vichy paraissent n'avoir pas été sans inquiétude. Moins par tendresse que par méfiance et pour la mieux surveiller, ils voulurent la garder auprès d'eux au château de Chamrond. Elle s'y trouvait depuis quatre ans, chargée de l'éducation des enfants (ses neveux), traitée sans bienveillance, et dans une position assez équivoque, lorsque madame du Deffand y arriva, ne tarda pas à l'apprécier, et forma le projet de se l'attacher comme une compagne qui lui sauverait l'ennui de la solitude. Avant de mettre ce projet à exécution, elle crut devoir consulter la duchesse de Luynes « comme une personne de qui elle se faisait un devoir de dépendre ; » elle l'informe de l'opposition qu'y mettent son frère et sa belle-sœur ; quoique leurs raisons n'aient aucune apparence de justice, le désir de conserver la paix lui fait attacher du prix à obtenir leur consentement, et réclamer à cet effet l'intervention de madame de Luynes. L'existence de cette fille n'est d'aucun danger pour M. et madame de Vichy, et s'il y avait quelque inconvénient à craindre d'elle, son séjour près de madame du Deffand est précisément ce qui devrait le plus les rassurer... « Au reste, elle a fait de son mieux pour témoigner à ses parents l'amitié et la confiance qu'ils étaient en droit d'attendre d'elle. Toute la province rendra témoignage de ses attentions pour eux ; qu'elle se louait de tout, se conformait à leurs usages ; loin de causer de l'embarras dans leur maison, ses domestiques leur étaient plus utiles que les leurs propres. Si le mécontentement qu'ils ont de lui voir prendre cette fille leur fait oublier aujourd'hui ces bons procédés, c'est une fantaisie dont

elle a le droit à son tour de ne tenir aucun compte, etc... »

La duchesse de Luynes la remercie de cette consultation, « dont il n'y a que votre cœur qui eût besoin, lui dit-elle... En général, il y a beaucoup d'inconvénients à s'attacher une complaisante. Les commencements en sont d'ordinaire merveilleux, mais souvent l'ennui et le dégoût viennent. D'abord, on le dissimule, puis il se fait sentir avec amertume. Au surplus, c'est à vous à bien peser toutes les raisons. M. et madame de Vichy ne m'en ont rien écrit; j'en conclus que cela ne leur tient pas trop au cœur... » Pendant cette négociation, mademoiselle de Lespinasse s'était retirée à Lyon, dans un couvent. Madame du Deffand, avant de se remettre en route pour retourner à Paris, lui écrit de venir l'y rejoindre, l'avertit de la position qui lui sera faite à Saint-Joseph, de la manière dont elle devra s'y conduire; mais elle l'engage surtout à se bien examiner encore avant de s'engager dans une vie très-sérieuse, et de contracter cette espèce de mariage avec une personne aigrie, susceptible, difficile; elle se peint telle qu'elle se voit et telle qu'elle est en effet, avec ses qualités et ses défauts.... « Si vous me connaissez bien, lui dit-elle, vous ne devez pas avoir d'inquiétude sur la façon dont je traiterai votre amour-propre. Mais il faudra vous en rapporter à la connaissance que j'ai du monde. Si l'on croyait d'abord que vous fussiez établie auprès de moi, on ne saurait, quand même je serais une bien plus grande dame, de quelle manière on devrait traiter avec vous; les uns pourraient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante..., et sur cela faire des commentaires impertinents... Le moindre artifice et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi me

serait insupportable. Je suis naturellement méfiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. J'ai deux amis intimes, qui sont Formont et d'Alembert; je les aime passionnément, moins par leurs agréments et par leur amitié pour moi que par leur extrême vérité... Il faut donc vous résoudre à vivre avec moi dans la plus grande vérité et sincérité, ne jamais user d'insinuation ni d'exagération; en un mot, ne jamais perdre un des plus grands agréments de la jeunesse, qui est la naïveté. Vous avez beaucoup d'esprit, vous avez de la gaieté, vous êtes capable de sentiments; avec toutes ces qualité vous serez charmante tant que vous vous laisserez aller à votre naturel et que vous serez sans prétention et sans *entortillage...* »

Ses propositions furent acceptées avec reconnaissance, et toutes choses ayant été bien convenues entre ces deux dames, madame du Deffand se mit en route pour Paris, où il lui tardait de se retrouver établie. Elle avait annoncé son retour à d'Alembert. « La vie que je mènerai vous conviendra, j'es-
» père, lui écrit-elle; nous dînerons souvent ensemble tête-
» à-tête, et nous nous confirmerons l'un l'autre dans la
» résolution de ne faire dépendre notre bonheur que de
» nous-mêmes. Je vous apprendrai peut-être à supporter
» les hommes, et vous m'apprendrez à m'en passer. » Elle le trouva venu à sa rencontre au château du Boulay, chez M. d'Héricourt[1], où elle s'arrêta quelques jours. Dans le

[1] Bénigne Jérôme du Trousset d'Héricourt, marquis du Boulay, intendant de la marine à Marseille, puis à Toulon. Il est connu par la correspondance de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. La

courant de novembre 1753, elle avait rouvert son salon à Saint-Joseph. Mademoiselle de Lespinasse, qui vint la rejoindre au mois d'avril ou de mai de l'année suivante, l'aida depuis lors à en faire les honneurs. Celle-ci occupait une petite chambre donnant sur la cour, et où quelque commis du ministère de la guerre travaille aujourd'hui, ne se doutant pas probablement que de hautes notabilités du siècle dernier se sont, pendant plusieurs années, donné tous les jours, de cinq à six heures, rendez-vous dans son bureau. On a malheureusement peu de détails sur les dix années que ces deux dames passèrent ensemble, et sur les circonstances qui ont amené leur séparation. Le différend qui s'éleva entre elles est difficile à juger, quoique les rapporteurs n'aient pas manqué au procès. Presque tous condamnent madame du Deffand; mais leur impartialité doit paraître suspecte, car ils appartiennent, en général, à la coterie philosophique, dont elle n'était pas, qu'elle appelait *la livrée de Voltaire*, et qu'elle s'inquiétait fort peu de ménager. Sans doute elle était difficile à vivre; elle-même le reconnaît et s'en accuse souvent; elle en avait, on l'a vu, prévenu franchement sa compagne avant de se l'attacher. On serait donc porté à lui supposer tous les torts, si les lettres de mademoiselle de Lespinasse, publiées en 1811, ne la faisaient connaître, elle aussi, comme une personne inconstante et passionnée, au point que, d'après ses propres aveux, l'ami même qui s'était entièrement dévoué à elle fut en droit de lui

terre du Boulay fut érigée en marquisat en sa faveur, par lettres patentes enregistrées au parlement de Paris, le 17 janvier 1749. Cette terre appartient aujourd'hui au marquis d'Harcourt.

reprocher la dissimulation et l'ingratitude. Quoi qu'il en soit, Grimm, Marmontel, Laharpe parlent des griefs que madame du Deffand imputait à sa dame de compagnie. Il paraît que le principal était d'attirer dans son petit appartement les habitués du salon, avant l'heure ordinaire où il s'ouvrait pour les recevoir, et de les détourner ainsi à son profit. D'Alembert surtout, que madame du Deffand, quand il entra dans le monde « *en qualité de prodige,* » avait attiré, captivé, et qui en était venu plus tard « à l'aimer à la folie, » c'est lui-même qui nous l'apprend, d'Alembert, quelque dévoué qu'il fût encore à sa vieille amie, ne fut pas fâché sans doute de voir rompre ses tête-à-tête avec elle par une personne de vingt-deux ans, bien faite et d'un visage agréable, avant que la petite vérole l'eût gâté, dont l'esprit et le charme demeurèrent toujours incomparables. Madame du Deffand s'en plaignit avec amertume, reprocha aigrement à mademoiselle de Lespinasse *sa trahison.* Celle-ci se plaignit à son tour de manque d'égards, de mauvais procédés ; plusieurs scènes, qui paraissent avoir été fort vives, précédèrent la rupture. Marmontel raconte que mademoiselle de Lespinasse, au désespoir, voulut s'empoisonner et prit *soixante grains* d'opium, qui ne lui donnèrent pas la mort, mais la jetèrent dans des convulsions épouvantables dont ses nerfs demeurèrent toujours fort affaiblis. Il ajoute que, croyant n'en pas revenir, et voyant au pied de son lit madame du Deffand qui fondait en larmes, elle lui dit seulement : « Il est trop tard, madame ! » Elle en revint pourtant et témoigna le désir de rentrer en grâce. Madame du Deffand fut inflexible et ne lui pardonna jamais. « Je ne puis consentir à vous revoir sitôt, lui écrivit-elle pour la dernière fois, et je ne

saurais croire que ce soient des sentiments d'amitié qui vous le fassent désirer. Il est impossible d'aimer ceux dont on sait qu'on est *détesté*, *abhorré*, etc., etc., par qui *l'amour-propre est sans cesse humilié*, *écrasé*, etc., etc. Ce sont vos propres expressions et la suite des impressions que vous receviez depuis longtemps de ceux que vous dites être vos véritables amis. Ils peuvent l'être en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'ils vous procurent tous les avantages que vous en attendez, agréments, fortune, considération, etc. Que feriez-vous de moi aujourd'hui? Ma présence ne vous serait pas agréable. Elle ne servirait qu'à vous rappeler les premiers temps de notre connaissance, les années qui l'ont suivie, et tout cela n'est bon qu'à oublier. »

Mademoiselle de Lespinasse ne parla jamais de son ancienne protectrice, après leur rupture, qu'avec une grande réserve et fit toujours profession de respect et de reconnaissance pour elle [1]. En quittant Saint-Joseph, elle se retira d'abord dans un petit appartement, rue Saint-Dominique, au coin de la rue de Belle-Chasse. Elle y vécut seule pendant quelque temps. Une modique somme d'argent qu'elle avait reçue de sa mère mourante composait alors toute sa fortune. On découvrit seulement après sa mort que, pendant ses dernières années, madame Geoffrin lui faisait une pension de mille écus. D'Alembert [2] étant bientôt après tombé gravement malade, elle s'établit chez lui, le soigna avec

[1] Marmontel, *Correspondance littéraire.*

[2] D'Alembert était le fils naturel de Destouches et de madame de Tencin. Il fut abandonné et exposé sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, porté aux enfants trouvés, retiré de cet hôpital par son père, et mis en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte,

tant de dévouement, qu'après sa guérison, il quitta la maison de la vitrière Rousseau, sa nourrice, chez laquelle il avait vécu jusqu'alors, pour venir loger avec sa nouvelle amie. Il le pouvait, paraît-il, sans la beaucoup compromettre. « C'était un petit homme d'une nature grêle et fluette [1]; le son de sa voix, claire et perçante, le laissait soupçonner d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le même sacrifice qu'Origène. Tout Paris savait la réponse faite à un de ses fanatiques admirateurs, qui, dans un accès d'enthousiasme, s'écriait : « C'est un Dieu ! » « Allons donc ! si c'était un Dieu, il commencerait par se faire homme ! » Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Lespinasse lui fut fort utile. La société qu'elle sut réunir, l'importance que prit bientôt son salon, contribuèrent beaucoup à celle de d'Alembert lui-même et à cette espèce de domination philosophique dont il se montrait si jaloux. Ce salon devint en effet le rendez-vous des hommes les plus distingués, qu'elle savait faire causer et mettre en valeur avec un tact et une habileté rares. Personne n'avait tout à la fois plus d'esprit, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour mettre en jeu celui des autres. Sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait, la variait à son gré, l'entretenant toujours générale et sans la laisser languir jamais. « Pour porter à ce point l'art de la conversation, beaucoup d'esprit et une grande souplesse de caractère ne lui auraient pas suffi ; il fallait avoir été à même d'exercer ce talent de bonne heure, et de le former par l'usage du monde. C'est

[1] Grimm, *Correspondance littéraire*.

ce qu'elle avait pu faire auprès de madame du Deffand[1]...; dévouée uniquement au soin de conserver ses habitués, elle leur avait sacrifié tous ses goûts. Jamais elle n'allait au spectacle ni à la campagne; ou lorsqu'il lui arrivait, par grand hasard, de faire exception à cette règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit à l'avance. On était certain de la trouver chez elle tous les jours, de cinq à six heures du soir... »

Il paraît que rien ne peut se comparer à l'ascendant qu'elle prit sur d'Alembert, et pas un Savoyard de Paris n'était chargé de plus de courses, de commissions fatigantes que n'en faisait chaque matin pour elle le dictateur de toutes les académies. Encore n'est-ce pas tout ce qu'elle en exigeait. « Confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue, et lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre au bureau de la grande poste l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt... » On sait aujourd'hui que M. de Mora n'était pas le seul rival heureux du complaisant d'Alembert; il l'apprit lui-même quelques moments avant la mort de son amie, qui lui fit alors sa confession entière, et il ne se résigna pas sans peine à cette longue mystification. Au reste, bien que la place que tenait en dernier lieu M. de Guibert dans le cœur de mademoiselle de Lespinasse fût un mystère, personne n'ignorait que d'Alembert ne remplissait pas ce cœur à lui

[1] Grimm.

tout seul. On fut persuadé, dans sa société, qu'elle mourait victime d'une passion malheureuse, et c'était, disait-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie !

Malgré la démoralisation profonde de cette société, on a de la peine à comprendre qu'une personne tenant une pareille conduite fût encore comptée, jusqu'à un certain point considérée dans la bonne compagnie. Comment s'en étonner cependant, puisqu'en lisant aujourd'hui ces lettres où la passion a un accent si douloureux et si vrai, on éprouve plus d'affectueuse et sympathique pitié que de répugnance et de dégoût ? Tant il est vrai que l'égoïsme, et surtout l'égoïsme satisfait, est le seul vice irrémédiablement insociable ; le seul qui condamne celui qui en est atteint à l'isolement, et lui ôte tout droit à l'indulgence. Mademoiselle de Lespinasse était malheureuse et dévouée ; elle était surtout aimante, et les frais qu'elle faisait pour tout le monde tenaient moins, quoi qu'on en ait dit, de la politesse apprise que de la bienveillance naturelle. Personne, peut-être, n'a jamais eu autant d'amis et « chacun d'eux en était aimé comme s'il eût été le seul à l'être. Jamais on n'a eu plus d'activité ni plus de plaisir à obliger. Elle inspirait tant de confiance qu'il n'y avait personne qui, au bout de quinze jours de connaissance, ne fût prêt à lui conter l'histoire de sa vie. » Après avoir perdu cette compagne, d'Alembert alla occuper au Louvre le logement qu'il y avait comme secrétaire perpétuel de l'Académie. «Le désordre et l'anarchie qui se mirent dans le parti des philosophes, après la mort de mademoiselle de Lespinasse et la paralysie de madame Geoffrin[1], dit Grimm,

[1] *Correspondance littéraire*. Juillet 1777.

prouvent combien la sagesse de leur gouvernement avait prévenu de maux, combien elle avait dissipé d'orages, et surtout combien elle avait *sauvé de ridicules*. Jamais, sous leur *respectable administration*, nous n'eussions vu toutes les scènes auxquelles la guerre de la musique a donné lieu; jamais! »

De tous les amis de madame du Deffand, d'Alembert fut le seul qui rompit complétement avec elle à l'occasion de mademoiselle de Lespinasse; quelques autres restèrent fidèles à la première, et conservèrent leur place dans son intimité, sans se brouiller avec la seconde, comptant même toujours parmi ses habitués; la comtesse de Boufflers entre autres, celle que madame du Deffand appelle « *l'idole du Temple* » à cause de son intimité avec le prince de Conti qui habitait le Temple en qualité de grand prieur de l'ordre de Malte; et le président Hénault, qui, à soixante-dix ans, peut-être même, suivant Marmontel, *parce qu'il* avait soixante-dix ans, proposa, dit-on, à mademoiselle de Lespinasse de l'épouser!.. En apprenant sa mort, en 1776 [1] : « Elle aurait bien dû, dit froidement madame du Deffand, mourir seize ans plus tôt, je n'aurais pas perdu d'Alembert! » Dans ses lettres les plus intimes à Walpole et à la duchesse de Choiseul, elle ne parle jamais ni de lui, ni de *la demoiselle*, qu'avec une modération et une réserve de bonne compagnie, contrastant singulièrement avec la grossièreté injurieuse à laquelle se laisse aller d'Alembert toutes les fois que dans sa correspondance avec Voltaire il est question de cette ancienne amie.

[1] Le 23 mai.

Celui qui succéda à d'Alembert dans l'intimité de madame du Deffand, à qui elle s'attacha malgré les circonstances qui auraient dû l'en détourner, si son cœur n'avait été capable que d'affections égoïstes, avec une tendresse exaltée, fut un de ces étrangers de distinction qui, pendant leur séjour à Paris, dont ils voulaient connaître la société, ne manquaient jamais de se faire présenter dans son salon. Horace Walpole, qu'on ne peut se dispenser de faire connaître avec quelque détail dans une notice sur madame du Deffand, était le troisième et le plus jeune fils de Robert Walpole, premier comte d'Orfort, ministre tout-puissant et « la gloire du parti whig. » Élevé au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, il y contracta une amitié intime, plus tard troublée, avec le poëte Gray, en compagnie duquel, à l'expiration de leurs études, il commença ses voyages sur le continent. Il parcourut alors en touriste la France et l'Italie, mais ne s'arrêta que peu de semaines à Paris, dont pendant ce premier séjour il apprécia peu les habitudes et les habitants : « Les cartes et la mangeaille sont ici les seules occupations, dit-il, au point de ne laisser place à aucune distraction. On va pourtant encore trois fois par semaine à l'Opéra; mais pour moi, c'est encore pire que de manger maigre!... Leur musique, à mon avis, ne ressemble pas plus à de l'harmonie qu'à une tarte aux groseilles. Nous n'avons pas encore été aux Italiens, et il y va en général fort peu de monde. Ce qu'il y a ici de mieux, et fort supérieur à tout ce que nous avons dans ce genre, *c'est la comédie*. Trois ou quatre de leurs acteurs laissent bien loin derrière eux tous les nôtres. Mais personne ne va les entendre que les jours à la mode, et, ces jours-là, on y va que la pièce soit bonne ou mauvaise, pourvu qu'elle ne soit

pas de Molière, cependant; de celles-là on est ennuyé... Hier nous avons été, Gray et moi, voir l'*Avare*, qui nous a paru mal joué. Des dîners interminables à trois services, et presque tous les plats bariolés de salades, beurre, petits pâtés et autres ingrédients étrangers;—des voitures d'une magnificence digne des noces de Cupidon et de Psyché; — rien de ridicule comme leurs enseignes : à l'Y grec; — à la Toilette de Vénus; — au Chat qui tette, etc. Quant à leurs idées sur l'honneur, elles sont étranges. Je vous en donnerai un exemple. Il est honteux pour un gentilhomme de n'être pas dans l'armée, *au service du roi*, comme ils disent. Mais il n'y a nul déshonneur à tenir publiquement une maison de jeu. Plus de cent cinquante personnes de la plus grande qualité, dans Paris, n'ont pas d'autres ressources. Vous pouvez entrer chez elles à toute heure de la nuit; vous êtes sûr d'y trouver un jeu de hasard, pharaon, etc. Le fermier de ces tables de jeu, chez le duc de Gèvres, lui paye douze guinées par nuit. Les princesses du sang elles-mêmes n'ont pas honte de tirer profit des banques établies dans leurs maisons. Nous en avons vu deux ou trois; elles ne sont ni jeunes, ni remarquables, si ce n'est par l'épaisseur de leur rouge, dont elles usent avec plus d'extravagance encore que les autres femmes ; ce qui n'est assurément pas peu dire... Au reste, nous n'avons vu que fort peu de monde; on fait ici en général peu d'accueil aux étrangers, surtout quand ils ne jouent pas et ne parlent que difficilement la langue. »

Après avoir quitté Paris, Walpole fit un plus long séjour à Florence, et s'y vit bientôt apprécié dans une société déjà en grande partie composée d'étrangers : « La princesse de

Craon [1] donne à souper et à jouer tous les soirs; chacun est chez elle fort à son aise. J'ai un peu parcouru le pays avec elle et le prince ces jours derniers..... Ces gens-ci sont aimables et à leur aise. Ce qui me les rend agréables, c'est que je crois leur plaire. On aime à se voir soigné sans arrière-pensée par des gens à qui on ne peut être bon à rien... Seulement j'ai vu, depuis que je suis ici, tant de cartes et tant d'amoureux, que de ma vie je ne pourrai souffrir ni l'un ni l'autre... Au reste, je suis plus jeune que jamais; je ne pense qu'à me divertir et à vivre au milieu des plaisirs. Matin et soir, nous avons opéra, bal et concert. Je n'ose vous conter notre manière de vivre. Vous prendriez votre figure de grave censeur en apprenant qu'on se lève à onze heures du matin; qu'on va à l'Opéra à neuf heures du soir, pour souper à une heure et se coucher à trois. Mais c'est qu'en vérité les soirées et les nuits sont ici tellement charmantes qu'on n'y peut résister... Vous ne me reconnaîtriez plus; au lieu de m'occuper de beaux-arts comme je me figurais que je le ferais en commençant mes voyages, de passer mes matinées à la galerie, nous courons la ville et les amusements. Je suis à Florence depuis six mois, et je n'ai encore été voir ni Pise, ni Lucques, ni Pistoja... Que voulez-vous? on ne peut pas trop se divertir dans sa jeunesse. Il faut vieillir, et vieillir en Angleterre! deux nécessités bien sérieuses; car

[1] Lettre du 9 juillet 1740 à M. Conway. La princesse de Craon, maîtresse de Léopold, dernier duc de Lorraine, femme de Marc de Beauvau, prince de l'empire et président du conseil de régence de l'empire. Elle était fille de Melchior, comte de Ligneville, et autrefois dame d'honneur d'Élisabeth Charlotte d'Orléans, petite-fille de France, duchesse douairière de Lorraine.

je ne connais pas de pays sur la terre où il y ait tant de vieux fous et si peu de jeunes!... »

Il revint à Londres au mois de septembre 1741. C'était le moment d'une crise décisive pour le ministère de son père. Porté au pouvoir vingt ans auparavant (1721), en quelque sorte par une acclamation populaire, à la suite d'une grande perturbation financière par lui prévue et prédite, perturbation amenée par la débâcle de la compagnie de la mer du Sud, contemporaine du système de Law, et cause des mêmes désastres, Robert Walpole s'était montré plus habile que les frères Paris. Il avait justifié la confiance publique, ranimé le crédit, encouragé et développé le commerce, donné une grande impulsion à la prospérité matérielle du pays. Il avait gouverné avec sagesse et déjoué les conjurations des jacobites à l'intérieur, contenu par des négociations bien conduites le mauvais vouloir des puissances étrangères, et maintenu à l'intérieur une paix honorable. Bientôt cependant, une opposition puissante s'était formée contre lui dans le Parlement, et, pour se maintenir, il avait largement usé ou abusé des moyens que le pouvoir mettait à sa disposition. Cette lutte de l'intrigue et de la corruption, si habituelle dans les gouvernements parlementaires, qu'elle peut presque passer pour une conséquence nécessaire des institutions, s'était engagée et passionnée d'année en année avec une fureur croissante. Après avoir fait tous ses efforts pour maintenir la paix, le ministère s'était vu contraint de déclarer à l'Espagne une guerre injuste[1], et le mauvais succès

[1] 1739. Quelques années plus tard, les adversaires les plus animés de Walpole, qui avaient le plus contribué à faire déclarer cette guerre, en reconnaissaient et en proclamaient hautement l'injustice.

des premières campagnes, dont on le rendait responsable, fournissait à l'opposition de nouveaux arguments contre lui. Horace Walpole, nommé membre de la nouvelle Chambre des communes, fit son *maiden-speech* à l'occasion d'une proposition d'enquête sur la manière dont la guerre avait été conduite, véritable acte d'accusation contre le premier ministre, et qui ne fut rejeté qu'à la majorité de trois voix (décembre 1741). Le 11 février suivant, Robert Walpole donna sa démission, et fut appelé à la Chambre des pairs sous le titre de comte d'Orfort. Pour échapper à la vengeance de ses adversaires, que n'apaisa pas sa chute, il eut besoin de l'amitié du roi, et du crédit qu'il conservait dans le Parlement.

Moins tendre fils que wigh passionné, d'ailleurs sans ambition personnelle, Horace Walpole fut plus malheureux de la défaite de son parti que de la décadence de sa famille : « Nous avons triomphé vingt ans, écrivait-il à un de ses amis, peu avant l'événement[1] ; est-il surprenant que la fortune nous tourne le dos? Ne devions-nous pas nous y attendre, surtout en ce pays? On parle hautement de tout ce que nous réserve l'année 1742. On s'en promet des révolutions pareilles à celles qui ont commencé à pareille date il y a cent ans !... J'espère que la prophétie ne se réalisera pas. Quoi qu'il arrive, je trouve de la douceur dans une pensée pourtant bien mélancolique. Si notre famille doit être la victime offerte à la discorde pour détourner de notre pays ses fureurs, du moins celui de ses membres sur qui s'étaient

[1] 16 décembre 1741, à M. Horace Mann.

concentrées mes plus chères affections, qui aurait souffert de notre ruine, celle-là [1] est à l'abri, protégée contre la rage de nos ennemis : rien ne peut troubler la paix dont elle jouit!... Quant à la grandeur si enviée de notre maison, elle ne me coûtera pas un soupir de regret; elle ne m'a pas donné un moment de plaisir, j'y renoncerai sans un moment de chagrin. Ma liberté, mes aises, la faculté de choisir mes amis et ma société sans consulter antre chose que mon goût, compenseront bien les splendeurs de *Downing-Street*. Je suis si las de tout cela que, victorieux ou non, je me propose de quitter l'Angleterre au printemps!... »

Il ne donna pas suite de plusieurs années à ces projets de voyage, et resta à son poste à côté de ses amis politiques, prenant part aux discussions de la Chambre; mais, malgré la vivacité de ses opinions, plutôt en amateur qu'en homme d'État actif et ambitieux. Quelques discours, évidemment fort étudiés, et qu'il a soigneusement conservés, furent applaudis même par ses adversaires, un peu comme des morceaux académiques, et sans grande influence, paraît-il, dans la discussion. Cependant les causes qu'il défendit avec le plus de chaleur témoignent la rectitude de son jugement et les bons instincts de son cœur. En 1747, il fit de grands efforts pour sauver l'amiral Bing et chercha, l'un des premiers, à réveiller la conscience publique sur la traite des nègres. Il exprime à ce sujet des sentiments fort en avance de la moralité contemporaine. « Nous avons discuté cette semaine le bill sur la compagnie d'Afrique. Nous, sénat de

[1] Sa mère, Catherine Shorter, lady Walpole, morte quatre ans auparavant, en 1737.

la Grande-Bretagne, ce temple de la liberté humaine, boulevard du christianisme réformé, nous avons été occupés depuis une semaine à rechercher la manière de rendre plus efficace cet horrible trafic des noirs. Nous avons trouvé que quarante-six mille seulement de ces malheureux sont vendus chaque année dans nos possessions ! Cela fait frémir, en vérité. Pour tout le continent de l'Amérique je ne voudrais pas me sentir sur la conscience d'avoir donné mon vote à ce bill. La destruction des malheureux habitants par les Espagnols n'a été qu'une infortune passagère, comparée à ce fléau persévérant qu'elle fait peser sur l'Afrique. Nous condamnons les Espagnols, et, en massacrant d'innocentes créatures, nous n'avons pas même, comme eux, le pitoyable prétexte de travailler au salut de leur âme ! »

De bonne heure fatigué de la vie politique, il n'attendait pour y renoncer entièrement que le retour au pouvoir de ses amis, qu'il ne voulait pas abandonner tant que son concours pouvait leur être nécessaire. Quant à lui, il pensait, disait-il, avoir assez figuré pour laisser l'idée qu'il n'était pas une bête, et c'est toute l'impression qu'il voulait produire, ayant toujours redouté par-dessus toute chose qu'on lui fît l'application de cet oracle : ηρωων παιδες λωϐοι, *les enfants des héros sont des butors*... Sans craindre qu'il pût se repentir jamais de cette résolution qu'il exécuta quelques années plus tard [1], il se complaisait dès lors dans l'idée de n'avoir rien à faire, de ne penser qu'à se divertir en

[1] Aux élections générales de 1768, il renonça à toute candidature. Appelé plus tard à la pairie par la mort de son neveu, il ne prit pas même possession de son siége à la Chambre de lords, et ne porta jamais le titre de comte d'Orfort qui lui appartenait.

obscur voyageur, ou à vivre à sa guise dans son pays. Peu de temps après la mort de son père, il avait acheté une petite maison de campagne près de Twickenham, « si petite, écrit-il à son ami M. H. Mann, que je pourrais, je crois, vous l'envoyer dans une lettre pour vous en faire juger, » mais dans une situation délicieuse, sur une colline qui descendait jusqu'aux bords de la Tamise, à travers de jolies prairies peuplées de quelques beaux moutons et de deux vaches. La petite maison fut remplacée plus tard par une espèce de château gothique, construit et meublé avec beaucoup de recherche. Il donne lui-même avec complaisance la description de sa chambre à coucher, dans laquelle, en bon wigh, il avait fait pendre, de chaque côté de son lit, la *Magna Charta* et le *warrant d'exécution* de Charles Ier, avec cette inscription : « *Charta Major,* » convaincu que « sans cette seconde charte, la première ne serait demeurée qu'une lettre morte. »

Ce dernier trait fait moins d'honneur à ses sentiments que son éloquente indignation au sujet de la traite des nègres. Ses opinions, du reste, se modifièrent sensiblement par la suite. Il lui arriva à peu près la même chose qu'au poëte Alfiéri. « *Ah!* répondait ce dernier à quelqu'un qui s'étonnait de le voir infidèle à ses anciennes idées républicaines, *je connaissais les grands; je ne connaissais pas les petits!...* » Loin d'accueillir la révolution française comme la réalisation probable de ses théories politiques, Walpole prévit de bonne heure les excès auxquels devaient se trouver entraînés les réformateurs, et se sentit ramené à plus de respect et de sympathie pour le pouvoir, qui représente l'ordre dans les sociétés. Il est curieux de l'entendre

déclarer lui-même les motifs de sa conversion[1]. « Nous avons longtemps professé les mêmes opinions politiques, et je vous soupçonne de n'en devoir jamais changer, écrivait-il à un de ses amis. Pour ma part, je le confesse, j'en ai changé complétement, et de chaud partisan de la liberté, je suis devenu un dévoué partisan du pouvoir. Vous me demanderez quelle bonne place on m'a donnée, quelle gratification j'ai reçue pour prix de cette conversion ; car c'est en général quelque motif de ce genre qui détermine les conversions en Angleterre !... Mais comme la mienne est d'origine étrangère, elle ne me rapportera rien du tout ! Ce qui l'a déterminée, c'est la vue de ce qui se passe en France. Quand deux ministres sont humains, vertueux, excellents, n'ont d'autre but que le bien-être et le soulagement des peuples ; quand un bon roi accorde à ces ministres sa confiance, et qu'un parlement, guidé par les motifs les plus intéressés et les plus bas, ne cherche qu'à arrêter les effets de cette bénédiction, ne suis-je pas obligé en conscience de modifier mes opinions, et de placer ma confiance dans le pouvoir ? Puis-je les garder de bonne foi en restant fidèle au principe même de mes convictions ?...... Les deux tiers de la France ont l'air de penser qu'ils peuvent remanier le monde sur un nouveau plan, avec des compas métaphysiques ; ils tiennent que ni cruautés, ni injustices ne sauraient être comptées pour rien dans une pareille expérience. De tels législateurs sont de sublimes empiriques, qui, dans leur bienveillance universelle, ont bien peu de sensibilité

[1] Lettres d'Horace Walpole. 1776.

individuelle! Le résumé de mes observations sur ce qui s'est passé en Europe depuis plusieurs siècles, c'est que les tyrans n'ont pas de conscience et que les réformés n'ont pas de cœur. Le monde est-il donc destiné à souffrir toujours également du mal et du remède?... »

Décidé à quitter les affaires dès qu'il croirait le pouvoir honorablement, Walpole ne songea plus qu'à embellir son habitation, à y rassembler des collections et des curiosités de toute sorte, dont il faisait les honneurs aux amis qui le venaient visiter; à y vivre à sa guise, en égoïste qu'il était avant tout, surveillant l'impression de ses propres ouvrages et de ceux de quelques auteurs favoris, par une presse qu'il avait établie chez lui. Quelques romans, *la Mère Mystérieuse*, *le Château d'Otrante*, qu'on ne lit plus guère, mais dans lesquels Walter Scott signale beaucoup d'originalité et de talent; une description des objets d'art réunis à Houghton par son père, vendus plus tard à l'impératrice de Russie, *Ædes Walpolianæ*; un essai de réhabilitation de Richard III; sans compter des mémoires publiés après sa mort, sur les dernières années de Georges III, lui donnaient droit à une place honorable comme littérateur parmi ses contemporains. Mais son meilleur titre aux yeux de la postérité sont « *ses incomparables lettres* [1], » qui passent en Angleterre pour des modèles de grâce et de facilité, et le classent, au jugement de Walter Scott, comme un écrivain du premier ordre. « Son style épistolaire, dit un autre de ses biographes anglais, a prouvé que notre langue était capable

[1] Lord Byron.

de tout le charme dont madame de Sévigné semblait s'être réservé le secret... » Il n'était pas, paraît-il, sans prétention à cet égard. Mais sa *facilité* lui coûtait beaucoup de travail ; une foule de notes, d'anecdotes recueillies et de narrations préparées pour le courant de sa correspondance, prouvent combien il était loin de son modèle, pour lequel du reste il professait un véritable culte [1].

En 1765, peu après la réunion du Parlement et le retour au pouvoir de ses amis « qu'il n'aurait pas voulu quitter pendant qu'ils étaient martyrs, mais avec lesquels il se souciait peu d'entrer dans le paradis de Saint-James..., » il partit pour la France, et arriva dans le courant de septembre à Paris, qu'il n'avait pas revu depuis son premier voyage, vingt-quatre ans auparavant. Il y trouva l'esprit de la société bien changé. « Si les Anglais qui sont maintenant à Paris, écrivait-il alors, ne sont pas contents, je voudrais qu'ils eussent vu comment on nous y recevait il y a une vingtaine d'années. On ne nous y faisait pas fête dans ce temps-là. Il en sera encore de même quand la mode d'admirer l'Angleterre sera passée... Du reste, les Français, à notre imitation, sont devenus si philosophes, si *géomètres, si moraux*, que je n'ai certainement pas passé la mer pour chercher un ennui si facile à trouver dans mon pays. Amuser mon esprit par un changement de scène et par l'observation de mille bagatelles, voilà tout ce que je me propose. J'ai

[1] Les lettres d'Horace Walpole, ce prince de la littérature épistolaire, suivant l'expression d'un critique anglais, ont été recueillies et publiées plusieurs fois. La dernière édition, dont nous avons tiré les matériaux de cette notice, forme 6 volumes in-8°. (Londres 1840.)

éprouvé la vanité de toute chose sérieuse et le mensonge de tout ce qui se prétend tel. Je veux voir les théâtres, les boutiques, non les hommes politiques ou les ministres. Différent de bien des gens devenus vieux, je suis convaincu qu'il n'y a d'important au monde que ce qui le paraît dans la jeunesse et passe plus tard pour folie. Ah ! du moins ces folies étaient sincères, et si les préoccupations de l'âge mûr le sont aussi, elles n'ont pas d'autre but que l'égoïsme !... »

On s'étonne un peu d'entendre accuser l'égoïsme par quelqu'un de si profondément égoïste lui-même. Quant à la frivolité dont il fait profession, Paris était bien dès lors sa vraie capitale. La frivolité, en effet, c'est moins l'aversion pour les choses sérieuses que la disposition à *s'en amuser*. Son caractère essentiel, c'est l'envahissement de *l'esprit*, son débordement, pour ainsi dire, et sa tendance à s'exercer indistinctement sur tous les sujets, même ceux qui ne sont pas de son domaine. Arts, sciences, politique, religion même, *l'esprit* avait alors tout absorbé en France, se substituant avec une fatuité merveilleuse, comme ces hommes de qualité de la comédie qui prétendaient tout savoir sans avoir rien apppris, au goût, à l'érudition, aux traditions, à la foi. Il croyait trouver en lui-même la source de tous ces dons naturels ou acquis, et s'arrogeait le droit de juger de tout, comme souverain arbitre de tout. MM. les encyclopédistes étaient, à cet égard, les véritables héritiers des marquis de Molière, et même de leur temps, n'échappaient pas tout à fait au ridicule pour cette prétention. « A peine ont-ils entrevu un art, dit un contemporain, qu'ils en prétendent enseigner la théorie aux maîtres de cet art même ; Rousseau veut professer la musique à Rameau ; Diderot fait une poéti-

que complète à l'occasion de son *Fils naturel* [1]. » Que cette prétention universelle se donne carrière à propos de belles manières, de politique ou d'érudition, c'est toujours frivolité pure. Ennuyé des affaires, et sans aucune arrière-pensée d'action, Walpole, tout en s'amusant à des bagatelles, était en réalité plus sérieux que la plupart de ces graves philosophes « *géomètres* et *moraux* » dont il se moque, et qui prétendaient gouverner ce monde-ci, et même l'autre, du fond de leur cabinet.

Quoi qu'il en soit, il fut tout d'abord accueilli dans la société avec un empressement auquel il se montra sensible, sans s'en exagérer la valeur. « Peut-être n'est-il pas plus sincère que notre froide civilité, disait-il; et, au fait, pourquoi le serait-il? Mais il est mieux habillé, et paraît naturel. Peut-on demander davantage? » Après quelques semaines, il se sentit à son aise dans deux ou trois maisons, sans qu'on lui proposât « de toucher une carte, ni de prendre part à la moindre dissertation.» Il était dispensé même «de faire sa cour *aux auteurs du logis;* car chaque maîtresse de maison en avait un ou deux dans son salon, et Dieu sait comme ils y étaient encensés! » Le plus souvent, c'est eux qui *donnaient le ton* à la coterie dont ils faisaient partie, et qui, suivant leur renommée, leur considération, leur importance personnelle, déterminaient l'importance de cette coterie elle-même, la classaient en quelque sorte.

Cette absence d'unité, de couleur générale, est un des caractères particuliers de la société française au XVIII[e] siècle.

[1] *Journal de Collé.*

Bien des gens qui écrivent aujourd'hui sur la bonne compagnie de cette époque, ne s'en font peut-être pas, à cet égard, une idée très-exacte. Ils la jugent tout entière sur les Mémoires de madame d'Épinai, ou sur les lettres de Diderot à mademoiselle Voland. C'est cependant une grande erreur de s'imaginer que le ton et les manières du *Grand Val* ou de *la Chevrette* fussent ceux du salon de Saint-Joseph. Les relations de madame du Deffand, à cette époque de sa vie, appartenaient surtout à l'ancienne aristocratie, à ce que l'on est convenu d'appeler *la bonne compagnie*, à peu près comme on appelait autrefois *honnête homme*, un *homme aimable*, un *galant homme*. Les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, la duchesse de la Vallière, les Beauvau, les Choiseul, les Boufflers, la soignaient assidûment, et se réunissaient presque chaque soir pour causer autour de son *tonneau* [1]. Certaines traditions de langage et de manières s'étaient conservées dans cette coterie, qui la distinguaient des autres, et la même poussière de frivolité avait pour chacune des nuances différentes. Le salon de madame Geoffrin elle-même, malgré ses royales intimités, servait de lieu de rendez-vous à un tout autre monde. Un jour que l'on faisait, devant madame du Deffand, l'éloge de cette dernière : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard, répondit-elle avec dédain. » Des hommes de lettres alors fort répandus, Laharpe, Marmontel, par exemple, n'ont que bien rarement paru chez elle. Dans une lettre à Walpole [2], elle parle une

[1] C'était un fauteuil d'une forme particulière, auquel elle était habituée, et dont elle parle souvent dans ses lettres.

[2] 30 octobre 1771.

fois de ce dernier : « Qu'il a de peine, qu'il se donne de mouvement pour avoir de l'esprit! Ce n'est qu'un gueux revêtu de guenilles ! » Suard dit qu'il n'a été que deux fois chez madame du Deffand ; Diderot une seule fois : « Nous n'avons pas d'atomes crochus, » dit-elle en parlant de lui. Grimm, qui souvent la fait parler, n'a très-probablement jamais mis les pieds chez elle, et la manière même dont il la fait parler en est la meilleure preuve : « A l'un de ces soupers de Louis XIV et de madame de Maintenon, dit-il [1], où Racine *avait souvent l'honneur d'être admis*, la conversation tomba sur le théâtre de Molière, et l'on observa que ses premières pièces étaient remplies de scènes indécentes et du plus mauvais ton. Tout courtisan qu'il était, Racine eut, peut-être pour la première fois de sa vie, un moment de distraction et dit avec beaucoup de vivacité : « Sans doute, c'est *ce misérable, ce fiacre de Scarron* qui l'avait gâté! » Ce mot échappé fit une impression que la favorite ne put jamais lui pardonner, et qui le rendit plus odieux que ses Mémoires et son jansénisme. *Nous devons cette anecdote à madame du Deffand qui la tient de première main.* » Cette anecdote se trouve rapportée dans les Mémoires de Saint-Simon, et madame du Deffand pouvait la connaître, quoiqu'elle ne la tînt certainement ni du roi, ni de madame de Maintenon, ni même de Racine, mort en 1699. Mais si elle l'a racontée dans son salon, ce n'est certainement pas dans les termes que lui prête Grimm, de manière à faire croire que Racine soupait en tiers avec Louis XIV et madame de Maintenon, ou qu'en pareille compagnie il se fût servi de ces expressions :

[1] *Correspondance littéraire*, t. IX, p. 116.

« *ce misérable, ce fiacre de Scarron!* » Le XVIIe siècle ne pouvait être ainsi traduit que par ceux qui en avaient perdu les traditions et oublié le langage!

C'est à l'occasion de ces « *auteurs du logis,* » auxquels il était dispensé de faire la cour, que Walpole prononce pour la première fois, et sans beaucoup de bienveillance, le nom d'une personne destinée à occuper bientôt une si grande place dans ses habitudes et même dans son cœur. « Le président Hénault est *la pagode* chez madame du Deffand, une vieille aveugle, *débauchée d'esprit,* chez laquelle je soupe souvent... Le vieux président, presque sourd, est assis à table à côté de la maîtresse de la maison, qui a été la sienne. Elle s'informe de tous les plats, se fait dire qui a mangé de chacun et corne dans l'oreille du président ces intéressants détails... En général, les hommes sont ici lourds et vides. Ils affectent de la gravité, pensant que cela est philosophique et *anglais.* Mais ils n'ont rien gagné en échange de leur légèreté et de leurs grâces naturelles. Les femmes ne semblent pas du même pays. Si elles sont moins gaies qu'elles ne l'étaient, elles sont plus instruites, et cela suffit pour rendre la conversation très-agréable. J'en connais six ou sept d'une vraiment remarquable intelligence; quelques-unes avec beaucoup d'esprit, de charme et de bon sens. »

Madame du Deffand était sans doute une de celles-là. Walpole ne tarda pas à l'apprécier et à trouver dans *cette vieille débauchée d'esprit* autre chose que des ridicules. Il devint un des habitués les plus assidus de Saint-Joseph et fit régulièrement partie des soupers du dimanche. Une conversation spirituelle et pleine de verve, que son mauvais français rendait quelquefois plus piquante, beaucoup d'ori-

ginalité sans la moindre affectation, charmèrent madame du Deffand, qui aimait par-dessus toute chose le naturel, et qui en trouvait si peu chez les beaux esprits de sa société. « Vous autres Anglais, lui écrit-elle un jour, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode... vous auriez tout l'esprit que vous avez, alors même que personne n'en aurait eu avant vous. Ah ! nous ne sommes pas comme cela ! Nous avons des livres sur l'art de penser, d'écrire, de comparer, juger!... Nous sommes des enfants de l'art. Quelqu'un de parfaitement naturel chez nous devrait être montré à la foire, ce serait un phénomène. Mais il n'en paraîtra jamais!... »

Présenté peu de jours après son arrivée à la reine, à Versailles, Walpole en fut fort distingué, et racontant que Sa Majesté lui avait parlé longtemps, il terminait par cette réminiscence de madame de Sévigné : « *La reine est le plus grand roi du monde !* » Mais ce qui le mit surtout fort à la mode, c'est une plaisanterie qui fit fureur... Un soir, chez madame Geoffrin, la conversation avait roulé sur les bizarreries de Rousseau. Rentré chez lui, Walpole composa sur ce sujet une lettre supposée écrite par le roi de Prusse au philosophe génevois. Helvétius, le duc de Nivernois et quelques amis auxquels il la montra, en prirent des copies qui se multiplièrent et amusèrent fort tout le monde, excepté, bien entendu, Rousseau qui prit la chose au tragique. Voici cette lettre telle qu'elle se trouve dans les papiers de madame du Deffand :

« Mon cher Jean-Jacques, vous avez renoncé à Genève, votre patrie ; vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits ; la France vous a décrété ; venez

donc chez moi. J'admire vos talents, je m'amuse de vos rêveries qui, soit dit en passant, vous occupent trop et trop longtemps. Il faut, à la fin, être sage et heureux. Vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme. Démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le sens commun : cela les fâchera, sans vous faire tort. Mes États vous offrent une retraite paisible ; je vous veux du bien, et je vous en ferai si vous le trouvez bon. Mais si vous vous obstinez à rejeter mon secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits et, ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter, quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. Votre bon ami, FRÉDÉRIC. »

Walpole prolongea son séjour à Paris plus qu'il n'en avait eu le projet en y arrivant. « J'en suis presque à regretter d'être venu ici, écrivait-il à ses amis en Angleterre; j'en aime la manière de vivre, et je me suis attaché à plusieurs personnes au point de me sentir à les quitter plus de regret que je n'aurais cru. Je vous ferais l'effet d'un fat, si je vous racontais combien j'y suis distingué, fêté, à la mode... » Le nom de madame du Deffand revient dans presque toutes ses lettres, avec la liste des personnes qu'il avait rencontrées chez elle les jours précédents : « Tout ce que je puis vous envoyer aujourd'hui, écrit-il le 21 novembre à lady Hervey, est un très-joli logogriphe fait par la vieille et aveugle madame du Deffand, que vous connaissez peut-être, et dont certaine-

ment vous avez entendu parler. J'y soupe très-souvent; elle m'a donné ceci hier soir; il faut que vous le deviniez :

Quoique je forme un corps, je ne suis qu'une idée,
Plus ma beauté vieillit, plus elle est décidée.
Il faut pour me trouver ignorer d'où je viens.
Je tiens tout de celui qui réduit tout à rien[1] !

... Cette madame du Deffand, qui a été jadis pendant peu de temps maîtresse du régent, aujourd'hui vieille et aveugle, a gardé toute sa vivacité, son esprit, sa mémoire, ses passions et ses agréments. Elle va à l'Opéra, à la comédie, à Versailles, reçoit chez elle deux fois par semaine, se fait lire tout ce qu'il y a de nouveau, fait de jolies chansons, des épigrammes charmantes, et se rappelle toutes celles qui ont été faites depuis quatre-vingts ans. Elle est en correspondance avec Voltaire, pour qui elle dicte les lettres les plus piquantes. Elle le contredit hardiment, n'a aucune dévotion, ni pour lui, ni pour personne, et reste aussi indépendante du clergé que des philosophes. Dans les discussions où elle s'engage facilement, elle est très-ardente, et cependant presque jamais dans le faux. Son jugement sur chaque sujet est aussi droit qu'il est faux sur chaque point de conduite. Car elle est toujours dominée par l'amour ou par la haine; passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, elle est encore tourmentée du besoin d'être *aimée*, non pas *d'amour*, bien entendu. Privée de tout autre amusement que la conversation, la solitude lui est insupportable, ce qui la met à la merci des premiers venus qui mangent ses soupers, la haïs-

[1] Le mot est : Noblesse.

sent parce qu'elle a cent fois plus d'esprit qu'eux, ou se moquent d'elle parce qu'elle n'est pas riche... »

Voici le portrait que, de son côté, madame du Deffand traçait de Walpole à cette époque (novembre 1765) :

« Non, non ! je ne veux pas faire votre portrait ; personne ne vous connait moins que moi ; vous me paraissez tantôt tel que je voudrais que vous fussiez, tantôt tel que je crains que vous soyez, et peut-être jamais tel que vous êtes. Je sais bien que vous avez beaucoup d'esprit ; vous en avez de tous les genres, de toutes les sortes ; tout le monde sait cela aussi bien que moi, et vous devez le savoir mieux que personne.

» C'est votre caractère qu'il faudrait peindre, et voilà de quoi je ne suis pas très-bon juge. Il faudrait de l'indifférence ou, du moins, de l'impartialité. Cependant, je peux vous dire que vous êtes un fort *honnête homme*, que vous avez des principes, que vous êtes courageux, que vous vous piquez de fermeté ; que lorsque vous avez pris un parti bon ou mauvais, rien ne vous le fait changer, de sorte que votre fermeté ressemble souvent à l'opiniâtreté. Votre cœur est bon et votre amitié solide ; mais elle n'est ni tendre ni facile. La peur d'être faible vous rend dur ; vous êtes en garde contre toute sensibilité. Vous ne pouvez pas vous refuser à rendre à vos amis des services essentiels ; vous leur sacrifiez vos propres intérêts ; mais vous leur refusez les plus petites complaisances. Bon et humain pour tout ce qui vous environne, vous ne vous mettez pas en peine de plaire à vos amis, en les satisfaisant sur les moindres bagatelles.

» Votre humeur est très-agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort égale. Toutes vos manières sont nobles, aisées, naturelles. Votre désir de plaire ne vous porte à aucune affecta-

tion. La connaissance que vous avez du monde, et votre expérience, vous ont donné un grand mépris pour tous les hommes et vous ont appris à vivre avec eux. Vous savez que toutes leurs démonstrations ne sont que faussetés ; vous leur donnez en échange des égards et de la politesse, et tous ceux qui ne se soucient pas d'être aimés sont contents de vous.

Je ne sais pas si vous avez beaucoup de sentiments. Si vous en avez, vous les combattez; ils vous paraissent une faiblesse ; vous ne vous permettez que ceux qui ont l'air de la vertu. Vous êtes philosophe ; vous n'avez pas de vanité, quoique vous ayez beaucoup d'amour-propre. Mais votre amour-propre ne vous aveugle pas ; il vous exagère vos défauts plutôt qu'il ne vous les cache. Vous ne faites cas de vous que parce que, pour ainsi dire, vous y êtes forcé quand vous vous comparez aux autres hommes. Vous avez du discernement, le tact très-fin, le goût très-juste, le ton excellent. Vous auriez été de la meilleure compagnie du monde dans les siècles passés; vous l'êtes dans celui-ci, et vous le seriez dans ceux à venir. Votre caractère tient beaucoup de votre nation ; mais pour vos manières, elles conviennent à tous pays également.

» Vous avez une faiblesse qui n'est pas pardonnable. Vous y sacrifiez vos sentiments, vous y soumettez votre conduite: c'est la crainte du ridicule. Elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont pas à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. Votre tête se trouble aisément. C'est un inconvénient que vous connaissez, et auquel vous remédiez par la fermeté avec laquelle vous suivez vos résolutions. Votre résistance à ne

vous en jamais écarter est quelquefois poussée trop loin, et sur des choses qui n'en valent pas la peine.

» Vos instincts sont nobles et généreux, vous faites le bien pour le plaisir de le faire, sans ostentation, sans prétendre à la reconnaissance, enfin votre âme est belle et bonne. »

Quand Walpole quitta Paris, au mois d'avril 1766, après un séjour de sept mois, pour retourner en Angleterre, ce n'était plus seulement l'attrait d'une conversation spirituelle, mais le sentiment d'une affection très-sincère qui l'attachait à madame du Deffand. Dès le lendemain de son départ de Paris, il commence avec elle une correspondance très-active, et qui se continue sans interruption jusqu'à la mort de son amie; il lui dédie un des premiers ouvrages sortis des presses de Strawberry-Hill, les *Mémoires de Grammont*, « comme un monument de son amitié, de son admiration, de son respect; » à elle « dont les grâces, l'esprit et le goût retracent au siècle présent le siècle de Louis XIV, et les agréments de l'auteur de ces Mémoires. » Jamais il ne manque de demander *sérieusement* aux Anglais considérables qui partent pour Paris, de s'occuper beaucoup pour l'amour de lui, « de cette vieille et chère amie à lui, si bonne, si dévouée, qui l'aime presque comme l'aimait sa mère... » Il leur témoigne sa reconnaissance de leur empressement pour elle, de leur indulgence « pour *ses indiscrétions* et ses exigences que doit faire pardonner son excellent cœur... » Il les conjure surtout de ne pas se laisser mener chez « *une certaine demoiselle de Lespinasse*, un prétendu *bel esprit*, autrefois humble compagne de madame du Deffand, qui l'a trahie et a été fort mal pour elle... » Trois fois enfin, pour la revoir, il a le dévouement « d'échanger la propreté, la

verdure, la tranquillité de son cher Strawberry-Hill contre un vilain vaisseau, de mauvaises auberges, le pavé des routes bordées d'éternelles rangées d'arbres mutilés, et le fracas d'un hôtel garni, se sentant payé de ses peines par le bonheur que donnait sa visite, et par la satisfaction qu'il éprouvait lui-même à retrouver cette fidèle amie mieux portante, active à son âge de soixante et mille ans, comme elle disait, forçant son corps de se prêter aux habitudes de son esprit toujours jeune... » Enfin, lorsque la pension de six mille francs que madame du Deffand recevait de la cour fut réduite de moitié par l'abbé Terray, il lui demande « comme une grâce, et à genoux, de permettre qu'il lui offre la portion de sa pension qui lui est enlevée... Laissez-moi, lui dit-il, goûter la joie la plus pure de vous avoir mise à votre aise, et que cette joie soit un secret entre vous et moi... » Il ne put, malgré ses instances, faire accepter son offre.

Tout soupçon de galanterie était bien évidemment impossible entre un homme de cinquante ans et une femme de soixante-et-dix. Mais Walpole redoutait par-dessus tout le ridicule. Les lettres que lui adressait madame du Deffand pouvaient être ouvertes à la poste, l'expression de sa tendresse exaltée, donner à leurs rapports un faux air de roman burlesque, et faire rire à ses dépens les habitués de l'*OEil-de-Bœuf*. Il ne supportait pas cette idée. De là cette apparente dureté qu'il témoigne si souvent, et qui contraste avec les sentiments dont il faisait profession pour elle : « Je lui porte, en vérité, écrit-il encore à M. Conway [1], tout l'attachement,

[1] Le 12 novembre 1774.

toute l'affection qu'elle mérite, et je vous sais très-bon gré de vos attentions pour elle. Je compte bien la revoir encore, pour peu que je sois en état de faire le voyage. Mais c'est toujours pour moi un plaisir mélancolique, en pensant que ce sera probablement la dernière fois, et que nous nous dirons l'un à l'autre, dans un sens différent de celui où on l'entend d'ordinaire : au revoir! »

Madame du Deffand souffrait de ses duretés, mais ne leur opposait que tendresse et soumission. Parfois elle se plaignait, s'irritait même; bientôt elle revenait plus humble encore, dominée par un sentiment qui avait tous les caractères de l'amour, et qu'elle mettait tous ses soins à dissimuler à celui qui l'inspirait. La sensibilité qu'elle n'osait laisser voir à Walpole, elle l'épanchait, on va le voir, dans ses lettres à la duchesse de Choiseul et à l'abbé Barthélemy. Leur sympathique et affectueuse indulgence lui offrait toutes les consolations que peut donner l'amitié la plus dévouée. Une seule fois l'abbé Barthélemy la reprend avec quelque sévérité de ses exigences et de ses soupçons[1]. Ils la soignaient comme un enfant malade dont les plaintes injustes, les tristesses déraisonnables n'épuisent jamais la patience de ceux qui les chérissent. Eux aussi, cependant, elle les tourmente par la susceptibilité, la méfiance continuelle qui rendaient son commerce si difficile. Jamais elle ne décourage leur affection qui la soutient dans ses défaillances, et parvient souvent à lui rendre un peu de sérénité.

On a vu sa parenté avec *Étienne-François*, duc de Choi-

[1] Lettre du....

seul, fils de Marie de Bouthilier de Chavigny, grand'mère maternelle de madame du Deffand, et mariée en secondes noces à César-Auguste de Choiseul. Entré au service fort jeune, sous le nom de comte de Stainville, Étienne-François s'y distingua par une brillante valeur, fut nommé officier général en 1759. Une grande naissance, beaucoup d'esprit et d'assurance compensaient pour lui les désavantages d'une taille remarquablement petite et d'une figure plutôt désagréable. Duclos prétend qu'il choisit, en entrant dans le monde, le rôle d'homme à *bonnes fortunes*, ce qui prouve bien, remarque-t-il, que tout le monde y peut prétendre! » Mais Duclos fut toujours pour le duc de Choiseul d'une malveillance qui doit rendre ses jugements suspects. Quoi qu'il en soit, l'origine de sa grande faveur est une assez vilaine histoire. La comtesse de Choiseul, sa parente, l'avait pris pour confident et pour conseil dans une intrigue de galanterie avec le roi. Fort expert en pareilles matières, il ne tarda pas à comprendre que cette liaison n'avait pas d'avenir, et que sa cousine n'était pas de force à détrôner madame de Pompadour, à laquelle il était plus habile de la sacrifier. Il rendit compte de tout à cette dernière, jusqu'alors son ennemie, lui communiqua des lettres interceptées, et lui fournit par cette trahison domestique les moyens d'abréger l'interrègne. Sa nomination aux ambassades de Rome et de Vienne, son élévation au ministère (1758) ne furent pas, paraît-il, les seuls témoignages de la reconnaissance que la favorite conserva toujours pour ce bon procédé, ce qui n'empêcha pas la duchesse de Choiseul, on le verra par les lettres suivantes, de partager le dévouement et l'affection de son mari pour la favorite.

L'usage que celui-ci sut faire du pouvoir fut plus honorable que les moyens mis en œuvre pour y parvenir. Le pacte de famille, la conquête de la Corse, la paix de Paris de 1763 illustrent, dans l'histoire, le nom de l'homme public. Peut-être pourrait-on ajouter que sa persistance à refuser les avances de madame du Barry, et jusqu'à la complicité de son silence aux dernières ignominies de ce déplorable règne, réhabilitent jusqu'à un certain point la mémoire de l'homme privé, si les vrais motifs de sa conduite en cette circonstance étaient mieux connus. Mais il est malheureusement bien difficile d'attribuer cette conduite au réveil de quelque sentiment de moralité, et une conscience aristocratique si tolérante pour mademoiselle Poisson n'avait pas le droit de se montrer si scrupuleuse pour mademoiselle Vaubernier. Rien cependant ne put fléchir le duc de Choiseul. Après plusieurs démarches conciliantes, madame du Barry, déjà toute-puissante, lui fit dire « qu'il prît garde à lui; qu'on avait souvent vu des maîtresses faire renvoyer des ministres, mais qu'on n'avait jamais vu de ministre obtenir la disgrâce d'une maîtresse!... » Le duc de Choiseul sentait bien qu'elle avait raison, et ne se dissimulait pas les conséquences probables de sa raideur. Peu de jours avant son renvoi, voulant entrer chez le roi de bon matin, et trouvant la porte encore fermée, il alla vers la croisée, où il trouva le duc d'Aiguillon nez à nez. « Eh bien, lui dit-il, vous me chassez donc! J'espère qu'ils m'enverront à Chanteloup. Vous prendrez mes places, quelqu'autre vous chassera à son tour. Ils vous enverront à Veretz. Nous serons voisins, nous n'aurons plus d'affaires politiques, nous voisinerons et nous en dirons de

bonnes[1]. » La prophétie ne tarda pas à se vérifier. Le 24 décembre 1770, les ducs de Choiseul et de Praslin furent exilés dans leurs terres. Ce dernier dormait suivant son habitude, après son dîner, quand on lui apporta l'ordre du roi; il le lut, fit refermer ses rideaux, se rendormit tranquillement, et ne se réveilla que pour monter en voiture. La lettre du roi au duc de Choiseul était conçue en ces termes : « Mon cousin, le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour madame la duchesse de Choiseul dont la santé m'est fort intéressante; prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre un autre parti. Sur ce je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde. » Au compliment du duc de la Vrillière sur le chagrin qu'il éprouvait d'être chargé d'une pareille commission, M. de Choiseul, qui connaissait la liaison de celui-ci avec le duc d'Aiguillon, répondit froidement : « Je suis persuadé, monsieur le duc, de vos sentiments en cette circonstance. » Il partit le lendemain pour sa magnifique terre de Chanteloup, près d'Amboise. M. de Muy, que le roi voulut d'abord lui donner pour successeur, refusa d'aller chez madame du Barry, comme il avait refusé d'aller chez madame de Pompadour. On nomma, sur son refus, M. de Monteynard.

« Il n'a tenu qu'à M. de Choiseul, écrit madame du Deffand à Walpole, de faire de madame du Barry ce qu'il aurait voulu. Je ne puis croire que sa conduite ait été bonne

[1] *Chronique secrète de Paris* (Revue rétrospective).

et sa fierté bien entendue. Je crois que MM. de Beauvau et de Grammont l'ont bien mal conseillé... » Les lettres que nous publions donnent de curieux détails sur la manière dont vécut à Chanteloup, jusqu'à la mort de Louis XV, le ministre exilé, et sur l'empressement public dont il fut l'objet. Les compliments lui furent prodigués en vers et en prose ; on lui adressa entre autres le quatrain suivant :

Comme tout autre dans sa place,
Il eut de puissants ennemis ;
Comme nul autre en sa disgrâce,
Il acquit de nouveaux amis !

« Compiègne est abandonnée, écrit Walpole ; Villers-Cotterets et Chantilly[1] encombrés. Mais Chanteloup surtout est à la mode ; tout le monde y court, quoique le roi réponde à ceux qui en demandent l'autorisation : Je ne le permets ni ne le défends... C'est la première fois peut-être que la volonté d'un roi de France a été interprétée contre son inclination. Après avoir annihilé le parlement, ruiné le crédit, il se voit bravé par ses plus immédiats serviteurs. Madame de Beauvau et deux ou trois autres femmes de cœur défient ce czar des Gaules. Toutefois, elles et leur coterie sont aussi inconséquentes de leur côté. Elles font des épigrammes, chantent des vaudevilles contre la maîtresse, écrivent des pamphlets contre le chancelier, et tout cela sans plus d'effet que n'en ont les jappements d'un roquet ! Sans compter que, dans trois mois d'ici, c'est à qui se montrera le plus empressé à la cour

[1] Résidences du duc d'Orléans et du prince de Condé, disgraciés l'un et l'autre pour avoir épousé la cause du parlement de Paris, exilé et remplacé par le chancelier Maupeou.

et obtiendra la faveur de souper avec madame du Barry. »

Le roi ne se bornait même pas toujours à cette réponse : « Je ne le permets ni ne le défends... » La lettre suivante qu'il adressa au maréchal de Beauvau, et qui n'empêcha pas celui-ci de partir, quelque temps après l'avoir reçue, pour Chanteloup, en est la preuve : « Mon cousin, vous êtes bien » vif et tenace dans ce que vous désirez. Je ne suis pas sur- » pris que le beau sexe ne puisse vous résister longtemps. » Moi, qui n'en suis pas, je devrais vous refuser et je le fe- » rais, si je ne vous avais pas fait par trop espérer que je » vous laisserais aller à Chanteloup ; car j'ai de bonnes rai- » sons pour cela, et cet empressement d'y aller ne me plaît » pas du tout ; sachez-le. Sur cela, je prie Dieu qu'il vous » ait, mon cousin, en sa sainte garde. A Versailles, le » 3 mars 1771. » *Signé :* LOUIS. »

Il paraît que le duc de Choiseul conserva longtemps l'espérance d'être rappelé au ministère par Louis XVI. La reine, dont il avait négocié le mariage, l'y désirait. Le roi s'y refusa constamment. Il ne pouvait oublier que son père avait eu autrefois gravement à se plaindre de ce ministre. On connaît la réponse du duc de Choiseul au Dauphin, à la suite d'une vive discussion sur les mesures prises contre les jésuites : « Je pourrai avoir le malheur de devenir votre sujet, mais je ne serai jamais votre serviteur !... » Les habitudes fastueuses et prodigues des Choiseul choquaient et effrayaient en outre l'esprit d'ordre et les habitudes d'économie du roi. Un jour que l'on parlait devant lui de l'archevêque de Cambrai, frère de l'ancien ministre et récemment mort en banqueroute pour des sommes considérables : « Cela

ne m'étonne pas, dit Sa Majesté, tout ce qui est Choiseul est mangeur. » Quand le duc mourut lui-même, en 1785, ses dettes étaient évaluées à six millions de livres, et le capital de sa fortune à quatorze millions. Par son testament, il invitait sa femme à concourir au payement de ses dettes. Celle-ci se retira immédiatement au couvent des Récollettes, avec deux femmes et deux laquais seulement, consacrant tous ses revenus à acquitter cette pieuse obligation.

Louise-Honorine Crozat du Châtel était petite-fille de ce Crozat qui, de bas commis, puis de petit financier, enfin de caissier du clergé, s'était mis aux aventures de la mer et des banques, et passait avec raison pour un des plus riches hommes de Paris [1]. Ayant acheté plus tard, en Bretagne, la seigneurie du Châtel, berceau du fameux Tanneguy, M. Crozat en prit le nom. Il avait marié sa fille au comte d'Evreux, troisième fils du duc de Bouillon, et dont la mère appelait cette belle-fille « son petit lingot d'or. » C'est à cette jeune femme, renommée dans son temps par son esprit et son instruction, que l'abbé Lefrançois dédia un ouvrage souvent réimprimé, et encore connu aujourd'hui sous le titre de *Géographie de Crozat*. Ce mariage, dit Saint-Simon, devint pour le vieux Crozat le repentir et la douleur de toute sa vie. Le comte d'Evreux, colonel général de la cavalerie, était un homme bizarre, passant sa vie à la chasse, et ne cachant pas sa passion pour la duchesse de Lesdiguières qui le suivait partout, et qu'il trouvait « meilleure que la petite Crozat. » Celle-ci avait cependant apporté en

[1] Saint-Simon. v. 300.

dot cinq cent mille écus, que son mari, après avoir obtenu une séparation, lui rendit aisément pendant le règne du papier, et grâce au don que lui fit le régent d'une partie des taxes mises par la chambre de justice, lors de la liquidation du système, sur son propre beau-père, imposé à six millions. La comtesse retourna chez son père, encore très-jeune, et trop heureuse de retrouver sa chambre de jeune fille.

Le vieux Crozat eut de quoi se consoler par le mérite de ses trois fils. L'un d'eux, conseiller au parlement de Toulouse, maître des requêtes, mourut sans avoir été marié. Connu par son goût pour les arts, il avait rassemblé de riches collections et un cabinet d'antiques un des plus beaux de l'Europe, acheté par le duc d'Orléans. Les deux autres, MM. Crozat du Châtel et Crozat de Thiers, devenus officiers généraux, marièrent leurs filles, le premier au duc de Gontaut et au duc de Choiseul, le second au marquis de Béthune, au maréchal de Broglie et au comte de Béthune. Eux-mêmes avaient épousé, le comte de Thiers une Montmorency, le marquis du Châtel mademoiselle de Gouffier. Rien ne prouve mieux que ces alliances combien sont injustes les reproches d'intolérance si souvent adressés à l'ancienne aristocratie française. Il est assez singulier que madame du Deffand, intimement liée dans sa jeunesse avec M. et madame du Châtel, ne fasse jamais mention d'eux, et prononce à peine leur nom dans son intime correspondance avec leur fille. Madame de Choiseul ne parle elle-même de sa mère qu'une fois, pour rappeler « la seule instruction qu'elle en ait jamais reçue, » dit-elle : « Ma fille, n'ayez pas de goût!... »

Tous les témoignages contemporains s'accordent pour re-

connaître la vertu et le mérite de la duchesse de Choiseul. Dans une lettre au poëte Gray, Walpole parle avec autant d'éloges de son caractère que de ses agréments : « La duchesse de Choiseul n'est pas fort jolie, dit-il, mais elle a de beaux yeux, et c'est un petit modèle en cire, qui pendant quelque temps n'ayant pas eu la permission de parler, sous prétexte qu'elle en était incapable, a contracté une modestie qui ne s'est point perdue à la cour, et une hésitation qui est compensée par le plus intéressant son de voix, effacée par l'expression la plus convenable. Ah ! c'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté ! Si correcte dans ses expressions et dans ses pensées, d'un caractère si attentif, si bon ! Tout le monde l'aime... » Mariée presque enfant, mais née avec beaucoup d'esprit, soutenue par le désir de plaire à son mari, pour lequel sa tendresse passionnée ne se refroidit jamais, elle sut se faire aimer, considérer dans toutes les fortunes. « A peine âgée de dix-huit ans, dit l'abbé Barthélemy, elle jouissait à Rome de cette profonde vénération qu'on n'accorde généralement qu'à un long exercice des vertus. Tout en elle inspirait l'intérêt : son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, le désir de plaire qu'il lui était si facile de satisfaire, et dont elle rapportait le succès à un époux digne objet de sa tendresse et de son culte ; cette extrême sensibilité qui la rendait heureuse ou malheureuse du bonheur ou du malheur des autres ; enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal ! On était surpris de voir tant de lumières avec tant de simplicité. Elle réfléchissait dans un âge où l'on commence à peine à penser ; elle avait

formé son esprit par de bonnes lectures, et après avoir acquis l'instruction qui lui manquait d'abord, conservé la modestie et la simplicité parfaite qui faisaient le charme de son caractère. Elle parle, dans une de ses lettres à madame du Deffand [1], de la timidité dont elle ne peut jamais se défaire, et qui lui donnait plus de grâce encore. « Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertus, dit madame du Deffand dans le portrait qu'elle lui adresse... Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable qu'ils ont pu l'être... Si vous deveniez aussi bonne chrétienne, vous deviendriez tout de suite une aussi grande sainte... »

Malheureusement elle ne le devint jamais. A elle aussi la foi religieuse manquait absolument, et quand on observe bien, telle qu'elle se peint dans ces lettres, cette nature si riche, il est impossible de ne pas reconnaître combien est juste et profonde cette observation d'un historien moderne : « Le grand crime de cette société du XVIIIe siècle fut d'avoir fait avorter la plupart des qualités natives départies à une génération très-bien douée [2]. » Une seule fois le nom de Dieu se trouve prononcé dans cette correspondance intime de tant d'années ; et c'est avec une telle naïveté d'indifférence que nous avons cru devoir, par respect, supprimer la phrase. Voilà où en était une personne vertueuse, dont de grands chagrins, toujours soufferts avec résignation, dignité et courage [3], auraient dû ouvrir le cœur aux seules consolations qui adoucissent toutes les souffrances. L'attachement respectueux et dévoué de l'abbé Barthélemy fut son unique appui

[1] Lettre du 4 novembre 1771.
[2] M. de Carné.
[3] Voir la lettre du 4 janvier 1771.

dans les mauvais jours; mais il ne lui manqua jamais.

Né en 1716, aux environs de Marseille, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, l'abbé Barthélemy s'était appliqué spécialement à l'étude des langues anciennes et surtout du grec. Il apprit aussi l'arabe et fit avec succès quelques sermons dans cette langue au collége de la Propagande, à Marseille, à plusieurs maronites arméniens et autres catholiques arabes qui n'entendaient pas bien le français. Un jour, quelques-uns de ses auditeurs vinrent le prier de les entendre à confesse. Mais il leur répondit qu'il n'entendait pas la langue des péchés arabes. On connaît cette histoire que lui-même raconte plaisamment dans des notes sur sa vie, d'un rabbin converti, qui se prétendait versé dans la connaissance des langues orientales et qu'on lui amena un jour pour vérifier l'exactitude de ses assertions en l'interrogeant dans un idiôme que cet aventurier prétendait connaître: « Je fus tellement effrayé qu'il m'en prit la sueur froide. Je cherchais vainement à leur prouver qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lorsque cet homme commença l'attaque avec une intrépidité qui me confondit d'abord. Je m'aperçus heureusement qu'il récitait en hébreu le premier psaume de David que je savais par cœur. Je lui laissai dire le premier verset et je ripostai bravement par un des dialogues arabes qu'avait dressés pour moi mon maître, contenant par demande et par réponse des compliments, des questions, etc. Nous continuâmes, lui par le premier verset, moi par la suite du dialogue... La conversation devint plus animée, nous parlions tous deux à la fois et avec la même rapidité. Quand il eut fini, je dis à ces messieurs que cet homme méritait, par ses connaissances et ses malheurs,

d'intéresser leur charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, en Turquie, et qu'il n'avait jamais vu un aussi habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors vingt et un ans... »

Après avoir fini ses études au séminaire, « quoique pénétré des sentiments de la religion, et peut-être même parce qu'il en était pénétré, il n'eut pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. » A vingt-neuf ans, se voyant sans état, sans fortune, et redoutant de devenir à charge à sa famille, il partit pour Paris sans vocation décidée, et sans trop savoir ce qu'il y ferait. Il y arriva au mois de juin 1744, avec une lettre de recommandation pour M. Boze, garde des médailles du roi, de l'Académie des inscriptions, qui le reçut avec bienveillance, l'invita à ses dîners du mardi et du mercredi, le mit en rapport avec les savants et les hommes de lettres les plus considérables. Peu à peu ses relations s'étendirent. M. Boze étant mort en 1753, l'abbé Barthélemy, déjà membre de l'Académie, semblait son successeur naturel. La place, néanmoins, était convoitée par un de ses confrères de l'Académie, dont il ne voulut pas qu'on lui dît le nom, mais qui faisait valoir auprès de M. d'Argenson des protecteurs puissants. M. de Malesherbes, alors directeur de la librairie, prit l'abbé Barthélemy sous sa protection, à la prière du comte de Caylus, et lui fit obtenir justice, grâce au crédit du duc de Gontaut et de M. de Stainville, depuis duc de Choiseul, avec lequel cette circonstance le mit pour la première fois en rapports. Celui-ci ayant, l'année suivante, été nommé ambassadeur à Rome, l'abbé consentit à venir le rejoindre dans cette ville, y arriva le 1er novembre 1755, et fut, depuis

cette époque, considéré à l'hôtel de Choiseul, non comme *l'auteur du logis,* mais comme l'ami le plus cher et le mieux apprécié. « Cet abbé est un trésor, écrit à Walpole madame du Deffand ; c'est le vrai bonheur de la *grand'maman*. Lui seul supplée et remplace parfaitement les différentes compagnies et n'en laisse regretter aucune [1]. Si douce que fût pour l'abbé Barthélemy cette intimité, il avait dû lui faire le sacrifice de son indépendance, et ce sacrifice lui coûta ; l'aveu lui en échappe une seule fois dans une de ses lettres à madame du Deffand [2]. Il accepta cependant, et remplit fidèlement, dans toutes les fortunes, les devoirs de l'amitié la plus dévouée. Secrétaire général des Suisses, dont le duc de Choiseul était colonel, il refusa de conserver sa place quand M. de Choiseul fut invité à donner sa démission, et refusa toutes les avances que lui fit à cet égard le duc d'Aiguillon, lui offrant son amitié s'il voulait abandonner ses anciens protecteurs et ne pas retourner à Chanteloup.

A son tour madame de Choiseul fut assez heureuse pour lui sauver la vie pendant la Terreur. Chassée par la Révolution du couvent où elle s'était retirée après la mort de son mari, elle vivait seule dans un petit appartement, ne recevant guère d'autre visite que celle de l'abbé. Il était chez elle le 2 septembre 1793, quand on l'y vint arrêter. Le soir même il vit entrer dans sa prison sa digne amie. « Cette femme si délicate et si frêle, dont une extrême sensibilité use les ressorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des forces, n'avait pas perdu un moment pour éclairer la

[1] Lettre du 30 novembre 1773.
[2] Lettre du 18 février 1771.

religion du gouvernement sur l'erreur commise dans les bureaux, qui avait fait arrêter ce respectable vieillard; des amis zélés l'avaient aidée. Le comité, qui n'ignorait ni l'âge, ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avait jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappait les employés de la Bibliothèque, et son arrestation était « un malentendu, une erreur qu'on répara sur-le-champ. Les commis s'empressèrent d'expédier l'ordre de la sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir, et à minuit on le ramena chez sa tendre et constante protectrice, d'où on l'avait enlevé le matin [1]. » Le billet suivant est de cette époque :

» *A la citoyenne Choiseul, rue Dominique, au coin de la rue Bourgogne.*

« Au nom de Dieu, divine citoyenne, ne prenez pas la peine de venir ici, ni par la faveur d'un fiacre, ni par le secours de M. de Nivernois; laissons passer ce mauvais temps, puisqu'il veut passer. Quand il aura fini sa course, je commencerai la mienne. Je suis assez bien, je ne suis arrêté que par mes nerfs, qui ressemblent à des cordes à violon qui jurent sous l'archet. J'ai à la vérité deux officieux; mais ils sont si souvent de garde que je ne puis pas envoyer tous les jours. Je voudrais, à l'exemple des Levantins, élever un pigeon pour vous porter mes billets. Mais outre que nous n'avons pas encore de professeur pour ce

[1] Notice sur l'abbé Barthélemy, par le duc de Nivernois, écrite peu après la mort de l'abbé, en 1795. On dirait que madame du Deffand a eu comme un pressentiment de cette scène en écrivant la lettre du 16 septembre 1771.

genre de courrier, j'aurais peur que Mariane, dans un moment de disette, mît le mien à la broche. Regardez à vos pieds, vous m'y trouverez toujours. Ce XV ventôse. »

La duchesse de Choiseul mourut à Paris le 3 décembre 1801. Madame du Deffand l'avait précédée depuis longtemps. Dans ses lettres du mois de juillet et d'août 1785, elle se plaint d'être plus faible et plus languissante. Mais les deux maux qu'elle redoute le plus, c'est la solitude et l'insomnie. Pour échapper à la première, on prétend qu'elle fit venir son cuisinier et lui dit que, ayant besoin de plus de distractions, elle voulait attirer le plus de monde possible, qu'il eût donc à lui faire faire bonne chère. Ses soupers devinrent en effet plus recherchés et plus nombreux que jamais. C'était un des grands éléments de la sociabilité dans ce temps-là : « Le souper, lui disait un jour un de ses amis, est une des quatre fins de l'homme; je ne me rappelle pas quelles sont les trois autres. »

Quelquefois, pour occuper ses cruelles insomnies, elle composa d'assez jolis vers qui rappellent la manière de Chaulieu; ceux-ci entre autres :

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la folle jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les désirs avec les grâces.
Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encore s'égare et prend dans sa tristesse
Son impuissance pour sagesse
Et ses craintes pour sa raison.

On peut citer encore ceux-ci :

Le ver à soie est, à mes yeux,
L'être dont le sort vaut le mieux,

Il travaille dans sa jeunesse,
Il dort dans sa maturité ;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au-comble de la volupté.

Notre sort est bien différent,
Il va toujours en empirant.
Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maturité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité !...

A la fin du mois d'août une fièvre ardente l'obligea à garder le lit. Ses meilleures amies, madame de Choiseul, les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, ne quittèrent le chevet de son lit que peu d'heures avant sa mort. Elle la vit venir avec résignation et courage. « Je suis d'une faiblesse et d'un abattement excessif, écrit-elle encore le 22 août à Walpole, ma voix est éteinte; je ne puis me donner aucun mouvement; j'ai le cœur *enveloppé*, j'ai de la peine à croire que cet état n'annonce pas une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter... » Apercevant auprès de son lit son secrétaire Wiard qui pleurait : « Vous m'aimez donc?... » lui dit-elle avec un étonnement où se trahit le principe de sa maladie morale : mécontentement et mépris de soi-même qui ne permettent pas de croire à l'affection des autres , sans cette humilité qui fait aimer les autres par la pensée qu'ils valent mieux que nous.

Elle expira quelques moments après, le 24 octobre, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

CORRESPONDANCE

DE

MADAME DU DEFFAND

DU DUC DE CHOISEUL[1]

7 mai 1761.

Oui, je vous verrai aussitôt que j'irai à Paris; j'y serai le 15, et le 16 à vos pieds pour vous remercier d'une amitié qui m'est bien chère et dont je sens le prix et l'agrément; mais, soyez-en persuadée, malgré tous les présidents du monde[2], nous finirons notre vie ensemble et nous rirons aux dépens de l'envie et des envieux.

[1] Le comte de Choiseul-Stainville, né en 1719, ambassadeur à Rome, puis à Vienne, succéda dans le ministère au cardinal de Bernis en 1758, eut les portefeuilles des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, et fut créé duc et pair, ainsi que son cousin, M. de Praslin. Il mourut en 1785.

[2] Le président Hénault. Dans cette correspondance, le *président* tout court signifie le président Hénault, comme l'*abbé* signifie l'abbé Barthélemy.

A M. DE CHOISEUL

De Saint-Joseph, ce samedi 11 mai 1761.

Un neveu, un guidon, une réforme, des promesses positives qu'il n'arriverait point de mal qui ne fût bien réparé, ma folle passion pour vous, votre bienveillance pour moi me font vous dire : « *In te domine speravi, non confundar in æternum.* »

La grand'maman[1] vous dira le reste ; elle voulut bien passer hier la soirée avec son enfant ; nous bûmes à son « qui tu sais » ; elle fut de la meilleure humeur du monde ; les deux maréchales en furent charmées[2]. J'espère qu'elle vous parlera de moi. Vous devriez rougir de ce que je n'entends jamais parler de vous. Ne pas m'aimer est de la dernière ingratitude, moi qui vous aime comme une religieuse, qui m'affecte de tout ce qui vous regarde, plus que vous ne vous en affectez vous-même ; moi qui veux avoir un petit châ-

[1] Anne Brulard, mariée à Gaspard de Vichy, seigneur de Champrond, et mère de madame du Deffand, était fille de Nicolas Brulard, premier président au parlement de Dijon, et de Marie Boutteillier, qui, après la mort de Nicolas Brulard, se remaria au duc de Choiseul et mourut à quatre-vingt-deux ans, en 1728. Ainsi, la duchesse de Choiseul (en premières noces Brulard) était grand'-mère de madame du Deffand, ce qui amena la plaisanterie du nom de grand'maman que madame du Duffand donnait à la duchesse de Choiseul-Stainville, qui de son côté, l'appelait sa petite-fille. La duchesse de Choiseul était mademoiselle Crozat du Châtel, dont les parents étaient amis de madame du Deffand.

[2] Mesdames de Luxembourg et de Mirepoix.

teau à Chanteloup; moi enfin qui résiste à vos rigueurs et de qui vous réformez le neveu, après m'avoir promis qu'il ne le serait pas; moi qui suis la seule de toutes vos connaissances que vous ne voyez jamais, tandis que je suis la personne de l'univers qui vous aime le plus constamment, le plus tendrement, le plus passionnément, le plus follement, etc, etc., etc.

J'ai donné un petit mémoire à la grand'maman; c'est pour une petite affaire que je voudrais bien qui pût se faire sans vous, parce que je n'aime pas vous importuner, mais j'ai fort à cœur qu'elle réussisse.

A M. DE VOLTAIRE

20 septembre 1761.

Je vous écrivis l'autre jour quatre mots; je satisfaisais mon impatience en me hâtant de vous indiquer un moyen de m'envoyer ce que je désirais. J'ai bien peur que vous n'ayez pas reçu ma lettre avant le départ de M. de Jaucourt. Je ne suis heureuse en rien, et vous êtes accoutumé à me tout refuser; mais de tous vos refus, celui qui me surprend le plus, c'est le compliment au président sur la mort de M. d'Argenson. Je vous mandais qu'il en recevait de tout le monde; que le défunt lui avait fait un legs; enfin vous n'ignorez pas quelle était leur liaison et l'ancienneté de leur connaissance. Qu'importe que vous eussiez dû des compliments à

M. d'Argenson en cas pareil...? vous n'étiez pas autant de ses amis que vous l'êtes du président; et puis vous lui eussiez dû un compliment, n'eût été que pour honorer la mémoire du président, lui donner des témoignages de regret, d'estime et d'amitié. C'est avec répugnance que je me prête à une telle supposition. Mais, monsieur, vous m'affligez par la conduite que vous avez avec mon meilleur ami, et qui en vérité devrait être le vôtre. Il n'y a point de marque de considération et d'estime que vous n'ayez reçue de lui. Nous ne cessons l'un et l'autre de parler de vous, et nous ne trouvons personne qui sente aussi bien que nous le mérite et l'agrément de tout ce que vous avez fait. J'évite actuellement de lui parler de vous; je détourne la conversation qui pourrait y amener, pour éviter l'embarras où je serais de vous excuser. Je crois, mais je n'en suis pas sûre, qu'il vous a envoyé son estampe. Je lui en ai vu l'intention; mais apparemment vous ne l'avez pas encore reçue; je le détournerai de vous l'envoyer, je vous assure, si vous ne réparez pas vos torts.

Expliquez-moi votre conduite, et croyez-moi, ne perdez pas volontairement l'amitié du plus ancien, du plus aimable et du plus sincère de vos amis.

Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui; un autre jour nous philosopherons.

DE MADAME DE CHOISEUL

A Versailles, ce... décembre 1762.

Faites-moi grâce, ma chère enfant, des gens de Versailles; il y a, comme vous dites fort bien, cinq mois que j'y suis; j'y croirais être encore. Pourquoi ne me parlez-vous pas du président? Il y a mille ans que je ne l'ai vu, il m'abandonne tout à fait; je serai bien aise d'avoir l'occasion de le lui reprocher; d'ailleurs qu'avez-vous besoin de tant de monde? vous pouvez craindre d'être seule avec moi, mais je ne crains pas de l'être avec vous. Plus vous aurez de monde, plus je serai distraite du plaisir de vous voir; on me distrait à présent du plaisir de vous écrire et l'on me désespère. Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. Ce n'est pas le pire pour elle; j'entends résonner à mes oreilles, le fer, les papillotes; il est trop chaud... Quel ajustement madame mettra-t-elle donc aujourd'hui...? Cela va avec telle robe..... Angélique, faites donc le tocquet; Marianne, apprêtez le panier (vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin* qui ordonne ainsi). Elle a beaucoup de peine à nettoyer ma montre avec un vieux gant, elle me fait voir que le fond en est toujours noir. Ce n'est pas tout. Un militaire pérore de l'expulsion des jésuites; deux médecins parlent, je crois, de guerre, ou se la font peut-être; un archevêque me

montre une décoration d'architecture; l'un veut attirer mes regards, l'autre occuper mon esprit, tous obtenir mon attention. Vous seule intéressez mon cœur. On me crie de l'autre chambre: « Madame, voilà les trois quarts; le roi va passer pour la messe...—Allons! vite! vite! mon bonnet, ma coiffe, mon manchon, mon éventail, mon livre; ne scandalisons personne. Ma chaise, mes porteurs; partons! » — J'arrive de la messe; une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi; elle est en habit; mon très-petit cabinet est rempli de la vastitude de son panier. Elle veut que je continue: « Je n'en ferai rien, madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver du plaisir de vous voir et de vous entendre... » Enfin elle est partie; reprenons ma lettre; mais on vient me dire que le courrier de Paris va partir: « Il demande si madame n'a rien à lui ordonner. —Eh si fait, vraiment! J'écris à ma chère enfant; qu'il attende. » Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un fabricant de Tours vient me remercier d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère que je ne verrai pas; il n'y a pas jusqu'à mademoiselle Fel[1] qui arrive chez moi.

J'entends le tambour; les chaises de mon antichambre sont culbutées: ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour.

[1] Célèbre chanteuse. Elle débuta à l'Opéra en 1733 et se retira en 1759. On peut lire, dans les *Confessions* de Jean-Jacques, le récit de la singulière passion qu'elle inspira à Grimm.

Le maître d'hôtel vient demander si je veux qu'on serve? Il m'avertit que le salon est plein de monde, que monsieur est rentré, qu'il a demandé à dîner.—Allons donc, il faut finir. Voilà le tableau exact de tout ce que j'ai éprouvé hier et aujourd'hui en vous écrivant, et presque tout cela à la fois; jugez si je suis lasse du monde et si vous devez vous donner tant de peine pour m'en procurer; jugez aussi si je vous aime pour pouvoir m'occuper de vous, et comme votre pauvre grand'maman est impatientée, tiraillée, harcelée! Plaignez-la, aimez-la, et vous la consolerez de tout.

DU DUC DE CHOISEUL[1]

Ce mercredi.. 1763.

J'aurais trop de plaisir à vous rendre service pour m'ennuyer du détail de vos intérêts. Je vous conseille de prendre patience; ce qu'on désire à la cour ne se fait pas dans un jour; il faut que la reine parle au roi, elle le fera. M. de Saint-Florentin est bien disposé; il est nécessaire qu'il travaille avec le roi. Ce ne sera peut-être pas de sitôt; prenez donc patience, ne vous tour-

[1] Cette lettre et les suivantes, relatives à la pension de madame du Deffand, sont écrites pendant le voyage de Fontainebleau qui avait lieu en automne.

mentez point, comptez sur vos amis et continuez seulement vos sollicitations auprès de la reine.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

1763.

Je me flattais, chère grand'maman, que ce serait par vous que j'apprendrais la réussite de mon affaire, et c'était le moyen de me la rendre cent fois plus agréable; mais il y a quatre ou cinq jours que la reine écrivit au président ces paroles : « *Je suis comblée, madame du Deffand aura sa pension.* »

Le président a demandé une explication à la reine, et voici la réponse qu'il a reçue aujourd'hui [1].

Ce sont les propres termes de Sa Majesté ; elle ne dit point de combien est la pension. Mais on peut inférer qu'elle est de deux mille écus puisqu'elle les a demandés. Mandez-moi, chère grand'maman, ce que je dois croire, et si vous jugez cette affaire absolument consommée. Il me reste encore quelque doute, parce qu'il me semble que vous n'avez pas pu l'ignorer, et que le sachant, vous auriez eu sûrement la bonté de me le mander ; enfin, quoi qu'il en soit, c'est à vous, c'est à M. de Choiseul que je me crois le plus rede-

[1] Cette réponse ne s'est pas retrouvée.

vable; c'est lui qui a bien voulu m'indiquer la tournure qu'il fallait prendre pour obtenir cette grâce.

Je n'avais pas besoin, en vérité, de vous avoir tant d'obligations pour vous aimer bien tendrement l'un et l'autre, et si dans la position où vous êtes tous les deux, vous pouviez avoir quelques moments de libres, je vous prierais d'examiner et de juger s'il y a quelqu'un dans le monde qui vous soit plus tendrement, plus inviolablement et plus parfaitement attaché que moi.

J'ai un désir et un besoin de vous voir qui ne se peuvent exprimer. Il y a mille ans d'ici à votre retour. Donnez de vos nouvelles à votre enfant, dites-lui que vous l'aimez et répondez-moi aussi de l'amitié de M. de Choiseul. Sans les soins qu'il a bien voulu prendre, je n'aurais jamais rien obtenu !..

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Fontainebleau, ce 21.

Voilà assurément, ma chère enfant, la chose du monde la plus extraordinaire. Je ne vous ai pas écrit parce que je voulais avoir quelque chose à vous apprendre, et j'étais bien éloignée de soupçonner que ce serait vous qui me donneriez des nouvelles. Enfin, quoique vous n'ayez pas entendu parler de moi, il est bien certain que je n'en étais pas moins occupée de vous. M. de Choiseul, avec qui j'en parlais inces-

samment, m'avait dit il y a quelques jours, que votre affaire était en bon train, et qu'il comptait qu'elle allait bientôt finir. Je l'avais bien prié de m'avertir du moment; mais impatientée de ne rien apprendre, j'avais imaginé de faire parler à la reine par M. de la Lannes[1]. Voilà ma première intrigue de cour, et vous allez voir comment elle m'a réussi. La reine a eu de l'indigestion et de la colique pendant trois jours, la Lannes n'a pas trouvé le moment de placer mon mot. Je ne sais comment elle était hier; je l'ai vue à la comédie. Je ne suis plus malade et la Lannes n'est pas venu ce matin chez moi ; mais j'ai reçu votre lettre et je suis tombée des nues. Je l'ai montrée à M. de Choiseul, qui est fait pour tomber de plus haut que moi; il a écrit tout de suite à madame de Luxembourg, pour savoir ce qui en était, et elle nous a donné la confirmation de votre bonne nouvelle; c'est deux mille écus, et la chose n'a été faite que ce matin; on vous en avait donné l'avant-goût. Il n'est pas besoin de vous dire la joie où nous sommes. M. de Choiseul doit vous écrire pour vous faire son compliment, et moi j'ai la tête tournée. Vous voyez, ma chère petite-fille, que je suis une grand'-maman aussi tendre qu'inutile. Cela vous prouve que j'ai plus de sentiment que de vanité. Qu'importe de quelle part arrive le bien de ce que l'on aime, pourvu qu'il en jouisse! C'est la seule vraie, la plus grande consolation au malheur de ne l'avoir pas procuré!..

[1] Premier médecin de la reine.

P. S. DU DUC DE CHOISEUL

Fontainebleau, ce mardi 1763.

J'ai été enchanté de la réussite de votre pension. Je craignais qu'à force d'en parler on se trompât sur les formes. Tout a réussi. Je vous en fais mon compliment, et je vous prie d'être persuadée de la vérité de l'intérêt que je prendrai toute ma vie à votre contrariété comme à votre bonheur.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

15 mars 1764.

Madame de Pompadour a eu beaucoup de toux et assez de fièvre cette nuit, ma chère enfant. Cependant on assure qu'il n'y a aucun danger à son état; mais je suis inquiète, parce que je l'aime[1]; et comment ne l'aimerais-je pas? Vous savez ce que je vous en ai dit hier. Je joins pour elle l'estime à la reconnaissance. Croyez-vous, d'après cela, qu'elle ait à la cour une meilleure amie que moi?... Je voulais aller à Choisy pour la voir; le temps, ma santé et mon mari m'en ont em-

[1] Dévouée comme l'était madame de Choiseul à son mari, elle en partageait tous les sentiments, même pour madame de Pompadour, dont il n'aurait tenu qu'à elle d'être jalouse. Mais que dire de *son estime?*

pêchée. Il y est allé avec M. de Gontaut, et comme elle n'est pas en état d'être transportée à Versailles, le roi reste jusqu'à samedi à Choisy, et moi je reste à Paris jusqu'à ce jour. Mais je n'ai pu me défendre de souper aujourd'hui chez madame de Staremberg et demain chez madame Rouillé. Je suis morte de fatigue du bal; mais la fatigue et l'inquiétude ne m'empêchent pas de m'occuper de ma chère enfant et de l'aimer toujours; il n'y a pas de distraction pour ce sentiment.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Choisy, ce 22 mars 1764.

M. de Saint-Florentin est d'hier au soir à Versailles; mais comme je reviens demain, j'ai cru mieux faire de garder votre lettre pour la lui donner moi-même. J'ai oublié de vous mander que je lui avais parlé, et qu'il m'avait dit que votre pension était assurée par une lettre qu'il a écrite à M. Boulanger; qu'il devait vous être plus commode de l'avoir en cette forme, parce qu'elle vous serait payée exactement et que tous ceux qui ont des pensions ne peuvent pas l'être; que quoique la vôtre fût bien assurée, et à l'abri de tout événement, cependant si vous aviez envie d'avoir une sûreté de plus, il vous écrirait encore une lettre

comme vous la voudriez ; à quoi j'ai répondu que je vous en parlerais.

Vous ne m'effrayez pas, par vos noirs pressentiments, parce que les médecins et mes yeux me rassurent plus que vous ne m'alarmez. Madame de Pompadour a dormi cinq heures cette nuit (dans un fauteuil, il est vrai, parce que le lit l'étouffe), mais elle se trouve si bien qu'elle essaiera le lit ce soir; elle ne tousse presque plus, la respiration est libre. Depuis qu'elle est dans un fauteuil, il n'y a plus de redoublement, et la fièvre est si légère que les médecins disent qu'ils ne seraient pas étonnés qu'il n'y en eût plus demain ou après-demain et qu'elle retournât mercredi à Versailles. Il n'y en a plus que ce qu'il faut pour achever de cracher ses tubercules qui sont à leur fin, mais il est certain qu'elle aura besoin pendant longtemps de beaucoup de ménagements[1].

Je vous remercie de m'aimer ; il n'y a que le plaisir d'aimer qui l'emporte dans mon cœur sur le plaisir de l'être et vous me les procurez tous deux.

[1] Elle mourut le 15 avril suivant.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Avril 1766.

Ma nouvelle qualité d'étrangère[1] m'impose des obligations, ma chère enfant; et ces obligations me sont fort pénibles quand elles me privent du plaisir de vous voir. Vendredi, par exemple, je donne à souper à madame de Stahremberg; cela ne vous plairait assurément pas; pour le vendredi 2 mai, je ne sais encore où je serai; mais si c'est à Paris, je me tiens engagée chez vous. Quant à l'ingrat, au parjure, qui ne mérite pas tous ces titres, il a lu avant moi votre billet qu'il a trouvé sur la cheminée, et il a ri. Si je puis vous l'amener poings et mains liés, en esclave soumis, je le trouverai bien heureux.

Non-seulement je vous permets, mais je vous prie instamment de parler de moi à M. Walpole; il aurait eu le plus grand succès possible auprès de moi, même quand je n'aurais point eu de vanité. Jugez de ce qu'a dû ajouter, dans l'esprit d'une femme, le plaisir de lui avoir plu[2]. Si je pouvais le déterminer à re-

[1] Le duc de Choiseul venait d'être nommé ministre des affaires étrangères.

[2] M. Walpole écrivait le 11 janvier de cette même année à lady Hervey : « Ma dernière passion, et je crois la plus forte, est la duchesse de Choiseul. Son visage est joli, sa personne est un petit modèle; gaie, modeste, pleine d'attentions, avec la plus charmante expression et la plus grande rapidité de jugement et de raison. Vous la prendriez pour la reine d'une allégorie. On craint que cela finisse autant qu'un amoureux. Si elle en admettait, on désirerait que cela finisse.»

venir, comme vous le dites, si je m'en flattais au moins, je vous assure que je lui écrirais tout à l'heure pour l'en presser. Mais bon !... est-ce que vous pouvez croire que des Anglais, des gens sages, qui apprécient tout, et qui en appréciant tout détruisent tout, puissent être enthousiastes comme vous ?... Conservez-moi celui que vous me flattez de vous avoir inspiré, car ce serait me faire bien du chagrin que de m'en priver.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Versailles, 24 mai 1766.

Vous avez très-bien fait, ma chère enfant, d'écrire à M. de Choiseuil, quoique je lui eusse fait votre commission. Je lui remettrai votre lettre dès qu'il sera revenu du conseil.

Je crois avoir rempli toutes les attentions requises pour la boîte de M. Walpole. J'ai écrit un billet à M. de Guerchy, où je le prie de la lui faire tenir sûrement et mystérieusement, c'est-à-dire de faire remettre le paquet sur sa table, sans qu'il sût de quelle part il venait[1], parce que je me suis souvenue que vous m'aviez dit que vous vouliez lui donner l'embarras du

[1] Il s'agissait d'une tabatière avec le portrait de madame de Sévigné, et une lettre d'envoi supposée d'elle, à M. Walpole son grand admirateur; la lettre était de madame du Deffand. (Voir la lettre de madame du Deffand à Walpole, du 17 juin 1766.)

doute sur l'auteur du présent. Ainsi, quoique vous ne m'ayez pas prescrit cette forme dans votre lettre, j'ai imaginé que vous seriez bien aise que je l'employasse si ce moment d'incertitude peut ajouter quelque chose au plaisir que M. Walpole aura de la tenir de vous. Ensuite, je prie M. de Guerchy de vouloir bien me faire donner des nouvelles du succès de mon mystérieux envoi, et tout cela comme de moi; pas un mot de vous. Je voulais profiter de la permission que vous me donniez de voir la boîte; mais j'ai craint de déranger le paquet. Je suis curieuse surtout de la lettre de madame de Sévigné. Vous me la montrerez, n'est-ce pas?... Je vous envoie la lettre que m'a écrite M. Walpole, qui est très-aimable, et que j'imagine que vous serez bien aise de voir; puis celle de M. le chevalier d'Aulan, que j'avais oublié de vous renvoyer. Je ne comprends pas pourquoi vous voulez que je vous renvoie votre paquet. Il serait tout aussi bien parti d'ici que de chez vous; mais n'importe. Vous voyez qu'il est bien garanti pour le voyage, et qu'il a une première adresse bien contresignée à M. de Guerchy. Je vous avertis qu'il y en a encore une seconde; ainsi, tout est dans la règle.

Pour Dieu, plus d'excuses et de remercîments; rien n'est plus froid. Vous me demandez quelque chose, je le fais; cela vous fait plaisir, et votre plaisir m'en fait aussi; voilà qui est bien comme cela. Je ne sais pas en vérité quand j'irai à Paris. Je vis dans une incertitude insupportable; mais quand j'irai, sûrement je vous verrai; oui, sûrement. Adieu, ma chère enfant.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 18 juin 1766.

Si à chaque grâce que je reçois de vous, chère grand'maman, vous receviez une lettre de remercîment, je vous deviendrais insupportable; je vous ennuierais à la mort, et demandez à M. de Choiseul s'il ne préfère pas les ingrats aux ennuyeux. Il voit assez des uns et des autres pour pouvoir décider lesquels valent mieux.

M. de Saint-Florentin a eu une grande ingratitude pour M. de Walpole en ne lui accusant pas seulement la réception d'un beau présent qu'il a fait à la Bibliothèque du roi, qu'il lui avait adressé; c'est quatorze volumes de son imprimerie, magnifiquement reliés. Il lui a épargné l'ennui d'un remercîment. Je reçus avant-hier une lettre de lui, où il me chargeait de m'informer de ce qu'étaient devenus ses livres. J'ai appris aujourd'hui par l'abbé Bondot, qu'ils étaient depuis plus de six semaines à la Bibliothèque, et que ni lui ni M. Capronier n'avaient pas cru devoir écrire à M. Walpole, n'imaginant pas que M. de Saint-Florentin n'en eût daigné prendre la peine.

Vous conviendrez que cette conduite n'est pas polie. Je conviens avec regret que la lettre que je vous renvoie n'est pas bonne, mais c'est que son génie tremble devant le vôtre; ce n'est pas votre faute. Vous adoucissez autant qu'il dépend de vous l'éclat qui vous en-

vironne; mais vous avez plus d'une sorte d'éclat. Celui qui ne tient qu'à votre personne n'est susceptible d'aucun adoucissement; il jette à la renverse tous ceux qui sont frappés d'un vrai mérite, qui le connaissent, qui le sentent, et qui en ont beaucoup eux-mêmes. Prenez donc votre parti sur lui; jamais il ne sera aussi naturel avec vous qu'avec moi qu'il voit à vue d'oiseau.

J'ai envoyé votre lettre à madame de Jonsac[1], ne voulant pas la priver du plaisir de voir écrit de votre propre main ce que vous lui dites de poli et d'agréable.

Votre petite-fille ne vous ressemble guère, pourquoi ne m'avez-vous pas mieux élevée? Vous avez été, et vous êtes encore trop indulgente pour moi; il en résulte que je vaux fort peu, mais aussi que je vous en aime davantage.

J'ai appris que l'abbé avait joué au volant, ce matin, avec l'abbé Bondot; ils vont avoir un clavecin, et feront de la musique les soirs. L'abbé Bondot a une jolie voix, j'ignore les talents de l'abbé: mais vous l'aimez, il vous aime, je n'en veux pas davantage.

J'oubliais tout net de vous parler de la reconnaissance de madame de Jonsac. Je garderai sa lettre pour vous la faire voir, elle est très-bien écrite; on ne saurait douter qu'on ne soit pénétrée de reconnaissance et d'attachement.

[1] Sœur du président Hénault.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 18 juin 1766.

Convenez, chère grand'maman, que votre petite-fille n'est pas importune; mais pousser la discrétion plus loin marquerait de la défiance dans vos bontés. Je me flatte même que vous m'en sauriez mauvais gré; et puis, j'ai bien des choses à vous raconter.

M. de Guerchy est un grand ministre; il a suivi vos instructions avec une telle ponctualité que M. Walpole est prêt à en devenir fou; j'en ai reçu deux lettres depuis qu'il a trouvé le petit paquet sur son bureau; il m'en a fait un récit à faire mourir de rire; il a fait le signe de la croix; il a crié au secours; il a cru qu'il y avait de la magie. Je vous montrerai ses lettres. Dans la dernière, il me mande qu'il a été dîner chez M. de Guerchy, avec tous les ministres; qu'on l'avait prié d'apporter la boîte et la lettre. Depuis ce jour, il soupçonne madame de Guerchy d'avoir quelque connaissance de ce mystère; cela l'éloigne de penser à moi, parce qu'il sait que je ne la connais pas; mais il croit qu'au moins je suis dans la confidence; il est comme une âme en peine; il me demande à genoux de lui dire tout ce que j'en sais; après l'avoir bien ballotté, lui avoir nommé cinq ou six personnes, je lui dis que mon secrétaire me dit que c'est peut-être madame de Valentinois[1]; que je trouve qu'il a raison, qu'il faut s'en

[1] Connue dans la société par son antipathie pour les Anglais.

tenir là ; mais que je lui conseille cependant de ne se pas presser de faire ses remercîments. Je lui écris cet ordinaire-ci et je lui apprends la vérité.

Je vais vous transcrire ce qu'il m'a écrit il y a quelque temps sur la lettre qu'il a reçue de vous.

« La lettre de madame la duchesse de Choiseul est » charmante et pleine de lumières ; remerciez-l'en dans » les termes les plus forts que vous saurez choisir ; il » ne faut pas que j'y réponde, n'est-ce pas? ce serait » la prier d'une correspondance, ce qui serait très- » impertinent et très-présomptueux de ma part. »

Vous aurez madame de Biron la semaine prochaine ; rien au monde ne m'empêcherait de vous aller trouver si j'étais du nombre des vivants ; mais je ne puis prétendre qu'à être comme M. de Laitre, la plus vivante de toutes les mortes, et encore faut-il que je pense à vous pour jouir de cette sorte d'existence ; mais je vous ai promis de ne vous plus écrire rien de triste. Le plus sûr moyen pour bannir toute tristesse, c'est de penser à votre retour ; dites-moi, je vous supplie, quand on peut l'espérer ; faites-moi savoir de vos nouvelles, et permettez-moi de faire mille compliments à madame la comtesse de Choiseul.

Adieu, chère grand'maman, je voudrais bien que vous m'aimassiez un peu, c'est tout ce que je désire.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 21 juin 1766.

Comment! vous êtes informée, ma chère enfant, du succès de votre présent? M. de Walpole vous en a écrit? J'en suis au désespoir, j'espérais vous en donner les premières nouvelles en vous envoyant ce billet de M. de Guerchy, pour lequel j'allais vous écrire, et ce n'a pas encore été une petite mortification pour moi que vous eussiez mis la main à la plume la première, car j'espérais me targuer de ma diligence et vous couvrir de honte en vous accablant de reproches sur votre paresse; au lieu de cela, c'est à moi à rougir; mais un peu de honte, dit-on, est bientôt passée, et le plaisir très-certain de posséder votre charmante lettre, de la lire et relire, me reste et me restera jusqu'à ce qu'une nouvelle vienne éclipser celle-ci par l'impression d'un nouveau plaisir. Mais lisez, je vous prie, le billet de M. de Guerchy, il m'a charmée par malice et par vanité; il est clair, à la tournure de ce billet, que M. de Guerchy ne doute pas que le présent et surtout la lettre de madame de Sévigné ne soient de moi. Il n'est personne pour qui il ne fût assez flatteur d'être soupçonné d'avoir ajouté aux grâces et à l'esprit de madame de Sévigné. Jugez donc si je tire vanité de ce soupçon. Ce qui me charmait le plus encore, c'était d'imaginer que M. de Guerchy ne manquerait pas enfin de confier ce qu'il croyait sa certitude à M. de Walpole, qui allait m'en adresser ses remercîments, que vous senti-

riez tout cela par le billet; que vous seriez furieuse de n'avoir pas été découverte, et que vous seriez obligée de recourir enfin à *ce moyen honteux de décliner son nom, disant : Je suis Oreste ou bien Agamemnon.*

J'étais ravie de vous faire cette petite niche; mais, comme je ne veux cependant pas avoir l'air de me parer des plumes du paon, j'ai écrit tout de suite à M. de Guerchy que ni la boîte ni la lettre ne venait de moi, mais sans lui nommer l'auteur de cette galanterie.

Quoi! M. de Walpole trouve qu'il y a des *lumières* dans ma lettre? Oh! je ne suis plus étonnée qu'il ne m'écrive pas. Il n'y a rien de si ennuyeux que les *lumières, les lumières* d'une lettre surtout; elles n'éblouissent ni n'éclairent; il n'y a que les savants et les artistes qui aient des *lumières :* les premiers ont éclairé le monde par les *lumières* de leurs découvertes et de leur instruction : les seconds l'ont perverti par des idées *lumineuses* avec lesquelles ils ont porté leur art à son comble et notre luxe au dernier période; malgré cela, il me semble que j'ai bien plus d'obligations à ceux-ci qu'aux autres; je me sens du faible pour eux; ce sont les mies qui vous gâtent, les savants sont les pédants qui nous élèvent. Oh! je les respecte beaucoup, beaucoup, infiniment. Mais vous savez bien, ma chère enfant, que l'on aime toujours sa mie de préférence à tout. Quoi qu'il en soit, moi je n'aime guère les *lumières*. Je hais surtout celles d'une femme, et d'une femme du monde; rien de si faux et de si plat. Mais, dites-moi un peu, est-ce que vous ne seriez pas au désespoir d'avoir des *lumières?*

J'attends demain la comtesse de Biron [1], et je m'en fais un grand plaisir, quoique j'aie fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne vînt pas; mais j'ai si bien pris mes précautions pour qu'on ne me rendît responsable de rien (quoique assurément je sois plus persuadée que personne qu'il n'y aurait rien à risquer à répondre de tout pour elle), que j'espère jouir sans trouble du plaisir de l'avoir avec moi. C'est une grande obligation que j'ai à madame la maréchale de Luxembourg et à madame la duchesse de Boufflers, d'avoir consenti à me la céder pendant quelque temps. Je voudrais bien leur en marquer ma reconnaissance. Personne n'est plus propre que vous, ma chère enfant, à la bien exprimer, si vous avez la bonté d'en prendre la peine. Bon Dieu, ne dites donc pas que vous n'êtes plus du nombre des vivants!... C'est le cœur qui vit, tout le reste n'est que formes. Si à cent ans vous aimez encore, vous serez plus en vie que cette jeune personne de quinze ans fraîche et saine, mais impassive; et si vous aimez on vous aimera mieux qu'elle, et vous aurez plus de raison d'être attachée à la vie, puisqu'on vous aimera. Ne perdez donc pas ce feu sacré qui vous a été donné avec tant d'abondance; aimez, soyez aimée, vous serez toujours jeune; et que votre grand'maman entre pour quelque chose dans votre vie, et soit ce qui vous y attache.

[1] Amélie de Boufflers, petite-fille et héritière de la maréchale de Luxembourg, avait épousé cette même année Armand-Louis de Gontaut, connu également sous les noms de Lauzun et de Biron.

BILLET DE M. DE GUERCHY[1], AMBASSADEUR A LONDRES A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

(Inclus dans la lettre précédente.)

A Londres, ce 11 juin 1766.

Le commissionnaire de madame la duchesse, très-flatté de la confiance dont elle l'a honoré, n'a pu exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'aurait désiré, M. Walpole ayant été à sa campagne; mais il se flatte d'avoir rempli assez exactement ses intentions. M. Walpole a trouvé sur sa table l'envoi mystérieux, sans savoir qui l'avait apporté; le lendemain, il a paru, à une assemblée, d'une agitation singulière et, selon lui-même, avec le suprême degré de fatuité. Il est enchanté de la boîte qu'il ne trouverait comparable à rien si la lettre qui y était jointe ne lui était fort supérieure. Tous ceux, en grand nombre, à qui il a montré l'une et l'autre, en ont porté le même jugement. Il a accablé de questions le représentant de la nation française pour l'aider à découvrir l'auteur de ce présent, ne doutant pas qu'il ne vienne de son pays. Celui-ci s'est borné à lui répondre qu'il trouvait que madame de Sévigné avait beaucoup acquis en tout genre depuis qu'elle habitait les Champs-Élysées.

Il paraîtrait indispensable, par un sentiment d'humanité, que pour le repos de M. Walpole on le tirât

[1] Le comte de Guerchy, mort en 1778. Sa fille fut mariée au comte d'Haussonville.

incessamment de l'état violent où il est; il semble cependant avoir quelques soupçons, mais, malgré toute sa fatuité, il n'ose les communiquer.

Le commissionnaire présente ses respectueux hommages à madame la duchesse.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 7 juillet 1766.

Je soupai hier avec madame de Biron; jugez de ma joie. Je courus à elle : « De quand êtes-vous arrivée, madame? — D'hier au soir. — Comment se porte la grand'maman? — A merveille. — Quand doit-elle revenir? — Pour Compiègne. — Ah! mon Dieu, qu'il y a loin d'ici là! Pense-t-elle à moi? — Oui. Elle m'a chargée de vous dire de lui écrire, quelque tristes que soient vos lettres. — Mes dernières n'étaient point tristes, madame. Êtes-vous bien sûre qu'elle vous à dit cela? — Oh! oui, » a-t-elle affirmé d'une voix faible et tremblante. J'obéis donc, et je vous écris; mais si, en effet, vous avez trouvé mes dernières lettres tristes, je suis perdue; celles qui les suivront vous paraîtront des leçons de Ténèbres. Vous me donnez beau jeu pour que cela soit ainsi, puisque vous ne voulez revenir que pour Compiègne. Ce procédé est d'une marâtre. C'est abandonner son enfant; c'est le faire crever de cha-

grin et d'ennui; mais les reproches ne sont bons à rien, les injures réussiront mieux; je les préfère. Et pour vous offenser mortellement, apprenez que je vous trouve des *lumières*, mais des *lumières* étonnantes, d'infinies dans vos lettres, de sublimes dans la conversation. Vous avez un esprit surprenant, une sagacité, une profondeur, une énergie, etc., etc. Vous êtes outrée, n'est-ce pas? Eh bien, je ne dis pas encore tout ce que je pourrais dire. Je laisse à part toutes vos connaissances, toutes vos sciences, et tout cela joint avec de la gaieté, du badinage, de la modestie, même de l'humilité selon M. Walpole.

Eh bien, suis-je vengée? vous ai-je assez déplu? C'était bien mon intention de vous ennuyer et de vous mettre en colère.

Vous allez donc rester tête à tête avec M. l'abbé? Ah! mon dieu, que je serais aise d'être en tiers; mais je n'en serais pas digne, car je n'ai point de *lumières*, moi; hélas! d'aucune sorte; et je le regrette bien davantage quand je suis avec vous. Enfin, chère grand'maman, M. Walpole a reçu par moi des *lumières* différentes de celles que lui avait données M. de Guerchy. Il est dans une confusion inexprimable; mais je veux vous divertir en vous transcrivant ce qu'il m'écrivit après que M. de Guerchy l'eut instruit; je ne changerai rien à son langage :

« Je suis très-persuadé que c'est madame la du-
» chesse de Choiseul qui a bien voulu me faire le char-
» mant présent dont je vous ai tant parlé. Pour ré-
» pondre à la lettre comme il faudrait, il n'y a pas

» moyen, il faudrait avoir son esprit ou le vôtre. Ajou-
» tez-y encore la difficulté de m'exprimer dans une
» langue étrangère; enfin tout cela est désespéré. Je
» n'ai pas moins de difficulté quand je pense à lui en-
» voyer quelque bagatelle; il ne faudrait pas qu'elle
» fût trop recherchée, ça serait toujours de l'imitation,
» et une imitation gauche et manquée; il ne faudrait
» non plus de la dépense, ce qui serait impertinent de
» ma part, et rien moins que galant. Enfin, il faudrait
» quelque chose qu'on ne pourrait avoir de ce pays-ci;
» malheureusement nos productions ne sont ni rares
» ni galantes; si mon château pesait deux onces de
» moins, je pourrais fort bien le lui envoyer, et assu-
» rément c'est ce qu'elle n'aurait vu ailleurs. »

Ne trouvez-vous pas que ces fautes de langage font fort bien? Vous devriez en vérité lui écrire quatre mots. Ne m'en écrirez-vous pas autant, et n'apprendrai-je pas par vous que vous ne serez pas aussi cruelle qu'on me le fait craindre, et que vous reviendrez huit ou dix jours au moins avant Compiègne?...

Le chevalier de Boufflers vous a-t-il bien divertie? S'il a fait des couplets, je vous demande en grâce de me les envoyer. Il écrivait à madame de Luxembourg que madame de Biron était aussi aimable qu'on pouvait l'être par signe.

Je viens de relire ma lettre, je trouve qu'une grande partie ressemble à une épître dédicatoire, toute des plus plates.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 13 juillet 1766.

Croiriez-vous que j'ai tiré de madame de Biron le récit de l'aventure qui a donné l'occasion des vers que je vous envoie; sa parole était bien tremblante et entrecoupée. Il me paraît qu'elle vous aime à la folie et qu'elle s'est parfaitement bien divertie à Chanteloup. Je ne suis pas trop contente de la santé de la maréchale; tout le monde est frappé de son changement; elle me paraît fort affectée d'une histoire qui fait ici grand bruit. Ce sont des lettres de M. Hume au baron d'Holbach, contre Jean-Jacques; en voici un extrait qu'on assure être très-fidèle. C'est-à-dire voici ce qu'on écrit à milord Holderness; qui avait prié qu'on lui mandât ce qu'on en apprendrait.

« J'eus l'honneur de vous écrire hier, milord, mais » j'étais mal instruite. Voici le fait assuré. M. Hume » a fait avoir une pension à Rousseau, de son consente» ment. Il a changé d'avis et n'en a plus voulu; mais, » pour toute reconnaissance, il a écrit à M. Hume » une lettre pleine d'insolence, par laquelle il lui » a marqué qu'il sait qu'il est lié avec ses ennemis et » qu'il a voulu le déshonorer, etc. M. Hume, qui a » pris cela pour une déclaration de guerre, comme il » le marque au baron d'Holbach, a voulu en faire » prévenir ses amis, et en conséquence a écrit deux » lettres à ce baron, en anglais, où il déclare qu'il veut

» le dénoncer à toute la terre. On lit encore dans la » même lettre au baron d'Holbach : C'est le plus in- » digne mortel qui ait jamais déshonoré l'humanité. »

Voilà tout ce qu'on sait de cette histoire ; il n'en est venu aucune nouvelle d'Angleterre, et M. Hume n'en a rien mandé à M. le prince de Conti ni à madame de Boufflers [1].

[1] Ce fut à cette occasion que M. Walpole écrivit à Hume la lettre suivante, trouvée dans les papiers de madame du Deffand. (Voir la lettre de madame du Deffand à Walpole, du 9 juillet 1766.)

DE M. HORACE WALPOLE A M. HUME

Arlington-Street, le 26 juin 1766.

« Je ne peux pas me rappeler avec précision le temps où j'ai » écrit la lettre du roi de Prusse. Mais je vous assure, avec la plus » grande vérité, que c'était plusieurs jours avant votre départ de » Paris, et avant l'arrivée de Rousseau à Londres; et je peux vous » en donner une forte preuve, car non-seulement par égard pour » vous, je cachai la lettre tant que vous restâtes à Paris, mais ce » fut aussi la raison pour laquelle, par délicatesse pour moi-même, » je ne voulus pas aller le voir, quoique vous me l'eussiez sou- » vent proposé. Je ne trouvais pas qu'il fût honnête d'aller faire » une visite cordiale à un homme, ayant dans ma poche une lettre » où je le tournais en ridicule. Vous avez pleine liberté, monsieur, » de faire usage, soit auprès de Rousseau, soit auprès de tout » autre, de ce que je dis pour votre justification. Je serais bien » fâché d'être cause qu'on vous fît aucun reproche. J'ai un mépris » profond pour Rousseau et une parfaite indifférence sur ce qu'on » pensera de cette affaire.

» Mais s'il y a en cela quelque faute, ce que je suis bien loin de » croire, je la prends sur mon compte; il n'y a point de talents qui » m'empêchent de rire de celui qui les possède, s'il est un char- » latan; mais s'il a de plus un cœur ingrat et méchant, comme » Rousseau l'a fait voir à votre occasion, il sera détesté par moi, » comme par tous les honnêtes gens. H. WALPOLE. »

Connaissez-vous une feuille volante assez ancienne et qui a pour titre : *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit?* C'est l'analyse du roman d'Héloïse. Si vous ne l'aviez pas lu et que vous vouliez le voir, je vous l'enverrai. Je suis fâchée que vous ne vous expliquiez pas sur votre retour; je crains qu'il ne soit bien éloigné. Vous n'avez point soin de l'éducation de votre enfant; personne aujourd'hui ne me gouverne, ne me gronde, ne me caresse.

Je suis comme Zaïre, *on me laisse à moi-même.* Et je ne puis pas être en de plus mauvaises mains. Venez donc avant que j'aie pris un mauvais pli. Je suis quelquefois tentée de faire l'importante, la grande personne, et de me moquer de tout ce que je vois et j'entends.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 17 juillet 1766.

Je ne puis souffrir que madame la maréchale de Luxembourg se tourmente à se rendre malade des malheurs qu'attirent à Rousseau ses folies fastueuses, quand il est bien sûr qu'il ne sacrifierait pas pour elle un grain de son insolent orgueil. Ce que vous m'avez mandé de lui, a fait un plaisir indicible à l'abbé, à qui je l'ai lu, parce que M. de Gontaut m'avait

déjà écrit, il y a quelque temps, à peu près la même chose, et en lui répondant, je m'étais chauffée sur le compte de Jean-Jacques. Quand la lettre a été finie, je me suis aperçue qu'elle était trop longue et je ne l'ai pas envoyée, comme vous savez qu'il m'arrive souvent; mais je me suis dit : Elle sera bonne pour ma petite-fille, qui est indulgente, et je la lui porterai. Sur ces entrefaites, l'abbé est arrivé. Que dire à la campagne quand on est seul et quand il pleut? Nous étions seuls et il pleuvait; cela invite à parler de soi, et c'est ce que l'on sait le mieux. Je lui ai donc raconté ma plate aventure, et lui ai lu la lettre réformée qui vous était destinée. A quelques jours de là est arrivée la vôtre. *Oh! la bonne occasion, s'est écrié l'abbé, pour envoyer la vôtre en réponse. Quel honneur cela fera à votre à-propos; il faut avouer que voilà un heureux hasard.* Et de là il n'a cessé de me poursuivre de plaisanteries et de m'accabler de ridicules. Il est de fait que rien ne répond mieux à votre lettre que celle que j'écrivais à M. de Gontaut. Je vais donc tout bêtement vous la transcrire, et je vous dirai, ma chère enfant, tout comme je le lui disais, que je ne serais pas du tout étonnée qu'on me prouvât que Rousseau n'est pas un honnête homme; et je parie bien, par parenthèse, que ma petite-fille ne le serait pas plus que moi. Mais que je pourrais l'être davantage, si l'on me prouvait qu'un homme toujours subjugué par sa vanité, qui s'est fait singulier pour se rendre célèbre, qui s'est toujours refusé au doux plaisir de la reconnaissance, pour se soustraire à la plus légère

obligation; qui a prêché toutes les nations, leur criant : « Écoutez, je suis l'oracle de la vérité; mes manières » bizarres ne sont que la marque de ma simplicité, » dont la candeur de mon front est le symbole; je » suis le fabricateur des vertus, l'essence de toute » justice,... » et de là portant le trouble dans les sociétés, a fini par lever l'étendard de la révolte dans son propre pays, a soufflé le feu de la discorde entre ses concitoyens, les a armés les uns contre les autres en répandant des écrits séditieux dans le peuple; je serais bien étonnée, dis-je, que cet homme fût un honnête homme !... Rousseau est peut-être un des auteurs qui a eu le plus d'esprit, qui a écrit avec le plus de chaleur, et dont l'éloquence est la plus séduisante. Il a prêché le bien ; mais croyez que s'il eût prêché le mal, personne ne l'eût écouté. Il n'y aurait pas d'imposteurs si la vertu n'avait pas un masque propre à couvrir tous les visages; il nous a prêché une bonne morale, que nous connaissions du reste parce qu'il n'y en a qu'une seule; mais il en a tiré des conséquences suspectes et dangereuses, ou nous a mis dans le cas de les tirer par la façon dont il les a présentées. Méfions-nous toujours de la métaphysique appliquée aux choses simples. Heureusement pour nous rien n'est si simple que la morale, et ce qu'il y a de plus vrai en ce genre est ce qui est le plus près de nous : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Tout le monde sait cela, tout le monde entend cela; et si tout le monde le pratiquait, il n'y aurait que de la vertu sur la terre. Il n'est pas besoin de

belles dissertations *sur le bien et le mal moral, l'origine des passions, les préjugés, les mœurs, etc.*, et tant d'autres galimatias dont ces messieurs remplissent les journaux, les boutiques et nos bibliothèques, pour nous apprendre ce que c'est que la vertu. Défions-nous surtout de ceux qui s'élèvent avec tant d'acharnement contre ce qu'ils nomment les préjugés reçus dans la société. S'ils ont examiné les sociétés, ils verront que les lois n'ont pu prévoir et statuer que sur des choses positives ; elles peuvent être l'effroi des criminels et le frein des crimes, mais les préjugés sont le seul frein des mœurs. Et les gouvernements sont également fondés sur les mœurs et sur les lois ; détruisez les uns ou les autres, et vous renverserez l'édifice. Je conviens qu'il s'est dû nécessairement glisser des erreurs dans les préjugés comme des abus dans les lois ; mais vouloir tout détruire pour les corriger, c'est comme si l'on coupait la tête à un homme pour lui ôter quelques cheveux blancs. Si ceux qui écrivent contre les préjugés n'ont pas vu cela, ils ne sont pas philosophes, et par conséquent, point en droit de nous instruire ; et s'ils l'ont vu, ils sont des méchants de chercher à détruire de petits inconvénients qui peuvent gêner un peu leur liberté, par de très-grands maux dont nous souffririons tous. L'emploi de l'esprit aux dépens de l'ordre public est une des plus grandes scélératesses, parce que de sa nature elle est ou la plus impunissable ou la plus impunie; et de toutes la plus dangereuse, parce que le mal qu'elle produit s'étend et se promulgue par la peine même infligée au

coupable, et des siècles après lui. Cette espèce de crime est une semence, c'est la mauvaise ivraie de l'Évangile.

Un véritable citoyen servira sa patrie de son mieux par son esprit et ses talents, mais n'ira pas écrire sur le pacte social pour nous faire suspecter la légitimité des gouvernements, et nous accabler du poids des chaînes que nous n'avions pas encore senties. Je me suis toujours méfiée de ce Rousseau, avec ses systèmes singuliers, son accoutrement extraordinaire et sa chaire d'éloquence portée sur les toits des maisons. Il m'a toujours paru un charlatan de vertu.

J'en connais d'autres que j'appelle des hypocrites de vertu. Ceux-là affectent la modestie; ils ne prêchent pas de paroles, mais d'exemple; ils répandent à tort et à travers leurs bienfaits, mais au plus grand jour, et ils les cachent d'un manteau de gaze dès qu'ils ont été remarqués. Leur voix timide, leurs profondes révérences, leurs paupières abattues, cachent le cas qu'ils font d'eux et le mépris qu'ils ont pour les autres, qu'ils cherchent pourtant à tromper. Je ne crois ni n'estime pas plus ceux-ci que les premiers. La vertu est plus simple. Elle ne montre rien parce qu'elle ne croit avoir à s'enorgueillir de rien; elle ne cache rien, parce qu'elle ne croit pas être regardée, et qu'elle ne s'attend pas à être louée; elle n'est ni vaine ni modeste, parce qu'elle est simple, parce qu'elle est vraie.

Voilà, ma chère enfant, une partie de ma lettre à M. de Gontaut. Ne croyez-vous pas en lisant tous ces mots : *société, gouvernement, mœurs, lois, ordre pu-*

blic, etc., entendre la comtesse de Boufflers?... Mais malheureusement la méprise ne peut pas durer. Pour Dieu, ne lui dites pas un mot de tout cela, ni à elle, ni à la maréchale de Luxembourg ; car je ne serais bonne qu'à pendre, et je ne veux l'être qu'au col de ma chère enfant.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mardi 29 juillet 1766.

Sauf votre respect, chère grand'maman, ce ne sera point à vous que je parlerai d'abord, ce sera, s'il vous plaît, à M. l'abbé Barthélemy. Je vous ai, monsieur, la plus grande obligation d'avoir déterminé la grand'-maman à m'envoyer les pages qu'elle avait destinées à M. de Gontaut. Je crois pouvoir penser, sans vanité, qu'il n'en aurait pas mieux senti le prix que moi. Je ne me juge pas digne de donner à cette lettre toutes les louanges qu'elle mérite ; mais je l'ai fait voir au président Hénault et à M. de Secondat, qui est un homme de beaucoup d'esprit (c'est le fils du président de Montesquieu) ; ils en ont été enchantés, et ils sont émerveillés qu'une personne de l'âge de la grand'maman, aussi environnée de tout ce qui nuit à l'application et de tout ce qui écarte la réflexion, pense, raisonne et s'énonce comme les philosophes les plus éclairés. Voilà

ce qui est digne de vos recherches et de vos observations, monsieur l'abbé, et qui doit vous faire abandonner l'Égypte et toute l'antiquité. Vous n'avez pas besoin de mon conseil pour prendre ce parti, et quand on est avec la grand'maman, peut-on penser à autre chose qu'à elle? Pour moi, j'en suis folle; je ne connais rien qui puisse lui être comparé: et si jamais je lui ai l'obligation d'être de vos amies, elle mettra le comble à tout ce que je lui dois.

Ce Rousseau, chère grand'maman, qui vous inspire de si bonnes choses, vient de mettre le comble à toutes ses folies. M. Hume a envoyé au baron d'Holbach, et en dernier lieu à M. d'Alembert, les copies de deux lettres où il lui a dit les plus grandes injures, sur ce qu'il apprenait qu'il avait obtenu pour lui une pension du roi d'Angleterre, mais à la condition d'en garder le secret. Ces détails seraient trop longs à écrire, et j'espère qu'on pourra bientôt vous raconter toute cette histoire. Ce que j'y trouve *d'ineffable*, c'est que M. Hume n'a pas écrit un mot de tout cela à M. le prince de Conti ni à madame de Boufflers. On est fort curieux de savoir quel parti ils prendront. On croit que ce sera celui d'abandonner Jean-Jacques.

Vous ne parlez point de votre retour, cela me tue; j'ai le plus grand besoin de vous; je ne sais que trop que je suis destinée à passer ma vie sans vous voir, mais j'aime à en sentir la possibilité. Quelque vaine que soit l'espérance, elle est comme l'air qu'on respire; il est nécessaire pour vivre et l'espérance pour ne pas mourir. Vous ne sauriez imaginer quel bonheur ce

serait pour moi de vous voir souvent, et de quelle utilité vos exemples, vos leçons me seraient. Votre première éducation a été très-bonne, mais celle que vous vous êtes donnée depuis et que vous vous donnez journellement est excellente ; votre âge, comme vous me le mandiez il y a quelque temps, fait que votre âme a tout son ressort, et ce ressort vous fait faire un grand usage de vos lumières. Tous vos jugements sont sains, vous vous conduisez toujours en conséquence ; nulle passion ne vous emporte, rien ne vous irrite ni ne vous décourage ; vous êtes le médecin de votre âme, vous connaissez le régime qui lui est propre, et vous l'observez exactement.

Ne croyez pas que je pense à vous louer, je vous étudie, je vous épluche ; vous êtes pour moi le meilleur traité de morale que je puisse jamais lire.

Il est impossible d'être plus d'accord avec vous que je ne le suis sur les jugements que vous portez sur Jean-Jacques ; son esprit est faux ; l'éloquence qu'on ne peut lui refuser est fatigante et fait sur l'esprit l'effet qu'une musique pleine de dissonances ferait sur les oreilles. C'est un Comus ; il vous présente la vertu, vous croyez la tenir, vous la suivez et il se trouve que c'est le vice qu'il vous a prêché. C'est un fou, et je ne serais pas étonné qu'il ne commît exprès des crimes qui ne l'aviliraient pas, mais qui le conduiraient à l'échafaud, s'il croyait augmenter sa célébrité. Je hais trop tout ce qui est faux pour avoir la moindre considération pour ce personnage. Je n'ai pas lu tous ses ouvrages, mais je ne relirai jamais ceux que j'ai lus, et

je ne lirai jamais les autres. J'estime et j'aime trop le style de Voltaire pour goûter celui de Jean-Jacques; la justesse, la facilité, la clarté et la chaleur, voilà les quatre qualités qui font le bon style. Rousseau a de la clarté, mais c'est celle des éclairs ; il a de la chaleur, mais c'est celle de la fièvre.

Oh! non, non, mesdames de Luxembourg et de Boufflers ne verront point votre lettre, vous pouvez vous en rapporter à moi.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 25 juillet 1766.

..... Je ne doute pas que vous ne m'aimiez, ma chère enfant, à tout ce que vous pensez de moi. Quelqu'un qui serait comme vous me peignez serait en effet très-aimable et très-estimable. Mais, hélas! que je suis loin de ressembler à ce portrait! il vaut mieux vous l'avouer que de vous laisser le temps de vous en apercevoir. Vous croyez, par exemple, que je suis sans passions, parce que je suis raisonnable, et que je suis sans reproches, parce que je suis sans passions. Eh bien! apprenez donc que mon caractère est un des plus violents et des plus passionnés qui aient jamais existé, et que si j'ai quelque mérite, c'est d'en avoir un peu triomphé. Jugez donc si j'ai tant de raison que

vous m'en supposez et aussi peu de reproches à me faire!.. Vous croyez encore que mon éducation a été excellente, parce que ma mère était une femme d'esprit: mais cette éducation a été la plus nulle de toutes, et c'est peut-être encore ce qu'elle a eu de mieux; car, au moins, ne m'a-t-on pas donné les erreurs des autres. Si j'ai acquis quelque chose, je ne le dois ni aux préceptes ni aux livres, mais à quelques disgrâces. Peut-être l'école du malheur est-elle la meilleure de toutes, quand ces malheurs ne sont pas de nature à avilir l'âme, ou que l'âme n'est pas de trempe à se laisser avilir; les passions peut-être sont le plus grand des maîtres comme le plus grand des obstacles; c'est la force proportionnée à la résistance. Mais voilà assez et beaucoup trop parler de moi; les découvertes que je vous fais faire ne peuvent vous être agréables, et ces aveux ne sont qu'humiliants pour moi.

Je vous remercie de la petite brochure que vous m'avez envoyée; je ne la connaissais pas; je l'ai trouvée fort jolie, et elle m'a divertie. Mais j'aime encore mieux votre lettre. Je suis fâchée que vous ayez montré la mienne au président et à M. de Secondat. Désabusez-vous de croire que tout le monde doive partager votre enthousiasme à mon égard. Ne montrez surtout celle-ci à personne. Voyez que d'applications on en pourrait faire, que de conséquences on en pourrait tirer. Et dites après cela que je n'ai pas de confiance en vous!... C'est vous qui en manquez pour moi. J'aperçois que vous avez des chagrins que vous ne me dites pas. Qui mieux que moi cependant vous donnerait au moins les

consolations de l'intérêt ?.... Adieu, ma chère enfant : je ne vous écrirai plus d'ici; mais j'irai vous voir à Paris.

A M. WALPOLE (INÉDITE)

Ce mardi 5 août 1766.

J'ai reçu votre lettre du 31 juillet, sans numéro, papier nouveau format. Toutes ces remarques ne signifient rien, si ce n'est que quand on n'a rien à faire ni à penser, on s'occupe de choses puériles.

En vérité, j'aurais grand tort de ne pas profiter de toutes vos leçons et de persister dans l'erreur de croire à l'amitié, et de la regarder comme un bien; non, non, j'abjure mes erreurs, et je suis absolument persuadée que, de toutes les illusions, c'est la plus dangereuse. Vous qui êtes l'apôtre de cette sage doctrine, recevez mes serments et les vœux que je fais de ne jamais aimer, ni prétendre à être aimée de personne; mais dites-moi s'il est permis, sans trahir cet engagement, de désirer le retour de ceux dont la société est agréable; si l'on peut souhaiter de recevoir souvent de leurs nouvelles, et si ce n'est pas manquer de vertu, de bon sens et de conduite de s'intéresser à eux et de le leur laisser connaître? J'attends sur cela des éclaircissements. Je ne puis douter de votre vérité, vous

m'en donnez trop de preuves; expliquez-vous donc sans ménagement.

Ce mercredi 6.

De tous les articles de votre lettre, celui qui me frappa le plus hier, ce furent vos moralités sur l'amitié; il me fut impossible de n'y pas répondre sur-le-champ. Je fus interrompue par M. et madame de Beauvau, qui vinrent me prendre pour me mener souper avec eux, à la campagne, chez la bonne duchesse de Saint-Pierre[1]; j'en suis revenue de bonne heure; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai réveillé Wiart plus tôt qu'à l'ordinaire pour reprendre ma lettre, et, auparavant, me faire relire la vôtre ; j'en suis plus contente ce matin que je ne le fus hier; l'article de l'amitié me choque moins; je trouve que le résultat est de dire : soyons amis sans amitié. Eh bien, soit, j'y consens; peut-être cela est-il fort agréable, faisons-en vite l'expérience, et pour cela, hâtez-vous de revenir incessamment. Dans le fond, vous n'avez qu'une comédienne[2], une sourde[3] et des poules à quitter; il est vrai que vous n'aurez qu'une aveugle et maint oison à trouver; mais je vous promets que l'aveugle aura bien des questions à vous faire et bien des choses à vous raconter.

[1] Née Colbert et sœur du marquis de Torcy, ministre de Louis XIV; mère du marquis de Clermont d'Amboise, premier mari de madame de Beauvau.

[2] Madame Clive, qui demeurait au petit Strawberry-Hill.

[3] Henriette Hobart, comtesse de Suffolk, qui habitait Marble-Hill.

Je ne sais que vous dire sur votre ministère
m'avez si peu entretenue de politique, que si
ne m'avaient instruite, tout ce qui se passe ch
me serait moins intelligible que ce qui se pas
Chine; on m'a un peu mise au fait du carac
M. le comte; et pour ce certain *vivant*[1], am
morte, je crois que je le connais parfaitement;
contente de ce qu'il est resté, mais je ne le suis
ce qu'il ne s'oppose pas à votre philosophie. T
sentiments sont beaux et louables; mais si j'ét
place, j'empêcherais bien que vous en fissiez u
je ne règlerais pas ma conduite sur votre mo
et votre désintéressement. Oh! pour milord[2],
pouviez pas le conserver, c'est le cri public. Il
raît que le frère et la belle-sœur ne sont pas c
Est-ce que vous ne détestez pas le peuple? D
loi Agraria jusqu'à votre monument, vos lam
votre étendard noir, sa joie, sa tristesse, ses
dissements, ses murmures, tout m'en est
Mais je retourne sur mes pas pour vous parler d
Vous dites que votre fortune, loin d'augmente
frira des diminutions. J'en ai grand'peur! Poi
berté sans aisance, mettez-vous cela dans la
votre économie va tomber sur vos voyages en
je serai désolée. Mais écoutez ceci sans vous fâ

J'ai, comme vous savez, un petit logement ch
peu digne du fils de Robert Walpole, mais d

[1] M. Conway.
Richemond.

se contenter le philosophe Horace; s'il y trouvait ses commodités, il pourrait l'occuper sans encourir le moindre ridicule; il peut consulter les gens sensés, et en attendant, être persuadé que ce n'est point mon intérêt particulier qui m'engage à le lui offrir. Tout de bon, mon tuteur, vous ne pourriez pas mieux faire que de le prendre; vous seriez près de moi ou à cent lieues de moi si vous l'aimiez mieux. Cela ne vous engagerait à aucun soin ni à aucune assiduité; nous renouvellerions nos serments contre l'amitié; il faudrait même alors rendre plus de culte à l'idole[1]; car qui est-ce qui en pourrait être choqué si ce n'était elle? Pont de Veyle, qui approuve et conseille cet arrangement, prétend que l'idole même n'y trouverait rien à redire; faites-y vos réflexions.

Où prenez-vous que je ne condamne pas extrêmement Jean-Jacques? Je l'ai toujours si méprisé, que ce dernier trait ne m'a point surprise; c'est un coquin, c'est un fou. Mais je n'estime guère le paysan[2].

Sa réserve sur l'idole ne me surprend pas, on lui aura imposé le silence. On veut mettre une grande discrétion et une grande modération dans cette affaire. Le parti dont il résultera le plus de célébrité est celui qu'on prendra. Le paysan est un plus grand personnage que l'Arménien. L'Arménien sera abandonné, mais le paysan a eu le tort de ne pas écrire d'abord. On a été mécontente, on veut le lui faire sentir. Je vou-

[1] La comtesse de Boufflers.
[2] Hume, qu'on appelait le paysan du Danube.

drais que vous pussiez tirer de lui la confidence de la lettre que l'idole lui a écrite. C'est, ce dit-on, un chef-d'œuvre. Madame la maréchale de Luxembourg m'avait promis d'engager l'idole à me la faire voir; j'étais alors fort en faveur; mais cette faveur ne subsiste plus, elle me sera peut-être revenue quand vous recevrez cette lettre.

La grand'maman est de retour d'hier matin, ma faveur auprès d'elle est plus établie; elle soupera chez moi vendredi, et comme le souper était arrangé sans prévoir qu'elle dût y être, elle trouvera une compagnie qui ne lui conviendra guère, entre autres l'idole et l'archevêque de Toulouse.

J'aurai bien des choses à vous conter quand je vous verrai; il se pourrait bien qu'elles ne vous intéressassent guère, mais ce seront mes galeries de mon Strawberry-Hill.

Vous avez porté le même jugement que moi des lettres, cela m'a fait un plaisir extrême. Je me crois un génie quand je me trouve d'accord avec vous. Ce prince Geoffrin[1] est excellent.

Assurément le ciel est témoin que je ne vous aime pas, mais je ne puis m'empêcher de vous trouver fort aimable.

Mon avis est que vous attendiez votre arrivée ici pour donner un pot à la maréchale de Luxembourg. Je ne vois nulle nécessité de faire un présent à l'idole de la fumée, de la fumée, voilà tout ce qu'il lui faut

[1] Le roi de Pologne, que madame Geoffrin appelait son fils.

J'ai bien envie de vous faire lire un mémoire de la Chalottais ; il est très-rare, extrêmement défendu, mais je fais des intrigues pour l'avoir.

Je suis chargée par M. de Beauvau de vous prier de m'envoyer pour lui de la poudre fébrifuge, qui est, je crois, du docteur James ; il y en a de deux sortes, l'une est douce et l'autre violente. Il en faut pour un louis de chaque façon.

Vous vous trompez lourdement, si vous croyez Voltaire l'auteur de l'analyse du roman d'Héloïse ; l'auteur est un homme de Bordeaux, ami de M. Secondat. A propos de Voltaire, il a fait demander au roi de Prusse s'il consentirait à lui accorder un asile à Wesel, en cas qu'il fût contraint de quitter sa demeure. Ce que Sa Majesté lui a accordé très-agréablement.

Adieu ; je compte pouvoir à l'avenir vous apprendre des nouvelles de votre cour et de votre ministère. J'ai fait une nouvelle connaissance, qui est un favori de milord Butte, et le plus intime ami de milord Holderness[1]. Je ne doute pas que ce milord ne fasse des tentatives pour venir à la place de milord Rochefort, qu'on prétend qui ne se soucie guère de l'ambassade.

Écrivez-moi, je vous prie, au moins deux fois la semaine.

Mandez-moi si M. Crawfort est en Écosse. On croit qu'on apprendra par la première nouvelle de Rome la mort du chevalier Macdonald.

[1] Charles Jenkinson, premier lord de Liverpool.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce dimanche 28 décembre 1766.

Savez-vous, chère grand'maman, que vous êtes le plus grand philosophe qui ait jamais existé! Tous ceux qui vous ont précédée parlaient peut-être aussi bien, mais ils n'étaient pas si conséquents dans leur conduite. Tous vos raisonnements partent du même sentiment, et c'est ce qui fait le parfait accord qu'il y a entre ce que vous dites et ce que vous faites. Je sais bien pourquoi, vous aimant à la folie, je ne suis pourtant pas trop à mon aise avec vous; c'est que je crois qu'il est impossible que vous ne regardiez pas en pitié tout ce qui est différent de vous : l'envie que j'ai de vous plaire, le court espace de temps que je suis avec vous, le désir d'en bien profiter, tout cela me trouble, m'embarrasse, m'intimide et me rend moins naturelle. J'exagère, je dis des platitudes, et je finis par être mécontente de moi et par désirer de vous revoir incessamment pour rectifier l'impression que j'ai pu vous faire.

Vous voulez que j'écrive à M. de Choiseul, et que ma lettre soit jolie et gaie? Ah! vraiment, c'est bien moi qui commande à mon imagination !... je dépends du hasard. Le dessein de faire ou dire telle ou telle chose m'en ôte la possibilité; je suis bien éloignée d'être comme vous, je ne tiens pas les ressorts de mon âme dans mes mains. J'écrirai cependant à M. de Choiseul; j'atten-

drai un bon moment. Le plus sûr moyen de le faire arriver, c'est d'être pressée par le temps.

Je vous envoie un extrait d'une impertinente petite brochure qui s'appelle : *Lettre à l'auteur de la justification de Jean-Jacques*. Vous verrez comme notre ami y est traité. Je ne sais pas si cela se doit souffrir, et si M. de Choiseul n'en devrait pas dire un mot à M. de Sartine. C'est à vous, chère grand'maman, à juger si cela est convenable, et si M. de Choiseul doit souffrir ces impertinentes licences.

Je meurs d'envie de vous voir; malgré ma peur, malgré mes craintes, je suis persuadée que vous m'aimez, parce que je vous aime.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Versailles, ce 28 décembre 1766.

Pourquoi, ma chère enfant, me voyez-vous un si grand philosophe? à propos de quoi me dites-vous cela aujourd'hui? Je vous répondrai, et avec plus de raison, sur la philosophie, ce que Meiran disait à M. Fontaine sur la géométrie. Celui-ci désapprouvait un traité du premier qui avait été reçu avec applaudissement de l'Académie. « Cela prouve, Monsieur, lui dit Meiran, que chacun a sa petite géométrie. » Chacun aussi a sa petite philosophie; la meilleure est celle qui diminue l'impression des malheurs, qui multiplie

les jouissances, qui apprend que le bien particulier ne se trouve que dans le bien général, et l'intérêt personnel dans ce qui est bon, dans ce qui est juste ; qui apprend enfin à vivre avec les hommes, car c'est la loi de la nature. Tout cynique est un méchant, ou un menteur. Une telle philosophie est bonne pour soi et pour les autres ; c'est celle où j'aspire, et si j'y parviens jamais, j'avouerai tout ce que votre imagination vous fait dire de moi. En attendant, je vais au jour la journée comme tout le monde, croyant avoir raison aujourd'hui, voyant demain que je me suis trompée, et recommençant sur nouveaux frais, toujours de chute en chute, mais faisant le moins de mal que je puis à moi et aux autres. Je ne suis pas du tout d'avis que M. de Choiseul parle à M. de Sartines de cette brochure où M. Walpole est si ridiculement et si injurieusement traité. L'extrait que vous m'avez envoyé me fait juger qu'on peut laisser à l'auteur le soin de sa chute et de celle de ses ouvrages. Ses impertinentes absurdités ne sont rachetées par aucun trait. Défendre la brochure serait lui donner la célébrité. Les injures n'ont jamais fait de mal à personne. Rabaisser l'attention du gouvernement à cette misère serait y rabaisser les yeux de M. Walpole et ils doivent être fort au-dessus. Si dans tous les temps on n'a pu empêcher d'écrire ni de parler contre le gouvernement; si la reine-mère, toute-puissante dans sa régence, fut obligée de cesser de sévir contre les auteurs des libelles et placards pour les faire oublier, comment voulez-vous qu'on arrête la plume d'un petit auteur crotté qui attend toute sa

célébrité de l'honneur d'injurier un nom illustre? Auguste disait : « Laissons aux hommes la liberté de dire du mal de nous, pourvu que nous leur ôtions celle de nous en faire. » Cela suffit. Si Auguste pensait cela, à plus forte raison les particuliers doivent se soumettre à ce principe.

Vous voyez par cette citation que je suis dans l'histoire romaine. Je lisais aujourd'hui dans M. Crevier que Bérénice avait des mœurs magnifiques; et que l'irruption du Vésuve était un phénomène inusité. Cela m'a fait ressouvenir d'une femme de Rome, qui me disait que le tremblement de terre de Lisbonne était un malheur inespéré. Vous m'avouerez qu'on est bien heureux quand on fait d'aussi bonnes lectures et qu'on vit en si bonne compagnie. Adieu, ma chère enfant.

AU DUC DE CHOISEUL

De Saint-Joseph, ce 29 décembre 1766.

C'est de tout mon cœur, monsieur le duc, que je vous souhaite une bonne année; c'est avec beaucoup de confiance que je vous demande la continuation de vos bontés, et c'est avec une grande vivacité que j'en désire l'augmentation.

Ah! mon Dieu, je sais bien que c'est absolument ma faute, si je ne vous vois pas extrêmement souvent! Je ne sais par quelle fatalité je vous ai refusé toujours à

souper. On a des affaires, on est distrait, on est entraîné, on ne fait rien de ce qu'on veut; mais il n'en sera pas de même, à ce que j'espère, dans l'année soixante-sept. Choisissez dès aujourd'hui le jour qui vous conviendra le mieux, depuis le 1er janvier jusqu'au dernier décembre. Avertissez-moi seulement deux ou trois mois d'avance; il faut bien avoir le temps de s'arranger !...

Cette plaisanterie vous paraîtra assez froide, je la trouve de même; en savez-vous la raison? C'est que je me contrains, c'est que je ne suis plus à mon aise avec vous; c'est que je vous ai aimé à la folie : c'est que je ne sais plus ce que je pense pour vous aujourd'hui ; mon premier mouvement est d'être ravie d'entendre dire du bien de vous; j'en dis souvent moi-même; et puis je fais souvent des réflexions qui m'en font penser beaucoup de mal, mais je ne veux pas commencer l'année par vous quereller!...

Monsieur le duc, vous feriez bien de faire réprimander M. Fréron; il parle insolemment dans sa 35e feuille d'un homme qui vous respecte et vous admire singulièrement, qui vous plaira et que vous aimerez quand vous le connaîtrez : c'est M. Walpole; vous êtes le ministre et le protecteur des étrangers ; celui-ci mérite de l'estime et de la considération, et que vous lui accordiez une protection particulière.

J'ai une autre grâce à vous demander, c'est de vous souvenir du vicomte de Vichy ; il meurt d'impatience d'être remplacé et d'ennui de perdre tout son temps dans un triste château.

Je suis fâchée de finir cette lettre en vous parlant comme à un ministre; j'aimerais mieux que ce fût comme à un ami, que j'ai passionnément aimé, et que j'aimerais encore de même, s'il le voulait, à la barbe de tous les jaloux.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Lundi 29 décembre 1766.

Je vous envoie, chère grand'maman, à cachet volant, ma lettre pour M. de Choiseul; si vous en êtes contente, vous la lui ferez rendre; si vous y trouvez quelque chose à redire, vous aurez la bonté de me le mander.

L'extrait que je vous envoyai hier n'est pas de Fréron : c'est d'un anonyme. Mais dans la 35e feuille de Fréron, il y a un article tout aussi insolent. Je voudrais que M. de Choiseul parlât à M. de Sartines et dît un mot à l'ambassadeur d'Angleterre, et que vous, chère grand'maman, paraissiez indignée de cette licence, et que vous fissiez connaître que vous considérez M. Walpole et que vous vous intéresserez à lui.

Réellement, je vous crois ma grand'mère; si nos figures donnent quelques difficultés à le croire, nos esprits doivent le persuader; je suis le petit Joas, et vous le sage Nestor! Enfin, quoi qu'il en soit, enfant ou vieille, sensée ou radoteuse, je vous aime à la folie.

Vous aurez vos étrennes, ne vous impatientez pas.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Versailles, ce 26 décembre 1766.

Je parie, ma chère enfant, que vous trouvez bien mauvais tous les beaux raisonnements, les grandes autorités, les grands exemples que je vous ai cités hier, sur la brochure injurieuse à M. Walpole. Vous verrez aujourd'hui que je ne pense pas de même sur les feuilles de Fréron, journal qui a l'aveu du gouvernement et qui paraît sous son autorité. Voici ce que j'en écris à M. de Choiseul ; je vous le transcris mot pour mot.

« Je vous prie de lire l'endroit que j'ai marqué dans » la feuille de Fréron; ce n'est qu'un mot; vous y ver- » rez comme M. de Walpole, homme aimable, esti- » mable, de mérite en tous genres et à tous égards, » fort au-dessus de la portée des regards de Fréron, y » est traité pour une malheureuse, mais excellente » plaisanterie particulière qu'il s'est permise contre le » gros Thomas de philosophie, le célèbre Jean-Jacques, » et que l'indiscrétion de ses amis a rendue publique. » Il est encore traité d'une façon bien plus grossièrement » injurieuse dans une petite brochure nouvelle de je ne » sais quel auteur crotté. Mais je ne vous parle pas de » l'œuvre éphémère d'un écrivailleur obscur et non » avoué du gouvernement; c'est contre Fréron, avoué, » protégé par lui, que je réclame votre justice. C'est à » lui de réprimer la licence et l'insolence des écrivains

» qu'il autorise. Je crois qu'il est de votre honneur, » comme ministre des affaires étrangères, d'empêcher » qu'un étranger de considération et qui ne fait point le » métier d'auteur, soit publiquement insulté sous l'au- » torité du gouvernement. Ainsi, je vous demande » particulièrement, pour vous d'abord, qui êtes mon » principal objet, et ensuite pour M. de Walpole que » j'aime, de faire mettre M. Fréron au cachot, pour » lui apprendre à écrire ; et je crois que vous ferez » bien de vous en faire un mérite auprès de l'ambas- » sadeur d'Angleterre, et que cette sévérité ne peut » que vous faire honneur ici et dans les pays étran- » gers; je suis bien fâchée que madame du Deffand » vous en ait écrit, car vous croirez que c'est à son » instigation que je m'échauffe sur cet objet, et je » vous jure que c'est très en conscience que je vous » dis ce que je pense et très-indépendamment de tout » ce qu'elle a pu me dire. »

J'ai cru devoir ajouter ces dernières phrases pour que nous ne nous nuisions pas mutuellement, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si M. de Choiseul avait cru du concert entre nous, ou de la séduction de votre part. D'ailleurs, j'ai trouvé votre lettre charmante et je la lui ai envoyée. Je ne l'ai point encore vu depuis tout cela. Notre commerce est fort vif depuis quelques jours, ma chère enfant ; je souhaite que vous vous en trouviez aussi bien que moi [1].

[1] Il est curieux de voir ce que pensait Walpole des attaques de Fréron, et de l'empressement que mettaient ses amis en France à

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 31 décembre.

Vous êtes surprenante, chère grand'maman; c'est bien vous qui êtes un *phénomène inusité ;* votre écrit est admirable ; il y a cependant deux choses qu'il faudra expliquer dans la conversation : l'*indiscrétion de ses amis;* c'est lui-même qui a montré la lettre à tout le monde, en s'en avouant l'auteur et pensant qu'il était fort permis de se moquer d'un saltimbanque. L'autre mot est *qu'il n'est point auteur.* Il a fait quelques ouvrages sur les écrivains illustres et sur les peintres de son pays. J'en ai lu des extraits dans le journal encyclopédique ; et puis il a fait des discours sur divers sujets, qui sont traduits en français, et qui se trouvent dans un recueil de feuilles hebdomadaires des années 53 et 54, qui s'appelle *le Monde ;* il y en a de fort plaisants que je me proposais même de vous faire lire. Il faut vous prévenir de tout cela, pour que vous

l'en venger. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à madame du Deffand : « Je suis redevable à vous et à la duchesse de Choiseul pour cette affaire de Fréron; mais elle ne laisse pas de me fâcher. Nous aimons tant la liberté de l'imprimerie, que j'aimerais mieux en être maltraité que de la supprimer. De plus, c'est moi qui avais commencé cette ridicule guerre; il est injuste que j'empêche les autres de prendre la même liberté avec moi. Je ne sais ce que Fréron a dit, et je ne m'en soucie pas. C'est ma règle constante de ne jamais faire réponse à des libelles, et je serais au désespoir qu'on crût que je me fusse intéressé à attirer des réprimandes à ces gens-là... »

soyez en état de répondre à ce qu'on pourra vous dire. Mais d'où vient que vous avez fait rendre ma lettre en prévoyant qu'elle vous ferait soupçonner de connivence avec moi, et que cela pourrait nuire à votre intention? Je l'aurais récrite en retranchant cet article; mais j'espère qu'il ne produira pas le mauvais effet que nous craignons. Toutes les raisons que vous alléguez sont péremptoires et je ne crois pas qu'elles soient susceptibles de la moindre réplique.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, que vous avez de bon sens et de justesse; qu'on serait heureux d'être conseillé par vous et comment se peut-il[1]?..... Mais je me tais. J'attends avec impatience et crainte la réponse de notre souverain seigneur et maître.

Oh! si l'affaire prend la tournure que vous indiquez, que ce me sera un bien sensible plaisir, et que la nouvelle en soit donnée à notre ami par l'ambassadeur, et que ce soit de notre part et de celle du ministre!..

En attendant que je vous dresse des autels, recevez mon encens. C'est M. de Grave qui le remettra en vos mains. Il m'a demandé avec empressement d'être chargé de cette commission et a saisi cette occasion de vous faire sa cour. Faites-moi la grâce de lui témoigner de la bonté, il y sera fort sensible, il me saura gré de l'honneur et du contentement que je lui aurai procurés, et cela m'acquittera de tout ce que je lui dois pour les soins et les attentions qu'il a pour moi.

[1] Ce passage a trait à l'influence que la duchesse de Grammont exerçait sur son frère, le duc de Choiseul.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Versailles, ce 31 décembre 1766.

Oh! la belle chose, la belle chose, ma chère enfant, que la corbeille que vous m'avez envoyée! Mon premier mouvement a été de l'admirer, d'en être enchantée, d'en faire l'inventaire; puis, le second, de craindre qu'elle ne vous ait coûté des trésors, d'en avoir de l'embarras; puis, par retour sur moi-même, de la honte pour les horreurs que je vous ai offertes. J'ai dit tout cela à M. de Grave, parce que je dis d'abord tout ce que je pense. Je l'ai reçu de mon mieux; on est toujours sûr d'être bien reçu chez moi quand on y vient de votre part. J'ai payé le port et sa peine avec vos bienfaits. Vous m'avez donné de quoi faire des magnificences, et je me suis déjà fait bien des amis de cour avec vos parfums.

Je ne puis pas vous répondre encore sur M. de Walpole, parce que je n'ai pas encore pu obtenir de M. de Choiseul qu'il lût ma lettre. J'ai réponse à toutes les objections que vous me faites. J'appelle ne pas faire le *métier d'auteur*, ne pas vivre de ses ouvrages, et je n'ai pas dit que M. de Walpole ne fût point auteur, j'ai dit *qu'il ne faisait pas le métier d'auteur*. Ce que j'appelle l'indiscrétion de ses amis est le plaisir avec lequel vous, moi et tout le monde, avons montré sa lettre du roi de Prusse et en avons multiplié les copies à l'infini. Si chacun de ceux à qui il l'a montrée

n'en avait pas parlé, elle ne serait jamais devenue publique et elle n'aurait jamais été imprimée, car il ne l'avait pas faite pour l'être.

J'ignore si Fréron sera ou ne sera pas puni, ce que je sais, c'est que je ferai de mon mieux pour qu'il le soit. Mais dût-il l'être comme je le désire, il vaudrait encore mieux que M. de Walpole ignorât sa punition que de connaître sa faute, et, dans tous les cas, je ne veux paraître pour rien dans cette affaire. J'ai représenté à M. de Choiseul ce que j'ai cru juste et honnête, et je vous l'ai confié seulement à vous comme à mon amie et à mon enfant : c'est à lui à faire justice, mais ce n'est point à moi à tenir le glaive, et je me réserve d'autres marques publiques d'amitié à donner à mes amis que celles du soin de leur vengeance. Vous m'allez trouver pédante, ma chère enfant, mais vous m'avez tant dit que j'avais raison, que vous m'avez accoutumée à vous ennuyer de tous mes raisonnements. Je vous aime et c'est un fait; les faits sont plus sûrs que les raisonnements et le sentiment vaut mieux que la raison.

DU DUC DE CHOISEUL

Ce 5 janvier 1767.

J'ai attendu, pour avoir l'honneur de vous répondre, que j'eusse parlé à M. de Sartines sur la feuille de Fré-

ron. Il m'a montré cette feuille où Fréron ne rapporte qu'un ouvrage traduit de l'anglais, et véritablement il n'y a de reproche à lui faire que d'avoir reproduit cette traduction, ce à quoi d'autres personnes l'ont engagé vraisemblablement. Dans l'exacte justice, c'est le censeur qui a tort et non pas Fréron ; ils seront cependant l'un et l'autre corrigés, et il y aura de plus une rétractation dans une feuille suivante. J'aime, j'estime et j'ai beaucoup de considération pour M. de Walpole, sans le connaître personnellement, et je ne souffrirai pas qu'il soit insulté ici; mais je le crois fort au-dessus des sottises de Fréron, et, dans ces sortes d'affaires, surtout vu le fanatisme que Rousseau inspire très-mal à-propos, les corrections secrètes sont infiniment moins sujettes à inconvénients et à cailletage[1].

Je vous promets que M. de Vichy sera remplacé dès que je le pourrai ; vous me grondez, vous vous moquez de moi, vous avez raison, car on est grondable et moquable quand on ne fait pas ce qui est le plus agréable à la cour : ce serait pour moi de vous voir souvent, et en dépit des jaloux, de vous marquer l'attachement et la tendresse que je ne cesserai de sentir et vous d'inspirer.

[1] Il s'agit d'une lettre supposée du roi de Prusse, Frédéric II, à Jean-Jacques Rousseau, lettre écrite à Walpole, et qui eut beaucoup de succès dans la société. Rousseau, dont l'orgueil entendait mal la plaisanterie, s'en montra fort blessé. (Voir la notice.)

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 22 janvier, à 3 heures.

A peine étais-je éveillée ce matin, chère grand'-maman, quand j'ai dicté les lettres que vous devez avoir reçues. Elles se ressentent bien de l'assoupissement et bien peu de la vivacité de ma reconnaissance; de plus, j'aurais voulu bien dire, et rien n'éteint et n'affaisse autant mon imagination que le dessein et le désir d'en avoir. Je suis réellement enchantée de M. de Choiseul, et, comme je vous l'ai mandé, ce qui m'en touche le plus, c'est qu'il a prétendu vous donner une marque de son amitié, et rien ne me prouve autant la vôtre que de penser qu'on croit vous obliger en me marquant de la bonté. Mais ma tendresse pour vous est parvenue à un tel point, qu'il n'y a plus de mots dans la langue qui me semblent propres à l'exprimer. Voici un nouveau moyen dont il est à craindre que je n'abuse, c'est d'avoir en vous une confiance sans bornes; je vais l'éprouver en vous demandant une grâce qui me fera le plus grand plaisir du monde, si vous pouvez me l'accorder : c'est de me faire avoir deux exemplaires d'une feuille volante que la police a supprimée. Elle a pour titre : *Réflexions posthumes sur le grand procès de Jean-Jacques avec David.*

Je voudrais un exemplaire pour moi et un pour l'ami d'outre-mer; rien ne vous est plus facile que d'avoir cette feuille, vous pouvez avoir une entière sécurité sur ma discrétion.

Vraiment, j'oubliais de vous dire : j'ai lu cette feuille, mais on ne me l'a laissée que le temps qu'il fallait pour la lire, et celui qui me l'a apportée a attendu dans mon antichambre pour la remporter. Il n'y a qu'un mot qui a rapport à l'ami, et il est susceptible de bonne interprétation. Le portrait de David m'a paru plaisant et ressemblant; cependant ce petit ouvrage n'est pas d'une grande valeur.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

20 janvier 1767.

Je vous envoie, ma chère enfant, le seul exemplaire que j'ai pu avoir de la feuille que vous m'avez demandée; on m'a promis que j'en aurais un second demain ou après-demain. Je vous l'enverrai aussitôt. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage aujourd'hui; mais vendredi peut-être, j'aurai le plaisir de vous voir. Je n'aurai cependant pas celui de souper avec vous. Si je suis à Paris, il faudra que je soupe chez l'ambassadeur de Naples; c'est un vieil arrangement.

En fermant mon billet, je me suis avisée de jeter un coup d'œil sur ces « *réflexions posthumes.* » Elles sont assez bien écrites, assez concises; quelques-unes présentées assez plaisamment. Je les ai crues d'abord de Palissot. Mais les conséquences en sont communes,

plates et tirées de tout ce qui a été écrit à ce sujet ; je ne crois plus rien. Il n'y a rien contre M. Walpole ; il n'y est que nommé. Ne nous fourrons pas, ma chère enfant, dans les querelles littéraires. Si nous nous en sommes mêlées, c'était pour en tirer notre ami, et non pour y entrer. Elles ne sont bonnes qu'à déprécier les talents, mettre au jour les ridicules; mais, entre nous soit dit, il doit nous être assez agréable de voir les tyrans de nos opinions se détruire par les mêmes arguments qu'ils ont employés pour subjuguer nos esprits. C'est le moyen le plus sûr de nous soustraire à leur domination, en profitant de leurs lumières. C'est en cela que je préfère *la fable* dè la tour de Babylone à celle des Titans. Des constructeurs de la tour purent naître des architectes sages et industrieux, capables d'élever des bâtiments solides avec les mêmes matériaux dont leurs pères avaient tenté de dresser un édifice absurde, impraticable, inutile et nuisible. Des Titans renversés, il ne reste que les traces de la foudre. L'autorité détruit et n'édifie pas ; le gouvernement édifie et ne détruit pas. L'autorité doit punir les crimes ; le gouvernement ne doit pas sévir contre les erreurs. Il peut leur laisser le soin de se détruire elles-mêmes, qu'elles proviennent d'un odieux fanatisme ou d'une vaine et nuisible philosophie. Ce n'est point par ce que le gouvernement fait, qu'il accélère le progrès des lumières, c'est par ce qu'il empêche. C'est du sein et du mal de l'erreur que naît le jour et le bien de la vérité. L'histoire des erreurs n'est que le magasin du sage ; il n'est pas de système qui n'ait un bon prin-

cipe; mais il n'appartient pas à tous les esprits de se développer, et tous les aspects ne sont pas également bons pour présenter les objets, ni tous les jours pour les regarder. Je sens bien qu'il manque dans tout ceci beaucoup d'idées intermédiaires ; mais c'est à vous à faire les liaisons. Il m'est venu tout à travers choux un baron allemand, avec un petit singe qui m'a fait caca dans la main.

Mais qu'est-ce que ce pauvre David Hume avait affaire à tout ceci ! Il n'est ni clé de meute, ni chef ni suivant de secte. — C'est qu'il ne suffit pas d'être sage, il faut encore ne pas vivre avec les fous. Je parie que le geôlier des petites maisons a été pris plus d'une fois pour un des locataires de l'hôtel.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 13 mars 1767.

Je ne peux être plus longtemps sans avoir de vos nouvelles, chère grand'maman ; exercez toute votre autorité sur l'abbé et chargez-le de me mander comment vous vous portez, quels sont vos occupations, vos amusements, vos conversations, vos disputes, etc.

Oh! que je regrette nos petits soupers. Sans l'espérance qu'ils pourront se répéter, en vérité, en vérité je prendrais congé de la compagnie, et j'irais dans

l'autre monde demander aux neveux de Richard III s'il est vrai que ce soit leur oncle qui les ait tués, et je ferais savoir leur réponse à M. Walpole. Il me mande qu'il a des raisons d'en douter et qu'il fait de grandes recherches pour s'en éclaircir. Je vois l'abbé hausser les épaules et dire : « Encore passe si c'était un fait arrivé il y a quatre ou cinq mille ans en Égypte ou en Phénicie. »

Je suis devenue imbécile, je ne me porte pas bien, je ne dors point, je digère mal et je m'ennuie. Je suis au désespoir d'être éloignée de vous. Faites-moi surintendante de vos cochons ; il est vrai que s'ils ont le diable au corps, je ne les empêcherai pas de se jeter dans la rivière ; mais je m'y jetterai moi-même si je suis longtemps sans vous revoir.

A M. WALPOLE (INÉDITE)

Paris, ce 4 avril 1767.

Certainement quelque sorcier, ou peut-être votre mauvais ange, vous fascine les yeux ou trouble votre intelligence quand vous recevez mes lettres ; il n'y a pas un mot, pas une syllabe qui ne dût vous être agréable suivant le degré de votre amitié ; et en supposant que vous n'en avez pas, il n'y a rien qui doive vous déplaire ni vous être insupportable. Mais c'est une destinée : je ne puis jamais avoir de plaisir qui ne soit

contrebalancé par beaucoup de peine. On ne peut pousser la résignation plus loin; je me soumets sans murmurer, sans me plaindre, à tout ce que vous décidez, à tout ce qui vous convient. Je voudrais pouvoir vous envoyer mon âme à la place d'une lettre. Vous verriez si mes sentiments sont ridicules, si je me crois en droit de rien exiger, les jugements que je porte de vous, si je suis romanesque, si je ne m'apprécie pas à juste valeur, si vous pouvez jamais craindre d'être ingrat, enfin s'il y a un autre être que moi dans l'univers qui soit capable d'un genre d'attachement pareil au mien. Comme je ne puis m'exprimer que par des paroles et que toutes mes paroles vous choquent ou vous blessent, je prends le sage et très-nécessaire parti de me taire. Je vous dirai seulement que je suis très-contente de la promesse que vous me réitérez de me venir voir. Vous devez cet acte de bonté à vos vertus; elles seules l'exigent et non pas moi; tous mes désirs se bornent à passer quelques jours avec vous avant une séparation éternelle. Je ne saurais la croire bien éloignée, et c'est ce qui fait que tout retardement m'effraye. Je me dis souvent qu'en cas que je finisse avant de vous avoir revu, je n'en souffrirai pas dans l'autre monde; mais cette idée m'afflige, tant que je suis dans celui-ci. Dites encore que c'est là du Scudéry!..... Je ne sais comment vous l'entendez; je ne connais que l'amitié qu'on sent, et je ne sais dire que ce que je sens. Je ne pense pas que vous deviez me faire aucun sacrifice, que vous deviez m'aimer de préférence à tout. Ah! mon Dieu! je suis à cent mille lieues de cette

idée. Rien ne me paraît plus extraordinaire que les complaisances que vous voulez bien avoir pour moi. Il n'y a que ma vérité qui ait pu mériter votre affection ; souffrez-la donc telle qu'elle est, et supportez avec patience ce que vous appelez les épanchements, les effusions, etc. Mon intention n'est pas de me les permettre à l'avenir ; mais enfin, si j'avais le malheur d'y retomber, moquez-vous-en, ne les qualifiez pas de romanesques ; nommez-les radotages, et ne grondez pas !...

Ma dernière lettre était du 26, et vous avez dû la recevoir par M. de Chabrillant. Vous avez dû recevoir aussi deux de mes lettres par M. de Guerchy, avec votre *Château d'Otrante ;* enfin, vous avez dû recevoir quatre ou cinq lettres dans l'espace de huit à dix jours. J'ai bien eu, je l'avoue, quelque frayeur que vous ne vous en trouvassiez accablé. Aussi, depuis, ai-je été dix jours sans vous écrire. Me revoilà dans le train ordinaire ; vous ne recevrez plus de mes lettres qu'en réponse aux vôtres. Vous me ferez un plaisir extrême de m'instruire des allures de vos affaires, et sur toute chose, ce qui regarde la noce de votre petite-cousine. J'imagine qu'elle ne se fera qu'à la fin de mai : voilà véritablement ce qui m'intéresse et qui cause ma curiosité.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai soupé plusieurs fois avec la grand'maman, et il y a eu hier huit jours que l'époux, en rentrant, monta chez elle ; il n'y avait qu'elle, son oncle M. de Thiers et moi. Nous restâmes jusqu'à quatre heures sonnées. On parla avec toute la liberté et la confiance imaginables. Je fus tentée de

vous écrire le lendemain pour vous en rendre compte, et puis je me dis : « Qu'est-ce que tout cela lui fait?... Je ne ferai que l'excéder, l'importuner... ! » Nous ne dîmes pas un mot de vous, si ce n'est tout à la fin, qu'il me demanda ce que c'était que le *Château d'Otrante*, qu'on disait être de M. Walpole; si c'était de vous?... Je lui ai dit que oui. « J'ai envie de le lire ! — Vous le pouvez, lui dis-je... Il est très-bon dans son genre ; c'est dans le goût des *Facardins*, de *Tiran-le-Blanc !*.. Il a tout le costume gothique. — Cela me plaira, dit-il; » et puis il me demanda quand vous viendriez? « Je l'ignore ; il ne m'en dit rien. »

Je soupai hier encore avec la grand'maman et ses trois féaux : l'abbé Barthélemy, qui est un bon garçon ; son petit-oncle M. de Thiers, qui est sensé et qui l'aime beaucoup, et un M. de Castellane qui a l'accent provençal et qui ne me plaît guère. Je ne me levai qu'à neuf heures ; je revins me coucher à minuit, parce que j'avais de la fièvre. Je ne pris qu'un bouillon chez la grand'maman. Ma nuit n'a pas été mauvaise ; je n'ai pas de fièvre actuellement. J'aurai ce soir beaucoup de monde ; mais je ne me mettrai pas à table ; madame d'Aiguillon restera avec moi et nous mangerons notre soupe au coin de mon feu.

Il y aura, cette semaine, cinq comédies chez madame de Villeroy[1]. Je dois aller à trois ; mais je pourrais bien n'en voir aucune. Cette dame de Villeroy vous divertirait ; elle a une sorte d'esprit ; elle est brûlante,

[1] Sœur du duc d'Aumont.

brillante, sémillante, et bonne enfant. C'est la contrepartie de la comtesse de Forcalquier. Ah! pour la divine comtesse [1], autrement l'idole, elle est en divinité ce que la Duplessis de madame de Sévigné était en provinciale. Elle mène un deuil de milord Tavistoke qui fait hausser les épaules. Elle a débité la pension de Jean-Jacques comme en ayant eu la nouvelle de chez vous; mais elle n'en avait entendu parler que par une ou deux personnes à qui je l'avais dit, et, vendredi dernier qu'elle soupa chez le président, elle me demanda si en effet Jean-Jacques avait la pension. Je lui dis que oui; qu'il avait écrit au ministre qu'il recevrait avec reconnaissance cette grâce du roi et de lui; qu'on avait attendu l'arrivée de M. Hume, ne voulant pas lui faire accorder cette pension sans son consentement; qu'il l'avait donné de la meilleure grâce du monde, et qu'on avait obtenu une augmentation de vingt pièces, en considération des défalcations. Je ne vous nommai point; elle ne me fit pas d'autres questions. Cette idole ne va pas aux spectacles, elle n'ira même point chez la duchesse de Villeroy. Il est bien pénible, mon tuteur, d'être fausse! Il faut avoir une grande présence d'esprit pour ne pas se démentir à tout moment.

Hors vous que j'aime et la grand'maman que j'estime, tout le reste me paraît personnages de comédie, qui jouent de bien mauvaises pièces. A propos de pièces, on en vient de donner une de Voltaire, qu'on appelle

[1] De Boufflers.

les Scythes; elle est détestable. Je vous l'enverrai si j'en trouve l'occasion. Adieu, ne m'écrivez que quand vous en aurez la fantaisie; et sachez que je n'ai ni le droit, ni la volonté, ni le désir de rien exiger. Portez-vous bien; mais si, par malheur, vous tombiez malade, ayez l'égard alors de me donner de vos nouvelles.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 16 mai 1767.

Ne me parlez jamais d'esprit, chère grand'maman, je n'en eus jamais; mais, pour le présent, je ne sais plus moi-même ce que c'est. Si j'avais la prétention de bien dire ou de bien écrire, je serais dans une honte continuelle. Je ne produis rien, j'entends et comprends encore quelquefois ce qu'on dit, et je ne trouve pas que ce soit un grand avantage; il me semble que tout le monde, ainsi que moi, est devenu bien bête. Mais malgré cela je ne me trouve point à l'unisson, parce que tout le monde veut bien dire. A propos de cela, avez-vous lu le discours de l'abbé Chauvelin [1]? J'en ai lu trois pages; oh! c'est bien assez. Je suis sûre que le grand abbé n'en exige pas davantage de moi. Qu'il

[1] Chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, connu par son acharnement contre les jésuites.

y a de différence entre un grand et un petit abbé! Que le grand abbé est heureux! Il fait une grande partie de votre bonheur, et c'est en quoi je l'envie; il vous adore, c'est en quoi je lui ressemble; il est aimable, et très-aimable, voilà en quoi je suis bien différente.

J'eus avant-hier pour la première fois des nouvelles de Marly. Le prince m'a appris que madame la maréchale[1] avait des rougeurs; que ce n'était point la rougeole, mais une ébullition. Il ne savait pas si elle irait à Saint-Hubert. Elle n'y a pas été, à ce que m'a mandé madame de Luxembourg. Mais vous savez les nouvelles de ce pays-là bien mieux que moi.

Je fus hier à la représentation de *Bajazet*, chez madame de Villeroy. Mademoiselle Clairon joua fort bien, tout le reste fut pitoyable. Acomat, qui était Brizard, fit très-mal, et pour le Bajazet, c'était un polisson. On ne pouvait pas choisir d'acteur plus propre à faire sentir tous les défauts de la pièce; c'est celle de Racine qui me plaît le moins. Ah! quels Turcs! Bajazet est une espèce de Céladon: la scène ne serait point déplacée au bord du Lignon; Acomat ne ressemble pas mal au druide Adamas; le rôle de Roxane, qui est le plus *conséquencieux*, paraît ridicule quand c'est un polisson qui fait Bajazet. Enfin, je m'ennuyai beaucoup. Je ne connais plus de plaisir, d'amusement, de divertissement que les petits soupers chez vous, avec

[1] De Beauvau.
[2] Madame de Mirepoix.

le grand abbé que j'aime, le petit oncle[1] dont je désire être aimée; si vous leur parlez de moi quelquefois, s'ils me protégent auprès de vous, je les aimerai encore davantage.

Cette lettre a été interrompue par une qui vient d'Angleterre; si vous étiez ici, je vous la lirais. On envoie des livres à l'abbé Barthélemy. Ils n'arriveront que dans quinze jours, parce que les personnes qui les apportent ne partiront que la semaine prochaine. On a reçu votre lettre : *on y répondra comme il faut*, me mande-t-on. Je ne sais pas ce que veut dire ce *comme il faut*. J'ai peur que ce soit en beau style. Voilà ce que vous vaut l'estime qu'on fait de vous, et à moi, qu'on n'estime guère, on m'écrit d'assez bonnes lettres.

Je voudrais savoir l'arrangement de vos journées, si vous avez un coup de cloche, c'est-à-dire si vous avez des heures marquées pour les différentes occupations. Ce me serait un grand plaisir de vous suivre et de pouvoir dire : « Actuellement la grand'maman lit, écrit, se promène, voit ses moutons, ses cochons, gronde son grand abbé, cajole son petit oncle. » Je

[1] M. de Thiers. Il était frère de M. du Châtel. C'est le bon oncle dont madame de Choiseul parlera souvent dans ses lettres; il avait épousé, en 1726, Marie-Louise-Augustine de Laval Montmorency; les mariages d'argent étaient déjà alors assez communs c'est-à-dire que des grands seigneurs s'alliaient assez fréquemment à des filles de financiers. Mais il était plus rare de voir des fils de financiers épouser des Montmorency ou des Gouffier. Du reste MM. Crozat avaient suivi la carrière des armes, et devinrent l'un et l'autre lieutenants-généraux. L'aîné, M. Crozat du Châtel, était mort en 1750. Son frère, M. Crozat de Thiers, mourut en 1770

crois bien que pour ces derniers articles il n'y a pas de temps marqué.

Pour vous, si vous êtes curieuse de savoir ce que fait votre petite-fille, vous pouvez vous dire sans vous tromper : « Elle s'ennuie, elle voudrait être avec moi, il n'y a que moi qu'elle aime. »

Que dites-vous de l'ambassadeur d'Angleterre, qui veut que je vous fasse ses compliments, et que je vous dise qu'il vous adore? Oh ! non, non ! je n'en ferai rien ; je ne serai point l'écho des échos, je ne vous parlerai jamais des sentiments des gens qui savent ce que vous valez parce qu'ils l'apprennent ; mais je vous parlerai de ceux qui le connaissent et qui le sentent, de notre ami d'outre-mer, par exemple. Envoyez-moi sa réponse, je vous prie, chère grand'maman, nous verrons si elle est *comme il faut.*

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 17 mai 1767.

Vous me parlez de votre tristesse avec la plus grande gaieté, et de votre ennui de la façon du monde la plus amusante. Vous faites donc aussi du courage, ma chère enfant ? C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'en a pas. Entre en faire et en avoir, il y a loin ; mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh ! combien j'en ai fait dans ma vie ! Faire du courage n'est

point, je le sais bien, une expression française; mais je veux parler ma langue avant celle de ma nation, et nous devons souvent à l'irrégularité de nos pensées, celle des expressions pour les rendre telles qu'elles sont. De tout ceci, je conclus que vous êtes malade et ennuyée, et cela me fâche; vous êtes triste et ennuyée, parce que vous êtes malade, et vous êtes malade, parce que vous êtes triste et ennuyée. Soupez peu, ouvrez vos fenêtres, promenez-vous en carrosse, et appréciez les choses et les gens. Avec cela, vous aimerez peu, mais vous haïrez peu aussi. Vous n'aurez pas de grandes jouissances, mais vous n'aurez pas non plus de grands mécomptes, et vous ne serez plus triste, et ennuyée et malade. Écrivez-moi toujours dans vos moments de tristesse, ce sera une dissipation. Ne craignez pas de me faire partager votre ennui; je ne partagerai que vos sentiments, et j'en aurai toujours un infiniment tendre pour vous.

Vous me parlez de M. de Walpole et ne me parlez pas de son retour ; le désir que j'en ai, pour n'être pas personnel, n'en est pas moins intéressé, puisque vous en êtes l'objet.

L'abbé me charge de vous dire tout plein de belles choses, sur vos injustices d'abord, puis les Égyptiens, les Phéniciens, Richard III, M. de Walpole. Arrangez tout cela et ce sera beau !...

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 23 mai 1767.

Je n'aime point du tout que vous soyez malade, ma chère enfant, que vous ayez des vapeurs, que vous vous ennuyiez. Vous avez bien fait d'envoyer chercher Poissonnier; je le crois moins mauvais qu'un autre. Puis il vous impatientera, et c'est bien quelque chose que l'impatience : c'est toujours un sentiment, et c'est plus par le défaut de sentiments qu'on s'ennuie que par la disette d'idées. Quand je suis à Versailles, je monte souvent à cheval, uniquement pour me faire peur. Mandez-moi si les jours que vous m'écrivez vous vous en trouvez bien pour votre santé, et soyez exacte à ce régime s'il vous est bon; pour moi, il m'est excellent de recevoir vos lettres.

Le discours d'un des messieurs[1] m'est arrivé avec votre dernière lettre, et sur votre exclamation pour ces trois pages que vous en avez lues, je me suis bien promis de n'en pas lire trois lignes. Je suis comme vous, je hais les beaux discours ! Ce n'est pas que je ne sois souvent impatientée de si mal dire.

Vous voulez que je vous rende compte de tout ce que je fais ici. Hélas ! je n'en sais rien, et cet hélas n'est ni de pitié, ni de douleur, ni de regret. Nous n'avons de

[1] L'abbé de Chauvelin, conseiller au parlement, grand antagoniste des jésuites.

règle sur rien. La règle est une entrave, le plaisir n'en veut point. Seulement, le dîner et le souper sont fixes ; mais encore, suivant que nos gens ou s'amusent ou s'ennuient, ils préviennent ou font languir nos pauvres estomacs. Un trictrac, des dés, des volants, des chevaux, la promenade ; un pauvre clavecin que l'abbé assomme, et avec lequel parfois j'écorche aussi les oreilles, et ma petite voix de fausset brochant sur le tout, sont nos passe-temps journaliers. Toujours contents de l'instant présent, nous ne formons pas de projets pour celui qui lui succède. Les projets ne sont que le désir du mieux être, fondé sur l'inquiétude du présent ; et nous passons chaque jour à faire et dire les mêmes choses, sans croire nous répéter. La paix, la douce paix du cœur et de l'esprit n'a pas besoin de diversité ; mais cette uniformité fait passer le temps avec une rapidité effrayante, quand on regarde en arrière. Nous avons cependant eu quelques visites et le temps en était plus long, car ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux. Vous voudriez être ici? Ce tableau de notre vie ajoutera peut-être à votre envie. Je voudrais aussi que vous y fussiez, si tout ce qui est amusant pour nous pouvait l'être aussi pour vous; mais au lieu de cela, vous vous ennuieriez mortellement, et je dois sacrifier le plaisir que j'aurais de vous posséder, à votre bonheur.

Le petit oncle n'est point encore ici. Il est resté à Paris pour des affaires qui nous sont communes. Je le rappelle de toutes mes forces, car il n'y a pas d'affaire qui vaille un ami. Je n'ai point encore reçu la lettre de M. Walpole. Dès que je l'aurai, je vous l'enverrai.

Ce polisson d'abbé arrive, qui veut que je vous présente ses hommages.

Je vous prie de faire mes remercîments à l'ambassadeur d'Angleterre.

Si vous voyez madame de La Vallière[1], n'oubliez pas, je vous prie, de lui parler de moi; j'ai peur qu'elle ne m'oublie, et j'en serais bien fâchée, car vous savez que je l'aime beaucoup.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 23 mai 1767.

Je comptais, chère grand'maman, que, pour cette fois-ci, j'écrirais à l'abbé, me faisant scrupule d'abuser de votre indulgente bonté. Mais il vient de me survenir un trouble, un chagrin qui me force de m'adresser à vous. Je ne sais pas quel monstre sorti de l'enfer a projeté de me mettre mal avec M. de Choiseul; on lui a rapporté que je me réjouissais infiniment de ce que le roi allait prendre une dame à qui il donnerait de quoi tenir maison, et chez qui il irait souper comme il faisait chez la défunte; que je ne doutais pas que ce

[1] La duchesse de La Vallière, fille du duc d'Usez, passait pour une des plus belles personnes de son temps, et a conservé sa beauté jusque dans un âge fort avancé. Elle est morte vers 1793, à quatre-vingts ans.

ne fût madame de M... [1]; que je trouvais cet établissement raisonnable, charmant; qu'il importait peu que cela déplût au ministre, etc., etc. Vous pouvez juger si j'ai tenu un pareil propos. Ce fut hier au soir que madame de Beauvau me raconta tout cela de la part de M. de Choiseul. Elle s'était chargée de ma justification; mais je ne m'en suis pas contentée et je lui ai écrit ce matin. J'espère qu'il ne lui restera aucun soupçon contre moi; mais il me restera à moi l'inquiétude d'être exposée à des tracasseries, puisqu'il écoute et croit tous les rapports, et que le plus ancien et le plus sincère attachement ne me met point hors d'atteinte auprès de lui. Ne lui en écrivez point. Il doit vous aller trouver de lundi en huit, il sera assez temps de lui en dire un mot.

Je ne suis pas d'assez belle humeur aujourd'hui pour vous entretenir longtemps. Ah! j'ai trop souvent besoin de *faire du courage*. Si cette expression n'est pas française, cela ne me fait rien. Je ne l'en trouve pas moins bonne.

Je viens de recevoir une lettre d'Angleterre. On me mande que Jean-Jacques en est parti, brouillé avec son hôte, M. Davenport; il a écrit au chancelier pour lui demander une garde pour le conduire à Douvres, où il veut s'embarquer pour aller je ne sais où; l'on me prie, en cas qu'il passe par la France, d'implorer pour lui votre protection.

J'ai reçu aussi une lettre de Voltaire; elle est fort

[1] La maréchale de Mirepoix.

agréable, il y joint un petit écrit sur les panégyriques. Je garde cela pour votre retour.

Dites, je vous supplie, à l'abbé, que j'ai un beau Lucain en latin et un recueil des pièces fugitives de M. Walpole, en anglais, à lui remettre. L'impression en est magnifique, mais la couverture est toute gâtée, parce que cela a été mal emballé.

DU DUC DE CHOISEUL

Ce dimanche 24 mai.

Avant que d'aller à l'Opéra, où j'ai trouvé madame de Beauvau, l'on me dit toute l'histoire qu'elle vous a contée sur la *dame*. Je n'y fis pas grande attention ; elle ne me parut, comme les histoires de ce genre, que des bruits oisifs. Madame de Beauvau me dit qu'elle allait souper chez vous ; cela me donna l'idée de l'engager à vous rendre cette histoire, parce que j'étais sûr que vous la prendriez comme vous l'avez fait, qu'elle me vaudrait une marque d'amitié de votre part, et que j'aurais le plaisir de vous faire une niche très-innocente.

Je suis bien persuadé que vous n'avez pas dit ce que l'on vous a fait dire ; je compte sur vos bontés depuis trop longtemps pour me permettre le plus léger soupçon sur votre façon de penser. Je vous aime tendrement comme ma petite-fille, et vous aimerai toute ma vie.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, 26 mars

Oui, vous êtes bien réellement ma petite-f
enfant, un enfant de dix ans, vous faisant des m
de rien. Ne voyez-vous pas que ce n'est point
à qui l'on a voulu faire une tracasserie avec
Choiseul, mais à lui, à qui l'on en a voulu faire
général, pour lui donner le tort de se mêler et
quiéter de choses dont il ne lui convient ni de s
ni de s'inquiéter. Je me garderai donc bien d
écrire ni de lui en parler; l'importance que vous
et que vous croyez qu'il met à ces misères est
l'impatienterait. Ne vous en inquiétez donc p
chère enfant, ni pour lui, ni pour moi. Ne cro
qu'on veuille, ni qu'on puisse vous faire des tr
ries en ce genre, et ne m'en écrivez plus : ce
pas là les choses intéressantes que je veux que v
mandiez. Ceci est absolument hors de vous; m
ce qui vous sera propre, particulier, personne
ce qui m'intéressera. Je ne trouverai rien,
genre, de petit, de frivole, de minutieux. Il n
tient qu'aux rois, aux ministres, aux intrigants,
des intérêts politiques; mais il n'appartient
âmes sensibles d'avoir des intérêts de sentim
ne me suis réservé que ceux-là, et ils seront
assez grands, ma chère enfant, pour m'occup
entière, quand vous en serez l'objet.

A MADAME DE CHOISEUL

Ce vendredi 29 mai 1767.

Il y a un certain ton de sévérité dans votre lettre, chère grand'maman, qui pourra m'être utile pour l'avenir, en me mettant en garde contre les fautes que je pourrais faire. Dans cette occasion-ci, je n'en ai fait aucune : et ce qui pourra le mieux vous le prouver, je vous envoie la lettre de M. le duc de Choiseul. Je ne pouvais pas ne point vouloir éclaircir une tracasserie aussi inattendue et si peu méritée que celle qu'on m'avait faite ; je crus devoir écrire sur-le-champ à M. de Choiseul et à vous. Par delà cela, je n'en ai parlé à qui que ce soit au monde. Vous ferez fort bien, je crois, de n'en rien dire à M. de Choiseul.

Il me sera très-aisé de me conformer à vos volontés. Je n'ai pas attendu que vous me les ayez fait connaître ; je ne suis pas née fort intrigante, ni fort curieuse de me mêler des affaires où je ne suis point appelée, ni je n'ai le désir d'en avoir connaissance. Je renonce même à la curiosité qu'il serait naturel d'avoir de découvrir quel peut être l'auteur de la tracasserie qu'on a voulu me faire avec M. de Choiseul, heureusement on n'y a pas réussi. Ainsi je renonce sans regret à cette recherche, et en vous envoyant sa lettre, il n'en reste plus aucun vestige. La grâce que j'ai à vous demander, c'est que je sois à l'abri auprès de vous de toute espèce de rapports et de mauvais offices. Non-

seulement mon attachement vous doit répondre de moi, mais j'ai pour vous un respect, une vénération qui ressemble au *noli me tangere.* Soyez donc sûre que jamais je n'ouvrirai la bouche que pour me joindre à la voix publique sur ce qui vous regarde, sans vouloir faire distinguer la mienne, ni me donner le bon air d'avoir de vos vertus une connaissance plus particulière que tout le monde ; que je ne lis vos lettres à personne. Que je sois donc en toute sûreté avec vous. Votre lettre, je l'avoue, est d'un ton à me donner quelque crainte, mais il vous sera aisé de rétablir ma confiance.

J'ai écrit à madame de Mirepoix ce que vous m'aviez ordonné de lui dire, il y a près de quinze jours. Elle ne m'a pas fait réponse ; c'est son usage. Madame de Choiseul se charge de ma lettre. J'ai eu envie de vous envoyer par elle celle que j'ai reçue de Voltaire, mais elle vous serait arrivée dans le temps que vous aurez M. de Choiseul ; j'aime mieux attendre votre retour.

J'ai vu celle que l'abbé Barthélemy a écrite à l'abbé Boudon. Elle est charmante. Je n'ai point pu faire encore vos compliments à madame de La Vallière : il y a près de huit jours que je ne l'ai vue, ni l'ambassadeur d'Angleterre.

Adieu, chère grand'maman; pendant le séjour de M. de Choiseul, l'abbé devrait bien m'écrire.

Je ne suis qu'une petite fille, je l'avoue, mais je ne le suis que pour vous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 juin 1767.

Quoi! ma lettre avait un ton si sévère! quoi! j'aurais pu inquiéter, affliger ma chère enfant, diminuer de la confiance qu'elle doit à ma tendresse pour elle! Je ne m'en consolerais pas. J'ai donc été bien maladroite!... Mais je n'ai donc pas été entendue? Je croyais que la grossièreté des expressions était trop marquée pour que la plaisanterie qui y était cachée ne fût pas toute à découvert. Je vous expliquerai l'énigme de cette lettre quand je vous verrai. Ne me le laissez pas oublier; car loin que j'aie, comme vous m'en soupçonnez, de la prudence, même de la méfiance à votre égard, vous avez, au contraire, toute ma confiance : vous avez déjà pu le voir, et vous le verrez dans toute occasion. Mais ne m'écrivez plus sur cette misère, à moins que ce soit encore par quelque occasion particulière comme vous avez fait par madame de Choiseul. C'est par M. de Choiseul, qui part demain, que je vous écris aujourd'hui, et encore un coup, quelque extraordinaires que puissent vous paraître ces précautions, vous verrez que j'ai raison quand je vous aurai expliqué l'énigme, et que tout ce que vous avez trouvé de sévère dans ma lettre ne vous regardait pas. Ainsi, ma chère enfant, pardonnez et aimez-moi; votre sentiment ne sera pas trompé. Il a toujours raison quand on le paye en même monnaie. Je n'avais pas besoin que vous

m'envoyassiez la lettre de M. de Choiseul, pour êt sûre que vous étiez à merveille avec lui, car il n'a ces de me parler de vous depuis qu'il est ici, et d'une f çon que vous auriez été charmée d'entendre. Jugez j'en ai été contente ! Je n'avais pas même besoin qu me parlât de vous pour croire que vous étiez bien e semble. Vous savez qu'on juge des autres par s même. C'est le sentiment qui fait la prévention, toute prévention n'est pas erreur. C'est lui qui a com mencé à me parler de cette fantastique histoire. Il riait comme un fou : c'était une niche qu'il vous av faite, elle a eu tout succès ; et quand j'ai vu cela, je l ai raconté comment j'avais eu les éclaboussures votre douleur et de votre colère, ce qui l'a encore fo diverti.

Je suis bien fâchée que vous ne m'ayez pas envoyé par madame de Choiseul la lettre de Voltaire et la vôtre. Vous me l'aviez promis, elle me l'annonçait, et je n'ai eu à sa place que la douleur de vous avoir tourmentée. J'avoue que je suis encore plus curieuse de votre lettre que de celle de Voltaire. Envoyez-les-moi donc. Ah ! c'est bien vous qui avez tout plein de petites réticences avec moi !

J'ai oublié de vous remercier pour l'abbé des livres que lui envoie M. de Walpole. Il me paraît bien content d'en recevoir cette galanterie, quoique la couverture des livres soit gâtée.

Adieu, ma chère enfant. Jugez combien je vous aime, j'ai pris le temps d'écrire cette lettre sur le plaisir de voir M. de Choiseul, et pourtant il part de-

main. Mandez-moi vite que vous m'aimez et que vous m'avez pardonné.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce samedi 6 juin 1767.

Je n'étais point fâchée, parce que je n'avais pas fait de fautes et que je savais bien que tout s'éclaircirait à ma plus grande gloire. Aussi cela est-il arrivé, et la lettre de la grand'maman est le plus précieux bijou qui soit dans l'univers. Oui, je dis bijou, et je me servirai de toutes les expressions qui me passeront par la tête : les communes et les ordinaires ne conviennent nullement à ce que je pense de la grand'maman.

Tout cela est bel et bon, mais vous ne répondez pas à mes prières. Est-ce qu'elles ne sont pas exaucées? Est-ce que vous ne passerez pas au moins deux fois vingt-quatre heures à Paris, avant Compiègne? Est-ce que je ne ferai pas un de ces charmants petits soupers? *Petit* porte sur la compagnie, *petit* porte sur le nombre, et non sur la taille, car je sais bien que l'abbé est une espèce de Patagon. Ce géant, cet indolent, ce négligent abbé, qui ne daigne pas m'écrire un mot! Je suis bien en colère. J'aurais su par lui comment vous vous portez : vous ne m'en avez pas encore dit un mot. J'en pourrai apprendre des nouvelles par

M. de Lauzun, mais il faudra aller les chercher à Montmorency, et c'est où je ne me soucie pas trop d'aller.

Je vous envoie, puisque vous le voulez, la lettre de Voltaire, ma réponse et le petit écrit. Je me souviens de vous avoir entendue dire qu'il était bien ridicule de garder copie de ses lettres. Vous le direz bien davantage aujourd'hui; mais comme je suis fâchée, quand je lis celles de Cicéron ou de Pline, de ne pas trouver les réponses, je garde celles que je fais à Voltaire, et c'est plutôt un trait d'humilité que de fatuité.

Adieu, chère grand'maman, j'ai du catarrhe dans la tête, je me sens tout hébétée. J'aurais cent choses à vous dire, mais je ne suis pas en train d'écrire.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

14 juin 1767.

J'avais grande raison d'avoir plus de curiosité de votre lettre que de celle de Voltaire; rien de moins galant, de moins délicat que le commencement de la sienne, rien de plus choquant que son enthousiasme pour l'impératrice de Russie, rien de plus révoltant et de moins léger que sa petite plaisanterie : « Je sais » bien qu'on lui reproche quelques bagatelles au sujet

» de son mari; mais ce sont des affaires de famille dont » je ne me mêle pas[1]!... »

Quoi! Voltaire trouve qu'il y a le mot pour rire dans un assassinat! Et quel assassinat? Celui d'un souverain par sa sujette, celui d'un mari par sa femme! Cette femme conspire contre son mari et son souverain, lui ôte l'empire et la vie de la façon la plus cruelle, et usurpe le trône sur son propre fils, et Voltaire appelle cela *des démêlés de famille!* « Il n'est pas mal, ajoute-t-il, qu'on ait une faute à réparer. » Comment! ces crimes atroces ne sont que des *bagatelles*, des *fautes*, de petits péchés véniels faciles à réparer; Il ne lui faut qu'un *meâ culpâ :* la voilà blanche comme neige, elle est la gloire de son empire, l'amour de ses sujets, l'admiration de l'univers, la merveille de son siècle!... Vous avez senti cela comme moi et vous lui

[1] Voici le passage de la lettre de Voltaire auquel madame de Choiseul fait allusion :

« Il y a une femme qui s'en est fait une bien grande... (*réputation*). C'est la Sémiramis du Nord qui fait marcher cinquante » mille hommes en Pologne pour établir la tolérance et la liberté » de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce » monde, et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous » d'être un peu dans ses bonnes grâces. Je suis son chevalier » envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelques » bagatelles au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de » famille dont je ne me mêle pas, et d'ailleurs il n'est pas mal » qu'on ait une faute à réparer; cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses » que ma Catherine fait tous les jours... »

avez répondu par le persiflage le plus fin et le plus délicat. Puisse-t-il en rougir! Mais quels sont les motifs qui justifient la princesse d'Anhalt aux yeux de Voltaire? Quels sont donc les grands exploits qui couvrent tant de crimes? Reprenons le cours de ces derniers : ce n'est encore que par eux que je puis suivre le fil de l'histoire de sa vie. Son mari, son empereur, est arrêté par elle, il perd l'empire, il perd la liberté : on nous dit qu'il voulait lui ôter la sienne. Il meurt, et par son ordre, et dans les tourments les plus affreux : on nous dit qu'il avait proscrit ses jours. Mais qui nous dit tout cela? Elle, elle seule, qui avait tant d'intérêt de nous le persuader; elle, dont la conduite envers son souverain, envers son mari méritait les traitements les plus sévères, les châtiments les plus rigoureux. Ses propres torts appuyaient et justifiaient seuls ces imputations. Mais je veux que l'intérêt pressant de sa sûreté l'ait forcée à détrôner son maître, à enfermer son mari : avait-elle besoin d'un plus grand crime? Les déserts de la Sibérie n'enlèvent-ils pas aux malheureux condamnés à l'exil tout espoir, tout moyen d'échapper à leur misère, de se venger, d'exciter des rébellions? Cependant rien ne l'arrête dans l'accomplissement d'un meurtre. Mais quelle est, après, sa politique? Elle nous annonce cette mort de la façon la plus maladroite, dans le manifeste le plus infâme, par lequel elle nous fait entendre que le dernier empereur n'était point son mari. Elle semble lui dénier même jusqu'à sa qualité d'empereur. En effet, elle n'en prend point le deuil, elle ne lui fait rendre aucun

des devoirs dus à son rang, elle ne remplit aucune des formalités qui constatent son état à son égard. Ainsi, elle n'est donc plus ni veuve, ni mère d'empereur; elle n'est rien en Russie, elle n'est plus rien pour la Russie, elle ôte à son fils les droits de sa naissance. Ce n'est plus le fils de Pierre II, ce n'est plus l'héritier du trône, ce n'est plus le légitime souverain de l'empire : ce n'est plus qu'un étranger, ce n'est qu'un bâtard, c'est l'enfant du vice, et sa mère ne rougit point de le montrer tel aux yeux de l'Europe, et elle ne le fait pas déclarer empereur, quoique ce ne fût que par lui qu'elle pût conserver quelques droits sur l'empire, par lui qu'elle s'y pût maintenir; mais elle l'enlève à son fils, s'en empare seule en son privé nom et sans aucun titre! Voltaire qui l'admire, a-t-il donc oublié ces beaux vers qu'il met dans la bouche de Mérope :

> L'empire est à mon fils; périsse la marâtre,
> Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
> Qui peut goûter en paix dans le suprême rang
> Le barbare plaisir d'hériter de son sang !...

Voltaire pense-t-il la justifier en disant que ce fils n'était qu'un enfant et que son mari était un imbécile? Mais quels droits seront donc certains si ceux des enfants ne le sont pas et si l'on donnait la colique hémorroïdale à tous les sots! Grand Dieu! quelle dépopulation pour l'univers! Cette politique envers son fils est-elle bien adroite? Ne l'obligera-t-elle pas un jour à un second crime, ou ne lui fait-elle pas craindre qu'il

ne la punisse un jour de tous les autres? Mais elle ne craint pas d'en commettre de nouveaux : son cœur y est fait, elle ne s'en épargne aucun. Que lui avait fait ce pauvre Ivan pour le comprendre dans ses proscriptions? Il l'aurait laissé régner tranquillement, comme il avait laissé mourir Élisabeth. Pauvre Élisabeth! C'est par elle, dit-on, qu'a commencé le cours des forfaits de Catherine. Elle a été fortement soupçonnée d'avoir abrégé les jours de sa souveraine, de sa bienfaitrice. Demandez à Poissonnier son histoire. Il quittait la Russie; on le croyait déjà bien loin; la cour était à la campagne : un contre-temps l'arrête à Pétersbourg deux jours de plus qu'il ne comptait. Il y apprend que le premier médecin d'Élisabeth vient de mourir avec tous les symptômes les plus incontestables du poison, et la jeune cour est publiquement accusée de cet empoisonnement. Ce médecin était un habile et honnête homme, impossible à gagner, difficile à tromper; attaché à sa maîtresse, il était le premier degré pour arriver jusqu'à elle. Mais voyons donc comment Catherine a réparé tous ces forfaits. Elle a maintenu le traité que son mari avait fait avec le roi de Prusse. S'il était bon, ce n'est pas sa politique qui en a le mérite, c'est celle du ministère précédent. Elle commence son règne par ôter à ses sujets la liberté que son mari leur avait accordée. Elle la leur rend ensuite. Ils devaient donc autant à Pierre II qu'à elle, et plus encore. Elle soumet son clergé et s'empare de ses biens. Mais ce pauvre clergé lui était soumis par la nature. Le souverain de Russie en est le patriarche

né. Il n'a, de droit, rien à opposer à ses volontés : c'est comme si les évêques de l'état ecclésiastique se révoltaient contre le pape. D'ailleurs, le clergé de Russie, composé de la plus basse et de la plus ignorante espèce de sa nation, malgré ses grands biens, ne peut guère opposer à son patriarche et à son souverain ni son existence personnelle, ni ses lumières, ni ses talents. Pour Catherine, libre de préjugés ainsi que de principes, désirer les biens de son clergé et s'en emparer, était une même chose. Or, vous m'avouerez qu'il ne faut pas un grand génie pour désirer de l'argent dont on a besoin, et pour le prendre quand la chose est aussi facile. Elle peut avoir bien fait; c'est possible; ce n'est pas ce que je nie; mais je ne voudrais pas que Voltaire donnât le même mérite à un acte d'arbitraire qu'à une opération d'administration. Je voudrais surtout que, à chaque pas, il sentît la différence qu'il y a entre un État despotique comme la Russie, qui n'a point de lois, dont aucune partie ne fait corps en particulier, dont aucunes ne sont liées entre elles pour former une force générale, et les autres États de l'Europe, dont chaque partie a une existence propre, et dont toutes les parties liées entre elles par des lois particulières à chaque, générales à toutes, relatives à toutes, forment un tout qui les réunit entre elles, en unissant le souverain à l'État et l'État au souverain. La différence qu'il y a du souverain despotique au monarque, c'est que le premier peut tout en particulier par sa seule volonté, et rien en général, parce qu'il n'agit que sur des parties séparées et dis-

tinctes; l'autre peut tout en général, parce qu'il agit sur un tout dont il ne peut séparer les parties, et voilà pourquoi le despote peut faire des actes, des règlements, mais jamais des lois. C'est au monarque seul qu'il appartient d'en faire. Si le despote veut devenir législateur, qu'il change donc la constitution de son État, qu'il abjure le despotisme, qu'il devienne monarque et il fera des lois. C'est peut-être ce que fera Catherine, et c'est où je l'attends. Il faut les connaître ces lois pour les juger et pour les louer. Je ne serais pas étonnée qu'elle en fît de bonnes. Tant d'écrits peuvent l'éclairer sur cette matière! Il y aurait toujours le mérite du choix dont on devrait lui savoir gré. Mais quelle différence de mérite entre celui qui crée, qui n'a point d'obstacles, rien à combiner, qui peut tout parce qu'il le veut, et celui qui conserve, qui rectifie, qui répare une machine qu'il perdrait s'il en rompait un seul ressort. Le premier, pour parler vulgairement, taille en plein drap; l'autre, habile architecte, soutient, défend contre l'injure du temps, répare, consolide, embellit un vieux bâtiment auquel il est attaché, et sous la ruine duquel il serait écrasé : voilà l'administration. Comment Voltaire ne sentirait-il pas cette différence? Sa Catherine va faire le tour de son empire; il aime tout ce qui est grand!... Oui; cela est bon, si le tour de son empire ne se réduit pas seulement à être un grand voyage. Il faut attendre ce qu'elle en rapportera avant de commencer à la louer de cette entreprise. Qu'a-t-elle fait d'ailleurs pour son État? Quelques fondations d'hôpitaux d'enfants trou-

vés, quelques prix distribués aux académies! Elle a fait un roi, mais elle lui fait à présent la guerre; et, comme vous dites fort bien, elle *prêche la tolérance* avec 50,000 hommes. Oh! la bonne éloquence! Voltaire n'a rien dit de si plaisant! Elle veut peut-être occuper sa nation d'un grand objet pour détourner ses yeux de dessus elle, et elle a raison, car sa nation ne verrait que ses crimes atroces et ses prostitutions infâmes. La bonne, la douce Catherine, souffre que ses amants immolent à leur barbarie les rivaux de leur ambition... je ne puis dire de leur amour, car je ne crois pas ces galants bien délicats. Quoi qu'il en soit, elle a fait le roi de Pologne par vanité (car il n'y avait plus d'amour), quand personne ne s'y opposait, et elle le détruit aujourd'hui que personne aussi ne s'y oppose, par légèreté, et pour servir la haine d'un de ses amants nouveaux contre Poniatowski. Est-ce là ce que Voltaire appelle de la conduite et de la grandeur? Est-ce au moins de la suite, de la conséquence, de la décence? Mais, dit Voltaire, elle protége les lettres, elle attire chez elle les sciences et les arts. Tout cela est affaire de luxe et de mode dans le siècle où nous sommes. Ce fastueux jargon est le produit de la vanité, et non des principes et des réflexions. Plus on est caillette et plus à présent on a de philosophie, de lettres, de petites connaissances, d'universalités superficielles, de petits talents, de grands ridicules!... On sait tout, on parle de tout, on brouille tout, on ne connaît rien, on se rengorge et on a du mérite. Mais l'impératrice de Russie a un autre objet en protégeant

les lettres, elle a eu l'esprit de sentir qu'elle avait besoin de la protection des gens de lettres. Elle s'est flattée que leurs bas éloges couvriraient aux yeux de la postérité les forfaits dont elle a étonné l'univers et révolté l'humanité; elle s'est trompée, je le sens à mon cœur. Ce n'est plus le temps où de telles aventures peuvent être ensevelies dans la nuit de l'oubli. La vérité et les mœurs parlent au cœur de tous les hommes, et le coupable, quel qu'il soit, y trouve son juste châtiment.

Tel est cependant le nœud qui lie Catherine aux gens de lettres et les gens de lettres à Catherine. Flattés, cajolés, caressés par elle, ils sont vains de la protection qu'ils lui accordent, dupes des coquetteries qu'elle leur prodigue. Ces gens qui se disent, qui se croient les instituteurs des maîtres du monde, s'abaissent jusqu'à s'enorgueillir de la protection que cette femme criminelle paraît leur accorder, parce qu'elle est sur le trône. Que des écrivains obscurs, vils, bas, mercenaires, lui louent leurs plumes abjectes, je leur pardonne; mais Voltaire! Voltaire, l'honneur et la merveille de son siècle, lui dont les écrits immortaliseront notre langue, et la gloire de la nation qui a produit ce grand homme; lui dont tous les ouvrages ne respirent que la vertu, les mœurs, l'humanité! il souille sa plume de l'éloge de cette femme [1]! Non, j'aimerais mieux être réduite à la con-

[1] La vertueuse et un peu prolixe indignation de la duchesse de Choiseul contre l'impératrice de Russie et son panégyriste, s'arrête en beau chemin. — *Voltaire, dont les ouvrages ne respirent que*

dition la plus vile, supporter les travaux les plus pénibles et les plus humiliants, que de me couvrir de l'opprobre de louer une femme qui détrône son souverain, qui assassine son mari, qui usurpe l'empire de son fils, et je m'estime mille fois plus de l'horreur qu'elle m'inspire que je ne l'estime des éloges que Voltaire même lui donne. Je lui pardonnerais cependant les idées peu réfléchies qu'il jette dans une lettre qui n'est pas faite pour voir le jour; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est ce froid, ce bas, ce détestable panégyrique de sa *Sémiramis*, qu'il imprime, qu'il donne au public!... Il donne le modèle et l'exemple, et, à la honte du siècle, il ne sera que trop suivi. On loue Catherine, et personne ne nous parle d'un simple citoyen qui, avec sa seule fortune, a fait dans sa petite patrie des choses qui illustreraient le règne du souverain du plus grand empire! Ce citoyen est le marquis Ginori, homme de qualité de Toscane, ayant de grandes richesses, qu'il a toutes employées au bien de sa patrie et de l'humanité. Il étendait ses correspondances dans tout le monde connu, pour donner à la Toscane les productions de chaque climat. L'eau, la terre et l'air sont peuplés de poissons, d'oiseaux, d'animaux

la vertu et les mœurs! Il semble que, lorsque le chantre de la Pucelle, après avoir ridiculisé la gloire de Jeanne d'Arc, se fit l'apologiste de Catherine, il n'avait pas attendu à ce jour pour souiller sa gloire. Cette lettre, du reste, malgré son verbiage, est curieuse comme symptôme de cette fermentation d'idées générales qui agitait alors toutes les têtes. Les sentiments les plus naturels avaient quelque chose de déclamateur.

qui y étaient inconnus avant lui, et qui tous portent son nom et perpétueront sa mémoire. Il a établi des fabriques de toutes espèces, entre autres, une de porcelaine, une manufacture de camelot, avec des chèvres qu'il a fait venir d'Angorce et des gens du pays qui savent filer cette espèce de poil; et cette manufacture fait à présent une branche de commerce très-considérable pour la Toscane. Ce n'est pas tout : il a bâti le port et la ville de Cécina; il a peuplé cette ville et huit à dix lieues du pays qui l'environnent, absolument incultes, entièrement inhabitées avant lui, de plus de 10,000 habitants. Il n'est pas à présent de plus riche territoire dans les États du grand-duc. Il était gouverneur de Livourne, et dans toute l'étendue de sa juridiction, pas un bras n'était oisif, pas une bouche inutile. Tous, jusqu'aux enfants, y étaient employés; tous avaient des talents, exerçaient un art et un art utile, étaient heureux et le bénissaient. Il est à remarquer que toutes ces grandes entreprises avaient été conduites avec tant de sagesse et d'économie, qu'il est mort avec le même bien qu'il avait reçu de ses parents, sans l'avoir augmenté ni diminué en rien. Sa mort fut une calamité publique. Il mourut d'apoplexie. Il respirait encore; un charlatan s'avise de conseiller de le frotter avec du sang humain; alors, sans attendre le succès de la proposition, tous ses domestiques s'empressent, se disputent l'honneur de lui donner leur sang, et plusieurs, avant qu'on ait pu les prévenir, le font couler pour leur maître. Les pompes funèbres sont défendues en Toscane, et l'exception de cette loi est demandée par le

cri général en faveur du marquis Ginori. Mais elle est refusée, et 20,000 citoyens accompagnent son convoi : leurs larmes et leurs sanglots en sont la pompe et son oraison funèbre. Ces citoyens lui dressent un tombeau : un million est fourni par les seuls habitants de Livourne pour cet objet. Les commerçants de toutes les nations, de toutes les sectes, y contribuent avec un égal empressement, et l'on travaille encore à ce monument. Il avait laissé six filles, elles furent toutes mariées dans l'année de sa mort, et recherchées par toute l'Italie. Voilà, voilà la véritable gloire, celle qui embrase le cœur et l'imagination, et il en reçut le digne prix. Mais on nous parle de Catherine, et le marquis Ginori nous est inconnu !

Je vous envoie, ma chère enfant, la lettre de M. Walpole, puisque vous le voulez ; vous n'y verrez que des louanges ; il me parle toujours comme à une femme et à une femme de ministre. J'espère qu'il changera de ton quand nous nous connaîtrons. Il finit par me recommander Rousseau. La compassion l'égare ; c'est une surprise de son amour-propre. Que puis-je pour Rousseau ? Des secours d'argent, ou ma protection pour les petites maisons ? Mais il est à présent hors de France et à l'abri de mes secours. Le protéger dans sa gloire m'aurait paru un acte de vanité, le protéger dans sa folie serait un acte de folie. Mais Rousseau n'est pas plus fou qu'il n'était alors, et n'était pas moins fou alors qu'il ne l'est à présent. Son exorbitante vanité a toujours tourné sa tête. Il veut qu'on parle de lui, il veut être célèbre à quelque prix que ce

soit ; il aurait brûlé le temple d'Éphèse. Je ne serais pas étonnée qu'il finît par se faire prophète, qu'il courût les villages, qu'il assemblât le peuple, qu'il fît des miracles, qu'il finît par être pendu, et.....

Adieu, ma chère enfant, je vous prie très-instamment de ne montrer ma lettre à personne.

Quand je dis que l'impératrice de Russie n'a fait rendre à Pierre II aucun des devoirs dus à son rang, ce n'est pas que la cérémonie du baise-main n'ait eu lieu après sa mort, mais seulement pour la constater, et même la mort violente ; car on dit que tous les symptômes en étaient marqués sur son cadavre. Son ambassadeur n'a point pris son deuil ici. Je crois que l'on n'a fait part que de l'avénement de Catherine et non de la mort de Pierre, et, dans son manifeste, elle l'appelle *son prochain ;* pour son fils, il n'en est pas plus question que s'il n'existait pas.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce jeudi 18 juin 1767.

Mettez vos mains devant votre visage, chère grand'-maman, pour vous garantir des coups d'encensoir. Je n'entends rien aux tournures. Il faut que je vous dise le plus grossièrement et le plus maussadement que votre esprit est grand, juste et profond. Vous vous contentez de n'être connue parfaitement que de moi ; ja-

mais il n'y aura d'exemple d'une telle humilité. Votre lettre devrait être rendue publique : l'admirable Catherine de Voltaire deviendrait catin des rues. Mais dites-moi donc quand vivait ce marquis de Ginori ? Où avez-vous appris tout ce que vous rapportez de lui ? Sa vie est-elle imprimée ? Je la voudrais lire. Mais il ne saurait être mieux loué qu'il l'est par vous.

Je ne montrerai votre lettre à personne, puisque vous me l'ordonnez, excepté à l'ami d'outre-mer. Je ne suis pas mécontente de la lettre qu'il vous a écrite. L'article de Jean-Jacques est fort bien. Ce Jean-Jacques est ici visiblement caché ; il y trouve des protecteurs. Je vous conterai tout cela à votre retour ; mais ce retour, quand arrivera-t-il ?

Adieu, chère grand'maman, mes expressions ne rendent point mes sentiments ; mes organes sont si faibles que je suis toujours honteuse en relisant ce que j'écris. Je n'ai de la force que par éclairs : la vieillesse augmente cet inconvénient. Mais je vous aime de toutes les facultés de mon âme. Je suis bien fâchée qu'elle ne soit pas plus digne de vous.

Dites à l'abbé, je vous prie, que j'ai fait raccommoder le livre que M. Walpole lui envoie et qu'il est actuellement très-bien conditionné.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 21 juin 1767.

Depuis que j'ai reçu votre lettre, mon cher abbé, je vous sais bien plus mauvais gré de votre paresse. Je regrette le plaisir que vous m'auriez procuré, et je vois qu'il ne vous aurait rien coûté de m'écrire souvent. Vous avez la facilité de style qui est le charme des lettres; vous possédez cette même facilité dans la conversation, et vous entrez pour beaucoup dans la récapitulation que je fais des bonheurs de la grand'maman. Elle jouit, ainsi que vous, du vrai bonheur de la vie, l'amitié ; vous en avez l'un pour l'autre ; vous en avez la réalité et moi la spéculation : toute spéculation a le pouvoir de me faire supporter les maux les plus réels. Quel charme ce serait pour moi que d'être dans un coin du cabinet, d'entendre la grand'maman chanter des scènes d'opéra, de reprendre ses cadences, qui certainement sont trop longues, de m'étonner de mon érudition ! Je vous en avertis, l'abbé, défiez-vous-en ! jetez-lui quelquefois de l'eau bénite. Si elle n'était qu'une femme, et une femme de trente ans, pourrait-elle savoir tout ce qu'elle sait? Mais elle est sensible, c'est ce qui me rassure : ce n'est pas un attribut des purs esprits.

Vous a-t-elle lu sa grande lettre? C'est le plus bel ouvrage qui ait jamais été fait. Vous l'avez lue ; il serait par trop singulier qu'elle ne vous l'eût pas com-

muniquée. Mais cette grand'maman est si singulière, que je ne répondrais pas que vous l'eussiez vue. Quoi qu'il en soit, vous la lirez ou la relirez. Je vais vous transcrire ce que M. Walpole m'écrivit, il y a quelques jours sur le même sujet : « Voltaire me fait horreur » avec sa Catherine. Le beau sujet de badinage que » l'assassinat d'un mari et l'usurpation de son trône ! » Il n'est pas mal, dit-il, qu'on ait une faute à répa- » rer. Et comment répare-t-on un meurtre ? Est-ce en » retenant des poëtes à ses gages ? en payant des his- » toriens mercenaires et en soudoyant des philosophes » ridicules à mille lieues de son pays ? Ce sont ces âmes » viles qui chantent un Auguste et se taisent sur ses » proscriptions. L'ambition fait commettre des crimes » et l'avarice les canonise. »

Voyez, mon cher abbé, quelles sont mes correspondances ; car vous et l'ami d'outre-mer êtes dignes de la grand'maman ; mais moi je ne le suis pas. Je ne suis qu'une chrysalide dont il ne sort qu'un papillon. Je sens toute ma faiblesse, ma puérilité, le peu de tenue qu'il y a dans mes idées, non par légèreté de caractère, mais par faiblesse d'organe et petitesse d'esprit. Cependant, je ne me donne pas moins les airs d'être choquée de la bêtise et de la sottise de tout ce qui m'environne. Oh ! que j'aimerais à être au Tabor de Chanteloup ; c'est là où je verrais la grand'maman dans toute sa gloire : vous seriez à sa droite, l'outre-mer à sa gauche, et moi je serais au bas de la montagne, où je bâtirais une tente ! Voilà jusqu'où s'étend mon érudition. Mais pour les Tertullien, les Jérôme,

les Augustin, les Luther, les Calvin, etc., etc., je ne sais rien de tous ces gens-là. Je connais un peu saint Paul et je n'ai pas de goût pour lui. Dites-moi quand je pourrai voir la grand'maman, et pourquoi faut-il qu'elle ait ses gens pour nous donner à souper chez elle? Est-ce qu'une poularde ne nous suffirait pas? Les lieux où l'on est font bien quelque chose; jamais je n'ai été si contente que dans son petit appartement. Parlez en faveur de la poularde et puis laissez-la décider et m'informez de sa volonté.

Adieu, l'abbé, je suis toute stupide; je ne me porte pas bien; mandez-moi quand vous reviendrez.

J'ai oublié de prier la grand'maman de ne point laisser prendre de copie de la lettre de Voltaire : elle est la seule personne à qui je l'ai confiée; je n'en ai envoyé qu'un petit extrait à M. Walpole.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, 11 juillet 1767.

Pourquoi donc dites-vous toujours que vous n'avez point d'esprit, point de force et que vous n'avez que des éclairs? Croyez que la tendresse maternelle ne fascine pas mes yeux à votre égard, que je vous juge comme si je n'étais pas votre grand'mère : bien plus! comme si vous ne m'aimiez pas; et je trouve qu'il est impossible

d'avoir plus d'esprit, de l'avoir plus continu, plus facile, plus à la main, d'avoir plus d'imagination, de feu, de force et de grâce que vous en avez. Qui dit force et grâce, dit la même chose; car c'est la force qui donne la facilité et la facilité qui donne l'à-propos, la précision, la proportion. C'est tout cela qui fait la grâce, tandis que la faiblesse produit les efforts, l'antipode de la grâce; c'est ce que ma faiblesse me fait éprouver. J'ai été ravie de m'être rencontrée pour le sentiment avec M. de Walpole. Mais quelle différence pour l'expression! il dit en six lignes ce que je dis en six pages, et, par conséquent, il le dit bien et moi très-mal; c'est le charme du mot propre, ce mot propre que j'aime tant et que je ne trouve jamais!...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 17 juillet 1767.

J'appris il y a quelques jours que l'on avait supprimé les appointements des officiers généraux employés, ce qui faisait perdre au chevalier d'Aulan douze mille francs par an, qui, joints aux mille écus qu'on lui retient pour la veuve de son prédécesseur, fait qu'il n'aurait plus que neuf mille francs, et se trouverait avoir pris un bien mauvais parti en remettant au roi la lieutenance de Lille, qui lui en valait dix-huit,

pour le gouvernement de l'île de Ré, qui ne lui en vaut que douze, et même que neuf, vu la retenue des mille écus. Je crus devoir lui rendre de bons offices, et ma première pensée, vous croyez bien, fut de m'adresser à vous. Et puis, je fis réflexion que c'était vous causer de l'importunité; que, supposé qu'il ne convînt pas à M. de Choiseul d'accorder des dédommagements aux officiers dans ces circonstances, je ne devais pas vous faire demander ce qu'il ne serait pas possible d'obtenir. Je me suis donc exposée témérairement. J'écrivis mardi dernier à M. le duc de Choiseul, et j'en reçus hier matin la plus charmante réponse. Je vous l'envoie, et je veux, s'il vous plaît, que la vôtre soit de me la renvoyer sans que vous y joigniez une seule syllabe. Je vous demande seulement pour grâce de marquer votre reconnaissance; car c'est bien certainement à vous que je dois tant de marques de bonté, et c'est ce qui me les rend plus chères. Je trouve un plaisir extrême à pouvoir être une occasion pour votre époux de vous donner des marques de l'empressement qu'il a de vous être agréable.

Le grand abbé, que je vis hier, me dit que vous étiez enrhumée; il en est inquiet, et il m'a communiqué son inquiétude. Vous savez que je vous crois un ange. Eh! pourquoi donc vous êtes-vous avisée de prendre un corps?... Je conviens que vous n'en pouviez pas choisir un plus joli. Si vous étiez logée dans celui de madame de Mazarin, vous causeriez moins d'inquiétude. Si cette transmigration pouvait se faire, il serait curieux de voir le parti que votre *célestité* tirerait

de son épaisse *térasticité*... Me conseillez-vous de chercher ces mots dans le dictionnaire de l'Académie?...

Je soupai hier avec M. de *Montigny-Trudaine*[1]. Il me demanda si vous étiez contente des soins et de l'empressement qu'il avait pour les choses qui pouvaient vous être agréables. Je fus prise un peu au dépourvu. Je suis comme feu Nolé : je n'ai pas de monde, c'est-à-dire pas de présence d'esprit, pas d'à-propos. Je lui dis seulement que nous avions parlé plusieurs fois de lui, que vous l'estimiez infiniment. Il enfila votre éloge, me dit tout le bien que vous faisiez à Chanteloup, me parla de vos manufactures, et puis des ouvriers qu'il vous avait envoyés, qu'ils étaient excellents..., etc. Quand vous le verrez, rendez-lui témoignage de tout le bien que je vous ai dit de lui; faites-lui connaître que vous l'estimez. Vous l'estimeriez beaucoup, en effet, si vous le connaissiez. C'est un

[1] Cette famille a laissé une réputation de probité qui l'honore, Le régent disait au père de celui dont il s'agit ici, prévôt des marchands à l'époque du système de Law, et disgracié pour avoir refusé de se prêter à quelque opération sur les rentes qu'il croyait contraire aux intérêts de la ville : « Je vous ôte de votre place parce que vous êtes trop honnête homme... » Son fils et son petit-fils dirigèrent habilement l'administration des ponts et chaussées. Ce dernier, appelé à succéder à son père dans le conseil des finances et du commerce, pria le roi de lui permettre de ne pas toucher les appointements de sa place. « Pour la rareté du fait, je ne veux pas vous refuser, » lui répondit Louis XV. Il laissa deux fils, qui montèrent sur l'échafaud, avec André Chénier, le 8 thermidor, la veille du jour où l'échafaud allait enfin disparaître. Le plus jeune, en quittant sa prison, dessina sur le mur une plante avec cette légende : « *Fructus matura tulissem!...* »

homme bon, vrai et simple, fort occupé de faire le bien, point ambitieux, et qui, à ce qu'on dit, a beaucoup de capacité. Je vous ai dit que je lui avais de l'obligation. C'est le moyen de m'acquitter envers lui, si vous voulez bien lui faire entendre que vous lui en savez gré, et que vous partagez ma reconnaissance.

Je ne crois pas vous avoir mandé que je reçus dimanche dernier une lettre d'Angleterre, datée du 7, qui annonçait le retour dans peu de jours. C'étaient les derniers mots de la lettre; mais, plusieurs lignes auparavant, on me parlait d'un petit accès de goutte qui n'avait pas eu de suites, et qui cependant ne laisse pas de m'inquiéter par le souvenir des accidents de l'année dernière, lorsque cette goutte se jeta sur l'estomac et le conduisit à deux doigts de la mort.

Conservez-vous bien, chère grand'maman, vous êtes un Titus femelle, les délices du monde, l'existence du petit oncle, du grand abbé, et par-dessus tout de la petite-fille.

J'ai reçu une lettre de Voltaire[1] dont vous seriez bien mécontente. Cependant il ne me parle plus de la czarine. Mais il ne cesse de s'attendrir sur les malheurs de mon état, et il ne tient pas à lui d'en augmenter l'horreur par l'excès de sa compassion. On est toujours maladroit en feignant les sentiments qu'on n'a pas.

[1] On ne retrouve pas à cette date, dans la correspondance de Voltaire, de lettre adressée par lui à madame du Deffand.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Compiègne, ce 18 juillet 1767.

Pardonnez-moi, ma chère enfant, je vous répondrai, car je ne suis plus dans mon lit, parce que je ne suis plus enrhumée, et je peux écrire quand je ne suis pas dans mon lit; et quand je peux écrire, c'est à vous que j'écris de préférence. Cela explique pourquoi je réponds à celle-ci malgré votre défense. Quoique j'aie beaucoup gardé le lit, cela ne m'a pas empêchée de faire tout ce que j'aurais fait si je n'y avais pas été. J'ai soupé lundi et mardi chez le roi; j'ai donné à souper tous les autres jours. J'ai dîné hier et aujourd'hui avec cent et tant de personnes, j'en ferai autant demain, puis j'irai à la revue. Mais on m'annonce M. le duc d'Yorck[1]. Oh! l'impatientante chose! je ne peux pas vous écrire davantage que si j'étais encore dans mon lit. Vous saurez pourtant, avant que je finisse, que je suis enchantée de la façon dont vous êtes avec M. de Choiseul. J'aime M. de Montigny à la folie; je ne vous en ai pas parlé, parce que je ne parle pas de mes affaires. Mais je voudrais qu'il pût lui revenir de toutes parts combien je suis sensible à toutes ses honnêtetés pour moi.

Je ne puis souffrir la lettre de Voltaire sur ce que

[1] Edouard, duc d'Yorck, frère de Georges III. Il mourut l'année suivante.

vous m'en dites. Je me fais plaisir de revoir l'ami d'outre-mer.

Adieu, adieu, ma chère enfant. Oh ! l'insupportable chose que la vie d'ici !...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 27 juillet 1767.

Vous devez avoir M. de Guerchy; on le regrette beaucoup là-bas et l'on me renvoie à lui pour être bien informée des causes qui font retarder le retour. Je ne les apprendrai de longtemps par lui, il ne quittera pas sitôt Compiègne.

Nous avons appris ici la gloire et l'éclat qui environnent madame de Ségur. Ah ! chère grand'maman, le pays que vous habitez est plein de chimères et d'illusions. Rien n'est apprécié à sa valeur, le verre y est pris pour diamant, le clinquant pour l'or, etc., etc. Je vous vois toute seule dans votre niche, regardant avec pitié les faux dieux et les idolâtres, et distinguant les vrais fidèles. Je reçus hier une lettre de M. de Montigny; je vous le garantis du nombre des vrais croyants. Il est enchanté de vous et m'a dit toutes vos bontés pour moi. Mais je vous ai remerciée une fois pour toutes, pour le passé, le présent et l'avenir.

Savez-vous que le petit oncle m'a fait une seconde visite, et qu'il m'en fera une troisième avant de vous

aller trouver? Si ce n'était pas me donner des airs, je dirais qu'il est du dernier bien avec moi; mais s'il s'avise de vous enlever pour Tergny, il cessera d'être bien. Le grand-abbé a lu la *Chanteloupade*[1] à madame de Jonsac et au président; ils en ont été charmés, et moi encore plus contente qu'à la première lecture.

Ah! mon Dieu, quand me retrouverai-je entre vous, l'abbé et le petit oncle? C'est là où je suis dans toute ma gloire. Je n'y sauve personne de la potence, si ce n'est moi; car loin de vous, je suis souvent prête à me pendre.

Pourquoi ne diriez-vous pas un mot de moi à madame de Mirepoix? Elle est radicalement refroidie pour moi. Il n'y a que vous qui puissiez, en remuant les cendres de notre défunte union, y faire retrouver encore quelques étincelles.

Et votre duc d'Yorck? On en fait ici de bons contes. Je n'aime pas que les Français se moquent des Anglais.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Compiègne, ce 25 août 1767.

J'ai mandé ce matin à madame de Choiseul, ma chère enfant, que je voudrais souper chez vous ou

[1] Le titre porte la *Chanteloupée*. Ce petit poëme a été imprimé.

chez le président, vendredi. Faites-moi savoir vos intentions. Si nous pouvions avoir M. de Walpole, cela serait charmant. M. de Stanley me dit à tous moments, en dandinant, nasillant et se tordant le cou : *Je sais que M. de Walpole est une de vos nouvelles conquêtes.* Oui, monsieur, je l'espère, je le désire au moins !..

Je mandais aussi ce matin à madame de Choiseul que nous souperions samedi chez M. de Souza; mais cela ne se peut pas, parce qu'il faut que j'aille à Chantilly, où je ne suis pas retournée depuis le voyage du roi, et que je n'ai que ce jour-là pour y aller. Je l'ai fait dire à M. de Souza; faites-le savoir, je vous prie, à madame de Choiseul. Je resterai à Chantilly jusqu'à lundi. Lundi je soupe chez l'ambassadeur de Malte, avec M. de Choiseul; mardi, le souper du roi, chez M. de Soubise; mercredi, je ne sais si ce n'est pas à Choisy; mais vendredi je vous verrai et je serai peut-être plus savante, et nous ferons nos arrangements en conséquence.

Vraiment, oui, ma chère enfant, vous avez totalement oublié ce que vous me mandiez sur l'idolâtrie qu'on avait pour madame de Ségur, à quoi je répondais. Je vous mandais qu'elle augmentait. On disait qu'elle allait souper dans les cabinets. Ces dames en étaient enchantées, parce que ce sont elles qui la protégent, et elles avaient beaucoup de vanité du succès de leur protection. C'est sur quoi je vous mandais qu'il n'y avait pas de sentiment qui égarât plus que la vanité, d'abord parce que ce n'est pas un sentiment. Mais je ne veux pas revenir sur cette discussion. Ce

qu'il y a de certain, c'est que, fût-ce ou non leur projet, de faire souper madame de Ségur dans les cabinets, c'est-à-dire les jours où il n'y a que nous, si elle y eût été admise, elles auraient été les premières à s'en repentir; non pour madame de Ségur, mais parce que c'eût été un exemple d'innovation dont on aurait amplement profité, ce qui aurait fort rabattu de leurs avantages. Elles ne voient pas que toute leur force consiste à être un frein, et ce n'est pas d'elles qu'on doit apprendre à l'enfreindre. Ces dames ont beaucoup d'esprit, mais elles ont moins de prudence et de politique; elles ne savent pas qu'où on ne peut pas être mieux, il ne faut pas changer, que souvent il n'est pas de la sagesse d'entreprendre, et que tout son emploi consiste souvent à empêcher. Cela me rappelle ce que je disais dans ma jeunesse : *Où en serait le monde sans les fous?* Il n'y a qu'eux qui aient opéré dans tous les genres; nous leur devons notre existence. Je disais encore, il y a quelque temps (ma chère enfant, n'êtes-vous pas tentée de dire comme Fontenelle à M. d'Aube sur ses je disais? *Ah! vous disiez,* puis il se rendormait); je disais donc, il y a quelque temps, à un ministre, *que le principal emploi de la sagesse et de la bonté se réduisait à empêcher le mal.* Ce n'est pas à dire pour cela que ce soient des vertus passives. Assurément, elles ont bien encore de quoi s'exercer. Vous devez trouver tout simple que je vous parle de ce que je disais dans ma jeunesse : c'est le métier d'une vieille grand'mère de rabâcher, et quand on ne pense plus, il faut bien dire

ce qu'on pensait. C'est l'état où je me trouve. Celui de mon cœur n'est pas de même, il est toujours animé du plus tendre sentiment pour sa chère enfant.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Fontainebleau, ce 24 octobre 1767.

Vous m'expliquerez apparemment lundi l'*à propos de botte* qui a fait venir madame de Forcalquier[1] ici. Nous étions assez joliment ensemble, en avez-vous ouï parler? M. de Choiseul veut souper avec vous, mardi, dans le petit appartement. Je vous ai promise, et ne sachant point si je pourrais vous écrire aujourd'hui, je vous ai fait prier, ce qui vous aura paru bien cérémonieux. Il n'y a pas de mal à cela. Je me suis si bien persuadé que vous êtes ma petite-fille qu'il me semble que je

[1] Madame de Forcalquier, née Carbonnel de Canisy. Elle avait d'abord été mariée au duc d'Antin, fils de la comtesse de Toulouse. Il paraît qu'elle fit mauvais ménage avec son second mari, Louis Bufile de Brancas, comte de Forcalquier, qui, un jour, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. Elle voulut lui faire un procès, consulta deux ou trois avocats, qui lui dirent qu'elle ne pouvait que perdre sa cause, n'ayant aucun témoin de la violence dont elle se plaignait. Rentrée chez elle, elle va droit au cabinet de son mari et lui rend ce qu'elle avait reçu en lui disant : « Tenez, monsieur, voilà votre soufflet ; je n'en peux rien faire. » Dans les lettres à Walpole, madame du Deffand désigne madame de Forcalquier sous le nom de la *Bellissima*.

vous manque à tout moment de respect. Il est bon pour la décence publique de rappeler quelquefois que je n'ai de droits que ceux que me donne votre indulgence. M. Walpole m'a écrit une lettre charmante où il m'appelle aussi sa grand'maman, parce qu'il est votre mari. Je vous l'envoie pour que vous en ayez aussi le plaisir. Vous me la rendrez lundi, afin que j'y réponde. Il me semble qu'il commence réellement à se mettre à son aise avec moi. C'est comme cela que je l'aime; pour cette fois, j'en suis très-contente. Vous avez été bien fâchée de son départ, et j'ai beaucoup plus *senti* votre peine que je ne l'ai *sue*[1], j'ai peur que l'abbé ne vous l'ait pas assez dit.

Ne dites pas à madame de La Vallière que vous souperez chez moi, parce que, comme M. de Choiseul ne me l'a pas nommée, je ne l'ai pas priée.

Adieu, ma chère enfant, à lundi toutes choses nouvelles. Je serai charmée de vous voir et charmée de n'être plus ici. Ainsi, je l'espère, vous me trouverez la grâce du plaisir, qui en est une certaine pour tout le monde, même pour M. de Bukeley, s'il a jamais eu du plaisir.

[1] Madame du Deffand avait dit un jour à madame de Choiseul : « Vous *savez* que vous m'aimez; mais vous ne le *sentez* pas. »

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS A LA DUCHESSE DE CHOISEUL[1]

Marseille, ce 26 janvier 1768.

Vous qui montez si bien à cheval, madame la duchesse, pourquoi ne venez-vous jamais vous promener en Languedoc ou en Provence? Vous y trouveriez un air pur, un ciel serein et de beaux jours tout faits, au lieu que vous êtes accoutumée à les faire vous-même où vous êtes.

C'est réellement un grand plaisir en hiver que de marcher vers le Midi. Il semble que la nature qu'on a laissée morte dans le pays qu'on quitte, se réveille de moment en moment; à chaque pas que vous faites, elle a fait un progrès; chaque heure de marche est un jour de gagné; le printemps a l'air de venir à votre rencontre. Hier vous marchiez sur les glaces, aujourd'hui vous marchez sur les fleurs; mais, aussi, peut-être que demain elles seront flétries, car ici le soleil a bientôt dévoré ses enfants.

Une chose dont je n'avais point encore pris d'idée, c'est le commerce, et surtout le spectacle du commerce. Je trouve qu'il est assez intéressant de voir autour d'un bassin d'eau salée des habitants et des productions de toutes les parties du monde. C'est une belle chose que cette foule innombrable et agissante d'hommes de toutes les couleurs, de toutes les figures

[1] Lettre communiquée par elle à madame du Deffand.

et sous toutes sortes d'habits, qui paraissent tous occupés de quelque chose d'important et de raisonnable. Il est vrai que c'est l'intérêt qui les pousse; mais c'est la bonne foi qui les soutient. Le calcul a fait dans le commerce ce qu'il aurait dû faire dans la société : il a lié l'intérêt d'un homme à l'intérêt d'un autre, et le particulier au général. C'est une belle ville que *Marrrsaigle*, comme disent le *gros* duc de Lauzun et le *petit* abbé Barthélemy; mais ses environs sont encore plus beaux; la terre disparaît sous les maisons et la mer sous les vaisseaux. L'homme est peut-être un peu fat quand il se croit le roi de la nature, mais ici la vanité lui est un peu permise; car il joue un grand rôle sur terre et sur mer. L'homme quadrupède et l'homme poisson sont plus puissants que l'éléphant et la baleine.

De Marseille je vais en Corse. J'ai toujours eu la fantaisie des révolutions [1]; je serai bien aise de voir un pauvre peuple secouer un horrible joug. Je me fais une grande idée de Paoli, de ses vertus, de ses talents. Un homme qui a tout fait sans moyens, qui a résisté à des maîtres plus puissants que lui, qui a policé ses compatriotes, indomptables jusqu'alors, qui n'a employé son autorité qu'à assurer la liberté de sa nation, me paraît un digne successeur des Romains, et des Romains de la grande espèce.

Voilà bien des choses, madame la duchesse. Je ne

[1] Cette fantaisie ne fut que trop satisfaite et lui avait bien passé à la fin de sa vie.

sais ce qui m'inspire la confiance de vous dire tout ce qui me passe par la tête. Je devrais peut-être vous craindre, je ne peux que vous respecter et vous aimer; et ces deux mots-là ne sont point des lieux communs comme on vous en dit quelquefois.

Il serait bien beau à vous de me faire donner de vos nouvelles en Corse, chez M. de Marbeuf. J'ai fait ce que j'ai pu, mais inutilement, pour en avoir par M. d'Esthérazy, que j'avais chargé de me mettre à vos pieds. C'est ce que je fais actuellement et ce que je ferai avec bien du plaisir à mon retour à Paris.

Monsieur l'abbé Barthélemy, voudrez-vous bien vous ressouvenir de moi auprès de M. de Choiseul, de M. de Thiers et de vous.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 9 mai 1768.

Je voudrais, chère grand'maman, vous peindre, ainsi qu'au grand abbé, quelle fut ma surprise quand, hier matin, on m'apporta sur mon lit un grand sac de votre part. Je me hâte de l'ouvrir, j'y fourre la main, j'y trouve des petits pois, les premiers que j'eusse vus, et puis un vase ; quel peut-il être? Je le tire bien vite : c'est un pot de chambre, mais d'une beauté, d'une magnificence que mes gens, tout d'une voix, disent qu'il en fallait faire une saucière. Après les excla-

mations vinrent les informations. « Qui est-ce qui a apporté ce sac? — Un homme de la livrée de madame la duchesse. — Qu'a-t-il dit? — Que le courrier qui arrivait de Charenton le lui avait remis pour me l'apporter. » Je demeure étonnée, et je ne comprends pas comment il n'y a pas un mot d'écrit. Une demi-heure après, mon étonnement cesse : le domestique revient sur ses pas, m'apporte une lettre du grand abbé, et fait mille excuses de ce qu'il l'avait oubliée. Ah! vraiment, elle n'était pas faite pour l'être, et je dirai à l'abbé ce que j'en pense. Pour vous, premièrement, vous êtes mon unique pensée, vous faites le bonheur et le tourment de ma vie. Le bonheur n'a pas besoin d'explication; le tourment, c'est d'être séparée de vous, de ce qu'il me reste si peu de jours à vous dévouer, de ce que jamais je ne pourrai vous faire connaître quelle est ma reconnaissance, ma tendresse, etc., etc.

Le pot de chambre a été en représentation hier toute la soirée, et fit l'admiration de tout le monde. Les pois, dont il y avait une grande casserole toute pleine, furent mangés sans qu'il en restât un seul. Je portai votre santé et on exigea que je vous nommerais tous ceux qui l'avaient célébrée : j'en fis serment; il faut tenir sa parole : Mesdames de La Vallière[1], de Va-

[1] Françoise de Crussol, sœur du duc d'Uzès. C'est à elle que madame d'Houdetot adressa le quatrain suivant :

La nature prudente et sage
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu répéter.

lentinois, Valbelle et Sanadon [1]; MM. de Sardaigne, de Suède, de Saulx, Pont de Veyle, de Listenay [2], etc. Je vous fais grâce du reste; j'ai quelque chose de mieux à vous dire. Je reçus hier, presque en même temps que la lettre du grand abbé, un billet du grand-papa, qui m'envoyait la réponse de M. Follard. Je vous fais hommage de tous les bonheurs qui m'arrivent. Les intentions du grand-papa vous sont directement personnelles; elles vous prouvent son amitié dans les marques de bonté qu'il me donne. J'ai fait copier son billet; j'y joins ma réponse, que je trouve, telle qu'elle est, sotte, plate, et dont je suis toute honteuse. Mais, si j'étais avec vous, je vous la montrerais, parce qu'il n'y a point de marque de confiance que je ne vous donne, au risque de vous ennuyer; ainsi, je vous l'envoie.

Je fus hier à la première représentation du *Joueur*. J'aurais été bien aise de l'entendre avec vous et avec le grand abbé. Je crois que cette pièce se soutiendra. En sortant de la comédie, j'entendis une femme qui disait : « On est saisi sans être touché. » Cela est vrai; c'est son effet; elle fut beaucoup plus applaudie entre chaque acte qu'elle ne le fut à la fin. C'est que le dernier est le moins bon. Molé y joue admirablement.

[1] Mademoiselle Sanadon était la nièce du père Sanadon, connu par une traduction d'Horace et des poésies latines. Elle avait remplacé auprès de madame du Deffand mademoiselle de Lespinasse.

[2] Le chevalier de Listenay, frère du prince de Beaufremont, et qui en prit le titre après la mort de celui-ci.

Tous les autres acteurs y jouent bien, excepté Préville, dont le rôle est d'un grand fourbe, et comme il ne peut pas se défaire du ton comique, on ne trouve point de rapports dans les choses qu'il dit, avec le ton dont il les dit, et celui qu'il séduit paraît absurde de se laisser séduire.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, mai 1768.

J'avais lu quelquefois, dans des ouvrages imprimés en pays étrangers, que j'étais un savant, et j'en étais fort étonné; mais je n'ai lu que dans votre lettre que je suis un bel esprit. Au nom de Dieu, ne publiez pas cette découverte, qui me ferait des ennemis. J'ai ouï dire à quelqu'un, je crois que c'est moi, que les prétentions et les droits au titre de bel esprit sont un ridicule ou un crime. Si ma vanité m'avait donné une pareille ambition, un autre sentiment m'en aurait bientôt dégoûté. Si j'avais fait des romans, ma place aurait été après celle du chevalier de Mouhy; et si j'avais fait des vers, je serais resté un peu au-dessous de l'abbé Pellegrin. Je n'ai jamais que les idées de tout le monde, et quand j'ai voulu en approfondir quelqu'une, j'ai trouvé qu'elle tenait à d'autres par tant de fils, qu'il m'était impossible de débrouiller toute cette filasse : aussi rien ne me peine tant que de définir un terme. Voyez

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 13 juin 1768.

M. de Choiseul était encore ici, ma chère petite-fille, quand j'ai reçu votre lettre. Mais, hélas! ce n'était pas pour mon bonheur. Jamais votre pauvre grand'maman n'a été si tourmentée. M. de Choiseul a été attaqué, en arrivant, d'un de ses accès de néphrétique, le plus violent qu'il ait encore éprouvé, et qui n'a cessé qu'hier matin, un peu avant son départ. Il a rendu le plus énorme et le plus raboteux gravier, et a retrouvé en un moment la santé, comme s'il n'avait jamais été malade, à la faiblesse près que lui avaient laissée la douleur passée et la diète précédente, de sorte que le jour de son départ a été le plus beau de ceux que j'ai passés avec lui, ce qui ne devait assurément pas être. Il ne s'en est fallu de rien que vous me vissiez arriver avec lui. Le samedi au soir j'avais envoyé un courrier jusqu'à Paris me commander des chevaux sur toute la route; et si M. de Choiseul avait encore souffert, je l'aurais suivi à son insu, car il ne voulait pas que je l'accompagnasse; mais la certitude que j'ai eue qu'il ne souffrait plus m'a retenue ici, où je resterai tant qu'il plaira à Dieu et à mon seigneur et maître. J'ai eu cette nuit un de ses courriers d'Orléans qui m'a donné de très-bonnes nouvelles de sa route, et, ce matin, un autre que j'avais envoyé pour m'en

rapporter de sa nuit. J'en attends un troisième demain, qui me rendra compte de l'arrivée. Ah! ma chère petite-fille, votre grand'maman a été bien malheureuse pendant ces quatre jours! Cependant, il est impossible de souffrir avec autant de douceur et de patience que mon malade; mais il n'en a été que plus attendrissant. A présent que son accident est passé et que je suis hors de toute inquiétude, il ne me reste que le regret de ce qu'il a perdu l'objet et le fruit de son voyage; mais j'aime mille fois mieux avoir été témoin de ses souffrances que de l'avoir su souffrant à soixante lieues de moi; car, quelque diligence que j'eusse faite pour le rejoindre, je serais morte d'inquiétude avant d'arriver.

Il faut que je vous raconte (mais pour vous seule) ce qui s'est passé à cette occasion. Quand j'ai vu M. de Choiseul si malade, je me suis dit : « Si j'étais à soixante lieues de lui, et que j'apprisse qu'il est malade, je serais au désespoir de n'avoir pas de détails sur son état, et, quoique je haïsse[1] madame de Grammont, cela ne doit pas m'empêcher de faire pour elle ce que je voudrais qu'on fît pour moi; et sur cela, je lui ai écrit un billet en ces termes :

« Si j'étais à soixante lieues de M. de Choiseul, et que j'apprisse qu'il a une de ses attaques de colique, je serais inquiète et malheureuse : ainsi, je crois vous devoir, dans cette occasion, l'attention dont je vous aurais de la reconnaissance, si vous daigniez l'avoir

[1] Cette expression n'avait pas dans le langage habituel du temps tout à fait le même degré d'énergie qu'aujourd'hui.

pour moi. » Puis j'entre dans le détail de son état, et je finis par lui dire qu'elle ne doit point être inquiète, puisque je ne le suis pas. En effet, il n'y avait pas sujet de l'être. Ce n'était qu'un sujet de peine et de compassion, et d'attendrissement, dont on connaissait la fin nécessaire et point dangereuse. J'ai continué depuis à lui envoyer des bulletins tous les jours. Mais que croyez-vous qu'elle ait fait?... Elle a envoyé le médecin, ce qui est assez simple ; mais au lieu de me répondre ou de me faire dire un mot de remercîment, elle écrit à M. de Choiseul pour lui reprocher de ce qu'il ne lui a pas écrit par le même courrier que moi ; de sorte que M. de Choiseul m'a grondée. Je me suis contentée de lui répondre devant tout le monde, que je n'avais pas cru que l'inimitié qui était entre madame de Grammont et moi dût m'empêcher de faire pour elle ce que j'aurais voulu qu'elle fît pour moi; et hier, en descendant à Orléans, M. de Choiseul l'a trouvée qui était venue l'y attendre plutôt que d'arriver de suite à Chanteloup. Comment trouvez-vous tout cela? Si vous en entendez parler, je vous prie de me mander ce qu'on vous en dira. Mon mauvais succès ne m'empêchera cependant pas de faire toujours ce que je croirai bien; et si jamais j'ai ce malheur de voir M. de Choiseul aussi souffrant, je me conduirai de même et changerai seulement cette phrase à mon préambule : « Comme j'ignore si vous avez été contente ou mécontente des nouvelles que je me suis crue obligée de vous donner de M. de Choiseul, la dernière fois que j'ai eu le malheur de le voir malade, je con-

tinuerai à faire pour vous ce que je voudrais que l'on fît pour moi en pareille occasion. »

En voilà bien long sur cet article, ma chère enfant; mais je ne vous en fais pas d'excuse, parce que je suis persuadée que cela vous intéresse, à cause de M. de Choiseul que vous aimez, et parce que cela m'occupe grandement. Je doute qu'après tous ces détails il en reste encore quelques-uns à l'abbé à vous donner sur ce triste voyage. Il ne vous enverra certainement pas sa mauvaise plaisanterie; mais il vous la rapportera sûrement...

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 15 juin 1768.

Vous êtes irritée contre moi, madame, car vous m'appelez monsieur l'abbé! Daignez m'entendre et vous verrez que votre colère a tort. Je comptais vous écrire tous les jours pendant que M. le duc de Choiseul serait ici. Il arriva le mercredi. Le soir même il eut un de ses accès de colique, et, le lendemain matin, il nous fit promettre à tous de ne pas en écrire à Paris. La grand'maman nous le répéta plus d'une fois. Le lendemain de son départ, elle me dit qu'elle vous écrivait; voilà l'unique cause de mon silence. J'en ai eu

du regret; mais pouvais-je faire autrement, et méritais-je d'être traité de monsieur l'abbé? Je n'ai pas pu lire à M. le chevalier de Listenay l'article de votre lettre qui le concerne. Il partit hier matin pour les Ormes, et n'en reviendra que vendredi ou samedi. Je lui montrerai votre injustice à son retour. J'ai distribué au petit oncle la petite part que vous lui donnez dans vos reproches. Il m'a dit qu'il était interdit de ses fonctions tout comme moi. Vous devez être contente de ma justification. Si vous ne l'étiez pas, j'en viendrais peut-être aux injures, et, malgré mon respect pour vous, je vous appellerais monsieur l'abbé!

Ce voyage que nous attendions avec tant d'impatience, dont nous nous promettions tant de plaisir, nous a causé bien des chagrins. Votre grand-papa n'est sorti, pendant les quatre jours qu'il a passés ici, qu'une petite fois en carrosse. Il a souffert jour et nuit des douleurs très-vives, sans qu'on s'en aperçût qu'à la sueur de son front, d'une patience et d'une douceur sans exemple dans les souffrances, d'une gaieté charmante au moindre intervalle de repos. Votre grand'-maman a souffert autant que lui; elle l'aurait accompagné dans son voyage si, quatre heures avant son départ, il n'avait pas rendu ce gravier qui nous a tant alarmés. Enfin l'orage a cessé, et nous voilà tranquilles; mais nous avons depuis quinze jours le plus vilain temps du monde. Nous ne pouvons nous promener ni à pied, ni à cheval. J'en suis désolé pour la grand'maman, à qui l'exercice est absolument nécessaire, et qui n'a point encore retiré de son voyage le

fruit qu'elle en avait obtenu les autres années. Elle est très-faible et très-maigre, et, si elle ne se refait pas pendant le séjour qu'elle fera encore à Chanteloup, je redouterai Compiègne, Fontainebleau, Paris et Versailles. C'est un grand malheur qu'elle s'intéresse si fort à la santé de ses amis et si peu à la sienne; mais ne lui en parlez pas, je vous en conjure, parce que nos sermons ne servent qu'à l'importuner, et qu'elle paraît à présent vouloir mettre le temps à profit. Ne vous alarmez pas non plus sur ce que j'ai l'honneur de vous mander; car, au fond, elle n'a aucune indisposition, elle ne tousse point, elle dort et mange passablement bien; il ne lui faudrait que plus de forces pour n'être pas si susceptible de rhumes, ou d'autres incommodités. Elle me charge de vous dire : quoi? Que M. le chevalier de Listenay n'a pas mangé le pot de confitures en chemin. Il craignait d'en être soupçonné, parce qu'elle a toujours oublié de vous en remercier, et moi de vous en parler. Nous les avons mangées à votre santé, ce qui a ajouté un prix à leur bonté naturelle. Le précis historique que j'avais fait des petits pois est si ennuyeux que je bâille en me le rappelant. Je ne sais ce que j'en ai fait, et je n'en regrette point la perte. Mais j'ai les pièces justificatives que j'aurai l'honneur de vous envoyer ou de vous porter.

Recevez, madame, les nouvelles assurances de mon respect et de mon attachement. Ayez la bonté de me marquer au plus tôt vos sentiments à mon égard. Si vous n'êtes plus en colère, je vous aimerai à la folie; si vous

y êtes encore, je.... je vous aimerai de même, mais en vrai quiétiste, et sans espoir de retour.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 17 juin 1768.

Je ne comprends pas, en effet, ma chère petite-fille, quels peuvent avoir été les motifs de prudence de madame de R... qui l'ont déterminée à vous cacher que mon bulletin (ce n'était point une lettre) était adressé à madame de Grammont; car il me semble que cette attention n'était injurieuse ni pour l'une, ni pour l'autre, et il paraît que madame de Grammont ne l'a pas trouvé elle-même, puisqu'elle l'a montré à tout le monde. Mais, dites-moi, n'est-il pas étrange qu'elle l'ait en effet montré à tout le monde et qu'elle ne m'ait seulement pas fait dire : « *Je vous remercie.* » Je lui dois cependant réparation sur le voyage d'Orléans. J'avais écrit qu'elle était venue y attendre son frère plutôt que de pousser jusqu'à Chanteloup, mais j'ai appris au contraire qu'elle n'y était arrivée qu'après lui, et alors cela devient tout simple.

Vous avez beau dire : c'est moins dans cette occasion que dans toute autre que je donnerai à votre dame prudente, le nom de *farine;* car loin d'être insipide, elle vous picottait extrêmement par cette réserve si

mal placée, et celui d'*aspic* lui aurait alors bien mieux convenu, quoique assurément son dessein ne fût pas de vous faire de la peine; car il faut convenir que c'est la meilleure femme du monde, et si elle est quelquefois un peu *farine*, comme vous l'appelez, tant mieux! cela est nécessaire dans la société, et tout serait perdu, s'il n'y en avait pas. Je n'aurais pas été si malheureuse, si j'en avais trouvé un peu plus dans les premières sociétés où j'ai vécu. Mais au lieu de *farine*, je n'ai trouvé que du *levain*.

Je suis charmée que vous ayez approuvé ma conduite, cela me confirme dans l'opinion que j'avais qu'elle était bonne en effet. Mais, malgré cela, je serais bien étonnée si on ne cherchait pas à l'empoisonner, et je vous serai bien obligée de continuer à me dire ce que vous en apprendrez.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A Chanteloup, ce dimanche 17 juin 1768.

Je devais vous écrire hier, madame, j'en étais convenu avec la grand'maman, qui me dit une heure après qu'elle vous avait écrit. J'ai cru que vous aimeriez mieux avoir deux jours de suite de ses nouvelles. Elle me charge de vous renvoyer le billet du grand-papa, et d'y joindre des vers que M. Dupuys lui a fait passer de la part de M. de Voltaire, et qui

contiennent un trait contre M. de la Bléterie[1]. Elle vous prie de ne pas les communiquer, parce qu'elle ne veut pas chagriner l'abbé de la Bléterie, à qui vous savez qu'elle s'intéresse. Voilà, je crois, toutes mes commissions faites. Le mauvais temps continue, il pleut sans cesse, et nous ne pouvons sortir. Vous demanderez ce que nous faisons tout le jour? Croyez-vous qu'avec des caractères aussi bruyants que le petit oncle et M. le chevalier de Listenay, on puisse être embarrassé? Nous jouons au trictrac et nous avons de la musique; quelquefois nous lisons des pièces de théâtre. Nous avons plusieurs exemplaires de chaque pièce, et c'est un assez joli amusement; mais nous n'avons pas beaucoup de spectateurs. Les troupes de province ne doivent pas s'attendre à de grands profits; cependant la grand'maman et M. le chevalier de Listenay pourraient jouer sur tous les théâtres de Paris. Il est un auditeur que nous regrettons souvent et dont nous parlons sans cesse: pourriez-vous le deviner?

Je rouvre ma lettre pour vous dire de la part de votre grand'maman qu'elle a reçu un billet très-poli de madame la duchesse de Grammont.

1. Apostat comme ton héros,
Janséniste signant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos
Que de bon cœur je dissimule.
Je t'excuse et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

La Bléterie était auteur d'une vie de Julien et d'une traduction de Tacite.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 6 juillet 1768.

Vous me faites, ma chère enfant, un vrai présent en m'envoyant la tragédie du président, imprimée par M. de Walpole[1]; nous nous préparons, l'abbé, le petit oncle et moi, à la lire ce soir. Je trouve la franchise de M. de Walpole envers Voltaire extrêmement noble, et j'aime beaucoup mieux ces manières-là; mais pourquoi me dites-vous: « *ne vous détachez pas de notre ami?* » vous savez combien je suis disposée à aimer tous ceux que vous aimez et surtout ceux qui vous aiment, et celui-là plus qu'aucun autre, parce que son personnel me plaît infiniment et que j'ai très-bonne opinion de son cœur et de son âme.

M. de Choiseul m'avait déjà dit, avant de partir, sur votre pension ce que M. de Saint-Florentin en a dit à M. de Beauvau; mais comme cela ne me rassurait pas entièrement, je lui en ai écrit encore depuis la mort de la reine et n'ai point eu de réponse à cet article, apparemment parce qu'étant bien sûr de son fait, il n'a plus pensé à m'en parler. Voilà pourquoi je vous en ai demandé des nouvelles, et je suis charmée d'être tranquille à cet égard.

Je ne conçois pas, ma chère enfant, quels sont ces gens qui *prêchent tant contre le sentiment,* qui *n'en sont*

[1] *Cornélie*, tragédie du président Hénault.

pas dénués et qui en ont même beaucoup pour moi, et qui vous ont chargée de me *dire que l'accident qu'avait eu le grand-papa, à Chanteloup, leur avait tourné la tête.* Étaient-ils aussi à Chanteloup? oh non, je suis une bête; c'est M. de Beauvau ! je le voudrais au moins. Mais voyez, ma chère enfant, votre grand'maman est si imbécile et devenue si provinciale, qu'il faut lui dire les choses tout platement pour qu'elle les entende.

Quand nous souperons en petite compagnie avec M. de Choiseul, et qu'il sera en gaieté, nous lui ferons des plaisanteries sur ce qu'il a accordé aux beaux-frères de Vernage ce qu'il refuse à M. votre neveu ; ce sera le meilleur moyen d'en tirer parti sans le mortifier. Je voudrais bien être au moment de ces charmants soupers ; vous verriez que je ne suis pas cette *méchante grand'maman,* comme vous m'appelez, *que je ne tourne pas* si fort *le dos au sentiment* que vous le dites, et bien moins encore, ma chère enfant, à tout celui que vous méritez.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Compiègne, ce 7 août 1768.

Voici, ma chère enfant, une lettre qui m'est arrivée ce matin de Lyon à mon adresse. Celle qui était dessous pour vous était à cachet volant, je l'ai lue pour

remplir l'intention du fondateur. Oh! il est tout à fait de mauvaise humeur de la protection que nous accordons contre lui à la Bletterie, et ma chère petite-fille est le houssard qu'il fouette pour mon billet; je crois que nous ferons bien de le laisser tranquille, car pour moi je ne veux pas entrer dans une dispute littéraire [1]. Je ne me sens pas en état de tenir tête à Voltaire. Puis, l'animadversion des gens de lettres me paraît la plus dangereuse des pestes. J'aime les lettres, j'honore ceux qui les professent, mais je ne veux de société avec eux que dans leurs livres, et je ne les trouve bons à voir qu'en portrait. J'entends d'ici la petite-fille qui dit: La grand'maman a raison, il semble qu'elle ait mon expérience! Avouez, ma chère enfant, qu'il n'y a que notre très-cher et bon abbé qui se soit garanti de leur venin; c'est qu'il n'a sa supériorité que pour lui, son bel esprit que pour nous, et son bon esprit pour tout le monde. Aussi, les craint-il presque autant que nous. Le grand-papa vous embrasse. Il dit qu'il vous enverra la suite de sa traduction à mesure qu'elle sera faite. J'embrasse aussi la chère enfant, et sur cè, je vais me coucher sur la bonne bouche.

[1] Voir la lettre de madame du Deffand à Walpole, du 11 août 1768. Il s'agissait d'une discussion que cherchait à engager Voltaire avec M. Walpole sur le mérite comparatif de Shakespeare et de Racine.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Compiègne, ce 23 août 1768.

Je comptais vous faire demander à souper pour vendredi 29, et j'irai, puisque vous le voulez, chez le président, quoique je sois un peu embarrassée d'y être toujours priée par vous. Madame de Biron sera dans ce temps-là à Paris, et je ne sais pas ce qu'elle fera ; je crois qu'elle serait bien embarrassée de le dire elle-même. Je ne la mène pas, comme vous savez, mais je vais tant qu'on veut à sa suite. Elle a été charmante ici ; plus je la vois, et mieux je l'aime ; et j'en suis bien fâchée. Mais comment résister au plaisir d'aimer ? Puis, je serais bien étonnée si celle-là m'en faisait jamais repentir. Aimons donc toujours en attendant ; c'est autánt de pris sur l'ennemi ; car le mal est l'ennemi du genre humain, et, de tous les maux, il n'y a que la haine qui soit pire que l'indifférence ; ne me demandez donc plus si je vous aime, ma chère enfant. Allez, je serais bien embarrassée de faire autrement que d'aimer. Ne croyez pas cependant que j'aime tout le monde, mais croyez que quand je n'aimerais personne, je vous aimerais encore.

DE M. DE VOLTAIRE (INÉDITE)

4 janvier 1769.

Eh bien, madame! j'écris très-souvent quand j'ai des thèmes; faites-vous lire la lettre de M. le marquis de Bélestat, et jugez après cela si c'est avec justice qu'on m'a imputé son ouvrage! Jugez si j'ai été fidèle à l'amitié! si j'ai été offensé du mal qu'on disait de M. le président Hénault, et si je n'ai pas pris son parti beaucoup plus que je n'ai jamais pris le mien! Voilà la vérité enfin reconnue, et il faut que le président en soit instruit. J'ai cru sentir dans ses lettres qu'il me soupçonnait; je n'en ai eu que plus de zèle. Oui, madame, je suis vif, et je le serai jusqu'au dernier moment de ma vie, quand je croirai servir l'amitié et la raison.

La Bletterie est encore plus coupable que le marquis de Bélestat; puisqu'il veut être de l'Académie, il ne devait pas outrager un homme de quatre-vingt-deux ans, qui fait tant d'honneur à notre corps. Rougissez d'avoir pris le parti de ce pédant orgueilleux; que votre petite-mère ou grand'mère se repente de l'avoir protégé! Voilà comme sont faits tous ces animaux-là! ils croient régenter un collége, et c'est au collége qu'il faut les renvoyer. Madame la duchesse de Choiseul m'a écrit trois pages de sa main pour m'assurer l'innocence de ce janséniste. Je me repens bien d'avoir répondu gaiement, et d'avoir tourné le tout en plaisanterie. J'au-

rais dû lui faire connaître un méchant homme, qui abuse de sa protection pour insulter tout le monde. Comptez que la Bletterie ne vaut pas mieux que Jean-Jacques : tout cela est l'excrément du siècle. Le royaume du bon goût et de l'esprit est tombé en quenouille. Je ne prétends dire une fadeur ni à vous, ni à madame la duchesse de Choiseul. Ce n'était pas en Sorbonne que le roi de Danemark devait aller; il devait venir souper chez vous sans façon.

Je suis un de ces étrangers qui regrettent de n'avoir pas cet honneur. Mais je suis bien mieux encore; je suis un vieux serviteur attaché à votre char depuis quarante ans, vous respectant et vous aimant de toutes mes forces.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Thugny, près Réthel, 23 février 1769.

Enfin nous voilà à ce Thugny [1] dont le châtelain n'a cessé depuis hier au soir de demander des nouvelles de la petite-fille. Que fait-elle? comment se porte-t-elle? se souvient-elle de nous? et tant d'autres questions qui ont été éclaircies à sa satisfaction. Nous eûmes le premier jour un si beau soleil, un temps si doux, que

[1] C'était la terre de M. de Thiers, « le petit oncle. »

nous croyions être en Italie. Le second, un ciel si noir et tant de neige, que nous nous crûmes en Laponie. Nous couchâmes à Soissons. L'évêque voulait que ce fût chez lui, la grand'maman préféra rester à la poste pour dormir plus vite. L'évêque assista à son souper; il est Bourdeille comme Brantôme; mais quoique ce soit un homme de bien, il ne fait pas de si bons contes. La grand'maman lui dit avec beaucoup d'onction, que la grâce semblait la circonvenir, et que la plupart de ses amies étaient dévotes: madame de Choiseul, madame d'Achy, madame de Thiers. Cette réflexion lui valut, le lendemain, une longue messe à l'évêché, et une grande tasse de café. Pendant tout le voyage nous avons parlé du grand-papa, de la petite-fille, des petits soupers, des voleurs de grand chemin, de ceux qui sont à Paris et ailleurs, je ne sais de quoi encore, mais le chemin n'a pas paru trop long.

Nous avons enfin les livres d'Angleterre. La grand'maman me charge de vous raconter une scène qui nous fit bien rire. Un moment avant notre départ, elle disait au grand-papa qu'on avait remis chez elle, à Versailles, un ballot contenant trois exemplaires d'un ouvrage imprimé en Angleterre, et qu'on ne retrouvait plus. « Je l'ai reçu, dit le grand-papa, et j'ai payé à l'ambassadeur d'Angleterre deux cents louis pour les trois exemplaires. — Et qu'en avez-vous fait? lui dit la grand'maman ?... — J'en ai envoyé un à la Bibliothèque du Roi, un second au dépôt des affaires étrangères, j'ai gardé le troisième. » Mais ils n'étaient pas pour vous; ils étaient pour la petite-fille, le petit oncle

et l'abbé. » Et sur cela des rires sans fin. J'arrive, et je prétends que, outre les deux cents louis, il faut qu'on rembourse au général Erwin les dix-sept louis. Nous demandons pourquoi l'ambassadeur d'Angleterre est mêlé dans cette affaire. Au milieu de cet imbroglio, M. de la Ponce nous dit qu'on lui avait remis, il y a plus de trois semaines, un ballot contenant en effet trois exemplaires d'un ouvrage in-folio. C'est précisément notre ballot. Celui qui a coûté deux cents louis contient des généalogies dorées, enluminées, guirlandées, etc. Je vous raconte tout cela assez mal; mais vous pouvez aisément vous représenter cette suite de questions, de surprises et d'embarras. On frappe à ma porte, je vous quitte pour aller ouvrir, et je n'ai que le temps d'ajouter mille tendres choses de la part de la grand'maman, du petit oncle et de la mienne.

Dites, je vous prie, à M. le chevalier de Listenay que M. et madame de Thiers l'attendent avec impatience; qu'il peut, en partant à neuf heures, venir coucher à Soissons et le lendemain à Thugny; que de Soissons il ira à Reims, de Reims à Isle, et d'Isle ici. Les chevaux de cette poste sont d'habitude de mener à Thugny, qui n'est qu'à une petite demi-lieue de Rhetel.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 24 février.

Vous avez raison, je suis une grande oublieuse, et je ne me pardonne pas de l'être pour les choses qui vous intéressent. J'ai reparlé au grand-papa, d'après votre lettre, de votre pension; il avait oublié aussi de la rappeler à M. Perrault; mais il vient de me promettre encore de lui en parler. A l'égard de Saint-Cucufin, il n'a pas achevé de le lire; il me le rendra dès qu'il l'aura lu, pour vous l'envoyer. Quant à ma réponse à M. Guillemet, que je lui avais envoyée aussi pour la donner à M. Hennin, comme il me l'avait lui-même proposé, il l'a fait mettre tout simplement à la poste, d'où elle sera arrivée à Lyon, où il n'y a jamais eu de M. Guillemet. Cependant, j'ai fait écrire pour la ravoir; mais il se peut qu'elle ne parvienne jamais à Voltaire. Vous voyez qu'il y a autant d'oubli, dans le ménage, d'un côté que de l'autre, et tout ce que produisent nos oublis.

L'abbé m'a raconté une partie de *tout ceci, de tout cela. Tout ceci, tout cela* me fait pitié. *Une de celles-là* est venue ici, je lui ai donné à souper; mais j'ai évité de me trouver seule avec elle, parce que je ne voulais pas qu'elle parlât *de tout ceci, de tout cela;* que je ne puis pas tout approuver, que je ne veux pas improuver, et que sur toute chose je veux éviter les tracasseries [1].

[1] C'était le moment de la plus grande agitation à la cour, au sujet de la présentation de madame du Barry.

J'ai été bien fâchée de ne pas aller mardi à Paris, parce que je vous y aurais donné à souper. Au lieu de cette bonne compagnie, j'ai soupé absolument seule, et j'ai rempli ma soirée en écrivant une lettre à l'intendant de Chanteloup, dont je pensais en l'écrivant que vous auriez ri, si vous l'aviez lue. Tout y était : les cochons, les moutons, les vaches, les vignes, les semailles, les petits garçons, les petites filles, les vieillards, les femmes en couches, les ponts, les édifices, le chanvre, les orties, les manufactures, la ville, la campagne, enfin jusqu'à la messe... tout y entrait. J'espère ne pas passer ma soirée à écrire de si belles choses mardi prochain, mais m'en dédommager en en entendant de meilleures, car je compte aller à Paris et vous y donner à souper; faites donc avertir nos amis et croyez, ma chère enfant, qu'il me tarde d'être à ce jour très-fortuné pour moi, puisque je vous verrai.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 1er mai 1769.

J'espère avoir demain de vos nouvelles, chère grand'maman. Mon capitaine[1] écrira au petit oncle, et que sait-on? peut-être aussi à la petite-fille. Il fera

[1] L'abbé Barthélemy.

un récit du voyage, il dira à quelle heure vous êtes arrivée, vous avez soupé et vous vous êtes couchée; combien d'heures vous avez dormi. Tout cela n'emplira qu'une demi-page, et pour cette première missive je m'en contenterai; mais, pour la suite, je demande la feuille in-folio, où chacun griffonnera, jusqu'au petit de l'Indre. On me parlera des brebis, des moutons, et la grand'maman se souviendra que les bœufs et les moutons ne sont pas les maris des brebis et des vaches, pas même leurs musiciens, parce qu'ils n'ont pas la voix belle; mais ce sont de ces messieurs qui tiennent compagnie aux dames du sérail [1].

La plus illustre des comtesses [2] est sur la liste. Je ne sais rien du salon. Madame la comtesse de la Marche part ces jours-ci pour Barèges. On a commandé trente-cinq chevaux. Elle aura six carrosses; le voyage coûtera cent mille écus. Voilà ce qui fut dit hier chez moi. Le typographique y soupa. Nous parlâmes de la grand'maman. Il viendra régulièrement chez moi chercher de ses nouvelles. Je vis le baron l'après-dînée. J'irai vendredi avec lui et le petit dévot à Châtillon, chez les Trudaine. J'espérais hier voir le petit oncle, il ne vint point. J'espère qu'il n'en sera pas de même aujourd'hui. On tendra demain ce lit qui vous a tant fait rire. On ôtera mon tapis et les doubles chaises, et j'irai dîner chez le président, avec mon baron danois, votre peintre suédois, Tourville, etc.

[1] On connaît ce mot de Fontenelle : Les bœufs ne sont que les oncles des veaux.

[2] Madame du Barry.

Vous voyez quelle est ma disette. Mais comme rien ne peut vous remplacer, tout m'est égal en votre absence.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY ET DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, 6 mai 1769.

Ici commencent les grandes chroniques de Chanteloup, contenant les naïvetés, repos, silences, occupations et autres événements remarquables de la vie passive qu'on y mène.

Le 4.

Jour de la benoîte ascension, on a dit la messe, et le reste de la journée on n'a pas dit grand'chose.

Le 5.

Un gros moine, curé de son métier, *chancellade* de profession, âgé de près de quatre-vingts ans, s'est glissé furtivement à la toilette de madame la duchesse, et lui a entonné, d'une voix forte, une grosse harangue aussi propre à endormir que celles de l'Académie. Le soir on est monté à cheval.

Le 6.

On s'est levé, on a dîné, on a joué au tric-trac, on a monté à cheval, on a soupé, on s'est couché.

Le 7.

Une belle messe avec haut-bois, bassons, vio-

lons, etc. Le vent n'a pas permis de se promener. Le *Mercure* est arrivé ; on s'est occupé pendant deux heures des énigmes et des logogriphes ; on a découvert le mot du premier logogriphe. C'est *bourreau*, puisqu'il coupe le cou.

LA DUCHESSE

Le 8.

Quoique je n'aie pas le talent de l'abbé pour les journaux, les plaisanteries, les polissonneries, je veux aussi mettre la main à la plume, ou la plume à la main ; voyez ce que vous aimez le mieux. Aujourd'hui la journée a commencé par une partie de volant et finira vraisemblablement par une partie de tric-trac. Le décorateur est arrivé. il se plaint de n'avoir pas beaucoup d'ouvrage. Cependant la pluie est venue ; elle lui est favorable.

Mes fraisiers ont la maladie du baron.

La gouvernante du haras, qui a quatre-vingt-dix ans, veut se remarier, parce qu'elle dit que c'est une bien triste chose qu'une femme toute seule dans sa chambre.

L'ABBÉ

La grand'maman s'imagine que vous avez autant d'esprit qu'elle, et que vous connaîtrez au simple exposé la maladie des fraisiers. Il faut vous dire que cette maladie est produite par des vers blancs qui leur coupent la racine. Or, voyez le danger que court le pauvre baron; car, entre autres risques, ces vers blancs

produisent des hannetons, et s'il n'y prend garde, les métamorphoses se feront dans son estomac, et quelque jour nous lui verrons sortir des hannetons par la bouche!...

Autre anecdote du jour : Vous savez que, vis-à-vis de Chanteloup, est un château nommé Nazelles, célèbre dans l'histoire, car des gens qui s'en souviennent disent que ce lieu fut le rendez-vous des compagnons de la Renaudie [1], Le seigneur du château a fait des vers toute sa vie, et quelquefois des enfants. Il a une fille très-jolie qui a quatorze ans, et un fils très-espiègle qui en a dix. La fille est en pension à Tours, chez un chanoine. Elle est revenue à Nazelles. Son frère l'a embrassée ; le père, attendri, a fait aussitôt une églogue qui commence par la joie de ses enfants, et qu'ils sont venus réciter cette après-midi à la grand'maman. Ils étaient habillés en bergers. Le père y était ; la mère y était ; le chanoine y était. On se préparait depuis huit jours à cette scène. Jamais déclamation plus lente, plus triste, plus maniérée, plus gauche. Oh ! Marcel avait raison de dire qu'on n'a de goût qu'à Paris! Dans cette églogue était un grand compliment pour le grand-papa, un autre pour la grand'maman, un autre pour Chanteloup ; d'autres pour la double colonnade, pour la frégate qui est sur la pièce d'eau ; pour moi qui y parais tantôt sous la figure d'Apollon, tantôt sous celle de Mentor ; et puis Auguste, et puis Virgile, et

[1] Chef de la conspiration d'Amboise où il fut tué. Le nom de du Barri, le même que celui de la Renaudie, venait d'acquérir une illustration d'un autre genre.

puis Ariane, Thésée, Amaryllis. La grand'maman est tour à tour Diane, Cérès, Minerve. Mais, dit ensuite le poëte :

> Ne lui comparé point l'attrayante Vénus,
> La reine des amours ne l'est pas des vertus !...

Cette églogue ou élégie a plus de deux cents vers et elle a duré près d'une heure !

Le 9.

La grand'maman se lève à dix heures, dîne à trois heures et demie, soupe à dix, se couche à minuit. Nous en faisons chacun de notre côté à peu près autant. Elle passe sa matinée à sa toilette ou à écrire ; M. de Castellane à lire ou à se promener ; Gatti à jouer avec le petit de l'Indre ; moi, à la bibliothèque, que j'arrange depuis quatre ans.

Permettez-moi de vous demander qui est le plus aimable de Prie-Dieu ou de Fourchette ? Quant à nous, nous pouvons vous assurer que Fourchette est charmant. Il se tient pour l'ordinaire au pied du coteau opposé à celui-ci. De là, il regarde sans cesse Chanteloup et la plaine qui l'en sépare ; il a une allée de noyers à sa droite, une grande allée de marronniers à sa gauche ; il a de l'apparence, mais point de faste ; de l'agrément, sans étude et sans art. Vous l'aimeriez à la folie. Nous ne pouvons pas dire la même chose de Prie-Dieu, qui se tient toujours à Tours et que nous n'avons jamais vu. La grand'maman prétend que vous n'entendez rien à ceci ; eh bien, pauvre d'esprit ! apprenez donc que Fourchette est un château très-joli que nous avons

été voir ce matin, et que le maître du château s'appelle M. de Prie-Dieu.

LA DUCHESSE

Et moi, ma petite-fille, je dis qu'il est temps de mettre fin au journal, qui, malgré les galanteries de ces messieurs et la faconde de l'abbé, pourrait devenir fastidieux.

P. S. Devinez, madame, qui est celui qui a l'honneur de vous respecter autant qu'il vous aime [1] ?...

[1] Ces dernières lignes sont de Gatti. Le passage suivant d'une lettre inédite du marquis de Mirabeau à madame de Rochefort, l'ancienne amie de madame du Deffand, fait connaître d'une manière piquante le caractère de ce médecin florentin qui fut très à la mode dans le siècle dernier, et qui contribua à propager l'inoculation :

« Quant à Gatty, il ne peut quitter Fleury. Sa naïveté folle est » toujours et en tout état intéressante pour ses amis ; mais, à présent, il devient fort aimable. Tout est simple ici, et par consé» quent lui convient singulièrement. L'après-midi il joue deux » sols à une partie de dames, et quand on lui en souffle une, il » pleure et se roule comme un enfant. A la promenade, s'il trouve » une branche cassée et la peut mettre en équilibre sur sa main, » il fait un quart d'heure en zig-zag avec cette compagnie, roule » comme un égaré dans le salon, et s'attrape vingt fois en pin» çant la lumière et la portant à sa bouche parce que c'est de la » chandelle. Mais il a vu et sait tant de choses, fait d'ailleurs tant » de raisonnements que vous connaissez, il est au fond si honnête » et si bienveillant, si amoureux de la vie, de l'air, des prome» nades, et prend tant d'intérêt à qui déloge le soir, qu'il est ex» cellent. Aujourd'hui il a été à Paris, et il a fallu le pousser dans » son cabriolet. Il doit revenir dîner, et si l'abbé Barthélemy ne » l'enlève, il manquera à ce Compiègne dont il a donné parole » mesdames de Choiseul et de Grammont. Voilà l'homme !.. »

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 24 mai 1769.

Chère grand'maman, vous trouvez le secret de rendre l'absence supportable, et vos lettres me font un si grand plaisir, que l'instant où je les reçois peut se comparer à entendre votre voix; cependant, je ne désire pas moins vivement votre retour.

Je soupai hier avec la maréchale ma voisine[1]; l'autre maréchale[2] vint à une heure après minuit; elle venait de souper chez l'ambassadeur d'Angleterre, avec le grand-papa, mesdames de Grammont et de Lauraguais, de Beuvron, tout le corps diplomatique, etc. Oh! ma grand'maman, que ne puis-je vous parler librement! j'ai eu les oreilles déchirées par ce qu'elles m'ont fait entendre; *fi! fi!* du monde, de ses pompes et de ses œuvres. S'il ne fallait qu'y renoncer et les détester, le paradis me serait bien assuré!

Notre chevalier[3] a toujours la tranquillité de l'âge d'or. Je ne sais pas si ses mœurs en ont toute la pureté. Les lois que les hommes ont faites peuvent rendre quelques-uns de ses déportements peu corrects, mais la loi naturelle ne peut trouver rien à redire en lui. Je trouve que son âme est le chef-d'œuvre de la nature:

[1] De Mirepoix.
[2] De Luxembourg.
[3] De Listenay.

c'est son enfant favori, son prédestiné ! Il y a longtemps qu'il jouit de la rosée du ciel. Il va jouir de la graisse de la terre; il n'en résultera aucun changement. Le prince de Beauffremont sera notre chevalier de Listenay. Il aura soixante mille livres de rente de la substitution. Le grand-papa ne lui laissera pas attendre le régiment et le gouvernement. Il se mariera sans doute ; il n'a pas encore jeté le mouchoir. Toutes les mères le postulent pour leurs filles. D'où vient mademoiselle de Senneterre? ne vous plaît-elle pas? Il vous a peut-être rendu compte de tout ce qui le regarde. Il m'a dit vous avoir écrit une très-longue lettre; les quatre pages si remplies qu'il n'y avait plus de place pour dire un mot à l'abbé. Oh ! cet abbé peut être tranquille, s'il désire d'être aimé de lui et de moi ! nous parlons de lui sans cesse.

Vous croyez bien que je n'ai pas entendu parler du grand-papa et que je n'en entendrai pas parler avant votre retour. On pourra chanter demain à votre maréchale : *Sangaride ce jour, etc.* [1] Quelle est celle qui lui répondra, et qu'est-ce qu'elle lui dira? On prétend que ce sera Cod... Cod... Codette ; qui chantera *Coqrico?...* on s'en doute.

[1] Il était question d'une entrevue avec la favorite. Le duc de Lévis dit dans ses souvenirs : « On blâma la complaisance qu'eût » la maréchale de Mirepoix de se montrer en public avec madame » du Barry ; mais ce fut uniquement par reconnaissance pour le roi » qu'elle prit ce parti peu conforme à la bienséance, et du moins » sut-elle, dans cette situation même, conserver toujours des ma» nières nobles et convenables... »

Adieu, grand'maman, je suis tant soit peu pesante et engourdie.

Bonjour, petit oncle; bonjour, grand abbé; vous seriez bien ingrats de ne me pas aimer.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, le 28 mai 1769.

Ce que vous dites du chevalier est de toute vérité; oui, il est bien l'enfant gâté de la nature; mais comme il ne sait pas qu'il est gâté, il n'est point fat; il jouit de tous ses dons, en s'y abandonnant seulement, et c'est pour cela qu'il est si aimable.

Vous demandez ce que j'ai contre mademoiselle de Senneterre? madame de Villeroy, qui a ce titre, s'emparerait de notre pauvre chevalier et l'excéderait. Je veux que notre chevalier soit toujours libre, heureux et à nous.

Je vous dirai pour toute nouvelle que je suis de fort belle humeur aujourd'hui; j'aime le roi plus que jamais, et c'est beaucoup dire. Le cardinal Ganganelli, cordelier, est pape; et cela me fait plaisir encore, parce que j'ai des cordeliers à Amboise, et peut-être aussi pour d'autres petites raisons. M. de Choiseul sera ici mercredi; je le gronderai de ne vous avoir pas été voir. Je tâcherai de vous l'envoyer à son retour. Je

lui dirai que je vous aime, car c'est toujours ma première pensée, parce que c'est mon dernier sentiment; dernier ne veut pas dire ici moindre. C'est-à-dire, ma chère enfant, celui qui est permanent, par lequel on finit, auquel on revient toujours.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce jeudi 1er juin, à 3 heures après-midi.

Vous avez donc le grand-papa et vous aimez le roi plus que jamais. En lisant cet article, j'ai pensé crier: «Vive le roi! » Oh! qu'il m'a fait plaisir. J'en avais le pressentiment.

Savez-vous ce que je crois, c'est que le grand-papa pourrait bien n'être plus avec vous quand vous recevrez cette lettre. On débitait hier des nouvelles de Corse, qui l'auront peut-être forcé à retourner sur ses pas. On dit que nous nous sommes emparés de Corté, que nous avons tué 1,200 hommes, fait 300 prisonniers; que Paoli a pensé être pris; on ajoute que nous avons perdu 600 soldats et 60 officiers. J'ai envoyé aux nouvelles ce matin et je n'ai pu rien apprendre. Je suis inquiète de M. de Lauzun et de deux ou trois personnes; je plains tous les autres, et cela trouble la joie du succès.

L'élection du père Ganganelli me fait beaucoup de

plaisir. N'est-elle pas de notre façon? Enfin tout nous prospère. Mais portez-vous bien, si vous voulez que je sois parfaitement contente. Je veux absolument, à votre retour, trouver vos petits bras bien ronds, vos belles petites joues bien pleines, ne plus entendre votre vilaine petite toux. Je ne suis pas encore au milieu du terme de l'absence. Mon baron [1] ira vous trouver d'aujourd'hui en huit: jadis il ne devait être admis que par moi, je devais être le prétexte de la préférence que vous lui accorderiez!...

« Que les temps sont changés depuis cet heureux jour!...»

Je voudrais vous faire un vers qui dît que l'abbé m'interdit ce séjour, et je n'en puis venir à bout. Je l'abandonne pour parler de mon petit prince. Il est plus aimable que jamais; aussi calme, aussi tranquille, au milieu d'un chaos d'affaires, qu'il l'était en avalant une écuelle de lait et mangeant un fromage à la crème à Chanteloup. Il ne prendra une femme que de votre main. Il veut qu'elle soit votre *courtisane*. Si ce mot vous choque, lisez esclave; enfin, il veut qu'elle soit un lien de plus entre vous et lui. Oh! nous sommes, lui et moi, vrais croyants, et nous ne communiquons qu'avec les gens de notre secte!...

Je ne vous dis rien pour le grand-papa, 1° parce que je crois qu'il n'est plus avec vous; 2° parce que, s'il y est, je le boude. Oh! il est trop méprisant, il donne trop dans le bel air; on a des amis à tous prix, et

[1] Le baron de Gleichen, envoyé extraordinaire du roi de Danemark.

pour ne pas valoir cinquante francs, on n'est pas à dédaigner. Oh! réellement, je suis un peu en colère.

Adieu, je n'ai plus rien à dire, si ce n'est au petit oncle; je veux absolument qu'il m'aime.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 4 juin 1769.

Je n'ai pu m'acquitter de la commission que vous m'avez donnée pour M. de Choiseul, puisqu'il était déjà reparti. Je l'ai du moins prévenu, en le grondant de n'avoir pas été vous voir. Je vous assure qu'il n'est point du tout dans l'impénitence finale; je l'ai trouvé contrit et repentant.

Il m'a promis de réparer ses torts après Marly, c'est-à-dire, ma chère petite-fille, qu'il se l'est promis à lui-même. Il arrive ce soir à Marly, il y est arrivé peut-être. C'est un beau moment pour lui; sa force est écrite sur son front, la rage est peinte sur celui de ses ennemis; vous avez bien raison, tout nous prospère en dépit de l'envie. Le plus mauvais ministre que la France ait eu, comme disent quelques-uns, celui qui a perdu le royaume, a pourtant pacifié l'Europe, rétabli la marine, réformé le militaire, diminué les subsides en conservant nos alliés, contenu l'Angleterre, armé le Turc, effrayé la Russie, opéré une révolution en Suède, et

acquis deux provinces à la France en temps de paix. Je vous ai déjà dit tout cela. Il m'est permis de rabâcher sur des objets dans lesquels mon orgueil se complaît d'autant plus que le principe en est cher à mon cœur. Je vous envoie un paquet de brochures que M. de Chandieu m'a adressées pour vous. Vous y retrouverez encore les lettres d'Amabed. Il y en avait un pareil pour moi. Dites-moi, je vous prie, pourquoi il y joint l'*Histoire de la Félicité* qui est une des plus anciennes et des plus mauvaises productions de l'abbé de Voisenon ?

Je serai charmée, ma chère enfant, de voir le baron; mais croyez que, de tout ce qui est ici, j'aimerais mille fois mieux vous y voir.

Enfin la pauvre maréchale est donc perdue tout à fait. C'est grand dommage !

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 7 juin 1769.

Voilà mon baron[1], chère grand'maman; je vous en fais le sacrifice, sachez-m'en autant de gré que si j'avais été maîtresse de le retenir. L'intention fait tout, et il vous dira si j'en ai d'autres que de vous plaire.

[1] De Gleichen, envoyé extraordinaire de Danemark.

Je suis comblée de joie de l'état présent. Il y a bien des visages allongés. Que le vôtre devienne plus rebondi ! Nul bonheur n'est pareil au vôtre; il n'y manque aucune circonstance. Le personnel est un Paradis. Tout est ineffable en vous, excepté la santé. L'époux triomphe, et de quelle manière ! L'abbé ! dites tout ce que je pense ; je ne puis m'exprimer. La pauvre maréchale est bien triste, bien troublée !... Elle veut faire bonne contenance, et, pour la première fois de sa vie, elle éprouve l'embarras. Je la plains. Elle est humiliée, et de ce qu'elle fait, et du triomphe de ceux qui ne font pas de même. Elle frappe à bien des portes pour ne pas rester seule, et je ne prévois pas qu'elles lui soient ouvertes; et quand elles le seraient, elle n'en retirerait aucun avantage. Oh ! l'esprit sans le sentiment n'est pas un bon guide.

Le baron vous dira de quel ouvrage je vous ai parlé ; mon plus grand désir serait que vous l'entendissiez. Est-il vrai que vous avez des comédies ? que le petit oncle a fait venir Tonton ? Ne m'en parleriez-vous pas de peur d'augmenter mes regrets ? Non, non ! Vous savez trop bien que le chagrin d'être éloigné de ce qu'on aime, ne peut être augmenté par de pareilles circonstances. Je suis charmée si vous avez cet amusement. Je voudrais vous envoyer notre petit prince [1], et m'en dépouiller en votre faveur ; mais, jusqu'à présent, il ne lui paraît pas possible de s'éloigner. Il sera forcé de faire un tour en Franche-Comté ; il ne

[1] De Beauffremont, auparavant chevalier de Listenay.

veut penser à son mariage qu'à son retour ; on lui fait chaque jour une nouvelle proposition. Celle qui le tente le plus ne vous déplaira pas. Mais je crois que ce n'est pourtant pas la même que celle que j'imagine être la vôtre. C'est le même nom, mais pas la même personne. Je fus samedi dernier à Versailles avec lui. Nous irons demain à Ruel[1] ensemble. Nous parlerons de la grand'maman tout à notre aise, c'est-à-dire tout le long du chemin. Le grand-papa vint hier à Paris ; le président et madame de Jonsac[2] le rencontrèrent chez madame Rouillé. Ah ! je remets à le revoir à votre retour. Je n'ai plus personne aujourd'hui à qui parler; ce qui me console, c'est que je n'ai plus rien à dire.

Adieu, je *sais* et je *sens* que je vous aime.

J'ai reçu vos brochures, je vous en remercie. C'est, ce me semble, bien peu de chose.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 11 juin 1769.

Je regrette mon baron. C'était le seul bien qui me restait « et d'Hector et de Troie ! » Mais cependant,

[1] Chez la duchesse douairière d'Aiguillon.

[2] Nièce du président Hénault, et dont le mari était frère du maréchal d'Aubeterre.

chère grand'maman, je vous en renouvelle à tout moment le sacrifice. Je ne trouve de bonheur que dans le vôtre; je vois tout en vous; vous êtes pour moi ce qu'était le Verbe divin pour le père Mallebranche. Gardez-vous de me pousser sur cette application, vous me jetteriez dans un grand embarras.

Mon Dieu, que j'aurai de plaisir quand je pourrai causer avec vous! Les lettres sont un faible dédommagement; on a une langue sans pouvoir parler, des oreilles qui ne font rien entendre; il ne reste qu'un cœur qui fait tout sentir, tout désirer et tout craindre.

J'ai fait un voyage à Ruel, j'ai été parfaitement contente de la dame du château [1]. Tous ses sentiments sont honnêtes; et comme elle parle toujours sans jamais écouter, tous les serpents du monde ne sauraient la séduire. J'aurais voulu qu'elle eût été notre première mère, nous vivrions éternellement.

Oh! ma grand'maman, revenez, je ne puis plus me passer de vous, mon courage est à bout. Votre chevalier souffre de votre absence; mais c'est à sa manière et non à la mienne. La patience lui est naturelle, et elle est en moi un grand effort.

Ce vilain grand abbé ne m'écrira donc plus, et je vais être actuellement très-mal soignée, parce qu'il se reposera sur le baron, le baron sur lui, et il faudra, si vous ne voulez pas que votre petite-fille soit abandonnée, que vous seule entreteniez la correspondance. J'y gagnerais beaucoup, mais ce serait une fatigue

[1] Madame la duchesse d'Aiguillon douairière.

pour vous qui diminuerait mon plaisir et ma satisfaction. Le baron a bien débuté, je doute qu'il persévère. Il avait besoin d'épancher sa joie. Il aurait parlé aux échos s'il ne m'avait écrit. Je lui répondrai demain. Il ne trouvera plus les *fâcheux* à son retour ; c'est la famille des Tomasseau ; je crois que c'est lui qui me les attirait, car je ne les ai jamais vus qu'en sa présence.

Adieu. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Angleterre qui n'est point d'un fâcheux. On me dit à la suite d'un raisonnement : « *Il n'y a que la bonne tête et le cœur encore meilleur de la grand'maman qui savent résister à toutes les illusions !* »

Il y a dans cette lettre une comparaison de l'éducation à l'inoculation, qui est très-triste et très-ingénieuse. J'ai une admiration stupide pour tout ce qui est spirituel.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 27 juin 1769.

« *Imagination brillante, esprit fertile !...* » Et c'est de moi que vous parlez ! Ah ! chère grand'maman, si vous n'étiez pas la bonté même, je prendrais ces éloges pour la plus grande ironie. Mais je veux croire, et même je le crois, que c'est l'amitié, la reconnaissance et l'habitude de dire tout ce qui peut être le plus agréable qui conduisent votre plume.

Vous vous passez de moi; je ne le trouve point extraordinaire. Quelle place puis-je occuper dans votre âme? Elle est trop bien et trop hermétiquement remplie pour que je ne doive pas être étonnée et ne pas vous savoir un gré infini des soins que vous prenez pour satisfaire en quelque sorte mes sentiments pour vous.

Gardez mon baron. Il est difficile que je tire un grand mérite de ce consentement. Il est du genre des sacrifices qu'on fait à Dieu : il s'en contente, et vous faites de même. Je souffre de *bon cœur* ce que je ne peux empêcher.

J'écrivis l'autre jour un billet au grand-papa. Je lui proposais de venir souper chez moi samedi prochain. Sa réponse est très-jolie. Il me marque plus de désirs qu'il ne me donne d'espérance. Je ne compte point qu'il y vienne, et pourquoi y viendrait-il? Ah! je ne suis point injuste.

M. de Pontchartrain est beaucoup mieux ; on espère qu'il ne mourra pas. Je crois vous avoir mandé, ou bien à l'abbé, que madame de Valentinois m'avait priée à souper samedi dernier, avec les deux maréchales ; j'avais l'intention d'y aller, et je m'en faisais un grand plaisir. J'appris que le comte de Luzan, M. de Sponheim y devaient être. Cela changeait l'objet que je m'étais proposé, et je n'y fus pas. A la place, je fus prendre le thé l'après-dînée avec madame de Mirepoix ; le souper fut bien remplacé, et j'eus toute la satisfaction que je désirais.

Ah! je fis l'application d'un trait de madame de

Sévigné. Elle dit que la vérité est toujours triomphante, tandis que la fausseté reste accablée sous un monceau de paroles. Rien n'inspire tant de pitié que de voir quelqu'un qui se noie, qui s'accroche à tous les roseaux qu'il entraîne après soi !...

On dit que le roi part le 11 pour Chantilly ; qu'il sera le 13 à Compiègne ; mais vous savez tout cela mieux que moi. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que vous comptez faire et quel est le jour que je puis espérer de vous apercevoir.

Vous a-t-on mandé un trait de M. de Richelieu, assez plaisant ? Je suppose que non. A un voyage de Saint-Hubert, pendant le wisk, il établit un petit lansquenet pour enseigner ce jeu à ceux qui ne le savaient pas. Il y perdit 250 louis. Les acteurs du wisk se moquèrent de lui. On ne comprenait pas comment, à un si petit jeu, il avait pu perdre une telle somme. « Ah ! » dit-il, en faisant des épaules et des coudes les grâces et les contorsions que vous lui connaissez, et pesant sur chaque mot, « le plus sage s'enflamme et s'engage sans savoir comment ! » Le wisk trouva la plaisanterie bonne et en rit beaucoup. Je tiens ceci de madame de Mirepoix.

Adieu, chère grand'maman. Depuis sept ou huit jours mes insomnies sont revenues ; elles me rendent triste, bête, de mauvaise humeur et incapable de vous entretenir.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 30 juin 1769.

Le baron m'a montré sa lettre, ma chère petite-fille; elle est charmante, et les miennes très-plates. Je suis accoutumée à la supériorité de l'abbé, et je la lui pardonne; mais celle des autres m'humilie. Je m'en suis vengée sur votre lettre en critiquant: « *hermétiquement remplie.* » C'est une critique à la Beauvau...

Ne criez plus après votre baron; vous l'aurez dimanche, et il vous portera toutes les tendresses de la grand'maman. Malgré la jalousie que sa prose m'inspire, je suis obligée de convenir qu'il a été très-convenable ici, et que je le vois partir avec regret.

Nous avons passé notre journée à commenter la plaisanterie de M. de Richelieu, dont nous n'entendons pas la fin; elle ne serait bonne qu'autant que ce serait une épigramme, et si c'est une épigramme, ce n'était pas à lui à la faire. Ce n'était pas aux gens qui en ont ri à en rire[1]; et ce n'était pas à la personne qui vous l'a rapportée à la conter[2]; si ce n'était pas une épigramme, il n'y avait pas le mot pour rire. Expliquez-nous donc cette énigme, nous n'avons pas l'esprit de la deviner. Les provinciaux ont l'esprit lourd et grossier, mais les Parisiens, et les courtisans surtout,

[1] Au roi.
[2] A la maréchale de Mirepoix.

à ce que je vois, l'ont fin et delicat. Ils entendent finesse à tout et ont toujours le mot pour rire.

Mandez-moi le succès de vos billets au grand-papa. Il n'y a point de souper que je ne quittasse pour le vôtre, point de bons mots auxquels je ne fermasse l'oreille pour en entendre de votre bouche, point de vanité littéraire que je ne sacrifiasse au plaisir de vous dire tout simplement, tout bêtement, tout grossièrement, mais très-sensiblement, que je vous aime de tout mon cœur.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 2 juillet 1769.

Ah! oui, chère grand'maman, vous êtes un peu rouillée! Quoi! vous croyez la décence nécessaire à un bon mot, et c'est positivement l'indécence qui fait tout le sel de celui-ci. Celui qui l'a dit, celui à qui il a été dit, celle qui l'a raconté, c'est tout cela qui le rend piquant. C'est ce maudit abbé qui vous a empêchée d'en sentir le plaisant. Je n'ai vu que lui au monde allier deux choses aussi contraires : le pédantisme dans ses jugements et la facilité, la grâce, la gaieté, la simplicité, etc., etc., dans ce qu'il dit et ce qu'il écrit; il dira : Pourquoi m'appelle-t-elle *maudit?* Parce que vous l'êtes par moi, monsieur l'abbé, entendez-vous? Vous

êtes abominable de retenir la grand'maman, de ne vouloir pas que sa petite-fille partage avec vous le plaisir de la voir. Vous êtes un envieux, un jaloux, enfin je vous déteste. Vous vous amusez à faire de la grand'maman votre écolière. Elle place dans sa lettre sur le mot *hermétiquement* deux lignes qui auraient été bien mieux remplies par ces paroles : « *Ma petite-fille, je m'ennuie trop de ne vous point voir pour rester ici jusqu'à la dernière extrémité. J'arriverai au plus tard le 9, je resterai avec vous cinq ou six jours, et le plaisir que je vous causerai me paraît préférable à la pluie et au vent de Chanteloup.* » Voilà, monsieur l'abbé, ce qu'il fallait laisser dire à la grand'maman. Mais c'est que vous voudriez qu'elle ne fût *hermétiquement* qu'à vous, et qu'il n'y eût de place pour personne !...

Oui, je verrai mon baron ce soir. Que de questions je lui ferai et combien sa lenteur m'impatiente; il ne trouvera pas les *fâcheux*, mais madame de Chateaurenaud, qui me fait fort bien à cause de vous.

Vous voulez savoir le succès des billets au grand-papa? Vous vous en doutez bien; aucune suite; on le voit à l'Opéra, chez madame Rouillé, que sais-je? partout; et moi je n'en entends pas parler. A l'égard du souper d'hier, ce n'est pas sa faute; il ne vint point à Paris; il y avait conseil. Ce souper se tourna tout de travers; la princesse[1] a des hémorroïdes qui l'empêchèrent de venir, et qui l'empêcheront d'aller en Lorraine. J'avais la meilleure chère du monde, et nous

[1] De Beauvau.

ne fûmes que trois qui soupâmes : le Toulouse[1], le chevalier et moi ; le prince et l'aîné Chabot avaient dîné. En sortant de table, nous montâmes en carrosse et nous fûmes visiter la princesse chez qui nous trouvâmes la princesse belle-fille[2] et M. de Bezenval. Je fais mon possible pour retenir mon chevalier[3] jusqu'au mercredi 12, en le flattant de l'espérance de vous revoir. Si vous m'écrivez promptement, et que je puisse lui dire le jour de votre arrivée, je ne doute pas qu'il ne vous attende. Vous recevrez cette lettre mardi au soir, je puis recevoir votre réponse vendredi matin. L'abbé hausse les épaules et s'étonne qu'on puisse mettre tant de vivacité aux choses qui ne lui font rien. Mais, monsieur l'abbé, à votre place je penserais de même ; rien ne vous manque ; vous êtes satisfait de tout point ; vous diriez comme madame de Chalais, qui répondait à quelqu'un qui se plaignait de la colique, *que pour elle, elle se portait bien.*

M. le maréchal de R.[4] donne ce soir un grand souper à trois dames qui sont : du Barry, de Tallemont[5],

[1] M. de Brienne, archevêque de Toulouse, depuis cardinal de Loménie.

[2] La princesse de Poix.

[3] De Listenay, prince de Beauffremont.

[4] Le maréchal de Richelieu.

[5] La princesse de Tallemont, polonaise, alliée à la reine Marie Leczinska, avec qui elle vint en France, où elle avait épousé en premières noces un prince de la maison de Bouillon. Elle était fort de la société de madame du Deffand qui a fait son portrait, fort spirituelle et surtout fort bizarre, longtemps maîtresse du prétendant.

de Valentinois. On espère madame la princesse de Conti. Il y aura dix-huit personnes.

Adieu, chère grand'maman, cette lettre est assez longue, elle est assez remplie, je vais la sceller *hermétiquement.*

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY AU BARON DE GLEICHEN

Chanteloup, 5 juillet 1769.

Vous n'êtes plus avec nous, mon cher baron ; cette idée m'afflige sensiblement, et quand nous irons vous rejoindre, vous serez peut-être à Compiègne. Voilà le cercle de la vie, on se cherche sans se trouver, ou bien on se trouve pour se quitter. Nous vous avons suivi depuis votre départ. Dimanche au soir nous disions : « Voilà qu'il entre à Saint-Joseph, voilà la petite-fille qui fait un cri ; voilà le baron sur sa chaise ; » et tout de suite nous faisions les demandes et les réponses. Mais malgré de nouveaux efforts, nous ne sentions pas mieux le mérite de la réflexion du M. [1]. Votre lettre nous donne un petit jour, et peut-être que, après une longue méditation, nous entendrons mieux cette plaisanterie. Vous n'avez pas connu l'abbé le Beuf de

[1] Du maréchal de Richelieu. (Voir les lettres des 27, 30 juin et 2 juillet.)

l'Académie des belles-lettres? Il a fait plus de cinquante volumes dont la petite-fille n'a jamais ouï parler; il connaissait à merveille tous les détails de l'histoire du moyen âge; il vous aurait dit dans quelle année et peut-être dans quel mois la chasuble a commencé d'être ouverte par les côtés, et le manipule a cessé d'être un mouchoir. Il était prodigieusement savant, il avait lu tous les chroniqueurs, tous les légendaires, mais n'avait jamais rien lu de Racine, de Quinault, de La Fontaine, etc. Un jour que M. Duclos discourait à l'Académie, je ne sais sur quel sujet, il dit en passant que les lettres et les plaisirs rapprochaient tous les états[1]. J'étais auprès de l'abbé le Beuf. Il ouvrait tant qu'il pouvait les yeux, la bouche et les oreilles. Un gros quart d'heure après, et pendant que la lecture continuait, je vis le bon abbé le Beuf éclater de rire; je lui en demandai la raison : « Je ris, me dit-il, de ce qu'a dit M. Duclos, que les gens de lettres ont bien du plaisir; il a raison! » Mon cher baron, je vous avoue que, dans bien des occasions, je suis comme l'abbé le Beuf, je n'atteins pas ce qui est trop fin, et je vois souvent louche où les autres voient clair. Mais je me sais bon gré d'une chose, c'est que je laisse là tout ce que je ne

[1] Duclos, plus qu'aucun des auteurs de ce temps, se plaisait à parler de ce rapprochement des hommes de lettres et des grands seigneurs, et aimait à afficher ses relations avec la haute société; sa vanité en amenait facilement l'occasion. Par exemple, quand on lui demandait son opinion sur quelque ouvrage qui venait de paraître : « Voici, répondait-il, ce que j'en disais au duc de... qui me faisait la même question... »

comprends pas, à moins que ce ne soit du phénicien. Si l'on n'avait pas dit qu'il ne faut pas disputer des goûts, je crois que je l'aurais dit. Mais j'aurais ajouté qu'il ne faut pas disputer des faits, parce qu'il vaut mieux les éclaircir, ni des jugements, parce que chacun juge comme il voit, ni de rien, parce que rien au monde ne mérite qu'on en dispute, à moins qu'on ne trouve du plaisir à disputer, et, dans ce cas, on peut disputer de tout. Mais, mon cher baron, je bâille en vous écrivant tout ceci, et je pense que vous en faites autant en le lisant. Effaçons vite cette impression. La grand'maman vous fait mille compliments, Gatti tant que vous en voudrez. La présidente a souri tendrement à votre souvenir. M. de Castellane et M. de Thiers sont partis ce matin, M. de Sarcofield hier. Nous restons avec nous, nous parlons de la petite-fille et de vous. Chanteloup est toujours aimable. Adieu.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 8 juillet 1769.

J'ai reçu votre lettre hier matin, chère grand'-maman. Notre chevalier était parti de la veille avec un grand regret de n'avoir pu vous attendre. Il court de fâcheux bruits sur votre retour. Je soupai hier chez les Trudaine. On parle d'un départ pour le 22,

d'une arrivée pour le 20; que la place que laissera le 22 sera remplie par le 20 qui arrivera. Le 21 sera pour qui il appartiendra. Je serai de ceux-là. Ne vous en dédites pas, je vous prie; je ne sais en vérité ce que je deviendrai si je suis toujours séparée de vous. Mais je ne veux pas vous attrister; je connais la bonté de votre cœur; vous faites pour votre petite-fille tout ce qui dépend de vous. Ce sont les circonstances qui me sont contraires. Je pourrais me plaindre du mystère qu'on m'a fait. J'avais conçu des espérances qui sont toutes renversées, je ne vois dans l'avenir que des absences continuelles. Je reste toute isolée, toute abandonnée; ah! chassons ces idées!...

J'eus hier une frayeur épouvantable. Le président fit une chute; la nuit d'avant celle-ci, contre l'ordinaire, personne n'avait couché dans sa chambre; il eut besoin de sa table de nuit. Elle n'était point auprès de son lit, il se leva pour l'aller chercher. Ensuite voulant remonter dans son lit, il n'en eut pas la force. Il tomba tout de son long sur le parquet, et, ne pouvant se relever, il y resta jusqu'à ce qu'on vînt naturellement dans sa chambre, au bout de deux heures qu'il avait resté dans cette situation. Heureusement la tête n'a point porté. Il vint chez moi l'après-dînée; je le trouvai comme à son ordinaire; cet accident n'aura point de suite, et fera prendre de plus grandes précautions à l'avenir.

Croiriez-vous que le baron avait fait le projet d'être huit jours sans me voir, pour rendre, me disait-il, ses devoirs à d'autres amis? mais j'ai trouvé hier, en ren-

trant, un petit billet qui m'annonce qu'il abandonne ce méchant projet. J'en suis bien aise. Il n'y a que lui que j'aie du plaisir de voir, parce que nous parlons sans cesse de vous.

Le général Erwin arrivera, je crois, ces jours-ci. M. Walpole s'annonce pour le mois d'août. Je ne suis point fâchée qu'il arrive si tard, parce que, devant être peu de temps ici, son voyage aurait été très-mal placé s'il était venu dans les premiers jours de votre séjour à Compiègne.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup,ce 10 juillet 1769.

J'ai fait tout mon possible pour être fâché contre vous ou plutôt contre vos accusations qui ne sont pas vous. Je ne voulais plus vous écrire, mais alors vous seriez fâchée contre moi, et je ne puis pas supporter cette idée. Cependant, comme je veux me venger, je veux vous faire un récit qui peut-être vous ennuiera.

Sur les bords de la Loire, à moitié chemin de Chanteloup à Tours, est une butte fort élevée sur laquelle est un petit village nommé Bondésir, qui appartient aujourd'hui au grand-papa, et qui avait appartenu à madame la comtesse de ***Fiche-en-Bas***. C'est le nom que les habitants donnent à madame de Furstemberg. Là

est une chapelle dédiée à la bonne Vierge, où l'on assure qu'il s'est fait quantité de miracles. On y venait en procession de par-ci, de par-là, de toute la Touraine. Elle était desservie par trois chanoines qu'on vient de réunir au chapitre d'Amboise. Les habitants en sont au désespoir. Or, nous allâmes à Bondésir la semaine dernière. Le peuple s'assembla autour de la grand'maman, et la prit pour la bonne Vierge qui venait les revoir. Nous vîmes dans la foule une jeune fille fort jolie, âgée de seize ans, très-timide, très-intéressante. La grand'maman lui fit quelques caresses. Nous vîmes ensuite le concierge, qui est un jeune paysan de vingt-deux ans, très-bien fait, qui meurt de peur de tirer à la milice, et d'envie de se marier. Hier, en nous rappelant cette course, nous dîmes qu'il faudrait marier le joli paysan à la jolie paysanne; aussitôt la grand'maman demande des chevaux, des voitures; mais il pleut à verse, il tonne à faire trembler !... N'importe, il faut se mettre en route. Nous allons travailler au bonheur de ces enfants, il faudra bien que la pluie et le tonnerre cessent. Nous partons, et vous sentez bien que pendant le voyage nous ne parlâmes d'autre chose. « Il faut les marier tout à l'heure, disait la grand'maman; ces deux pauvres enfants s'aimeront bien, ils s'aiment déjà, ils feront les plus jolis enfants du monde!... On leur achètera un petit coin de terre, nous ferons un petit trousseau à la mariée. » Après une marche de trois lieues, nous arrivons; nous parlons à la mère de la fille, qui consent à la marier. Le paysan n'était pas dans le village ; on sonne toutes les cloches, il vient aussitôt.

La grand'maman le prend en particulier : « Je viens ici pour vous marier. — Madame, vous me faites bien de l'honneur, — Si l'on vous donnait une jolie fille avec une dot, la prendriez-vous? — Madame, je ferai ce qui vous plaira. — Mais n'avez-vous pas quelque inclination? — Oui, madame. — Et qui? — C'est la fille d'un vigneron qui demeure à une lieue d'ici. — L'aimez-vous beaucoup? — Oui, madame. — Vous n'en prendriez donc pas une autre? — Ce sera, madame, tout comme il vous plaira. — Mais je ne veux pas gêner votre inclination ; ainsi, vous épouserez celle que vous aimez. » Nous avions encore une espérance, c'est que la jolie petite paysanne aurait aussi une inclination. Elle n'en avait point. La grand'maman eut beau lui demander son secret en particulier et en présence de la mère, tout fut inutile. Il fut donc décidé que le mariage du paysan se ferait incessamment, et que la mère de la fille lui chercherait un mari pour l'année prochaine. Le jeune paysan viendra ce matin présenter sa prétendue, qui certainement sera bien laide. Voilà comment se termina notre course dont la perspective nous a fait passer des moments très-agréables. Hier au soir la grand'maman reçut votre lettre qui nous amusa beaucoup, parce que nous eûmes bien de la peine à comprendre le 22 qui part, le 20 qui arrive, le 21 qui reste, et nous crûmes d'abord que c'était un secret d'État, ensuite un terne pour la loterie de l'École militaire, ensuite une explication théologique. La grand'-maman vous en parlera. Gatti part demain, et nous la semaine prochaine.

Monsieur le baron, je vous fais mille compliments; mademoiselle Sanadon, je vous présente mes respects. Quant à la petite-fille, je la supplie de croire que j'ai pour elle tous les sentiments qu'elle mérite, et que son capitaine est le plus dévoué de ses serviteurs.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 11 juillet 1769.

J'aurais voulu, chère petite-fille, qu'on ouvrît votre lettre à la poste. Certainement on aurait cru que le 20 et le 22 étaient les plus grands personnages de l'État, et que le remplacement de l'un par l'autre cachait les mystères de la plus profonde politique. Je me divertis à imaginer M. Jannel cherchant à déchiffrer cette énigme, n'en pouvant venir à bout, et disant au roi : « *Cela cache quelque chose d'important, sire ; il faut examiner toutes les correspondances de la grand'mère et de la petite-fille ! On ne ferait peut-être pas mal d'examiner leur conduite ; enfin, on ne peut veiller de trop près les personnes suspectes...* » Et nous voilà décidées suspectes, ma chère enfant, dans le conseil de M. Jannel !... Voilà ce qu'aura produit votre prudence à ne pas vouloir nommer les masques. Ne vous souvenez-vous plus ce que vous disiez à M. de Bernstoff, qu'il était « circonspect et suspect ? » Eh bien, il vous est arrivé la même chose. Vous avez voulu être cir-

conspecte avec M. Wiard, et vous êtes devenue suspecte à M. Jannel, et presque à moi. Je ne comprenais rien aux 20, 21, 22, et sans l'abbé Barthélemy, qui est accoutumé à déchiffrer toutes les langues, j'aurais cru que la tête vous avait tourné ou à votre secrétaire. Vous allez lever les épaules et dire : La grand'maman est bien bête. « Oh ! ce n'est pas tout, ma chère enfant ; vous allez encore dire : Elle est bien imprudente ! » Car je vais répondre *en clair* à votre chiffre. (*En clair*, je vous prie de croire que c'est le terme de l'art.) J'arriverai le 19 au lieu du 20, et je serai le 20 à Compiègne, au lieu d'être à Paris le 21 ; mais, ingrate que vous êtes, loin d'être une marâtre, comme vous le faites entendre, de vous négliger, de vous oublier, je ne suis occupée que de vous, et ce sera à vous que je donnerai cette seule soirée du 19 que je passerai à Paris où vous souperez chez moi, si M. de Choiseul peut m'envoyer un marmiton pour nous donner une côtelette. Sinon, ce sera vous qui me donnerez à souper, au risque que je vous porte toute ma maussaderie, ma fatigue et ma poussière. Mais je vous prie de songer que, dans tous les cas, je ne puis voir que vous. Après cela, direz-vous que vous êtes abandonnée, et doutez-vous de toute la tendresse de la grand'maman?

J'ai partagé votre frayeur de la chute du pauvre président. J'ai eu une lettre du chevalier avant son départ. Je suis bien aise de l'arrivée du général, mais mille fois plus de celle de mon Horace. Voici une fort mauvaise brochure que Voltaire m'a envoyée, quoi-

qu'elle ne soit pas de lui. J'y joins la lettre qu'il m'a écrite en même temps.

Comme je ne sais qu'y répondre et qu'il me parle de vous, vous lui répondrez pour moi et nous y gagnerons tous les trois,

---

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 14 juillet 1769,

Dans un instant, grand'maman, je répondrai à votre lettre que Gatti m'a rendue hier. Mais il faut, auparavant, que je vous débride toutes les pensées qui m'ont occupée cette nuit. Je l'ai passée sans fermer l'œil. Elle n'a pas été bien longue, à la vérité. Je n'ai quitté madame de Beauvau, chez qui j'avais soupé, et où étaient la maréchale de Luxembourg, la marquise de Boufflers et le comte de Chabot, qu'à quatre heures du matin. Ce n'est point à ce que nous avions dit que j'ai pensé, cela n'en valait pas la peine; mais j'ai réfléchi sur le désir que nous avons de trouver le bonheur. Quel moyen avons-nous pour l'attraper? Connaissons-nous ce qui peut nous le procurer? Oh! oui, nous le connaissons, et je suis bien sûre que nous sommes du même avis. Il ne tient jamais qu'à un seul objet; tout ce qui n'est pas cet objet, tout ce qui n'y a pas de rapport, n'est que palliatif, distraction!... Madame de

Prie est morte du besoin de gouverner l'État; un autre mourra de la diminution de ses richesses ; mais vous, mais moi, nous ne mourrons pas de ces maladies-là !... Notre objet n'est point des êtres imaginaires; ce sont des individus qui ont chair et os, que nous aimons, dont nous voulons être aimées ; point de bonheur sans celui-là. Mais à quoi connaît-on qu'on est aimé? Ah! voilà où l'on se trompe, et voilà ce qui m'a occupée. Pour m'en distraire je vais relire votre lettre et y répondre.

Je suis ravie, charmée de mon style de Nostradamus. Il vous a tenu lieu de *Mercure* et m'a valu une réponse dont le style est divin. Vous attrapez la perfection sans perdre la facilité et le naturel. Oh! vous êtes une singulière grand'maman. Comment avez-vous pu faire une si sotte petite-fille? Pourtant vous lui avez passé une petite portion de votre tact et de votre bon goût. Oui, monsieur l'abbé, rien n'est si vrai! Ne haussez point les épaules, et ne dites point : « Voilà une créature bien vaine. » Je vous confondrai en vous nommant, pour preuve de ce que je vous dis. Voyez quelles sont les gens que j'estime et que j'aime, en commençant par vous qui êtes à la tête et en finissant par mon baron qui est à la queue. Cette queue est souvent tortillée et je n'ai pas le projet de la redresser. Ce baron partira le jour que la grand'maman arrivera. Mais vraiment voici une belle aventure dont il faut vous prévenir. Madame de Chateaurenaud m'est arrivée, tandis que Gatti était chez moi. Après avoir demandé de vos nouvelles, elle a voulu savoir le jour de votre

retour. « Mercredi, a-t-il dit. — Ah! j'irai l'attendre chez elle. — Mais, madame, ai-je dit, elle pourra arriver bien tard et ne vouloir voir personne. — Oh! qu'est-ce que cela fait, je l'attendrai... » Je vous en préviens; faites donner des ordres à votre suisse.

Vous envoyez donc des extraits de mes lettres, et vous me faites des tracasseries. M. de Gontaut a montré à madame de Luxembourg ce que je vous avais écrit de M. de Lauzun. Vous voulez me mettre mal avec tout le monde; nous nous brouillerons tout à fait mercredi; mais ce sera sans éclat; je ne veux de confident que M. Jannel.

Je n'ai encore lu que la préface, l'épître dédicatoire et la première scène des *Guèbres*. Je crois la préface et l'épître de Voltaire; les vers ne me paraissent point ridicules, nous verrons comment sera la suite.

Je me garderai bien de vous donner à souper. En vérité, cette proposition est-elle raisonnable? Il faut que, en arrivant, vous vous mettiez dans votre lit, que vous ayez un poulet, pour vous, l'abbé et moi. Je ne pourrais pas vous supporter dans ma chambre. Je croirais que j'achèverais de vous tuer, et puis j'aurais le déplaisir de vous voir partir; je ne veux point être promptement quittée. Capitaine, n'allez pas penser que je ferai veiller la grand'maman? Non, je me retirerai quand vous me l'ordonnerez; mais je veux que ce soit moi qui parte; enfin, je veux la quitter à mon tour.

Adieu, grand'maman, adieu l'abbé. Que je serai aise mercredi! Songez que j'ai bien à jaboter; adieu, adieu.

A M. DE VOLTAIRE

Paris, ce 16 juillet 1769.

J'ai reçu deux de vos présents, monsieur, par la grand'maman. Elle a joint au dernier la copie de la lettre de M. Guillemet, où il est fait mention de moi. J'avais résolu de ne point écrire à M. Guillemet, jusqu'à ce qu'il me fît quelque agacerie; je me souvenais qu'il m'avait dit qu'il écrivait volontiers quand il avait un thème, mais qu'il n'aimait pas à écrire quand il n'avait rien à dire. C'était une leçon qu'il me faisait; je m'y soumettais avec peine; mais je me serais fait scrupule de ne la pas suivre. Vous avez levé l'interdiction; ainsi, prenez-vous-en à vous-même si je vous importune.

Vos lettres d'Amabed m'ont fait beaucoup de plaisir. La préface et l'épître dédicatoire des *Guèbres* ne me paraissent pas de la même main que la tragédie. La petite-fille aime toujours les vers; mais ce sont les vers de M. Guillemet qu'elle aime. Elle trouve que les Guèbres vaudraient bien mieux s'ils parlaient en prose et du même style que la préface et l'épître dédicatoire.

Monsieur de Voltaire, ayez pitié de moi! tous les vivants m'ennuient; indiquez-moi quelques morts qui puissent m'amuser. J'ai relu vingt fois les livres qui me plaisent, et je suis toujours obligée d'y revenir. Je voudrais une brochure de vous toutes les semaines. Je suis persuadée que vous pouvez fournir à cette dépense. Je crois qu'il n'y a qu'une certaine dose d'imagination

pour chaque siècle, et qui est éparpillée dans les différentes nations. Vous vous en êtes emparé subtilement, et n'en avez pas laissé un grain à personne. C'est donc à vous à distribuer vos richesses, et dans vos largesses il faut préférer votre bonne et ancienne amie.

La grand'maman est à Chanteloup depuis le 29 avril. Son absence a mis le comble à mes ennuis. Elle arrive mercredi, mais pour aller tout de suite à Compiègne. Si vous connaissiez cette grand'maman, vous en seriez fier ! Elle est comme vous; elle a tout envahi. Ah ! son siècle n'est pas digne d'elle !...

Je crois que M. Guillemet ne se flatte pas qu'on lui écrive des gazettes. D'ailleurs, ce n'est pas mon talent, et de plus, la nouvelle du jour est détruite par celle du lendemain. Il y a un livre ici qui fait beaucoup de bruit, dont il n'y a que trois ou quatre exemplaires. Je ne l'ai pas encore lu; on dit qu'il est de main de maître. J'ai pris des mesures pour l'avoir. Nous avons eu ici un opéra-comique qui a eu un succès inouï; c'est *le Déserteur;* il vous ferait plaisir. Les paroles sont de Sedaine. Je ne sais si les ouvrages de cet auteur passeront à la postérité. Je ne sais s'il ne serait pas dangereux qu'il devînt modèle. Les *genuit* dégénèrent toujours. Mais ce Sedaine a un genre qui fait un grand effet. Il a trouvé de nouvelles cordes pour exciter la sensibilité; il va droit au cœur, et laisse là tous les détours d'une métaphysique que je trouve détestable en tout genre. On la place aujourd'hui partout, même en musique. Plus la musique est recherchée et travaillée, plus elle a de succès. Il y a ici un fameux joueur de

violon qui fait des prodiges sur sa chanterelle. Un homme disait à un autre : « Monsieur, n'êtes-vous pas enchanté? Sentez-vous combien cela est difficile ?... » « Ah ! monsieur, dit l'autre, je voudrais que cela fût impossible !... » C'est ce que je dirais de tous les auteurs qui sautent à pieds joints sur le bon sens, pour nous faire des raisonnements fatigants, ennuyeux et faux. Je mettrais à leur tête M. Jean-Jacques, et puis tous ses prosélytes.

Adieu, monsieur. Cette lettre est d'une insupportable longueur ; ne craignez pas la récidive ; vous me ferez toujours taire quand vous voudrez.

DE M. WALPOLE A GEORGES MONTAGU[1]

Paris, 7 septembre 1769.

Ma chère vieille amie a été charmée de votre souvenir et m'a fait promettre de vous envoyer mille compliments. Elle ne comprend pas pourquoi vous ne voulez pas venir ici. Ne sentant en elle-même aucune différence entre la vivacité de soixante-treize ans et celle qu'elle avait à vingt-trois ans, elle croit qu'il n'y a aucun empêchement pour faire ce qu'on veut, excepté

[1] On donne ici cette lettre écrite par M. Walpole pendant le séjour de six semaines qu'il fit à Paris, à cause des détails qu'elle renferme sur l'état où il a trouvé madame du Deffand.

la privation de la vue. Si elle n'en était pas privée, je crois que rien ne pourrait l'empêcher de me faire une visite à Strawberry-Hill. Elle fait des chansons, les chante, et se rappelle tout; ayant vécu dans le siècle le plus agréable jusqu'au plus raisonneur, elle a tout ce qui était aimable dans l'autre avec ce qui est sensé dans celui-ci, sans la vanité du premier ni la pédante impertinence du dernier.

Je l'ai entendue discuter avec toutes sortes de personnes, sur toutes sortes de sujets, et je ne l'ai jamais vue dans le faux. Elle humilie les savants et trouve une conversation pour chacun. Affectueuse comme madame de Sévigné, elle n'a aucun de ses préjugés, mais elle a un goût plus universel, et avec la santé la plus délicate, son activité la pousse à une vie fatigante qui me tuerait si je restais ici. Si nous revenons à une heure du matin de souper à la campagne, elle propose d'aller sur le boulevard ou à la foire Saint-Ovide, parce qu'il est trop tôt pour se coucher. J'ai eu beaucoup de peine à lui persuader, hier au soir, n'étant pas bien portante, de ne pas rester levée jusqu'à deux ou trois heures du matin pour voir la comète. Elle avait fait dire à un astronome d'apporter son télescope chez le président Hénault, pensant que cela m'amuserait.

En tout, sa bonté pour moi est si excessive que je ne me sens pas honteux de produire une personne desséchée, dans un cercle de divertissements que j'ai abandonnés chez moi. Je vous fais un conte. Je me sens honteux et je soupire après mon tranquille château et mon cottage, mais je sens de l'angoisse lorsque je

réfléchis que je n'aurai probablement jamais assez de résolution pour faire un autre voyage, afin de revoir cette amie si bonne et si sincère, qui m'aime autant que ma mère m'aimait. Mais c'est folie de penser à l'avenir. Qu'est-ce que l'année prochaine? Une bulle d'eau qui peut crever ou pour elle ou pour moi avant même que l'année qui s'enfuit arrive au bout de l'almanach. Faire des projets dans une vie aussi précaire que la nôtre ressemble aux châteaux enchantés des contes de fées où chaque porte était gardée par des géants et des dragons.

La mort ou la maladie barrent chaque porte où nous voulons passer, et quoique nous puissions parfois surmonter l'obstacle et parvenir à la dernière chambre, c'est d'un aventurier absurde de placer ses espérances au bout d'une telle avenue.

Adieu, mon cher Georges, etc.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 14 octobre 1769.

Vous ne croiriez pas, chère grand'maman, qu'ayant reçu votre lettre avant-hier, je n'ai pas eu le temps d'y répondre ; c'est pourtant vrai. Hier, je fus hors de chez moi toute la journée ; on tendit mon lit d'hiver, on mit des doubles châssis, on calfeutra, etc. Je reçus

mon capitaine chez madame Cholmondley. Aucune de vos bontés ne lui échappe. Elle sent la délicatesse et la politesse infinies de vos attentions; elle me soupçonnait d'exagération quand je lui parlais de vous; actuellement, elle trouve qu'on reste toujours en arrière.

Nous avons tenu un conseil, discuté et raisonné sur tout ce qu'il faut pour la poupée. Je vous rendrai compte de l'exécution.

Savez-vous l'aventure de votre petit-fils [1]. Il arriva à Calais le samedi au soir, il comptait s'embarquer le dimanche de bonne heure. Le vent retint les vaisseaux à Douvres, et il n'en arriva à Calais que lundi au soir. Je compte qu'il s'est embarqué mardi, mais je n'en aurai des nouvelles que dimanche.

Votre loge à la Comédie me fait grand plaisir; les Richemont y vont tous les jours; ce sont les meilleurs amis de M. Walpole. Ainsi, directement ou indirectement, il n'y a point de sortes d'obligations que je ne vous aie. Ce sont bien vos bontés qui sont l'éternité pour moi; elles sont si continues, que je n'en puis sentir la succession. Si le baron n'est pas toujours à vos pieds, s'il ne représente pas pour le petit oncle le grand abbé et moi, je lui déclare que la petite chaise sera pour le premier venu, pour les Bédées, les Sanchan, etc. Il sera infiniment au-dessous d'eux, si dans les moments où il peut être avec vous, il est assez dépourvu de bon sens, d'esprit et de goût pour être ailleurs.

[1] M. Walpole.

Les oiseaux sont envolés, il faut qu'ils soient retournés à Steinkerque [1]; depuis dix jours je n'en entends plus parler. Il y en aura demain huit que vous êtes partie; dans quelques semaines je pourrai vous revoir, n'est-ce pas? Que j'aurai du plaisir à me trouver dans votre petit appartement, à côté de votre fauteuil! Vous aurez la princesse dimanche ou lundi; elle attend demain ou après-demain sa bonne amie de cinquante francs; dès qu'elle aura passé une soirée avec elle, elle ira trouver celle qui n'a point de prix.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Fontainebleau, ce 16 octobre 1769.

Je ne suis point étonnée, ma chère petite-fille, que vous n'ayez pas le temps de m'écrire, car je ne l'ai point non plus.

Ne faites point d'imprécations contre le baron, il a pour moi les meilleurs procédés du monde; il mérite toutes vos bontés et il est plus digne que jamais de conserver la distinction de la petite chaise auprès de votre tonneau. A propos de votre tonneau, les oiseaux,

[1] Les oiseaux de Steinkerque. La marquise de Boufflers, sa fille, madame de Boisgelin et sa nièce madame de Cambis sont souvent désignées ainsi dans des lettres, sans que le prétexte de cette plaisanterie soit connu.

dites-vous, sont envolés? Comment, tout de suite, sans raison? Cela ressemble bien en effet à des oiseaux. J'avoue que je n'en suis pas trop fâchée. Vous savez que je ne partage pas le goût de madame de La Vallière pour les oiseaux ; leur légèreté ne convient point à une grand'mère. Si ces oiseaux vous amusaient cependant, je désire qu'ils vous reviennent ; on ne peut disconvenir qu'ils n'aient un très-joli ramage. J'imagine que le retour du chevalier aura été leur épouvantail. Envoyez-le-moi donc, ce pauvre chevalier, je meurs d'impatience de le voir.

L'abbé me mande qu'il vous a trouvée toute triste de la flotte russe ; cela m'a fait ressouvenir d'une comédie que j'ai vue à Rome, intitulée *lo Speciale*. Faites-vous-la raconter par l'abbé. Heureusement vous vous êtes bientôt consolée des Russes avec la poupée. C'est un parti fort sage ; rien de si philosophique que de jouer à la poupée. Je vous remercie, vous et madame de Cholmondley, de tous les soins que vous y donnez.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 16 octobre 1769.

J'ai deux grandes affaires à traiter avec vous : la première de vous prier d'obtenir du grand-papa sa loge à l'Opéra pour tous les jours qu'il n'en a pas

disposé; la seconde de vouloir bien faire écrire à M. Français de faire partir successivement, par le courrier, deux livres de thé qu'on lui a remises depuis plus d'un mois. Elles sont, je crois, à votre adresse; si elles n'y sont pas, elles doivent être à la mienne ou à celle de madame Cholmondley. Pardon de la liberté grande. Bon, voici encore une autre demande. Je vous prie de traiter de haut en bas M. l'envoyé de Danemark, ci-devant mon baron; il perdra à tout jamais ce titre s'il a la fatuité de ne vouloir m'écrire qu'en réponse. J'exige, et il le sait bien, qu'il me donne au moins deux fois la semaine des nouvelles de ma chère grand'maman, de mon bon grand-papa; il pourrait y ajouter, sans faire trop l'important, quelques petites nouvelles qui m'amusassent. Je ne le prie point de me mander ce qu'il sait de la flotte russe, quoique j'en sois inquiète, mais les nouvelles de Fontainebleau, que je n'apprends jamais que le surlendemain qu'elles sont arrivées.

Vraiment il s'agit bien d'autre chose. C'est un régiment ou bien un brevet de colonel que je supplie le grand-papa de donner à mon cousin le marquis de Chavigny. Si M. du Châtelet n'a point trompé ledit cousin, le duc de Choiseul doit être prévenu en sa faveur, et le cousin doit avoir beaucoup d'espérance. Il s'est obstiné à obtenir ma puissante protection. Malgré ma résistance et tout ce que je lui ai pu dire de mon peu de crédit, il a absolument voulu une lettre; la voici, et pour vous gagner par les présents, il vous porte un sac de petits grains.

Je ne doute pas, chère grand'maman, que vous ne

fassiez connaître à mon cousin que je m'intéresse fort à lui et que vous voudrez bien lui accorder votre protection. Quelle importunité je vous cause, et puis on désire des enfants!...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 19 octobre 1769.

Ma grand'maman, je suis toute embarrassée, décontenancée, déconcertée : je viens de recevoir une lettre du baron sublimement sèche. N'entend-il point la plaisanterie? et aurait-il pris de travers mes plaintes et mes menaces? Il me dit qu'il est l'être le plus *libre,* le plus révolté ; qu'il ne s'est jamais assujetti à écrire à son cher père et sa chère mère autant qu'il m'a écrit, qu'il va à la campagne et me fait ses adieux!.. Voilà ce qui le regarde.

Venons à un autre article, les oiseaux de Steinkerque. L'abbé aura pu vous mander qu'il les a vus et que leurs visites sont longues. Mais que faire? Rien, ce me semble, ne doit vous être plus indifférent; si cela ne vous l'était pas, je renoncerais sur-le-champ à cette volatile; leur ramage ne m'enchante pas assez pour que ce sacrifice me coûte beaucoup. Je ne prévois rien de dangereux dans leur commerce : les opéras, les comédies, les ouvrages tant anciens que modernes, les robes, les rubans, les pompons, voilà les

sujets de nos conversations. Je ne prends jamais votre nom en vain, je me contente d'être flattée et honorée de vos bontés, de votre amitié. Mais la vanité ne me fait point chercher à m'en vanter, ni à m'en prévaloir. Je crois que cette explication n'était pas nécessaire, aussi ne la fais-je pas comme remède, mais comme préservatif. Votre enfant vous aime uniquement, et comme il vous convient d'être aimée. Soyez-en à tout jamais persuadée.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Fontainebleau, ce 21 octobre 1769.

Si le baron, ma chère petite-fille, vous a donné de l'inquiétude par le ton de sa réponse, c'est, n'en déplaise à son esprit, par sottise qu'il s'est mal exprimé ; car je suis sûre que vous n'avez pas pu lui déplaire, et je vous en réponds, quoique je ne l'aie pas vu, parce qu'il est à la campagne. S'il vous a mal rendu mes commissions, c'est que je les ai mal données, l'ayant fait très-précipitamment. Je vous ai envoyé, pour vendredi dernier, le billet de la loge à l'Opéra. J'avais chargé le baron de vous mander que je ne voulais pas la demander *in globo* au grand'papa, parce qu'elle lui est quelquefois demandée, et qu'il serait gêné de ne

pouvoir plus en disposer, qu'ainsi il valait mieux que vous la lui demandassiez chaque fois que vous en aurez envie ; il ne l'aura plus que de demain en huit pour le reste de la semaine...

M. de Saint-Florentin m'a remis aujourd'hui l'ordonnance de votre pension: je l'ai donnée sur-le-champ à madame d'Invault, en la priant très-instamment d'engager son mari à l'acquitter le plus tôt possible. J'irai l'en solliciter moi-même dès que je pourrai sortir.

Votre sac est la plus jolie chose du monde, je vous en remercie. Je suis fâchée de n'avoir point vu M. de Chavigny, qui a pris la peine de me l'apporter. Mais j'étais dans ma chambre, il y avait du monde. Je n'ai pu lire votre lettre que quand ce monde a été sorti, et alors M. de Chavigny, qui était l'objet intéressant de la lettre, n'était plus dans le salon. Ce malheur a été réparé, parce que j'ai fait lire la lettre au grand-papa. C'était la meilleure recommandation que je pusse faire. Voilà, je crois, tout ce que vous vouliez savoir? Ah! si fait, il faut encore répondre aux oiseaux de Steinkerque. Tranquillisez-vous, je vous assure qu'ils ne me nuisent pas plus qu'ils ne me duisent. Voilà tout ce que le baron vous aurait dit s'il était ici à faire son devoir de secrétaire. Il y aurait ajouté beaucoup d'esprit et de grâce que je retranche, parce que je ne saurais où les prendre, et que je n'ai pas le temps de les chercher, parce qu'il faut me coucher; car vous saurez que c'est toujours sur mon sommeil qu'il me faut prendre le temps d'écrire. Je me contenterai donc

de vous embrasser, ma chère enfant, et de vous embrasser bien tendrement.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

26 décembre 1769.

Je vis hier la petite-fille fort occupée du roi de Portugal dont on parle beaucoup; du roi d'Angleterre, contre lequel on vient de publier à Londres une réclamation brûlante, pleine d'injures et de menaces; enfin de la poupée [1] que vous lui avez demandée. Il a fallu la refaire, parce qu'on avait déjà cassé la tête de l'ancienne. La marchande produisit la nouvelle avec une éloquence emphatique ; mais elle mit encore plus d'emphase dans le prix qu'elle en exigeait ; elle ne peut la donner à moins de cent francs. Grande fureur de la part de la petite-fille : — « Non, mademoiselle, je ne la prendrai point à ce prix-là ; il faudrait être fol !... — Madame, je ne puis pas la laisser à moins, et je n'en suis pas embarrassée. — Tenez, mademoiselle, tout ce que je puis faire, c'est de vous en donner quatre-vingt-seize francs, mais il serait souverainement ridicule de vous en donner cent francs. — Non, madame, je ne puis pas en rabattre un sol. — Eh bien,

[1] Que la duchesse de Choiseul destinait à sa nièce, fille de la comtesse de Choiseul-Stainville.

mademoiselle, vous n'avez qu'à l'emporter; qui a jamais payé une poupée cent francs?.. — L'abbé, parlez donc. » Alors je parle et je dis à la marchande : — « Il est vrai que la poupée ne vaut pas cent francs; mais vous pourriez la laisser à quatre-vingt-dix-neuf francs, parce que cela fait quatre louis et un petit écu. Monsieur, comme vous êtes un honnête ecclésiastique, je m'en rapporte à votre jugement. » La petite-fille, enchantée, dit à Wiard de compter vite quatre-vingt-dix-neuf francs; mais la marchande s'avise de demander pour la fille de boutique les vingt sols qu'on lui a ôtés. Nouvelle scène de la part de la petite-fille, qui consent enfin à donner vingt sols de sa poche. Pendant qu'on faisait le compte, nous calculons ce qu'a pu coûter la mousseline et le droguet, et, d'après ce calcul, on appelle la marchande : « Mademoiselle, avez-vous le détail de vos fournitures? — Madame, je n'en donne jamais. — Vous n'en donnez jamais, mademoiselle? et moi je ne donne point d'argent à ceux qui ne donnent point de détails; emportez votre poupée, et qu'il n'en soit plus question. » Aussitôt elle rend l'argent, emporte la poupée et disparaît. Il faut observer que cette poupée avait le panier et le jupon de l'ancienne, de manière que mademoiselle de Choiseul n'a plus de poupée à présent. Alors madame de Narbonne arrive; on lui fait le récit de l'aventure, on crie beaucoup contre la marchande, et on conclut qu'il faut envoyer acheter ce matin la poupée sous un nom emprunté.

Madame de La Vallière reçut, il y a deux jours, un

pot pourri ; elle passa chez madame de Forcalquier, qu'elle soupçonnait de le lui avoir envoyé et fit écrire à sa porte :

Ce pot pourri
Est si joli
Qu'il semble
Qu'il vous ressemble [1].

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 13 mai 1770.

Je vous envoie, ma chère petite-fille, une requête que Voltaire m'a envoyée. Vous verrez qu'elle est adressée au roi, et qu'il dit en note que l'instance est au conseil. Cet écrit, comme vous pensez bien, n'est pas fait pour être amusant, mais le sujet en est très-intéressant. La cause qu'il défend est certainement bonne en soi [2]; mais je crains bien que la manière un

[1] Madame de Forcalquier aurait pu rendre madrigal pour madrigal, en rappelant à madame de La Vallière celui qu'elle avait inspiré à madame d'Houdetot. Elle avait alors cinquante ans :

La nature, prudente et sage,
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu repéter.

[2] Il s'agissait d'encouragements à donner au commerce d'horlogerie, dont Voltaire avait établi une manufacture à Versoy.

peu trop philosophique dont elle est traitée et le nom de Voltaire y nuisent beaucoup. Comme il ne m'a point écrit en me l'envoyant, je suis ravie de n'avoir point à lui répondre à ce sujet ; mais comme le commerce de lettres que vous avez avec Voltaire est plus régulier que le mien, je vous prie, la première fois que vous lui écrirez, de lui accuser pour moi la réception de cette requête et de l'en remercier. Dites-lui en même temps, vous qui êtes en droit de lui tout dire, que vous ne lui conseillez pas de badiner avec le roi, que les oreilles des rois ne sont pas faites comme celles des autres hommes, et qu'il faut leur parler en langage plus mesuré [1].

Je vous prie aussi d'envoyer la requête au grand-papa, dès que vous l'aurez lue ; je la lui annonce, et j'aime mieux la lui faire passer par vous que vous la faire passer par lui, parce qu'il l'aura sûrement et

[1] La duchesse de Choiseul n'était pas seule à donner cet avis à Voltaire... « Êtes-vous sage à soixante-dix ans, » lui écrivait le 19 mai 1759 le roi de Prusse, « apprenez donc à votre âge de quel » style il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des li- » bertés permises et des impertinences intolérables aux gens de » lettres et aux beaux esprits !... » Cette fois, en effet, Voltaire avait dépassé toutes les bornes : « Comptez, avait-il écrit au roi » philosophe, que je suis toujours assez sot pour vous aimer. » Qu'aurait dit son royal correspondant s'il avait eu connaissance d'une lettre adressée la même année par Voltaire à d'Argental ? « Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup. Je ne lui pardonnerai » jamais ni son infâme procédé avec ma nièce, ni la hardiesse » qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans » avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde » humiliation. »

promptement de cette manière, et que je ne répondrais pas que vous l'eussiez jamais de l'autre.

Dites-moi, ma chère petite-fille, le grand-papa est-il remonté mercredi, après m'avoir mise dans mon carrosse? a-t-il parlé de moi? qu'en a-t-il dit et de quel ton? Il me semble qu'il commence à n'être plus honteux de moi, et c'est déjà un grand point de ne plus blesser l'amour-propre des gens dont on veut être aimé!... Avouez, ma chère petite-fille, que c'est un excellent homme que ce grand-papa; mais ce n'est pas tout d'être le meilleur des hommes, je vous assure que c'est le plus grand que le siècle ait produit. On s'apprivoise avec sa bonhomie, et on ne remarque pas les talents supérieurs et les qualités sublimes qui sont auprès et que sa modestie couvre; on les reconnaîtra quand il n'y sera plus; et il sera bien plus grand dans l'histoire qu'il ne nous le paraît, parce qu'on n'y verra pas ses faiblesses, relevées du public son contemporain, parce qu'il est jaloux du bonheur de ceux qui en profitent; faiblesses qui sont le fruit d'un caractère facile, d'un cœur trop sensible, d'une âme franche et tout à découvert; faiblesses dont les inconvénients ne portent sur aucune chose essentielle et ne peuvent le dégrader dans l'histoire, où le souvenir ne s'en conservera même pas. Je ne crois point que ce jugement soit l'effet de l'aveuglement du sentiment ou de la vanité. Vous, dont j'estime la justesse et la justice, je désire que vous le confirmiez. Il est ridicule peut-être de parler de son mari, et il est plus ridicule encore de le vanter; mais je parle à ma petite-fille qui m'aime et qui aurait de l'in-

dulgence même pour une faiblesse. Doutez-vous de mon sentiment, ma chère enfant, après cette confiance? Montrer tout ce que l'on pense, tout ce que l'on sent, me paraît en être la plus grande preuve, et vous êtes peut-être la seule du monde à qui j'osasse la donner[1] !...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 16 mai 1770.

La bergère n'eut pas plutôt quitté son troupeau qu'il fut dispersé; il n'y a que son retour qui puisse le rassembler. La brebis la plus tendre et la plus fidèle se vit abandonnée; elle ne cesse de gémir. Vous comprenez bien que le grand-papa ne remonta point, et, qu'excepté le prince, je ne revis plus personne.

Je viens d'écrire au grand-papa en lui envoyant la requête; je voudrais que les avocats en imitassent le style. Je n'ai rien à ajouter au jugement que vous en portez. Ce n'est en vérité que parce que mes jugements sont toujours soumis aux vôtres, que je me crois de la justesse.

[1] Dans cette société si frivole, et dans ce temps de désordres, on aime à trouver l'expression si évidemment sincère d'une affection légitime. Presque toutes les intimités étaient alors si peu respectables, que ce sentiment exalté de la duchesse de Choiseul pour son mari lui donne un caractère et un charme particuliers.

Ce que vous me dites sur le grand-papa est charmant. Il y a un article qui m'a fait venir les larmes aux yeux. *Il me semble qu'il commence à n'être plus honteux de moi, etc.* Quelle modestie, quelle tendresse, quelle délicatesse, quel vernis le véritable amour donne à toutes les vertus!... Si le grand-papa ne sentait pas son bonheur, je ne lui accorderais aucune estime; mais il le connaît, il le sent; et je suis bien sûre de ne pas me tromper en croyant que vous êtes ce qu'il aime le mieux, et peut-être uniquement. Mais comment, l'aimant autant que vous faites, pouvez-vous vous en séparer volontairement? Quelles raisons, quels prétextes aurez-vous le mois prochain? J'admire en tout votre conduite, excepté dans cette occasion, où elle me semble ineffable. J'ai peut-être tort, mais on ne voit que par ses lunettes; il me paraît impossible de se résoudre à l'absence quand on peut l'éviter.

Ma grand'maman, vous ne vous souciez pas que je vous parle de fêtes, ni de tout ce qu'on dira de madame la dauphine; je m'ennuierai si fort à en entendre parler que je serais trop ennuyeuse à le répéter.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 17 mai 1770.

Croiriez-vous que M. Leclerc ne s'est pas donné la peine de me répondre à la lettre que je lui ai écrite

pour le prier de payer votre ordonnance. Vous voyez la grande considération que j'ai dans les bureaux de la finance; mais puisque vous êtes payée, je prends le même parti que vous, de ne point m'attacher aux formes.

A propos de formes, j'ai reçu une lettre de Voltaire, adressée à ma femme de chambre; il m'envoie six montres qui ont été faites à Ferney par les émigrants de Genève. Il veut que le roi les achète pour les présents qu'il a à faire à des gens en sous-ordre, à l'occasion du mariage. Je les ai envoyées bien vite à M. de Choiseul, en le menaçant de les prendre toutes sur mon compte, s'il ne les prend pas sur celui du roi. Je vous enverrai la lettre de Voltaire dès que ma femme de chambre lui aura répondu.

Je laisse à l'abbé le soin et le plaisir de vous donner des nouvelles de mes moutons, de mes manufactures de laine, de soie, de cuirs, etc. Tout cela est trop métaphysique pour moi. Je ne suis bonne qu'à vous aimer, je ne me plais qu'à vous le dire.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce samedi 26 mai 1770.

Voilà le prince, chère grand'maman; recevez-en le sacrifice comme Dieu reçoit ceux qu'on lui fait. Il daigne en savoir gré, quoiqu'ils ne soient pas volontaires.

J'ai plus de mérite vis-à-vis de vous, car s'il était en mon pouvoir de retenir le prince, je ne le retiendrais pas un seul instant. Je voulais vous envoyer la copie de ma lettre à Voltaire, ainsi que celle que j'ai écrite au grand-papa. Je les lus hier au prince, je les trouvai infiniment plates. Il vous dira que j'avais raison. Je les ai cependant envoyées, parce que cela était nécessaire; mais il ne l'est pas de vous ennuyer en pure perte. Je dis un mot au grand-papa sur l'affaire de M. de Richemond, je lui annonce vos sollicitations; vous voudrez bien lui en faire. Vous sentez bien que ce n'est pas la personne de M. de Richemond qui m'intéresse; mais le succès de cette affaire décidera, je crois, du retour de M. Walpole.

On disait que madame de Grammont ne partira que le 20 du mois prochain et Marly sera à peu près dans le même temps; on y restera quinze jours ou trois semaines. Aussi Compiègne pourrait n'être que le 15 juillet. Ce terme est bien éloigné et ne me laisse l'espérance de vous voir qu'à la fin d'août ou au commencement de septembre. Je ne sais dans quel état vous me trouverez. Il me semble que ma tête s'affaiblit beaucoup et que je m'achemine à arriver au point où en est le président. Il est certain que depuis quelques jours je suis toute hébétée. Il n'y aurait pas grand mal si on ne s'apercevait pas soi-même de son changement : mais il est triste de se survivre.

Le prince vous parlera de tous les tracas[1]; il est du

[1] Sur la préséance aux fêtes qui eurent lieu à l'occasion du ma-

parti des révoltés, et moi je les blâme. Je crois M. de Mercy extrêmement piqué; au moins il doit l'être. Je n'ai encore vu personne qui ait pu me mettre au fait de l'intrinsèque de toute cette affaire. Jusqu'à présent je n'ai pas entendu nommer le grand-papa, et ce n'est que pour lui que je m'y intéresse, ainsi qu'à l'affaire de M. d'Aiguillon. J'ai entendu dire que le roi, depuis l'examen qu'il a fait des pièces du procès, n'est pas content de la conduite de M. de Saint-Florentin, et que pour le punir, il aura un brevet d'honneurs.

Vous savez que les grandes et petites entrées chez M. le dauphin sont ôtées. On est enchanté de madame la dauphine, et je ne doute pas, sur tout ce qu'on en dit, qu'elle ne soit la plus aimable du monde.

Savez-vous la forme qu'on avait donnée au monstre qui veut dévorer Andromède? Celle de ce poisson qui noie les singes quand ils veulent passer pour hommes[1].

Je vous quitte; engagez l'abbé à m'écrire au moins une fois la semaine; ne craignez point que mes lettres à venir ressemblent à celle-ci, je ne m'y donnerai pas la même licence.

Dans cet instant il m'arrive une lettre de l'abbé; ah! quelle lettre; je ne doute pas que vous ne l'ayez lue, et

riage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche. Le menuet que devait danser à la cour mademoiselle de Lorraine, fille de madame de Brionne, sœur du prince de Lambesc, avait provoqué de vives réclamations et porté les pairs, joints à la noblesse, à présenter au roi une requête contre les prétentions des princes lorrains.

[1] Voir la fable de La Fontaine : *le Singe et le Dauphin.*

que vous n'en ayez été aussi charmée que moi. Quel extrême bonheur d'avoir pour ami un tel abbé! Je l'aime par toutes les lettres de l'alphabet: par F, parce qu'il est fou; par S, parce qu'il est sage; je lui écrirai ces jours-ci, sans l'espérance, et encore moins sans la prétention de lui rendre jamais le plaisir qu'il me donne. Je le prie de faire mes compliments à Cathédrale[1], j'aime son affabilité et son usage du monde; il ne s'étourdit de rien, rien ne lui en impose. Ah! je me trompe, les petits chiens lui font faire la culbute. Ce n'est peut-être pas par peur, mais pour être plaisant.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 1er juin 1770.

Je me suis reproché tous les soirs de ne pas vous avoir écrit dans la journée, et le matin je n'en ai pas le temps. Je vous avouerai même que je ne savais que vous dire, et je ne le sais pas mieux aujourd'hui. Je ne suis pas assez gai pour vous dire des folies, ni assez triste pour vous parler avec sagesse. Je laisserai donc aller ma plume, qui vous dira tout ce qui lui viendra à l'esprit. L'esprit d'une plume!... Pourquoi pas? Je

[1] On avait donné ce nom à un beau bélier du troupeau de Chanteloup.

crois qu'on a dit quelquefois l'esprit de Dacier, l'esprit de l'abbé Trublet, et qu'il doit y avoir des rapports entre une plume et un commentateur. Je ne sais pas pourquoi vous dites du bien de mes lettres; mais je sais bien pourquoi on n'en saurait trop dire des vôtres, qui font nos délices.

La petite sainte[1] est arrivée, le prince sans pair est arrivé; nous sommes cinq en tout, si je sais bien compter. Ce n'est pas la cour de Caussin, mais c'est une cour douce et généreuse, et si éloignée de l'intrigue, que je n'y ai jamais vu la moindre dispute sur le rang. Pour toutes nouveautés, nous sommes parvenus à n'avoir qu'un service, soit à dîner, soit à souper. On a tout ce dont on a besoin, et on n'a pas au delà du besoin. Le prince s'abreuve de lait et de crème; il vous écrira un de ces jours, s'il peut cependant triompher de la paresse. Nous avons, depuis cinq à six jours, un très-vilain temps, et nous ne sommes pas montés à cheval. Nous avons remplacé le cheval par madame de Nemours, dont nous avons lu les mémoires sur la Ligue. Ils sont amusants, quoique abrégés dans les détails, et quelquefois prolixes dans le style; mais ils sont écrits simplement, et ils font assez bien connaître quelques-uns des principaux personnages.

Savez-vous que la pieuse fille que nous devions marier l'année dernière, et qui, depuis un an, cherche un mari, ne l'a pas trouvé encore. Elle est venue de-

[1] La comtesse de Choiseul-Stainville.

mander encore une année. Je la plains; car rien ne doit être si ennuyeux que de penser si longtemps à faire un choix.

Il y a, aux environs de Chanteloup, un homme vertueux, plein de mérite, peu connu, et qui ne désire pas de l'être. Il est chargé d'une assez grande administration, dont il s'occupe, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans se distraire par aucun amusement, aucun désir étranger à ses devoirs. Il ne connaît d'autre besoin que de satisfaire ses maîtres; et, comme ils sont toujours contents de lui, il l'est aussi de lui-même, et ne croit pas, pour cela, valoir mieux qu'un autre. Tous ceux qui travaillent sous lui semblent participer à son bonheur. Il leur distribue, de ses propres mains, leur nourriture et leur entretien, sans la moindre préférence de sa part, sans la moindre jalousie de la leur. L'exercice modéré qu'il leur prescrit les rend extrêmement forts, et cependant tout ce qu'ils font est plein de candeur et de douceur. Il passe une partie de la journée dans un laboratoire, où il prépare des remèdes pour ceux qui sont malades et pour ceux qui se portent bien; mais ses préparations, loin d'avoir rien d'amer et de dégoûtant, sont préférables aux meilleurs ragoûts. Cet homme s'appelle Christophe. Il a soin de la laiterie et des vaches de Chanteloup. Il n'a pas découvert l'Amérique, comme Christophe Colomb; mais il fait la meilleure crème et les meilleurs fromages de France.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 7 juin 1770.

Votre dernière lettre m'a tellement saisi de froid que je n'ai pu me réchauffer, surtout le vent de bise étant survenu tout à coup. Vous m'appelez monsieur, et pourquoi, s'il vous plaît? J'ai fait mon examen en commençant par les péchés mortels; je n'en ai commis aucun contre vous. Je ne parle pas des véniels, il y en a tant! On est si plat quand on veut les éviter, et puis je sais qu'un acte d'amour suffit pour en effacer cent mille. Seriez-vous fâchée de ce que j'ai dit que vos lettres font nos délices? Est-ce ma faute si rien au monde n'est plus vrai? Je l'ai dit, je le dis encore, dussiez-vous m'appeler monseigneur, et si vous vous en fâchez de nouveau, je vous appellerai madame.

La grand'maman se porte un peu mieux, excepté que depuis trois jours elle se plaint de ne pas trop bien dormir; elle a bon visage et est assez gaie. M. de Lauzun est venu pour la voir; il part aujourd'hui et nous le regrettons. On attend incessamment mesdames de Belzunce qui vont aux eaux. La grand'maman leur écrivit sur la route pour les prier de venir se reposer ici; elles ont accepté; elles arriveront peut-être aujourd'hui. Nous attendons aussi M. et madame de Thiers.

Le massacre de Paris [1] fait horreur, on devrait bien

[1] L'accident arrivé au feu d'artifice tiré par la ville à l'occasion du mariage du Dauphin.

se dégoûter de toutes ces fêtes. La meilleure qu'on pourrait donner au peuple, ce serait de lui ôter quelques petits droits d'entrée, et ensuite de le faire danser dans les jardins publics, sur les boulevards, aux Champs-Élysées. Trois ou quatre cents violons, trois ou quatre cents gardes-françaises, et trois ou quatre cents barriques de vin suffiraient pour exciter la joie publique et coûteraient trois ou quatre cents fois moins que ce qu'on fait. Vous m'avez parlé grec, je vous parle politique.

Hier nous fûmes à la chasse. Rien de si beau que ce spectacle. Nous avions à notre tête M. de Perceval, capitaine des chasses, qui a été longtemps de celles du roi en qualité de garde du corps. Il avait un petit surtout de taffetas, couleur de rose, et un grand cheval qui de temps en temps s'arrêtait et tournait quatre à cinq fois sur lui-même. Après venait le lieutenant des chasses, qui avait la voix et la figure d'un petit docteur que j'ai vu à la Comédie italienne; un premier piqueur avec son cor autour du col, et qui ressemble à M. Western de *Tom-Jones;* trois ou quatre autres piqueurs, cinq à six gardes et sept à huit chiens superbes et un peu plus grands que la petite chienne de la grand'maman. Nous lançâmes un chevreuil et tuâmes un loup, à peu près comme les généraux gagnent des batailles, c'est-à-dire que nous entendîmes le coup, que nous courûmes au bruit, que nous vîmes l'ennemi étendu sur le carreau, que nous en eûmes peur, et que nous nous retirâmes en bon ordre. Dans ce moment, la petite sainte, qui était restée dans la ca-

lèche, avertit qu'elle avait vu passer le chevreuil dans une petite route. Tous les chasseurs s'assemblèrent auprès d'elle. On vérifia le fait. Ce chevreuil était un lièvre. Le sonneur de cloches d'Amboise, qui se trouvait là par hasard, dit qu'il avait vu un sanglier s'enfoncer dans un taillis voisin; nous l'entourâmes, et sans une grosse pluie qui tombait depuis une heure sur nous, nous l'aurions forcé. Je crois pourtant que ce sanglier était un hanneton. Tout le monde fit des merveilles. La grand'maman, le prince sans pair et M. de Lauzun couraient avec un courage effroyable quand le chemin était beau. Gatti trottait ses deux poings appuyés sur sa selle et le corps tout courbé, à cause de sa sciatique. Après tous ces héros, je n'ose me nommer; mais j'allais assez bien sur un cheval si petit que mes jambes traînaient par terre et se confondaient avec celles du cheval, excepté qu'elles n'étaient pas si jolies.

La grand'maman me charge de vous envoyer les articles de l'*Encyclopédie* qu'elle a reçus de Genève et la lettre que vous écrit à ce sujet M. de Voltaire et qu'il avait mise à son adresse.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 13 juin 1770.

Nous sommes inquiets de vous, ma chère petite-fille. Il y a longtemps que nous n'en avons entendu

parler ; est-ce que vous êtes malade ? que vous nous oubliez ou que vous ne nous aimez plus ? Si vous nous oubliez, nous vous ferons ressouvenir de nous à force de persécutions ; si vous ne nous aimez plus, nous vous forcerons à nous rendre votre tendresse à force de vous accabler de la nôtre ; mais, si vous êtes malade, nous nous inquiéterons et nous gémirons jusqu'à ce que la santé vous soit rendue.

Voltaire a les meilleurs procédés pour nous ; il nous envoie tous les articles de son *Encyclopédie* à mesure qu'ils paraissent ; c'est à moi qu'il les adresse pour vous, ce qui fait que vous les recevez plus tard, parce que nous leur faisons payer le port en les lisant. L'abbé a dû vous envoyer ce matin ses derniers articles avec sa dernière lettre. Il me semble par cette lettre qu'il n'est pas trop content que j'aie craint que son nom ne nuisît à l'affaire des habitants de Sainte-Claude. Il veut que nous soyons charmés de l'article : *Anciens et modernes*. J'en suis fort contente, parce que je le trouve fort raisonnable, que je suis absolument de son avis, et que je suis toujours contente de Voltaire quand je le trouve raisonnable.

Croiriez-vous que le grand-papa n'a jamais voulu me répondre s'il avait trouvé à employer ses montres, quoique je le lui demande à tout moment. Vous qui le voyez tant que vous le voulez, ma chère enfant, vous qui lui dites tout ce qui vous plaît, vous qui avez enfin l'oreille du ministre, vous qui savez tout ce qu'il fait, mandez-moi ce qu'il a fait des montres de Voltaire.

L'abbé, qui a de l'esprit comme tous les anges du

Paradis et comme tous les ânes dont Voltaire relève si bien l'éloquence [1], vous dit les plus belles choses du monde d'ici. Pour moi qui n'ai pas l'esprit du moindre de ces animaux, je n'ai rien à vous en dire, si ce n'est que je pense à vous, que je parle de vous et que je vous aime, ma chère enfant, autant que partout et plus que jamais.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 20 juin 1770.

Ne vous reprochez jamais ce que vous m'écrivez, ma chère petite-fille ; ne me privez jamais de ce que vous m'aurez écrit. Je partage tous vos sentiments, j'entre dans toutes vos raisons, je m'approprie tous vos projets ; vos intérêts deviennent les miens ; vous ne perdrez jamais avec moi que ce que vous voudrez me faire perdre. Je n'ai cependant rien perdu cette fois-ci ; j'ai lu la lettre que vous écriviez à l'abbé, qui contenait celle du 11, que vous aviez voulu me soustraire ; elle est sensible et n'est point triste, elle est raisonnable, et vous avez raison de prévoir le temps où vous aurez

[1] C'est assurément une des preuves les plus frappantes du déplorable dévergondage de la société, que cette allusion faite par une personne telle que madame de Choiseul, à ce hideux passage d'un livre obscène dont on n'oserait pas même aujourd'hui avouer la lecture.

besoin de vous assurer une société qui ne vous manquera pas et qui ne vous gênera pas. Vous faites fort bien de calculer vos moyens et de voir qu'ils ne vous permettront pas d'en attirer une nombreuse et brillante chez vous, et de chercher à vous en procurer une solide. Je suis plus faite pour entendre et pour sentir tout cela que personne, et je voudrais bien pouvoir vous assurer l'abbé Sigorgne, qui remplit toutes ces conditions et que vous désirez; mais, malheureusement, j'avais écrit à l'évêque d'Orléans pour lui demander pour un autre le prieuré que vous désirez pour votre abbé, et il me l'a refusé, de sorte que je ne peux plus lui reparler de cette affaire ni aller contre ma première recommandation. Mais je vais suivre le conseil de l'abbé, que je trouve excellent: je vais envoyer au grand-papa cette lettre du 11, que vous aviez proscrite. Il en sera touché comme je l'ai été, et je suis persuadé qu'il fera tout ce qu'il pourra afin d'obtenir le prieuré pour M. l'abbé Sigorgne.

Je vous prie de faire mes compliments à madame de Cholmondley sur la mort de monsieur son beau-père. Je crois que, par votre moyen, je peux fort bien me dispenser de lui écrire à cette occasion, du moins je le désire.

Ah! mon Dieu, je pense bien comme vous sur l'humeur! c'est un défaut qui équivaut à tous les vices; il rend injuste, parce qu'on ne peut se justifier ses propres torts que par son injustice; il rend haineux, parce que l'on hait ceux à qui on fait injustice. Il donne l'apparence de la fausseté, parce qu'il rend inconsé-

quent. Si j'avais une prière à adresser à Dieu, je lui dirais tous les matins : « Mon Dieu, gardez-moi de l'humeur que je pourrais avoir et de celle que je pourrais causer !... »

Je n'ai rien à vous dire pour Voltaire. Il faut que l'on me donne des idées quand je n'ai pas de sentiments. Je crois que je manque souvent d'idées en vous écrivant, mais je m'en embarrasse peu, parce que je suis bien sûre de ne jamais manquer de sentiments.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce samedi 21 juin 1770.

Nous sommes bien fâchés de perdre le prince sans pair. Il part le 26, mardi prochain, pour aller se faire recevoir bailli, greffier, je ne sais quoi, au parlement de Besançon. C'est un voyage de trois semaines environ. C'est son frère qui en est cause. Jamais mort ne nous a causé plus de regrets que la sienne. La grand'maman n'aura donc plus avec elle que Gatti et votre capitaine, et peut-être quelques ennuyeux qui viendront par-ci par-là. Il a fait de si vilains temps ces jours passés qu'il nous était impossible de sortir ; nous les avons passés à jouer au trente-un. C'est à peu près la même chose que le vingt-un, excepté qu'on n'est du jeu que quand on veut, et que lorsque les deux points

supérieurs sont égaux, il y a poule, ce qui met beaucoup d'intérêt au jeu.

Nous avons lu le mémoire de M. d'Aiguillon. M. Linguet a une grande fécondité d'expressions. On vient de nous en envoyer un second que nous n'avons pas lu.

Je suis enchanté que le grand-papa ait été souper chez vous; la grand'maman l'est infiniment, et je crois que si elle n'avait été qu'à trente lieues de Paris, elle aurait été vous surprendre. Elle ne peut pas supporter que vous soyez triste, que vous soyez bête! Vous n'avez pas de raison pour être tout cela, et vos lettres prouvent le contraire. Il y a plus, nous prétendons que vous ne pouvez pas être l'un et l'autre à la fois, parce que, si vous étiez bête, vous ne penseriez point, et vous ne seriez pas triste. A propos de tristesse, vous qui êtes si savante, pourriez-vous nous dire si les poules du Thibet sont gaies ou tristes? La grand'maman vient d'apprendre, par une lettre de Chandernagor, qu'on lui envoie un coq et une poule du Thibet. Elle a su aussi, par un de ses correspondants établi sur les bords du Gange, qu'elle devait recevoir des cerfs de ce pays-là, pareils à ceux de la ménagerie; ils sont très-petits et très-jolis; ils sont jolis parce qu'ils sont petits. Vous n'avez jamais voulu résoudre ce problème, que je ne vous ai peut-être jamais posé : Pourquoi les grands animaux ont-ils tant d'agrément à nos yeux quand ils sont en petit, et les petits en auraient-ils si peu s'ils étaient d'une taille monstrueuse?... Une puce qui aurait le volume d'un éléphant ferait peur; un éléphant gros comme une puce serait charmant, n'est-il

pas vrai? Je crois qu'il en est de même dans le moral, et qu'on voit souvent dans les premiers rangs des gens qui, sans ce grand volume de dignité et de vanité, seraient très-aimables, ou du moins très-bonnes gens. Je crois aussi que je bavarde, et puisque j'ai le bonheur de m'en apercevoir, je dois vous épargner le malheur d'en être plus longtemps ennuyée.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 27 juin 1770.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours parce que je n'en ai pas eu le temps. Vous en serez surprise; cependant, rien n'est si vrai; mes matinées sont employées à me lever tard, à me mettre au bain, à monter à cheval, à placer des étiquettes sur six mille volumes: toutes choses fort nécessaires, à ce qu'on dit, pour faire passer un mal que j'ai à la bouche, qu'on appelait dartre à Paris, et qu'ici on nomme *feu volage*. L'après-dînée, nous tenons compagnie à la grand'maman, qui est à présent bien seule. Le prince sans pair est parti hier matin; il nous a laissé des regrets qu'il ne partage peut-être pas. Son départ doit vous rassurer sur l'état de la grand'maman, supposé que vous ayez ouï dire qu'elle avait été incommodée. Elle l'a été pendant deux ou trois jours d'un rhume qu'elle avait depuis

longtemps dans le cerveau, et qui était tombé sur la poitrine; mais cela s'est dissipé en deux jours, et nous voilà tranquilles. Je vous prie même de n'en pas parler dans votre lettre, afin qu'il ne paraisse pas que je vous ai instruite de cette misère.

Le grand-papa a été enchanté de votre souper; il l'a mandé à la grand'maman. Il lui marque aussi qu'il s'intéressera avec très-grand plaisir à M. l'abbé Linguet.

Voici une suite du Dictionnaire encyclopédique de M. de Voltaire, avec une de ses lettres pour vous, et une autre pour la grand'maman. Elle vous prie, si vous voyez M. de Prescronier, de le dissuader de faire le voyage de Chanteloup. Il lui en demande la permission dans la lettre qu'elle a reçue de lui; elle le prie, dans sa réponse, de ne pas prendre cette peine; et en effet elle serait embarrassée de cette visite.

Avez-vous lu la critique que Fréron a faite du poëme des *Saisons?* Il y a de l'esprit, et nous qui croyons en avoir, nous pensons que parmi les traits en bien et en mal qu'il rapporte de cet ouvrage, il n'a choisi ni les meilleurs ni les plus mauvais. Nous pensons aussi qu'au lieu de chicaner sur quelques expressions impropres, il fallait montrer le vice essentiel de ce poëme, qui est l'uniformité; vice attaché au plan, et que l'auteur ne pouvait changer. Ce plan amenait nécessairement une multiplicité de tableaux et d'images qu'on ne peut distinguer que par des nuances. Il y a, de la part de l'auteur, bien de l'adresse à marquer ces nuances; mais elles sont plus pénibles qu'intéressantes pour le

lecteur attentif, et échappent totalement au lecteur qui ne l'est pas. D'ailleurs l'ouvrage est bien long pour un ouvrage en vers, et pour une nation qui n'aime qu'à s'instruire et à s'amuser. C'est une chose assez singulière que cette nation soit peut-être celle qui aime le moins la poésie, et qui produise le plus de poëtes ou de versificateurs. Après tout, il n'y a pas grand mal à cela ; ils sont heureux, ces auteurs, parce qu'ils ont un petit monde de partisans ; les imprimeurs le sont, parce qu'ils ont des acheteurs, et les lecteurs, parce qu'ils ont le plaisir d'admirer ou de censurer. Ainsi tout est bien, comme dit l'autre, et je trouverai qu'il a raison si vous m'aimez un peu et si vous êtes persuadée de mon attachement.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 9 juillet.

Moi qui vous oublie, ma chère petite-fille?... Moi qui cesse de vous aimer? Comment avez-vous pu le penser? Comment avez-vous osé le dire? Il n'y a point de jour où je ne pense à vous ; il n'y en a pas où je ne parle de vous avec l'abbé. A tout moment c'est : « *Ah! l'abbé, il ne faut pas oublier de mander cela à la petite-fille!...* » Comment pouvais-je croire qu'il fût huit jours sans vous écrire? Aussi a-t-il été bien

grondé. Il prétend cependant qu'il vous a écrit il y a quatre jours. Quant à moi, vous n'en exigez pas une grande exactitude; vous savez qu'elle me serait impossible.

Mon Dieu, je savais déjà l'état de ce pauvre président, et j'en étais bien affligée pour vous. Je n'essaye pas de vous rassurer, parce qu'une erreur ne sert jamais, et je ne cherche point à vous consoler, parce que je sais qu'on ne console point; mais si ce malheur arrive, et qu'il se joigne à un autre, j'ai des projets à vous proposer pour me consoler, moi!...

Adieu, ma chère petite-fille; je fais des vœux pour votre santé dans ce désastre; elle m'inquiète, et je vous prie instamment de m'en faire donner des nouvelles. C'est une attention que vous devez à la tendresse de la grand'maman [1].

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Compiègne, ce 16 août 1770.

Je n'ai pas tardé un moment, ma chère petite-fille, à m'acquitter de la commission de la maréchale de Luxembourg. J'espère avoir la grâce de son déserteur;

[1] La duchesse de Choiseul revint de Chanteloup le 20 juillet; mais elle ne fit que traverser Paris et se rendit directement à Compiègne, où était la cour.

mais il faut qu'il garde soigneusement l'asile qu'il s'est procuré; car la moindre imprudence pourrait lui faire casser la tête, avant que les bureaux en fussent informés et pussent l'empêcher.

Oui, ma chère petite-fille, je retourne le 20. L'abbé a dû vous le dire. Je l'ai chargé de vous instruire de tous nos arrangements. Je n'ai pas compté sur vous pour le jour de mon arrivée, parce que je sais que vous avez un souper arrangé pour ce jour-là, pour lequel il vous faut même du gibier. M. de Choiseul a ordonné qu'on vous en tue à Gennevillier, qui vous sera envoyé dimanche. Je lui ai dit ce que vous me mandez du bien que lui font ses ennemis; on le lui dit souvent, et cela fait toujours plaisir à entendre ; ainsi il est bien fait de le lui répéter.

Je vous renvoie votre lettre de Voltaire et son pot-pourri. Il y a de très-jolies choses dans ce pot-pourri ; mais je n'en aime pas tout également. Par exemple, je ne me soucie guère d'être Vénus-Uranie, ni que mon mari soit Mars. En tout, j'aime mieux sa lettre, au galimatias philosophique près, et je suis pleinement de son avis sur Rousseau, quoi qu'en dise l'abbé.

Adieu, chère petite-fille ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte sur vous mardi et tous les jours suivants. Faites-moi le plaisir d'envoyer prier madame de Beauvau et madame de Poix à souper chez moi pour mardi. Le grand-papa y sera. L'absence de madame de Grammont me fait un bien infini, et il m'est impossible de ne le pas sentir.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, 26 décembre 1770.

Comment vous portez-vous, ma chère petite-fille? Dans quel état je vous ai laissée ! Vous m'affligiez hier, vous m'inquiétez aujourd'hui. Vous m'avez crue insensible jusqu'à la férocité. Ah ! que vous connaissiez mal le cœur que vous déchiriez. La vanité me défendait de me livrer à ma sensibilité sur l'objet de laquelle on aurait pu se méprendre. La vanité peut donner des armes au courage, mais heureusement elle n'en a pas contre le sentiment, et vous me l'avez bien fait éprouver ! L'abbé a dû vous donner de nos nouvelles. Le grand-papa se porte à merveille. Le voyage, un grand événement, une puissante diversion m'ont fait du bien. Je venais de perdre un ami, et un ami qui m'aimait tant [1] ! C'est là le vrai malheur. Mais conserver l'honneur, mais gagner la paix et le repos, n'est-ce pas là du bien? Je ne puis m'affliger, même par pudeur. Je suis avec ce que j'aime le mieux, dans le lieu qui me plaît le plus. Vous y serez aussi, ma très-chère petite-fille ; je le désire et je l'espère. Mais attendez la belle saison. En l'attendant, pensez à moi et aimez-moi toujours comme je vous aime.

[1] M. de Thiers, frère de son père, M. du Châtel, celui qu'elle appelle le petit oncle.

Le grand-papa vous embrasse. Dites mille choses tendres pour moi au prince[1].

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 27 décembre 1770.

Que vous dirai-je, chère grand'maman? Vous avez vu ma douleur. Je ne cesse de penser à vous. Si je pouvais être consolée, ce serait de voir que tout le monde est consterné, et d'entendre parler de vous et de votre époux dans des termes dont je suis bien contente. Je soupai hier chez la petite sainte[2], avec ma-

[1] D'après la date de cette lettre et ces mots : « vous m'affligiez *hier*... » on doit croire que la duchesse de Choiseul partit le 25 pour Chanteloup; qu'elle vit madame du Deffand avant de se mettre en route, et qu'elle lui écrivit aussitôt après son arrivée. Ce fut le 24 décembre que le roi signifia au duc de Choiseul sa disgrâce et son exil. Peu de jours auparavant, madame du Barry lui avait fait dire que, s'il voulait consentir à un rapprochement, elle ferait la moitié du chemin. La personne chargée par la favorite d'assurer le ministre de ces dispositions conciliantes, le pressait d'en profiter, ajoutant qu'on avait souvent vu les maîtresses chasser des ministres, mais que les ministres ne faisaient guère renvoyer les maîtresses. Toutes les représentations furent inutiles : M. de Choiseul avait épuisé avec madame de Pompadour toute son indulgence pour les faiblesses de son maître.

[2] La comtesse de Choiseul-Betz, que l'on avait surnommée ainsi à cause de ses habitudes religieuses, malheureusement trop rares dans sa société. C'était de plus, paraît-il, une personne charmante : « Les yeux, l'esprit se reposent doucement sur elle, » dit l'abbé Barthélemy dans une lettre qu'on ne publie pas.

dame d'Enville et le pauvre abbé. Vous saurez par lui où il en est avec madame de La Vallière. J'espère qu'il vous ira bientôt trouver. Mon seul désir présentement, chère grand'maman, est d'avoir de vos nouvelles et de celles du grand-papa. N'oubliez point votre petite-fille.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 30 décembre 1770.

Avez-vous cru, chère grand'maman, sécher mes larmes par votre charmante lettre? Elle m'en a fait répandre avec plus d'abondance; elles n'étaient point amères; elles se ressentaient de la douceur et de la paix de votre âme. Oui, vous êtes heureuse, je n'en puis douter; vous êtes avec ce que vous aimez énergiquement; vous serez sans cesse occupée de lui, et vous aurez la satisfaction de lui faire trouver un bonheur qu'il ne connaissait pas et préférable à celui qu'on a voulu lui faire perdre!

Si vous saviez de quelle façon on parle de vous, malgré toute votre modestie, vous en seriez flattée. Aucun mouvement d'envie n'affaiblit les louanges que l'on vous donne, et je crois que vous êtes la seule personne au monde qui se soit fait admirer au point où vous l'êtes, sans faire naître aucune jalousie.

Si je n'avais pas l'espérance de vous revoir, je vou-

drais mourir. Je n'écoute point ce que me dit la raison, ni la générosité, ni la délicatesse ; je ne puis que vous être à charge; je ne puis contribuer au plaisir, à l'amusement; je ne devrai qu'à vos vertus, tranchons le mot, à votre compassion, de me souffrir auprès de vous ! Mais je me sens faible et je n'ai pas le courage de renoncer à un bien qui, peut-être, sera un mal pour vous ; cependant, si le grand-papa n'y donnait son consentement que par complaisance pour vous, et qu'il prévît avec raison que je n'apporterais que de l'ennui, je renoncerais à ce projet qui, dans le moment présent, fait toute ma consolation[1].

J'appris hier par madame de Beauvau l'ordre qu'elle avait reçu. J'espère que l'abbé aura bientôt sa permission. Je soupai avant-hier avec lui et le prince chez madame d'Enville ; c'est une digne femme et qui mérite bien que vous l'aimiez.

Je ne vis point hier le prince, je lui ferai vos compliments aujourd'hui.

Le grand-papa consentira, j'en suis sûre, que vous l'embrassiez pour moi.

[1] La sincérité de l'affection que portait madame du Deffand à la duchesse de Choiseul ne peut être mise en doute. Peu de jours auparavant elle écrivait à Walpole : « Vous avez fait de moi une prosélyte parfaite. J'ai tout votre scepticisme sur l'amitié. Cependant j'ai peine à l'étendre sur la grand'maman. Il serait difficile de vous faire entendre quels sont ses procédés pour moi, et, quelque disposée que je sois à la méfiance, j'ai peine à la soupçonner d'indifférence. J'aurais bien plus de peine encore à en avoir pour elle. »

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 30 décembre 1770.

Je vous ai écrit ce matin, je vous ai parlé pour la dernière fois de mes regrets, de mes douleurs. Il n'en sera plus question à l'avenir. Vous n'avez pas besoin d'être attristée. Je vous manderai tout ce que je saurai, tout ce que je croirai pouvoir vous amuser, vous intéresser et vous être utile. Pour ce dernier genre, un chiffre serait nécessaire. Je me souviens de vous l'avoir proposé et que vous n'avez pas voulu y consentir, disant qu'on les devinait tous. Il est cependant facile de se garantir de cet inconvénient, en appliquant le nom des gens de ma connaissance à ceux que je ne voudrais pas nommer, et en ajustant des petits faits de société qui seront énigmatiques pour vous. Peut-être ne serai-je jamais dans le cas d'en faire usage, mais il est bon de se précautionner. Je vais écrire mon chiffre, j'en aurai le double, afin de ne m'y pas méprendre.

Dois-je être bien fâchée de l'ordre qu'a reçu madame de Beauvau [1]? Non, en vérité, si ce n'est que cela prouve la colère ; mais qui sait s'il n'y a pas eu un peu de vengeance de la part de la maréchale [2], et si elle n'a pas eu le désir de vous servir? C'est ce que je saurai quand je la verrai ; elle est à Versailles depuis votre départ.

[1] De ne point aller à Chanteloup.

[2] De Mirepoix, sœur de M. de Beauvau.

Madame d'Aiguillon, qui soupa hier chez moi, me parut penser que madame votre belle-sœur courait quelque risque; mais je crois que c'était sur des bruits populaires, et qu'elle n'est pas dans la confidence de son fils.

Si vous avez quelque commission à donner, dont je ne sois point incapable, je vous demande la préférence; enfin, souvenez-vous que je suis votre petite-fille, et que je n'aime rien tant dans le monde que ma grand'maman.

Le comte de Broglio arriva hier, à cinq heures du soir. Il envoya sur-le-champ chez moi. Il savait que j'y soupais; mais je ne pus me résoudre à le lui proposer. C'était bien assez de la grosse duchesse, dont la politesse ne couvrait pas assez la satisfaction.

Vous ne recevrez cette lettre que jeudi. La petite sainte vous la rendra en particulier et vous la brûlerez sur-le-champ.

DE VOLTAIRE A LA DUCHESSE DE CHOISEUL (INÉDITE)

31 décembre 1770.

Madame,

Je parie que vous avez l'âme plus forte que moi. Mais vous êtes malade, vous devez être accablée d'affaires. On dit que vous avez une santé faible, et que la nature ne vous a donné de force que celle de l'es-

prit. Je voudrais être sous-secrétaire des Suisses [1] pour être auprès de vous, pour vous faire voir à tout moment que mon cœur est pénétré de la reconnaissance qu'il vous doit. Je n'ai que peu de jours à vivre, mais ces jours vous seraient consacrés. Je suis à vos ordres au milieu des neiges. Je vous enverrai tout ce qu'il y aura de nouveau et qui pourra vous amuser quelques moments; mais surtout, madame, ayez grand soin d'une santé si précieuse à tous ceux qui ont des yeux et des sentiments.

Agréez ma reconnaissance, qui certainement n'est point en paroles, mon inviolable attachement et mon très-sincère respect.

L'ermite du Mont-Jura. V.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, le 14 février 1771.

Votre lettre m'a été remise bien secrètement, bien mystérieusement par la petite sainte. Il semble que nous tramons une conspiration ensemble. Elle n'était pas de fraîche date, cette lettre; car la petite sainte a été quatre jours en chemin ; et ce n'était pas encore assez pour elle, ou c'était trop de chemin, car elle nous

[1] L'abbé Barthélemy était secrétaire des Suisses, dont le duc de Choiseul était colonel général.

est arrivée malade comme je l'avais prévu, et j'en suis au désespoir. Elle s'est mise au lit en arrivant; elle y est encore aujourd'hui; elle soutient qu'elle n'est pas plus malade qu'à l'ordinaire en pareil cas. Je le souhaite assurément; je voudrais même qu'elle fût mieux. Ç'a été un plaisir pour moi de la revoir. C'est auprès de son lit que je vous écris. Ah! quand j'aurai mon abbé, combien nous parlerons encore de vous ensemble! C'est que j'ai oublié de vous dire que nous en avons bien parlé, la petite sainte et moi. Sans cette explication, vous n'auriez pas entendu la transition d'elle à l'abbé.

J'ai bien ri quand elle m'a remis votre chiffre. Nous n'aurons jamais occasion de nous en servir, ma chère petite-fille; car je vous avertis que je n'écrirai jamais par la poste; cependant je vais le serrer bien soigneusement en cas de besoin. On dit que nous sommes entourés d'espions; ainsi je vous conseille, quand vous voudrez me mander quelque chose qu'il serait dangereux de laisser connaître, de ne pas vous en fier même à Demanges, que nous avons laissé à Paris, et de donner directement vos lettres aux personnes qui nous les apporteront; personnes de bonne compagnie s'entend, ni courriers ni domestiques, à nous ou à d'autres. Ces excessives précautions vont encore redoubler vos frayeurs, car il me semble que vous mourez tous de peur à Paris. Que voulez-vous donc que l'on nous fasse encore? Le roi ne frappe pas à deux fois. C'est une des raisons pour lesquelles cet exil est heureux, et il l'est à tous égards. Les scélérats qui ont eu le crédit

de l'obtenir pouvaient peut-être dans le moment faire pis. Je me trouve bien heureuse d'en être quitte à si bon marché, et croyez qu'à présent ils ont trop à faire entre eux pour penser encore à nous longtemps. La terreur a gagné nos amis au point qu'il y en a qui craignent que l'intérêt public même n'aigrisse contre nous. Je crois bien qu'il aigrira. Mais en même temps si on voulait nous faire plus de mal, ce serait lui qui retiendrait; on n'oserait pas. Il y aurait révolte générale. Qu'on le laisse donc aller cet intérêt, il est trop flatteur pour nous en priver. Qu'on le perpétue, s'il est possible. Il assure la gloire de mon mari; il le récompense de douze ans de travaux et d'ennuis; il le paye de tous ses services; nous pouvions l'acheter encore à plus haut prix, et nous ne l'aurions pas cru trop payer par le bonheur immense et d'un genre nouveau dont il fait jouir. M. de Choiseul le sent bien, et pour moi, il faut vous l'avouer! j'en ai la tête tournée... Ah! si je pouvais vous tenir ici et mon abbé, que je serais heureuse! Non! non! rien au monde ne manquerait à mon bonheur. Consolez-vous donc, je vous en conjure; consolez-vous en pensant que nous sommes heureux. Ne craignez point de m'attrister; vous pourriez m'attendrir, parce que mon âme est toujours ouverte à la sensibilité, et surtout pour vous. Mais vous ne m'attristerez pas, parce qu'elle ne fut jamais plus éloignée de la tristesse.

Vous avez raison: la défense faite à madame de Beauvau de venir ici n'est point un malheur personnel pour moi; mais c'est une peine qu'on a voulu faire à

M. de Choiseul, et que j'ai ressentie plus vivement que lui; ainsi j'en ai été fâchée. Je l'ai fait dire à madame de Beauvau, et vous ferez bien de le lui dire encore. D'ailleurs, quoique je n'aime pas madame de Beauvau, quoique madame de Beauvau ne m'aime pas, je suis persuadée que nous serons fort bien ensemble. Il me semble que c'est le ton de la maison de vouloir être bien avec moi. Madame de Grammont y est à merveille. Je le soutiendrai ce ton, le plus que je pourrai, avec douceur et fermeté. J'ai eu avec madame de Grammont, le jour de son arrivée, en présence de M. de Choiseul, une conversation qui doit assurer ma tranquillité. J'y ai mis beaucoup de politesse, d'honnêteté pour madame de Grammont, de tendresse et de soumission pour mon mari, de franchise et peut-être même de dignité pour moi. J'ai déclaré que je voulais être la maîtresse dans ma terre et dans ma maison; que chacun le serait chez soi pour tout ce qui lui serait propre; que je n'exigeais l'amitié de personne; que je m'engageais à faire de mon mieux pour contenter tout le monde, et que tout le monde se trouvât bien chez moi; mais que je ne m'engageais ni à l'amitié ni à l'estime de tout le monde; qu'à l'égard de l'estime, j'en avais pour elle, madame de Grammont; qu'à l'égard de l'amitié, je ne lui en promettais ni ne lui en demandais; mais que nous devions bien vivre ensemble pour le bonheur de son frère, qui nous rassemblait ici; que si elle se conduisait bien avec moi, je lui répondais qu'elle en serait contente; que si elle se conduisait mal, j'espérais qu'elle en serait contente encore. Je

mets en effet mon application à attirer ici tous les gens qui peuvent plaire à M. de Choiseul. Madame d'Amblemont[1] m'a écrit pour y venir. J'ai vu que cela ferait le plus grand plaisir du monde à M. de Choiseul, et je l'ai prévenu en disant que je voulais qu'elle vînt. C'est à cette occasion que j'ai dit que je ne m'engageais pas à l'estime pour tout le monde, et aussi à celle de M. de Voyer, en ajoutant que j'aurais seulement désiré, pour ma propre satisfaction, à M. de Choiseul des amis plus faits pour lui faire honneur. Ils m'ont après parlé de leur frère. J'ai répondu que je les connaissais tous; que je les avais servis tous (et j'ai interpellé M. de Choiseul en témoignage); que j'aurais encore mieux fait pour eux si je l'avais pu; que je n'en aimais aucun, mais que j'avais toujours bien vécu avec eux, et que j'y vivrais toujours bien; qu'ils ne feraient sûrement de tracasseries à personne avec moi, mais que s'ils en faisaient, je saurais encore prendre mon parti sur cet événement. On a voulu entrer en justification sur le passé. J'ai brisé court en disant qu'il ne fallait pas rappeler des choses qui ne pouvaient que renouveler l'aigreur; que puisque nous ne nous engagions point à nous aimer, nous en avions assez dit pour savoir à quoi nous en tenir sur notre conduite future. On a été très-content de cette conversation. Depuis, tout va bien; pas la moindre humeur, beaucoup de liberté; je sais

[1] Parente et favorite de madame de Pompadour qui l'appelait *mon torchon*. Elle était liée personnellement avec le duc de Choiseul.

même qu'on est enchanté de moi, et moi je suis fort contente de tout le monde. Je ne serais pas étonnée, comme vous le dites, que ce fût madame de Mirepoix qui eût fait défendre à madame de Beauvau de venir ici, mais purement par esprit de vengeance contre elle, et non dans le dessein de m'obliger. J'en serais révoltée à tous égards. Savez-vous qu'elle a écrit à madame du Barry, votre petite maréchale : « *Madame, je vous fais mon compliment sur votre triomphe, qui est aussi brillant que votre conquête!...* » Ne vous imaginez jamais, je vous prie, ma chère petite, sous quelque prétexte que ce soit, quelque tournure que vous preniez, pour quoi que ce soit au monde, de nous rendre le plus léger service par la maréchale. Il n'y a point de maux que je ne préférasse à l'opprobre de devoir à quelqu'un que je méprise! Songez bien qu'il ne faut servir ses amis que selon leur goût, et que l'ami le plus tendre ne pardonnerait pas qu'on le servît aux dépens de son honneur. Voici quelqu'un qui vient m'interrompre chez la petite sainte. Sur ce, j'embrasse ma chère enfant, et je l'assure avec vérité que je l'aime plus que jamais.

J'ouvre ma lettre pour vous avertir de la brûler, ainsi que toutes celles où je vous parlerai de mon intérieur, ou des ministres, ou des affaires publiques [1].

[1] Cette lettre fait honneur au caractère de la duchesse de Choiseul, et l'on a pensé que, après quatre-vingts ans écoulés, sa publication et celle de plusieurs autres de même nature appartenant à cette correspondance, ne pouvait présenter aucun des inconvénients que voulait prévenir leur auteur en réclamant leur destruction.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 5 janvier 1771.

Je ne vous ai point écrit, chère grand'maman, depuis votre lettre du 31. Que puis-je vous dire, ne voulant plus vous parler de mes regrets? Je vous vois entourée de gens que je ne connais que peu ou point; il me semble que j'arriverais là mal à propos; que le grand-papa n'est pas dans une position à penser à la petite-fille; que vous-même vous n'avez pas l'esprit assez libre, et que tout ce que je vous dirais serait hors de propos. J'ai bien de l'impatience que l'abbé soit avec vous. Ce sera alors que j'aurai de vos nouvelles; jusqu'à ce moment, il faut me résoudre à tout ignorer. Excepté hier, je l'ai vu tous les jours; mais j'appris par notre prince, qui venait de le quitter, qu'il avait vu M. de La Vrillière, qui lui avait donné l'espérance d'avoir bientôt sa permission. Je l'attends aujourd'hui, ce grand abbé. C'est ce que j'aime le mieux présentement, parce que je parle sans cesse de vous avec lui. J'ai pourtant bien du désir de ne plus le voir, et je suis dans une crainte continuelle qu'il ne tombe malade. Il vous dira la vie que je mène, et si je m'occupe de vous. Tous mes amis veulent que je vous les nomme : l'évêque de Rhodez, MM. Walpole, de Creutz, de Sikingen, etc.

Comment vont vos étouffements? Dormez-vous? Ne vous êtes-vous point enrhumée? Vos fenêtres, vos

portes ferment-elles bien ? Vos cheminées ne fument-elles plus ? Comment se porte Rosette ?

Madame Defresne recevra deux sultans. Faites-en accepter un au grand-papa, que je n'ai seulement pas remercié de son étrenne.

Adieu, la petite-fille n'est pas d'assez bonne humeur pour parler davantage.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 7 janvier 1771.

M. de Lauzun me quitte; jugez de la joie que j'ai eue de le voir. Oh ! la charmante lettre ! J'ai cru vous voir, vous entendre ! Vous avez de bien fortes armes; vous triompherez de tous. Je ne sais quelle est la vertu dominante en vous; mais celle que j'adore et que je préfère à toutes, c'est la noble franchise. Quand elle est jointe à une grande fermeté, tout doit lui céder. Le grand-papa doit vous adorer !...

Non, non ! n'ayez pas peur que je cherche à vous faire avoir aucune obligation à la maréchale. L'abbé, que vous avez actuellement avec vous, vous répondra de moi; j'ai oublié de lui confier la lettre de cette maréchale à madame du Barry. Il ne se souviendra pas de toute l'histoire, comment elle a pu la revoir. En cherchant un autre papier sur la cheminée de cette

créature, elle trouva sa lettre, et, comme elle savait qu'elle faisait du bruit, elle l'a reprise et me l'a donnée. Les amis dont elle parle sont les Broglie et le Maillebois. Je ne lui cachai point que j'étais scandalisée du mot *triomphe ;* elle m'en parut honteuse.

Ne croyez pas que je ne sente pas combien il est avantageux au grand-papa que les regrets et les éloges soient extrêmes. Je suis bien éloignée de penser qu'il y faille mettre aucune réserve ; mais je crois qu'il faut se contenir sur le mal que l'on peut dire de ses ennemis, et qu'il faut paraître les mépriser au point de n'en pas parler. Cependant, je suis fort tentée, en écrivant à M. Walpole, de lui citer ces vers d'*Esther :*

> Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
> Des princes les plus doux l'oreille environnée,
> Et du bonheur public la source empoisonnée ?

Enfin, en lui écrivant, je me figurerai écrire au roi, et je ne me méprendrai peut-être pas !...

J'ai vu partir l'abbé avec une joie infinie, quoique son absence mette le comble à toutes mes privations. Il me restait pour parler de vous. Je n'ai plus que le prince qui vous est certainement bien dévoué, mais dont l'âme n'a pas la chaleur de celle de l'abbé, ni, en vérité, de la mienne. On est bien malheureux d'aimer ; mais je serais pourtant bien fâchée de vous aimer moins. L'exil ne sera pas éternel, et peut-être vivrai-je assez pour le voir finir. C'est pour moi un grand plaisir d'entendre les louanges qu'on vous donne, l'éloge

qu'on fait du grand-papa. Compatriotes, étrangers, tous s'expriment de même. Cela me charme, mais cependant me fait craindre que la haine des scélérats n'en augmente et n'éloigne le rappel. Enfin, il faut l'avouer, mon âme n'est point forte comme la vôtre. Je suis faible, je n'ai ni soutien ni appui; je dissipe ma vie sans en jouir; mais, c'est trop vous parler de moi.

Je verrai ce soir quelqu'un qui a bien de la force; mais ce n'est pas à votre manière. Sa force n'est pas accompagnée de tant de douceur et de modestie; elle a pour fondement un grand orgueil. A cette définition, vous devez reconnaître la princesse de Beauvau. Je lui dirai combien vous la regrettez.

Comme cette lettre vous sera portée par M. de Gontaut, et qu'il ne partira que mercredi, je la quitte dans ce moment et je la reprendrai demain.

Ce mardi.

Madame de Beauvau arriva chez moi hier à huit heures. Elle m'apportait des excuses de sa belle-mère, qui avait une grosse migraine. Elle offrit de rester. J'insistai pour qu'elle l'allât retrouver, et elle partit. J'eus la maréchale et madame de Lauzun; elle me dit que madame de Lauzun ne pouvait pas aller à Chanteloup; que M. de Choiseul le lui défendait, et, pour me le prouver, elle me lut la lettre qu'il lui avait écrite; et moi, en conséquence de cette lettre, je la priai de trouver bon que samedi je vous écrivisse par elle.

Les opinions sont bien partagées ici. Je vois que

celle qui s'accrédite le plus, c'est que le tyran breton le deviendra de toute l'Europe. Cela veut dire qu'il aura les affaires étrangères. D'autres disent que le prince de Conti n'y consentira pas; qu'il a une grande aversion pour lui; mais ce qui n'est pas équivoque, c'est l'horreur qu'on a pour le chancelier. L'assemblée d'hier, dont vous saurez plus de détails que je ne suis en état de vous en dire, loin d'assurer ses succès, annonce sa défaite.

Ne craignez ni tiédeur ni zèle indiscret de ma part. Ne pouvant vous être utile, j'écoute avec grande attention et intérêt tout ce qui se débite; mais je ne parle point. Je suis dans cette tragédie une suivante des héros, dont le personnage est d'être muet. Surtout, je prie M. de Choiseul de n'avoir nulle inquiétude de ma liaison avec la maréchale. Elle ne subsiste que parce qu'il m'a dit qu'il ne voulait pas que je la rompisse. Si on la veut rendre suspecte, j'espère qu'on n'y réussira pas, et que madame de Grammont et madame de Beauvau tenteraient en vain à vouloir faire croire que mon attachement et ma fidélité cèdent en rien aux leurs. Qu'elles se contentent de jouer partout les premiers rôles; ma vanité, c'est de rester à ma place, que je sais ne devoir pas être la première. Je ne suis touchée que de ce qui part du sentiment. Un mot d'amitié de M. de Choiseul m'aurait fait plaisir, je l'avoue. Je n'ai point voulu lui écrire; mais si j'omets dans ma conduite quelque marque d'attention et d'empressement, il faut m'en savoir gré, c'est par discrétion ou par méfiance qu'elles soient agréables.

Je viens de recevoir une lettre de M. Walpole ; il serait bien tenté de vous écrire, mais je l'en détournerai. Il est bien persuadé de l'état où je suis.

Adieu, chère grand'maman.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 10 janvier 1771.

Ce sera votre bon ami M. de Stainville, ma chère petite-fille, qui vous portera cette lettre. Il part le 15. J'espère qu'en effet madame de Lauzun arrivera avant qu'il parte, quoique, en effet, nous ne voulussions pas la voir avant le carême, à cause des fêtes. Le zèle de l'exil l'emporte chez elle sur l'ardeur des bals. Cela est bien honnête à elle, à madame de Luxembourg et à M. de Gontaut. Je ne fermerai point ma lettre qu'elle ne soit arrivée, en cas que j'aie quelque chose à y ajouter.

Je suis bien aise que vous ayez été contente de ma conversation. Il est certain qu'elle ne pouvait mieux réussir. Nous vivons, depuis, dans une union parfaite, et sans qu'il y ait la moindre gêne des deux parts. Le grand-papa m'en paraît enchanté. Je le crois véritablement heureux, et nous le sommes tous de cette confiance. Le noir Gontaut est tout autre depuis qu'il est ici. Les soupçons, les craintes, et jusqu'à la goutte

même, fuient devant le bonheur dont nous jouissons.

Venez donc ici, puisqu'on y est si bien. Venez-y, je vous en conjure. Le grand-papa est à vos pieds pour vous en prier. Venez respirer l'air de la paix et de la liberté ; il est plus doux que vous ne pensez. Venez au sein de l'amitié. Vous serez ici aussi bien que dans votre tonneau, et vous y aurez deux tonneaux comme à Saint-Joseph, un dans votre chambre, un dans le salon. Amenez Wiard pour votre lecteur; vous en trouverez encore d'autres ici. Amenez mademoiselle Conty, qui vous voudrez encore. Arrivez tous au commencement de la belle saison, pour échapper aux rigueurs de la mauvaise; mais, hélas! vous n'en avez nulle envie!... Je ne suis point du tout contente de vos lettres à cet égard; elles ont l'air de défaites. Pourquoi me croyez-vous entourée de gens que vous ne connaissez pas? Est-ce que le grand-papa, moi, l'abbé, la petite sainte, M. et madame de Beauvau, madame de Poix, le prince, quand ils y seront tous rassemblés, vous sont inconnus? Pourquoi ne me croyez-vous pas l'esprit libre? Il l'est plus que jamais. Exempte désormais de craintes et de précautions mille fois plus importunes que les craintes, je serai toute à ce que vous me direz, et si par hasard mon esprit s'égarait, vous savez que mon cœur ne s'égare jamais. Ne vous suffit-il plus? Pourquoi craignez-vous d'être hors de propos? Peut on l'être avec les gens dont on est aimé? Toutes ces craintes, je le répète, sont de mauvaises défaites, et ces mauvaises défaites affligent et alarment votre grand'maman.

Vous pouvez juger du plaisir que j'ai eu à revoir

mon ami, que vous m'avez si généreusement sacrifié; et combien ce plaisir a été augmenté par le plaisir de parler de vous ensemble.

Je n'ai rien eu de plus pressé que de demander à Marianne les deux sultans que vous m'annoncez pour le grand-papa et pour moi. Elle m'assure n'en avoir pas entendu parler. J'espère qu'ils nous arriveront par madame de Lauzun.

Vous voulez que je vous parle de tout ce que je sens, de tout ce que je fais, de tout ce que j'éprouve! Je n'ai plus d'étouffements; le voyage les a absolument guéris. Je ne me suis point enrhumée. Nos chambres commencent à s'échauffer, grâce au papier qui calfeutre toutes les fenêtres, et aux peaux de mouton qui entourent toutes les portes. Nos cheminées commencent aussi à fumer un peu moins, grâce aux soins du fumiste qui y travaille sans cesse. Rosette vous prépare un petit chien. Quant à nous, nous faisons assez bonne chère. Nous passons des nuits fort tranquilles, et toute la matinée à nous parer de perles et de diamants comme des princesses de roman. Je n'ai jamais été si bien coiffée ni si occupée de ma parure que depuis que je suis ici. Je veux redevenir jeune, et si je peux jolie! Je tâcherai au moins de faire accroire au grand-papa que je suis l'une et l'autre, et comme il aura peu d'objets de comparaison, je l'attraperai plus facilement.

Je suis charmée que vous pensiez comme moi sur les obligations qu'il ne faut contracter qu'avec les gens que l'on estime. Vous avez parfaitement bien fait

de reprocher à la maréchale son mot *triomphe.* Il est infâme! L'abbé m'avait déjà raconté cette histoire, mais j'ai été bien aise de la tenir de vous. Je suis bien de votre avis, les ennemis de M. de Choiseul ne valent pas la peine que l'on pense à eux, et la prudence ne permet pas d'en dire du mal. Mais leur puissance ne doit point empêcher qu'on dise de M. de Choiseul tout le bien qu'on en pense. Le temps, l'inutilité dont il est devenu, le besoin qu'on aura des autres le feront assez tôt oublier! N'accélérons pas ce triste oubli. L'intérêt qu'on lui marque, l'amour qu'on lui porte sont sa gloire et font son bonheur; bonheur qu'il ressent vivement et qui peut seul le soutenir, en attendant que ses amis soient rassemblés et qu'il soit accoutumé au nouveau genre de vie auquel il est forcé. Ne craignez pas que les éloges qu'on lui donne aigrissent ses ennemis; ils ont épuisé les moyens de lui nuire, et ils ont tant à faire entre eux, que bientôt ils ne penseront plus à lui; et quand il sera question de le faire revenir, ce qui ne peut certainement pas être de sitôt, peut être même de la vie du roi, tout ce qui se passe à présent ne peut accélérer ni retarder son retour, et j'aime mieux, quoi qu'il en puisse arriver, que les regrets publics donnent à penser au maître, et importunent ses ennemis, que de le voir privé d'une si douce gloire.

Je ne trouve nul inconvénient à envoyer à votre Horace les trois vers d'Esther. Ils ne seront pas pour lui seul; mais il n'y a pas de mal à cela. Remerciez-le de ma part de l'intérêt qu'il nous marque; empêchez-le de m'écrire, parce que je serais embarrassée de lui

répondre ; mais dites-lui que les Français savent aussi bien mépriser les grâces et les disgrâces de la cour que les Anglais.

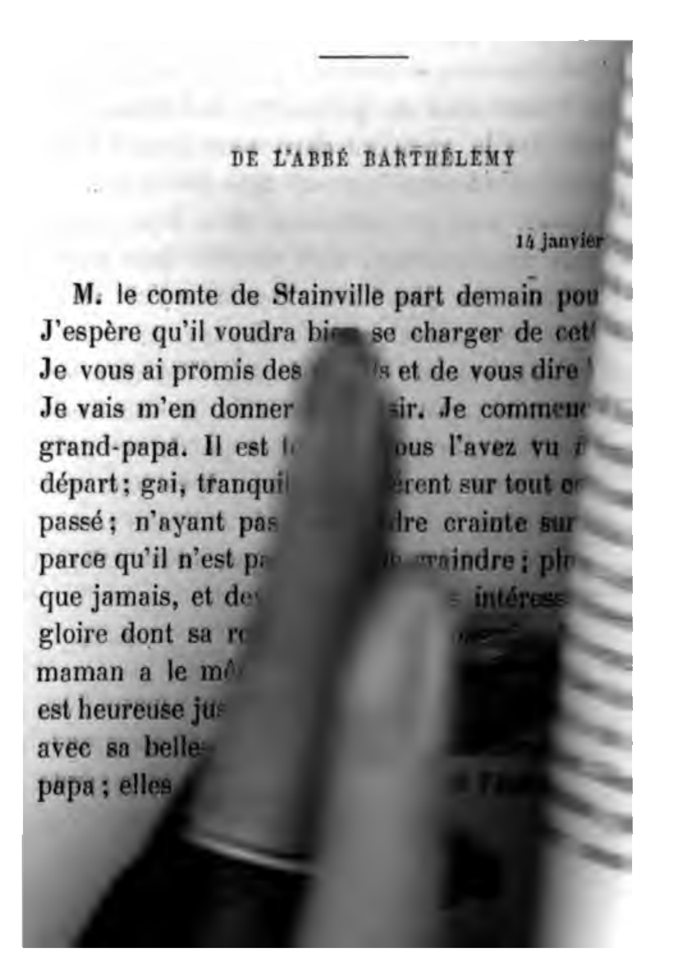
Je vous assure que je voudrais bien que M. d'Aiguillon fût ministre des affaires étrangères, pourvu que le parlement reprît son procès. Le ministère, de plus, ajouterait du piquant et de la décence à l'aventure. Le parlement a repris ses fonctions. On y a dénoncé le chancelier. La dénonciation n'a pas été admise. Je n'aime point les coups d'épée dans l'eau.

Pourquoi êtes-vous si modeste que de céder le premier rang à mesdames de Beauvau et de Grammont ? n'êtes-vous pas la première dans notre cœur? Vous avez l'air de craindre que le grand-papa ne soit alarmé de vos liaisons avec la maréchale. Mon Dieu, non ! Nous avons une confiance bien entière dans votre amitié et dans votre discrétion. Vous avez l'air aussi de n'être pas trop contente du grand-papa, parce que vous n'avez pas entendu parler de lui. C'est bien ma faute assurément ; quand je vous écris, je suis toute personnelle. Je ne songe à vous parler que de moi et de ma tendresse pour vous qui est infinie. Il est bien vrai que le grand-papa vous embrasse de tout son cœur, et qu'il est bien fâché de n'avoir pas votre sultan.

Ce 14.

Vos sachets nous sont arrivés, ma chère petite-fille, par une de nos voitures. J'en ai donné un au grand-papa, qui vous remercie. La lettre que vous avez écrite

par mon neveu à l'abbé m'a bien fait rire, votre inquiétude surtout de la visite de l'ambassadeur de l'empereur. En lui écrivant, je me suis souvenu qu'il pourrait peut-être avoir une occasion pour Naples que vous n'auriez pas, et, dans ce cas, je le chargerais de vous retirer ma lettre. Adieu, je vous embrasse encore : ne m'oubliez pas auprès des gens qui ont la bonté de se souvenir de moi.



DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

14 janvier

M. le comte de Stainville part demain pou
J'espère qu'il voudra bi se charger de cet
Je vous ai promis des s et de vous dire
Je vais m'en donner sir. Je commen
grand-papa. Il est ous l'avez vu
départ ; gai, tranqui ment sur tout c
passé ; n'ayant pas dre crainte sur
parce qu'il n'est p raindre ; pl
que jamais, et de intéress
gloire dont sa r
maman a le m
est heureuse ju
avec sa belle
papa ; elles

sortes d'attentions et de politesses. Vous savez de quoi la grand'maman est capable. Il faut rendre justice à madame la duchesse de Grammont ; ses procédés sont on ne peut plus honnêtes. Je leur dois l'accueil que j'en ai reçu en arrivant. J'eus depuis l'honneur de la voir en particulier : elle se loua beaucoup de sa belle-sœur ; elle s'en loua sans affectation, sans froideur, comme il le fallait, comme la grand'maman se loue d'elle. Je crois qu'elles sont au véritable point. Je ne crois pas qu'elles s'aiment jamais comme elles se sont aimées autrefois, quoique la grand'maman y soit portée plus qu'elle ne pense ; mais comme elles s'estiment toutes deux, qu'elles sont toutes deux très-estimables, qu'elles ont le même objet, le même intérêt, j'espère que la paix subsistera longtemps et fera leur commun bonheur. Après la discussion de ce point le plus essentiel pour vous et pour nous tous, je vais vous dire à quoi on passe la journée.

Le grand-papa se lève à neuf heures et la grand'maman à dix. La matinée est employée à écrire d'un côté, à faire sa toilette de l'autre, ensuite à des arrangements domestiques, tous les détails d'un nouvel établissement. On dîne à deux heures. Après le dîner, des parties de whist ou de tric-trac. On se retire depuis six ou sept heures jusqu'à dix qu'on soupe. Un pharaon après souper jusqu'à une heure. Avec de pareils amusements, le temps nous emporte si vite que je crois toujours n'être arrivé que hier au soir. Remarquez bien que je n'ai pas compté les promenades, parce qu'il est impossible de sortir du château ; nous y sommes

assiégés par la neige, la glace, une bise épouvantable, un gâchis affreux. On n'est occupé qu'à se garantir du froid ou de la fumée. On n'a que le second inconvénient au rez-de-chaussée, où sont la grand'maman, le grand-papa et madame de Grammont. Au second, où je suis, j'éprouve le premier dans toute sa force. Mon appartement fait le coin du château; il est en plein nord, et ce nord est tout entier dans ma chambre ; je grelotte auprès du feu, dans mon lit. Cette nuit, je me suis levé, et j'ai mis sur moi tout ce que j'ai trouvé en tâtonnant, redingotes, habits, chaises, livres, etc., et j'étais à moitié gelé ce matin. Ne me parlez pas de cela dans vos lettres; je ne veux pas que la grand'-maman en soit inquiète. Je vais faire calfeutrer mes fenêtres; et puis ce vilain temps ne durera pas toujours; et puis j'ai tant d'autres bonheurs qu'il ne faut pas être trop difficile sur de petites misères. A propos de bonheur, ne me parlez pas trop de celui que l'on goûte ici; il me semble que l'envie est toujours aux écoutes. La grand'maman serait très-disposée à la braver. Elle a un courage de lion, mais moi qui n'ai que celui des lièvres

Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte!...

M. de Gontaut m'a apporté une de vos lettres. Madame de Lauzun m'en donna hier une seconde. Elles font nos délices; mais je vois avec une vraie douleur que vous vous laissez aller à votre chagrin. Que j'ai du regret de n'être pas à Paris, quand je pense à

vous ! que j'ai du plaisir à songer que vous serez ici dans quelques mois ! Oui, vous y serez. Vous ferez le voyage à petites journées ; vous aurez un appartement commode. Le grand-papa et la grand'maman vous désirent également. Ne vous fatiguez point l'esprit par des craintes imaginaires. Pouvez-vous douter que vous ne soyez chérie et recherchée partout où vous serez ? Nous avons déjà distribué plusieurs fois tous les moments de votre journée ; vous serez avec vos parents, avec vos amis, avec ce que vous aimez et ce qui vous aime le mieux. Nous regardons ce projet comme immanquable, et c'est une de nos plus douces espérances.

J'ai oublié de vous prier d'envoyer les *contes marins*, par la poste, au grand-papa.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 17 janvier 1771.

Il ne faut pas que mon neveu parte sans porter un mot de tendresse à ma chère petite-fille. Elle le mérite par le soin qu'elle a de ses parents. Vous avez envoyé *la Belle et la Bête* au grand-papa ; cette attention lui a été d'un grand secours. A présent, il a un petit rhume qui le tient au lit, et qui lui a fait cracher du sang. Il se fait lire des contes de fées toute la journée.

C'est une lecture à laquelle nous nous sommes tous mis; nous la trouvons aussi vraisemblable que l'histoire moderne. N'allez pas dire que le grand-papa soit malade : on croirait qu'il a la maladie des ministres, et on ne peut en être plus éloigné qu'il ne l'est; ne pensez pas qu'il soit ici sans occupation : il s'est fait dresser dans le salon un métier de tapisserie auquel il travaillait, je ne puis dire avec la plus grande adresse, mais du moins avec la plus grande ardeur, quand la petite maladie est venue interrompre le cours de ses travaux. Malgré cet excès de zèle, je doute cependant qu'il devienne jamais aussi grand tapissier qu'il était bon ministre. Vous allez dire que je n'ai pas le mot propre, qu'il fallait dire bon tapissier et grand ministre. Ne voyez-vous pas que c'est par modestie que je fais cette transposition? C'est auprès du lit du grand-papa que je vous écris. Il me surprend à l'œuvre. Il demande si je vous parle de lui; il veut que je vous dise tant et tant de choses de sa part, que je ne sais comment m'y prendre pour commencer, ni comment m'arrêter pour finir. Je m'en rapporte à votre imagination et à votre justice. Je ne puis ajouter pour moi que l'embrassement le plus tendre aux douceurs que vous dit le grand-papa; vous ne daigneriez plus écouter les miennes.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 20 janvier 1771.

Je jouis d'un bonheur que j'ai toujours désiré et que j'ai été prête à croire une pure chimère. Je suis aimée, je le suis de vous et de mon Horace !... Souffrez, ma grand'maman, que je vous confie le contentement où je suis de lui. La tête lui a tourné du grand événement. Son attachement pour vous y tient une grande place, et sa tendresse pour moi lui fait imaginer tout ce qui peut adoucir mon malheur. Je ne doute pas qu'il ne fasse bientôt un voyage ici, et qu'un des motifs qui le lui fera avancer, c'est que rien ne retarde mon voyage à Chanteloup, quand vous me donnerez l'ordre de vous y venir trouver.

Ne suis-je pas bien heureuse d'avoir si bien placé mes affections? Vous, le grand-papa, lui et notre excellent abbé... voilà ce que j'aime, ce qui m'occupe, ce qui m'intéresse. Tout le reste sont des flonflons, des *lanturelus* et des *vogue la galère*, des remplissages !...

L'on s'attend aujourd'hui à de grands événements[1];

[1] Le parlement fut remplacé par le parlement Maupeou. Dès 1753, une mesure de ce genre avait eu lieu. Le parlement avait été exilé ; un tribunal, qu'on appela chambre royale, avait été érigé momentanément en son lieu et place. Trois ans après, à la suite d'un lit de justice qui supprima deux chambres, celle des enquêtes avait donné unanimement sa démission. Dans la grande chambre, plu-

mais vous savez que je ne suis pas forte sur les nouvelles et que j'y prends peu d'intérêt.

Je n'écrirai point à l'abbé aujourd'hui. Ce sera pour demain. Il est dix heures, il faut que cette lettre soit

sieurs conseillers firent de même, et M. de Tubœuf, l'un d'eux, s'étonnant que cet exemple ne fût pas plus imité, dit en se retirant à ceux qui restaient : « Je savais bien qu'il y avait parmi nous des j. f..., mais je ne savais pas qu'il y en eût tant ! » Ce compliment peu parlementaire valut aux non-démissionnaires le surnom de *filleuls de M. de Tubœuf.* L'année d'après, le parlement fut de nouveau réintégré. Dans les années suivantes, le parlement, ou pour mieux dire, les parlements, car ceux des provinces se considéraient comme étant des classes de celui de Paris, continuèrent à ferrailler avec l'autorité royale, jusqu'en 1770 où, à l'occasion de la fameuse affaire du duc d'Aiguillon avec le parlement de Bretagne, dont celui de Paris voulut connaître, le roi fulmina l'édit du 3 septembre, par suite duquel la cour suspendit ses fonctions. Le 24 décembre arriva le changement de ministère et l'exil des Choiseul. Quinze jours après, le parlement se laissa persuader de juger le procès du prince et de la princesse de Monaco ; celle-ci plaidait en séparation, et son mari, jaloux, non sans motif, voulait provisoirement l'emmener dans sa principauté. M. le prince de Condé, vivement épris de madame de Monaco qu'il épousa depuis, négocia avec le parlement, lui fit concevoir des espérances favorables, et le décida à se réunir pour cette fois seulement, et à prononcer la séparation réclamée par la princesse. Cet acte semblait indiquer une intention de rapprochement de la part du parlement, et les plaisants l'appelèrent la paix de Monaco. Mais bientôt de nouvelles lettres de jussion démentirent l'intervention du prince de Condé. « C'est en » vain, y est-il dit, que vous cherchez à colorer votre résistance » du prétexte d'espérances conçues et ensuite évanouies sur l'inexé» cution et la révocation de notre édit. Personne ne vous en a » donné et n'a été autorisé à vous en donner. » Enfin, le 20 janvier, la bombe éclata et des lettres de cachet furent envoyées à la plupart de MESSIEURS. De nouveaux tribunaux furent organisés, et cet état de choses dura jusqu'au règne suivant.

à la poste avant midi. Adieu, chère grand'maman; donnez-moi toutes vos commissions, je ne veux être occupée que de vous, activement comme passivement.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A M. DE VOLTAIRE

Chanteloup, ce 24 janvier 1771.

Non, monsieur, il n'y a rien de comparable à votre Barmécide; rien de si charmant que la peinture que vous en faites; rien de si délicat que les éloges que vous lui donnez; rien de si séduisant que le désir de lui ressembler; rien de si flatteur que le plaisir de s'y reconnaître. Loin de nous ces moralistes triviaux, ces casuistes imbéciles, qui condamnent l'amour-propre. Sublime orgueil, père de Lucifer et père des vertus, je m'abandonne à vous!... Si je savais faire des vers, j'en ferais à l'honneur de l'orgueil, comme vous en faites à celui de Barmécide. Mais je ne me sens point en disposition de soutenir un style si élevé. Je renonce à l'enthousiasme qui égare, mais je ne renonce pas à l'amour-propre qui est dans la nature. Mon sentiment pour Barmécide m'associe à sa gloire. J'ai toujours eu la vanité des gens que j'aime; c'est ma façon d'aimer. Votre Barmécide est juste et généreux. Le mien joint à ces vertus l'avantage d'être heureux et la science de jouir de son bonheur : son bonheur est un triomphe, sa jouissance est sagesse.

Vous m'écrivez que vous me croyez l'âme forte. Je ne sais ce que c'est que la force. Je cède à toutes les impressions qui me sont propres ; je me refuse à toutes celles qui me sont étrangères. Voilà pourquoi je n'ai point connu les biens de convention, et pourquoi je ne souffre pas d'un mal imaginaire. Je n'étais pas heureuse quand j'excitais l'envie, et je le suis parfaitement aujourd'hui, que les sots me plaignent. Est-ce là ce que vous appelez courage ?

Vos lettres à M. de Choiseul m'ont attendrie. Ce sont là de ces impressions auxquelles je me livre tant qu'on veut; rien de plus touchant que la proposition que vous lui faites de le venir trouver. Hélas, hélas! et pour vous, et pour nous, nous ne devons pas l'accepter de sitôt. Voilà ce que le prudent Barmécide me charge de vous dire. Jugez, monsieur, de ce que cette prudence nous coûte; il n'a pas l'honneur de vous répondre, parce qu'il ne se permet guère d'écrire. Autre prudence qui n'est guère moins onéreuse que la première quand elle vous a pour objet.

J'ai reçu une lettre de votre M. de Prescrassier, qui veut plus que jamais que je le mette à l'épreuve. Voulez-vous bien, monsieur, vous charger de le remercier pour moi de sa lettre et de ses épreuves?

En voici une que l'abbé Billardy m'a adressée pour vous.

N'oubliez-pas, je vous prie, la promesse que vous me faites de remplir notre solitude de vos productions. C'est dans la retraite que se forme le goût; le nôtre le sera par vos ouvrages. Nous aurons, il est vrai, tout

le temps de les admirer. Il est difficile, monsieur, d'ajouter à l'admiration que nous leur portons déjà et à tous nos sentiments pour vous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 27 janvier 1771.

Que dites-vous, ma chère petite-fille, de tout ce qui se passe[1]...? La consternation publique est arrivée jusqu'à moi; mais cette calamité me fait encore mieux sentir le bonheur d'une disgrâce qui nous soustrait au déshonneur et au danger de ces troubles. Nous menons ici une vie charmante. On ne s'assemble qu'à six heures du soir; on fait un dîner-souper; on reste en compagnie jusqu'à deux heures du matin; on joue, on lit, et surtout on rit; on a de grandes matinées pour dormir si l'on veut, ou faire ses affaires. C'est précisément la vie qui vous convient, et vous trouveriez encore des veilleurs si vous en aviez envie, ne fût-ce que le prince, qu'il faut absolument que vous nous ameniez. Soyez sûre que vous seriez ici à merveille; mais si bien, si bien, que j'espère que vous n'en sortiriez plus, ce qui vous conviendrait fort encore à d'autres égards. Car, moi qui suis avare, je pense à vos affaires que je ne crois pas bonnes, et que vous arrangeriez pendant ce

[1] L'exil du parlement.

temps. Je prie votre noblesse de ne pas se révolter contre ma parcimonie. Puis à la fin des disgrâces (car il faut que tout finisse), nous nous en irions tous ensemble, sans nous être jamais séparés, et ayant toujours été heureux. Je me fais un si grand délice de ce projet, que j'ai une impatience extrême que la belle saison vous permette de l'exécuter. Le grand-papa n'en a pas moins d'impatience que moi, et me charge de vous en assurer. Son rhume est passé, et j'ai été quitte du mien pour la peur.

Mandez-moi si l'on a été prendre la mesure de votre tonneau, comme je l'avais ordonné.

J'ai oublié de répondre à la question que vous m'avez faite pour des éventails d'Angleterre. Je serais au désespoir d'y mettre trente pistoles. J'en veux une demi-douzaine de jolis, qui jouent le beau, et qui ne me coûtent pas bien cher. Madame de Cholmondley m'avait promis de m'envoyer de la soie pour faire du filet, elle m'a oubliée ; je vous prie de l'en faire souvenir. Je vous prie aussi de payer tout de suite pour moi toutes les commissions qu'on me fera en Angleterre, puis nous règlerons nos comptes ensemble.

Adieu ; je ne puis vous dire combien je vous aime.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 27 janvier 1771.

M. de Gontaut part demain lundi ; j'en suis fâché, mais il reviendra. Il est très-sensible à tout ce que vous m'avez chargé de lui dire. M. de Lauzun ne tardera pas à venir. Savez-vous un arrangement qui vous conviendrait à merveille? On ne fait plus qu'un repas à six heures, après lequel on ne se quitte plus jusqu'au coucher. Ce souper finit à sept heures ou sept heures un quart; après viennent les parties de tric-trac ou de whist, qui durent jusqu'à dix heures environ; ensuite une lecture. C'est, pour le moment, M. de Saint-Simon. Elle dure jusqu'à minuit. La poste arrive, et on se met au pharaon jusqu'à une heure ou une heure et demie. On a pendant la journée beaucoup de temps pour écrire, lire, se promener quand il fait beau. Le grand-papa témoignait ces jours-ci sa satisfaction sur cet arrangement, en ce qu'il vous conviendrait singulièrement; que vous ne changeriez rien à votre façon de vivre, et que vous seriez tous les jours dans le sein de votre famille, que vous aimez et qui vous aime également. Je vous écrirai plus souvent à l'avenir, soyez-en persuadée; car le meilleur moyen d'excuser ses fautes, c'est de les réparer.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce mercredi 30 janvier 1771.

Oui, oui, chère grand'maman, je vous crois *presque* aussi heureuse que vous méritez de l'être; car pour *autant*, cela n'est pas possible. Mon estime pour vous s'augmente si fort tous les jours, que la gloire des neuf chœurs des anges ne serait pas suffisante pour vous, à mon avis! Vous êtes faite pour être au-dessus des trônes, dominations, puissances, principautés, etc., etc. Mais savez-vous que vous me persuadez *presque* qu'il ne tient qu'à moi d'être aussi heureuse que vous. Ce *presque* ne signifie que la crainte que j'ai que votre extrême politesse, que votre excessive bonté, ne vous engagent à me faire une offre qui vous causerait peut-être embarras et ennui, si j'avais l'indiscrétion de l'accepter. Voilà ce qui m'empêcherait d'être parfaitement heureuse auprès de vous. Je vous représente donc aujourd'hui que j'ai soixante-quatorze ans; qu'il faut me conduire. Vous savez tout cela, je l'avoue; mais, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que ma tête s'affaiblit: plus de mémoire; plus capable d'aucune application; plus d'entendement; nulle gaieté, nulle imagination!... voilà l'état de votre petite-fille. Après cette peinture, qui est fidèle, pourrez-vous persister à vouloir d'elle? Du reste, si vous saviez combien votre souvenir, votre idée enlaidit et rend difforme tout ce

qui m'environne, vous ne douteriez pas du plaisir que j'aurais à m'en séparer. Je mourrais d'ennui si je n'étais soutenue par tout ce que j'entends dire de vous. Vous jouissez du plus grand bonheur qu'il y ait dans la vie : d'une considération parfaite et unanime ; vous et une autre personne, êtes positivement les deux contraires. Mais je n'en dis pas davantage. La prudence m'étouffe. C'est un corps étranger en moi. Je dois apprêter à rire au grand-papa ; mais si jamais j'arrive à Chanteloup, ce sera une belle débâcle !... Quelle bonté de penser à un tonneau ! Il ne m'est point nécessaire ; pourvu qu'il y ait un fauteuil bien bas, cela me suffit.

Je vais écrire à Horace de vous faire choisir six éventails, dont le plus cher ne soit que de deux louis, et d'envoyer aussi de la soie. Vous ne dites pas combien ; je crois qu'une demi-livre suffira ; je lui demanderai de deux grosseurs différentes, du plus fin et de celui au-dessous.

Wiart va vous faire un catalogue de tout ce que j'ai de contes. Apparemment que celui que j'avais envoyé est perdu. Si j'en ai que vous n'ayez pas, mandez-le-moi. Je vous les enverrai sur-le-champ.

J'aurai peut-être plusieurs choses à mander à l'abbé sur mes tracasseries avec MM. de Presle, Favancourt et quelques autres. Je compte en apprendre des circonstances ce soir. J'ai bien à me plaindre de ces gens-là ; mais j'ose me flatter que ma conduite avec eux est si irréprochable, et j'ose dire, si noble, que toute la honte leur en restera. Ce sont des misères que je ne

veux point vous expliquer; il n'y a qu'avec l'abbé que je me donne toute licence.

Adieu, ménagez-moi toujours l'amitié du grand-papa; je l'aime plus que jamais. Guérissez vos rhumes, et ne troublez point mon repos en me donnant de l'inquiétude de votre santé.

Je crois pouvoir envoyer cette lettre, je ne l'ai fait voir à personne, pas même au prince; je ne le vois jamais seul. Il est plus épris que jamais. Je commence à croire que le grand-papa a beau jeu.

Je viens d'envoyer savoir des nouvelles de M. le maréchal de Biron. On le trouve mieux.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 2 février 1771.

L'autre jour, un de nos frères cordeliers d'Amboise prêchait sur les vertus théologales, et voici l'extrait de son sermon :

« Sans la foi, l'espérance et la charité, point de salut dans ce monde ni dans l'autre. Commençons par celui-ci que nous connaissons mieux, parce qu'il est plus voisin de nous. Tout le monde connaît la force de l'espérance et de l'amour; mais que peuvent ces vertus sans la foi, sans la confiance qui en doit être la base?

» Mes chers frères, les exemples vous persuaderont

mieux que les raisons. Si une petite fille, éloignée de ses parents, leur écrivait: « J'ai l'espérance de vous aller voir; cette espérance fait mon bonheur, parce que je vous aime autant qu'on peut aimer; mais je crains de ne pas vous paraître aimable, » on lui dirait: « Pourquoi doutez-vous qu'on vous aime, puisque vous ne voulez pas qu'on doute que vous aimez? Ignorez-vous que la charité, suivant saint Paul, couvre la multitude des péchés? Ignorez-vous que saint Augustin a dit: Aimez, et tout vous sera pardonné[1]? Ignorez-vous qu'on déplaît, en effet, lorsqu'on craint toujours de déplaire? » La défiance empoisonne ou détruit le sentiment. Elle n'est pas l'ouvrage de la nature. Voyez les enfants; voyez avec quelle franchise ils aiment. S'ils ont des défauts, on les fouette; mais aux premières caresses qu'on leur fait, ils viennent se jeter entre vos bras. Savez-vous pourquoi, mes chers frères? C'est qu'ils ne calculent pas. C'est la raison qui a inventé le calcul, et, par conséquent, les soupçons, les craintes, les fausses interprétations. L'instinct ne connaît ni principes, ni conséquences, ni écarts; c'est par l'instinct qu'on aime et qu'on est aimé véritablement. Fiez-vous à lui, mes très-chers frères, il vous guidera mieux, quand il s'agira de sentiment, que les grands raisonnements des philosophes, que la trompeuse expérience du monde, et que les sophismes dangereux de votre raison! »

[1] *Voyez* la lettre de madame du Deffand à Walpole, du 15 février 1771.

Ce bon père continua, et je m'en allai, parce qu'il commençait à m'ennuyer, et que mon instinct ne peut supporter l'ennui; cependant, j'ai entrevu dans son discours quelques vérités applicables à la petite-fille, qui fait enrager sa grand'maman à force de défiance et de timidité. Eh! mon Dieu! laissez là toutes ces vaines réflexions, et ne vous occupez que de l'espérance de remplir votre projet et du plaisir infini que vous ferez. Le grand papa s'impatiente quand la grand'maman lui parle de vos craintes. Que voulez-vous qu'on fasse pour vous tranquilliser? Supposez que vous ayez tous ces défauts, qui ne sont aperçus que de vous, qui doit mieux les excuser que ceux qui vous ont mis au monde? Enfin, vous aurez beau dire, beau faire, beau vous tourmenter, vous verrez vos parents un jour, et vous serez bien étonnée de voir que vous vous êtes si fort trompée. Ils se portent très-bien l'un et l'autre, ils me chargent de vous faire mille compliments. Nous avons su, par M. Bertin, que vous aviez vu M. de Stainville; rappelez-moi, je vous prie, dans le souvenir de ceux qui se souviennent de moi.

Ce qui nous plut dans le Barmécide, c'est l'idée ingénieuse et touchante. Il nous a paru que ce refrain à toutes les questions, était l'éloge le plus flatteur. Il est vrai que ces questions ne roulent que sur des grâces dont tout autre ministre aurait été capable, et par conséquent ne caractérisent pas le grand-papa. Il est vrai encore que les vers ont été faits à la hâte, et qu'il y en a quelques-uns d'assez prosaïques; mais, je le répète, l'idée est très-jolie, et fait pardonner les autres

défauts, à nous surtout qui sommes près de l'objet, et toujours disposés à nous enflammer.

Vous n'êtes pas seule à rire de la grosse bête du procureur, nous en avons bien ri aussi.

J'ai reçu le catalogue de vos contes de fée et vous en remercie. Je vous enverrai les *contes marins.*

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 février 1771.

Vous me dites toujours la même chose, ma chère petite-fille, à quoi je répondrai toujours la même chose : vous croyez que je vous aime par complaisance, et que je veux vous voir par politesse ; eh bien, non ! Je vous aime, parce que je vous aime. Si vous radotez, votre radotage me plaît. Il vaudra bien mon rabâchage ; car je suis rabâcheuse. Si votre tête s'affaiblit, elle sera plus au niveau de la mienne ; si vous perdez la mémoire, vous vous rapprochez de moi qui n'en ai jamais eu. Ainsi tous vos inconvénients me conviennent; si vous avez soixante-quatorze ans, c'est à cause de cela qu'il faut être dans un château où vous pourrez avoir à votre choix la compagnie et la solitude, sans vous donner de soins pour la trouver ni pour vous en débarrasser; si vous avez besoin d'être conduite, vous

aurez l'abbé et nous tous pour vos bâtons; si vous êtes infirme, vous aurez tous les secours de la faculté et tous les soins de l'amitié, sans l'importunité des visites comme à Paris. Je veux, s'il vous plaît, que vous ayez votre tonneau. J'ai bien grondé de ce qu'on n'avait pas encore été en prendre la mesure. Je voudrais que vous trouvassiez, dans votre chambre de Chanteloup, tout ce qui est dans celle de Saint-Joseph, et alors soyez sûre que cette habitation vous conviendrait mille fois mieux à tous égards. Je crois vous avoir déjà mandé le genre de vie qu'on y mène. C'est précisément celui qui s'accorde le plus avec le vôtre. Ainsi, venez donc, ma chère petite-fille, et n'en parlons plus, car vous m'avez véritablement affligée. Demandez plutôt à l'abbé qui est mon confident. Je vous dirai de plus que le grand-papa n'a qu'un cri après vous. Votre dernière lettre à l'abbé, où vous faites les arrangements du voyage, m'a pourtant un peu raccommodée avec vous. Votre carrossée me plaît infiniment, l'évêque d'Arras et le prince. Je suis bien aise que vous soyez en jouissance du premier. Il écrit une lettre charmante à l'abbé, toute pleine de sentiments pour vous. Vous savez combien je l'aime; dites-le-lui bien, mais très-bien ; parlez comme pour vous.

Je ne puis vous quitter sans vous dire un mot de tout ce qui se passe. On doit avoir bien de la consternation à Paris! J'en juge par celle qui a passé jusqu'à nous. Ah! Dieu! que je suis heureuse de ne voir que de loin d'aussi horribles objets; tout n'est pas dit encore; vous en verrez bien d'autres; ne fût-ce qu'à

cause de cela, il vaut bien mieux être ici, avec nous, au sein de la paix et de l'amitié.

Je vous envoie une lettre que j'ai reçue du baron de Gleichen [1], qui m'a paru charmante. Chargez-vous de l'en remercier pour moi; car, d'ici à longtemps, vous sentez bien que je ne veux ni ne dois plus écrire dans les pays étrangers.

L'archevêque de Toulouse m'a écrit qu'il allait avoir la bonté de s'occuper de mon collége. Je vous prie de l'en bien remercier de ma part.

La soie que je demande en Angleterre est une espèce de soie particulière pour faire ce qu'on appelle du filet. Cela est nécessaire à expliquer.

Voilà le grand-papa qui veut que je vous embrasse pour lui.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 5 février 1771.

Je crois avoir trouvé le fait de madame Ménage, et que M. et madame de Ponsac la prendront pour

[1] Envoyé extraordinaire de Danemark en France, et l'un des meilleurs amis de madame du Deffand. « Il me voit souvent ; son esprit n'est pas à mon unisson ; mais il en a ; son cœur est bon ; il me marque du goût et de l'amitié. Eh bien, il est rappelé ! J'en suis fâchée, je le trouverai à redire ; je disputais avec lui ; il valait mieux pour moi qu'aucun des gens qui me restent... » (Lettre à Walpole, du 24 janvier 1770.)

être concierge à leur petite maison de Villiers. Si ceci nous manque, nous aurons une autre ressource, le Port-à-l'Anglais; mais j'aimerais mieux Villiers.

Que dites-vous, l'abbé, de tout ce qui arrive? L'affaire de Danemark n'est-elle pas ineffable? Quelle influence aura-t-elle sur notre baron? J'ai peur de sa maudite étoile. Il y a des gens à qui le firmament et toutes ses constellations sont et seront toujours contraires; mais il en est d'autres sur qui le malheur ne peut avoir de prise, et à qui les choses les plus fâcheuses en apparence tournent à leur gloire et à leur profit; et ces derniers, ce sont nos amis. Cher abbé! ils triompheront, j'en réponds: en voilà déjà un à terre. Patience, patience! il s'en suivra d'autres, et nous nous retrouverons encore en petit comité dans le petit appartement. En vérité, je le crois, je n'aurai pas le plaisir de vous apprendre la plaisanterie du bal de dimanche; il y eut six nez bleus d'un pied de long, avec cet écriteau : Promotion de 72.

Mon Dieu, l'abbé, que vous me manquez! Je n'ai plus à qui parler, depuis dix ou douze jours. Je sors toutes les après-dînées, ce qui me contrarie beaucoup. Je vais voir mon pauvre ami Pont de Veyle; mais j'espère que cela ne durera pas longtemps, il est beaucoup mieux.

Je comptais avoir aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre; mais il n'y a point eu de courrier. Ce roi breton a une étrange famille; madame sa sœur est une jolie personne! On dit qu'on fera le divorce. Pour le médecin, il sera exécuté. Vous êtes en jouissance du

prince et de la princesse, je vous en félicite. Je soupai hier avec la sœur maréchale, elle retourne aujourd'hui.

Le tyran breton a un peu de fièvre. Le maître se porte bien; il va à la chasse. On parle d'un Marly pour les premiers jours de la semaine prochaine. La dame sera alors tout à fait rétablie.

Voilà tout ce que je sais, l'abbé. Parlez de moi sans cesse à la grand'maman, et que je sois toujours entre vous deux.

C'est Delisle qui vous rendra cette lettre. Son départ est un impromptu, il devait souper chez moi samedi, et il me mande qu'il part cette nuit.

Je reçois dans le moment, par la petite poste, une lettre signée *l'abbé du Vernet.* Il fait, dit-il, la vie de Voltaire, et il me prie de lui apprendre des faits, des anecdotes qui le regardent; il me demande de me venir voir. J'y consentirai pour voir quel homme c'est; Il ne recevra pas grande instruction de moi; je n'aimerais pas à être citée dans son ouvrage.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A LADY CHOLMONDLEY

Chanteloup, ce 6 février 1771.

Quoi, ma chère milady, vous auriez songé à vous inquiéter pour moi? vous auriez cru devoir me plain-

dre? Vous me faites injure. Mon mari n'est-il pas parti avec tout son honneur? Les regrets de la France ne sont-ils pas un triomphe pour lui? La joie que votre nation a sans doute de notre disgrâce n'assure-t-elle pas à jamais sa gloire? Parlez-moi de cette joie, ma chère milady; rappelez-moi ce qu'un membre de votre Parlement dit dans la Chambre des communes, pendant la guerre de Corse :

« *Il vaudrait mieux pour nous que la France eût* » *dix provinces de plus comme la Corse, qu'un ministre* » *comme M. de Choiseul!* »

C'est de votre nation, généreuse rivale, qu'il a toujours reçu les éloges les plus flatteurs. Répétez-moi que milord North a dit, apprenant son exil :

« *Il y a plus d'un an que j'ai fait ce que j'ai pu* » *pour cela*[1]. »

Que milord Chatam, informé de la consternation publique qu'avait produite cet événement, s'est écrié :

« *Et il se croirait malheureux!* »

Non, non! il ne se le croit pas. Milord Chatam a raison : il n'est digne que d'envie, et point de pitié. Ne me plaignez donc point, ma chère milady; votre mari me rend plus de justice que vous, et je lui en suis

[1] « On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il faut en croire. » (Le roi de Prusse à Voltaire, 19 mars 1771.)

bien obligée. Songez plutôt à partager mon bonheur; c'est le seul sentiment que votre amitié me doive. Tant que M. de Choiseul a été dans le ministère, j'ai craint la perte de sa gloire, aujourd'hui je ne songe plus qu'à en jouir.

Tandis que le feu de la guerre qu'il a allumée entre le Turc et la Russie, pour l'éloigner de nos foyers, n'est pas encore éteint et que la paix dont nous jouissons est son dernier ouvrage; tandis que l'Europe retentit de son nom, il coule ici des jours tranquilles, exempts de remords et de craintes; je les partage avec lui: est-ce là ce que vous croiriez devoir plaindre?

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 6 février 1771.

Savez-vous combien il y a de jours que nous n'avons reçu de vos lettres? Un, deux, trois, quatre... j'en ai oublié le nombre; mais il est immense. Si vous n'êtes pas malade, nous vous gronderons; si vous l'êtes, nous serons bien affligés. Otez-nous donc au plus tôt cette inquiétude qui n'est plus supportable.

Ne concluez rien de mes indispositions. Ce sont des maux de nerfs qui me prennent sans savoir pourquoi, qui s'en vont de même. Gatti m'ordonne de monter à cheval et de ne point manger. J'ai des chevaux et j'en

use; mais je trouve difficile de ne pas user d'un bon souper quand on l'a sous les yeux. Gatti a pourtant raison, car le bonheur ne consiste que dans les privations, et non dans la jouissance, comme on l'a cru depuis cinq à six mille ans; privation de café, de vin et de ragoût, dans le physique; de sentiment, et par conséquent de chagrins, dans le moral; de ministre et de parlement, dans la politique. Avec ces petits retranchements, vogue la galère tant qu'elle peut aller! Celle que nous montons ici, et dont je suis le mousse, continue d'aller son train paisiblement. Hier et avant-hier nous avons suivi le grand-papa à la chasse. Le premier jour il tua la moitié d'un lièvre, qui fut achevé par Perceval. Hier, environ le quart d'une bécasse, qui fut emportée par les trois autres quarts. Aujourd'hui on a lancé le cerf, et voici comment cela se fait en Touraine : on prend un cerf qu'on a dans l'écurie, et qu'on a eu par hasard; on lui garrotte les mains et les pieds; on le fait porter par quatre hommes vigoureux jusqu'auprès de la forêt. Maîtres et valets, tout le monde court, les uns en voiture, les autres à pied ou à cheval. Quand on est arrivé au lieu de la scène, on délie le cerf, il s'enfuit et l'on revient. Nous avions une belle meute, c'étaient : Blanche, Lindor et la petite Rosette. Tout cela s'est passé dans le plus grand ordre. Un duc et pair, un cardinal, un archevêque et trois chevaliers de Saint-Louis, ont honoré ce spectacle de leur présence. Vous épuiseriez votre tête pour savoir qui étaient les trois chevaliers de Saint-Louis? M. de Choiseul la Baume, M. de Perceval, M. Bertin et

M. de Mondomaine. En voilà quatre; je ne sais pas pourquoi je n'en ai dit que trois. Les dames y étaient aussi, et quoiqu'elles soient toutes fort lestes, et en état de faire tous les jours à pied cinq à six fois le tour du salon, il n'y en a pas une qui coure aussi vite que le cerf. Si vous me demandez pourquoi on l'a mis en liberté, je vous répondrai : 1° que, suivant Grotius et Hobbes, tout-être vivant a des droits sur sa liberté; 2° que ce pauvre animal s'ennuyait, et qu'il n'y a rien de si triste que l'aspect de l'ennui; 3° que le grand-papa a voulu réformer sa maison. Je devrais bien réformer mon badinage; mais aimeriez-vous mieux que je vous dise des choses triviales et peu intéressantes? Par exemple, que le grand-papa et la grand'maman se portent à merveille; qu'ils sont toujours très-gais et très-contents; qu'ils aiment leur petite-fille; qu'ils demandent tous les soirs : vous a-t-elle écrit? que madame la duchesse de Grammont est très-aimable; que nous lisons toujours du Saint-Simon; qu'on fait aujourd'hui ce qu'on a fait hier et ce qu'on fera demain; qu'on s'occupe du dîner-souper comme de l'affaire la plus importante de la vie, et qu'on ne se plaint de rien au monde que de son estomac. La grand-maman vient de m'apprendre qu'elle reçut avant-hier de vos nouvelles par le prince incomparable. Ah! ah! vous vous portez bien et vous n'écrivez pas? Je vais vous gronder, vous êtes une paresseuse, une oiseuse, une museuse, une persifleuse, une ....., le respect m'arrête... Je vous souhaite le bonsoir, souhaitez-moi bon appétit, car je vais souper.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 10 février 1771, à 6 heures du matin.

N'êtes-vous pas charmée, chère grand'maman, de la dernière lettre de cet abbé? Je l'ai reçue hier. Je lui répondrai incessamment.

Les nouvelles du jour sont peu divertissantes. Loin de m'en occuper, à peine puis-je les écouter; par conséquent, je n'en retiens aucune. Je sais cependant que les princes de Suède arrivèrent à Paris lundi au soir; le mardi ils furent à l'Opéra. Le comte de Scheffer me fit une petite visite; ce même jour il soupa chez madame d'Aiguillon. Le mercredi, M. d'Aiguillon dîna chez eux. Ils ont fait plusieurs visites. Hier ils furent chez madame de Beauvau, avant d'aller à Versailles, où ils ont dû souper avec le roi. Ils reviennent aujourd'hui à Paris. M. de Creutz est absorbé en eux; son âme est gonflée de sentiments; il en a tant, et tant d'idées, que ne pouvant les exprimer toutes à la fois, il n'en peut articuler aucune.

Voici ce qu'un Anglais mandait l'autre jour à un de ses amis :

« Milord Chatam a dit, en plein Parlement, que de-
» puis M. le cardinal de Richelieu, la France n'avait
» point possédé un aussi grand ministre que M. le duc
» de Choiseul, et qu'il avait emporté les regrets de
» tous les ordres de l'État. Notre peuple, qui ne con-
» naît M. de Choiseul que par la peur qu'il leur avait

» faite, a une manière de louer toute différente, et se » félicite de sa chute. Ce n'est pas un éloge à mé- » priser. »

Je suis charmée de la lettre que vous avez reçue du baron. Aurez-vous le courage de n'y pas répondre?

Adieu; vous voyez l'heure qu'il est. Il faut bien tâcher de dormir. Il y a plus d'un mois que je passe les nuits sans dormir et les jours à m'ennuyer.

La dernière lettre de l'abbé me donne une envie extrême qu'il fasse un roman ou un conte de fées. Je voudrais savoir si le grand-papa et madame de Grammont ont lu sa lettre. Satisfaites cette curiosité, je vous supplie.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 10 février 1771.

Voilà Gatti, ma chère petite-fille, et avec lui voilà ma lettre qu'il vous porte. Elle sera courte, parce que l'uniformité de notre vie ne fournit pas grand'chose à dire, et parce que je ne veux pas interrompre le cours des questions que vous avez à lui faire. Il vous en rendra bon compte, de cette vie toute uniforme qu'elle est. Il vous dira qu'il ne se passe pas un jour sans que nous parlions de vous, que nous ne vous désirions, et que nous ne formions des projets pour votre arrivée.

Ah ! soyez-en bien sûre, c'est notre projet favori, celui de notre cœur.

Nous avons reçu, par d'autres que vous, le pâté de Périgueux dont vous parliez à l'abbé dans une de vos dernières lettres. Je vous avoue que je l'ai trouvé charmant. Nous nous amusons ici à faire un recueil de tout ce qui paraît pour et contre, faites-en un aussi de votre côté ; vous nous l'apporterez, et nous le confronterons avec le nôtre, pour ajouter à l'un ce qui manquera à l'autre.

Gatti vous dira que le seul malheur que j'aie éprouvé depuis que je suis ici est la maladie de mes moutons. Il y a eu sur cela de grandes inquiétudes, de grandes colères. Tous les troubles de Paris, toutes les intrigues de la cour ne m'ont paru rien auprès d'un objet si important. J'espère cependant en conserver quelques-uns, et que *Cathédrale* aura l'honneur de vous faire sa cour à votre arrivée. Je ne vois pas une des lettres que l'abbé vous écrit. C'est le plus mystérieux des hommes. Je sais cependant qu'elles sont d'une folie à le faire mettre aux Petites-Maisons. Je ne comprends pas où il trouve toutes les folies dont il les remplit ; je ne sais qu'être contente ; je ne sais pas être gaie. En revanche, je vois toutes les lettres que vous lui écrivez, et votre sagesse et votre prudence me dédommagent de la privation de ses folies.

Dites bien des choses pour moi au prince et à madame de la Vallière, à tous ceux de mes amis qui vous parleront de moi. Je serais curieuse de savoir ce que le prince royal de Suède a dit et pensé de la disgrâce de

M. de Choiseul, et ce qu'il pense de l'état actuel de la cour et du gouvernement. Tàchez de me découvrir cela.

Adieu. Pensez souvent à vos parents, qui vous aiment bien tendrement, et moi plus qu'eux tous ensemble.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 14 février 1771, à 7 heures du matin.

Il faut commencer par vous dire que madame de Poix, après un travail de près de vingt-quatre heures, et des plus rudes, est accouchée cette nuit, à deux heures, d'un garçon [1]. On m'a réveillée pour me l'apprendre de la part de M. de Beauvau; car, contre mon ordinaire, j'étais endormie. Vous jugez de la joie de tous les parents et amis. L'enfant et la mère se portaient bien.

Je ne sais comment vous faites; mais vos lettres sont bien éloignées d'être arides, non plus que celles de l'abbé. Ce sont des idylles, des églogues, des géorgiques, de charmantes descriptions des occupations de la vie champêtre. Je ne pourrais vous rendre en échange que des odes; car tout ce que j'aurais à

[1] Le comte de Noailles, depuis duc de Mouchy, père de madame la vicomtesse de Noailles. « N'est-il pas cruel de souffrir tant que cela pour faire un petit Poix!..., » disait la pauvre femme pendant le travail.

vous peindre est du genre de la définition qu'en fait Despréaux[1].

Je vis hier M. de Creutz pour la première fois depuis l'arrivée de ses princes. Il m'a dit qu'ils comptaient souper chez moi; qu'ils viendraient me voir et m'en demander la permission. Je fis tous les actes du centenier, et puis je dis que je ferais ce qu'ils voudraient. J'ai cru ne pouvoir pas dire autrement. Si ce souper a lieu, vous croyez bien que je vous en rendrai compte. Ils reviendront ce matin de Marly. Il me semble que tout le monde parle bien d'eux, qu'on loue leur maintien, leur politesse, leur simplicité, leur facilité. Ils cherchent à plaire, et je ne doute pas qu'ils n'y réussissent. Ils soupent ce soir chez madame d'Enville, et demain chez madame d'Usson. Je n'ai encore vu qu'un moment le comte de Scheffer; mais je le verrai bientôt. C'est mon ancien ami; j'espère qu'il n'est point changé, et que nous serons mutuellement bien aises de nous retrouver.

Est-il possible que l'abbé ne vous fasse point voir tout ce qu'il m'écrit? Grondez-l'en beaucoup, et dites-lui que je vous enverrai ses lettres; et effectivement je vous en enverrai une par M. de Lauzun, à condition que vous me la renverrez. Gatti m'a dit que vous ne l'aviez pas vue. C'est là de ces modesties ridicules, misérables, pitoyables, et même détestables. Il a des moyens pour vous amuser, et il les néglige! Cela est très-mal. Pour moi, si je pouvais vous divertir, je ne

[1] Un beau désordre....

cesserais de vous écrire; mais je suis bridée de toutes façons !

Je vous ai, je crois, mandé qu'il y a ici une sœur de M. Walpole, qu'on appelle milady Churchill. Elle a avec elle sa fille, qui a vingt ans; on la trouve fort agréable, et qu'elle ressemble beaucoup à madame la dauphine. La mère est très-aimable, et elle vous plairait. Elle a bien du regret d'avoir pris si mal son temps pour venir ici. Son frère me parle de vous dans toutes ses lettres. Je l'ai détourné, suivant vos ordres, de vous écrire; j'ai quelque espérance qu'il fera un petit voyage ici. Il croit que j'ai besoin de consolation; en vérité, il ne se trompe pas.

Je voudrais bien que ce fût un bonheur pour vous d'être aimée parfaitement; j'aurais certainement la satisfaction de vous le procurer. Dites au grand-papa que parmi le nombre innombrable de tous les cœurs qui lui sont attachés, je le prie de distinguer le mien comme le plus tendre et le plus constant.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 18 février 1771.

Je me rappelle que vous voulez savoir ce que madame la duchesse de Grammont pense de moi. Il me serait difficile de vous satisfaire; elle me traite avec toutes sortes de bontés, comme dans les premières années de

son séjour à Paris. J'avais alors l'honneur de la voir tous les jours, et je me rappelle avec reconnaissance l'intérêt qu'elle prenait à moi.

Quand la division se mit entre elles [1], je fus écarté. Je ne la voyais plus que de loin en loin, et par hasard; alors tout se bornait à quelques politesses assez froides. En venant ici, je craignais que cette froideur continuât; mais elle me reçut à merveille, et ce traitement est toujours le même. Ce n'est pas seulement par rapport à moi qu'elle s'est conduite de cette manière. C'est par rapport à tout le monde. Infiniment honnête, polie, aimable; pas la moindre humeur; pleine de prévenances et d'attentions; ne disant que des choses agréables et inspirant la confiance et la liberté. Elle a pour sa belle-sœur les meilleurs procédés possibles, et la belle-sœur en est fort contente. Voilà tout ce que je puis vous dire sur ce sujet. Je suis très-touché de la curiosité que vous m'avez témoignée à cet égard, elle ne vient que de l'intérêt que vous avez pour moi, et cet intérêt sera satisfait de ma réponse, car si vous mettiez à part les préventions favorables que vous m'accordez, vous verriez que je suis fort heureux d'être si bien traité. Au fond, je ne suis pas aimable; aussi n'étais-je pas fait pour vivre dans le monde; des circonstances que je n'ai pas cherchées m'ont arraché de mon cabinet où j'avais vécu longtemps, connu d'un petit nombre d'amis [2] infiniment heureux, parce que

[1] Les deux belles-sœurs.

[2] Il était garde du cabinet des médailles, quand le duc de Choiseul le décida à venir à Rome avec lui, lors de son ambassade.

j'avais la passion du travail, et que des succès assez flatteurs, dans mon genre, m'en promettaient de plus grands encore. Le hasard m'a fait connaître le grand-papa et la grand'maman. Le sentiment que je leur ai voué m'a dévoyé de ma carrière. Vous savez à quel point je suis pénétré de leurs bontés, mais vous ne savez pas qu'en leur sacrifiant mon temps, mon obscurité, mon repos et surtout la réputation que je pouvais avoir dans mon métier, je leur ai fait les plus grands sacrifices dont j'étais capable ; ils me reviennent quelquefois dans l'esprit, et alors je souffre cruellement. Mais comme, d'un autre côté, la cause en est belle, j'écarte comme je puis ces idées, et je me laisse entraîner par ma destinée. Je vous prie de brûler ma lettre. J'ai été conduit à vous ouvrir mon cœur par les marques d'amitié et de bonté dont toutes vos lettres sont remplies. Ne cherchez pas à me consoler. Assurément, je ne suis pas à plaindre. Je connais si bien le prix de ce que je possède, que je donnerais ma vie pour ne pas le perdre. Au nom de Dieu, ne laissez rien transpirer de tout ceci, ni dans vos lettres ni dans vos conversations avec la grand'maman. Elle s'affligerait si elle pouvait soupçonner que je regrette encore quelque chose. Ne vous en affligez pas vous-même pour moi, car ces regrets ne sont pas de longue durée, et je sens tous les jours qu'ils deviennent moins vifs. Il n'en est pas de même des sentiments qui m'attachent à vous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 20 février 1771.

La lettre du baron est véritablement charmante et m'a sensiblement touchée. Je l'ai lue à M. de Choiseul, à qui elle a fait le même effet; mais je ne puis y répondre, parce que je ne veux pas absolument écrire à un étranger, ni dans un pays étranger. C'est une précaution que notre situation m'inspire, et que l'extrême envie qu'on a de trouver des prétextes pour faire des tracasseries à M. de Choiseul me rend nécessaire. Vous avez vu les soins que je me suis donnés pour la première lettre que j'ai écrite au baron, la peur que j'ai eu qu'elle ne fût pas envoyée sûrement; il faut s'éviter autant qu'on peut toutes ces chicanes. Répondez-lui donc pour M. de Choiseul et pour moi tout ce que vous pourrez imaginer de plus sensible et de plus tendre. L'abbé lui écrira aussi.

Me voici toute à vous. Vous voulez charger le prince[1] de demander votre permission en même temps que la sienne; il me mande aussi que vous lui avez dit que j'avais une requête à lui présenter pour vous. Je n'ai point répondu à cet article de sa lettre, et voici le pourquoi: Primo, le prince ne viendra pas, parce qu'il ne peut s'adresser qu'à M. de Saint-Florentin pour le demander; que tout l'honorifique du ministère du petit

[1] De Beauffremont.

saint consiste à faire valoir les exils et les lettres de cachet, et qu'on n'a rien de lui qu'à coups de bâton. Or, comme notre pauvre prince ne lui en donnera pas, il n'aura pas sa permission. Secondo, ce sera une assez grande affaire pour lui d'avoir la sienne à obtenir, qu'il n'obtiendra pas sans avoir à demander la vôtre; et entre lui et M. de Saint-Florentin, ils gâteraient votre affaire.

Le parti à prendre donc est de se passer de cette permission dont vous n'avez nul besoin, et de payer d'effronterie; mais j'y mettrais les formes, et voici comme je m'y prendrais. Au retour de la belle saison, et quand j'aurais déterminé le temps de mon départ, je ferais mes paquets sans en rien dire à personne, puis je laisserais en m'en allant une belle lettre pour M. de Saint-Florentin, dont le contenu serait à peu près ce qui suit :

« Monsieur, mon âge, mon état et mon genre de vie ne peuvent rendre suspecte aucune de mes démarches; ils garantissent ma liberté et m'assurent de l'indifférence ou de l'ignorance du gouvernement sur toutes mes actions. La modicité de ma fortune m'oblige à passer une partie de l'année à la campagne. J'ai choisi Amboise et le château de Chanteloup, où sont tous mes amis, pour mon habitation. Tout autre choix m'eût été libre, et je n'en aurais dû compte à personne. Celui-ci me l'eût été aussi dans toute autre circonstance; mais les égards que cette circonstance m'impose m'obligent à vous faire part de mon voyage. J'ai l'honneur d'être, etc. »

Tel est, ma chère petite-fille, l'avis du grand-papa, de toute la société, et même du grand abbé, qui approuve ma lettre. Je lui laisse auprès de vous le département des folies. J'ai pris celui de la raison, c'est-à-dire de l'ennui. C'est pourquoi je ferai bien de finir; d'ailleurs, si vous pouviez voir comme cette lettre est griffonnée et raturée, vous jugeriez combien je suis pressée. Adieu donc, ma chère enfant, je vous aime et vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 26 février 1771.

Ma chère petite-fille, je vous renvoie votre lettre du baron; j'en suis fort touchée, je vous prie de le lui dire; mais vous savez ce que je vous ai déjà mandé là-dessus. Je ne puis lui écrire. Je vous en envoie une que m'a écrite Voltaire, qui est une réponse à une réponse; je vous l'envoie d'abord parce que vous aimez toutes les lettres de Voltaire, ensuite pour que si, dans vos moments perdus, la fantaisie vous prend de lui écrire, vous répondiez pour moi à celle-ci, des honnêtetés, du bavardage, des coquetteries. Que si sa santé lui eût en effet permis de venir, s'il eût pu obtenir un *firman* pour son voyage, j'aurais regardé comme un bonheur la circonstance qui m'aurait procuré le plaisir

de le voir; puis, si voulez, des plaisanteries sur le *firman*, dont il doute que je sache la signification; comme qui dirait, par exemple, qu'on nous a trop familiarisés avec les mœurs turques, pour que nous ignorions encore leurs usages; enfin ce qu'il vous plaira. Vous trouverez et direz beaucoup mieux que moi. Je ne prétends pas vous faire votre lettre à Voltaire comme celle à M. de la Vrillière. L'abbé la trouve très-bien cette lettre. Le grand-papa dit qu'il faut que vous la suiviez de point en point, et que vous la fassiez remettre par M. de Beauvau, deux jours après votre départ. Ce n'est que par ces conseils que je répondrai aux méfiances que vous avez sur le grand-papa et sur moi.

L'arrivée ici de M. et de madame de Tingri[1], la facilité qu'ils ont eue à obtenir leur permission; celle qu'a obtenue madame de Châteaurenaud par leur moyen, vous prouvent que les difficultés à cet égard viennent seules de ce petit saint, de cette petite vrille, de ce petit président Mognon, de ce gros vilain crapaud. On n'aura rien de lui qu'en se passant de lui, comme je vous conseille de le faire[2]; aussi attendez-vous à ne voir jamais le prince ici, ou à ne l'y voir que

[1] Le prince de Tingri, de la maison de Montmorency, capitaine d'une des quatre compagnies des gardes du corps. Il avait épousé en troisièmes noces mademoiselle du Laurent.

[2] Il s'était appelé successivement Phelippeaux (nom de sa famille), Saint-Florentin, et enfin la Vrillière, ce qui lui valut l'épitaphe suivante :

Cy git, malgré son rang, un homme fort commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

des derniers. J'en serai fâchée pour moi qui l'aime, et cela ne sera décent ni pour lui, ni pour sa petite vrille. Mais il y a longtemps que j'ai fait mon deuil de la décence de la petite vrille et de toutes les décences de la cour. Laissez faire le prince, et ne lui dites rien de tout ceci qui ne servirait qu'à le tourmenter en pure perte.

J'imagine que M. de Beauvau aura demandé sa permission aujourd'hui, et qu'il l'aura obtenue pour madame de Beauvau et pour lui. Nous les attendons incessamment. Je serai très-aise de les voir, et surtout le prince, qui a moins d'éloignement pour moi que la princesse, et qui ne me méprisera ni ne me protégera. Ce que je hais le plus dans le monde est d'être protégée, et je crois que toutes mes tracasseries ne me sont venues que de n'avoir pas voulu l'être ; et comme je me pique de beaucoup de justice, je ne crois pas qu'on puisse me reprocher, dans tout le ministère de mon mari, d'avoir eu le ton, l'air ou le projet de protéger personne. Il y a une grande différence entre rendre des services, ou accorder sa protection. Quoi qu'il en soit, je sais un gré infini à madame de Beauvau de la véritable amitié qu'elle porte à M. de Choiseul dans cette circonstance. La reconnaissance que j'en ai m'a fort rapprochée d'elle, et il ne tiendra qu'à madame de Beauvau que je la trouve aussi aimable qu'elle l'est, si elle veut prendre le ton qu'a pris madame de Grammont, dont je ne puis dire assez de bien, et dont je suis on ne saurait plus contente et plus édifiée. Tout ceci entre nous, comme vous sentez bien.

Je ne sais pas pourquoi vous vous êtes tant refusée aux empressements des princes de Suède? Pourquoi ne pas souper avec eux, puisqu'ils avaient envie de souper avec vous, et pourquoi ne leur pas donner à souper, puisqu'ils avaient envie que vous leur en donnassiez? Je ne vois pour le dernier qu'une raison d'économie qui pût vous faire approuver par mon avarice; mais pour l'autre, c'est être aussi trop modeste. Je suis bien aise de tout le bien qu'on dit d'eux à cause de celui qu'ils disent de M. de Choiseul. Mais je serais bien fâchée qu'ils vinssent ici, comme on dit que c'est leur projet, parce que je serais fort embarrassée d'eux. Le prince royal m'a envoyé des gants de Suède par M. de Stainville. J'ai écrit à M. de Creutz pour l'en remercier, et j'ai été bien aise de trouver l'occasion de faire des amitiés au pauvre Creutz, qui nous en a beaucoup marqué.

Ce 28.

Le rhume de M. de Choiseul n'est rien. La lettre que vous m'avez fait passer est du général Irwin; c'est celle d'un bon homme. Je vous l'enverrai.

Il paraît, par votre lettre à l'abbé, que M. de Creutz m'a écrit, et je n'ai point reçu sa lettre. La mienne était dans son genre, n'est-il pas vrai? de la philosophie, des grands mots qui ne signifient rien. Oh! je me flatte d'avoir bien réussi. Je suis charmée de la résolution que vous avez prise de suivre mon conseil. J'écris à la petite sainte de vous y encourager. Mais pour que le projet réussisse, il faut n'en rien dire.

Le grand-papa m'a encore répété aujourd'hui qu'il voulait vous écrire; mais je ne sais pas s'il le pourra. Tout ce que je sais, c'est qu'il vous aime réellement de tout son cœur; mais je sens que je vous aime encore mieux que personne.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 mars 1771.

Vous avez très-spirituellement écrit à l'abbé, ma chère petite-fille, par l'occasion particulière, et à moi, par la poste. Mais cela ne fait rien; vos lettres sont très-bien. Votre prudence vous sert en toute occasion. Je défie qu'on trouve rien à redire à tout ce que vous me mandez; mais, malgré cela, j'aime mieux que vous profitez des occasions particulières, quand il y en a.

Je suis bien de votre avis pour le régime; il ne tiendra pas à moi qu'on ne s'y tienne. L'empressement des Tingri a été une chose bien extraordinaire. Il n'en est pas moins flatteur pour nous, et nous leur devons beaucoup de reconnaissance. Mais je suis persuadée qu'il a fait tort à d'autres. J'attends avec impatience des nouvelles de l'effet qu'aura produit la lettre de M. de Beauvau. Je vous avoue que j'ai peur. Je désire de les voir, pour eux; puis, parce que ce refus aurait l'air d'une petite vengeance de la maré-

chale[1], dont il serait dur de souffrir, et parce que ce serait une marque de rigueur contre M. de Choiseul, dont je suis sûre qu'il serait fort piqué.

Madame de Châteaurenaud n'est point ici, comme vous le croyez; mais elle a sa permission, et on dit qu'elle viendra après les Pâques. Le duc de Noailles a demandé pour lui, sa fille et son fils, en même temps que M. de Beauvau. C'était trop à la fois, et je suis persuadée qu'ils se sont nui réciproquement; mais il n'en faut rien dire; car notre charge, à présent, est d'être obligés à tout le monde. De notre côté, nous sommes fort discrets. M. de Guéméné est venu avec mon neveu jusqu'à Amboise; mais il a passé tout debout sans nous voir, et nous n'avons pas même voulu le recevoir au Chatellier, qui est une petite maison à une demi-lieue d'ici, dont nous avons donné la jouissance à mon neveu. Ce petit fait est bon à répandre.

J'ai reçu les éventails qui, en effet, ne sont pas trop beaux; mais c'est ma faute de n'avoir pas voulu y mettre plus d'argent.

Le rhume du grand-papa est à sa fin, malgré ses imprudences. Il l'a mérité et n'a rien négligé pour l'entretenir. Malgré tous ses défauts, il faut bien l'aimer, ce grand-papa; car il est plus aimable que jamais. Il a de plus, vis-à-vis de moi, le mérite de vous aimer à la folie. Pour moi, ma chère enfant, je ne vous dirai plus rien de mes sentiments, ils sont pres-

[1] De Mirepoix.

que aussi vieux que moi et doivent vous être bien connus.

Ce 4.

Le prince n'a point encore sa réponse. La nouvelle de la mort du roi de Suède m'oblige à écrire un compliment à M. de Creutz. Je vous prie de lui remettre ma lettre, et de lui recommander de ne jamais dire qu'il en ait reçu de moi. A propos, je n'ai point encore celle que vous avez mandé à l'abbé qu'il m'avait écrite. Informez-vous s'il me l'a en effet envoyée et si c'est par la poste. Ce petit fait est curieux à éclaircir.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 5 mars 1771.

M. et madame de Beauvau vous diront que ce n'a pas été sans peine qu'ils ont obtenu leur permission. Que de choses ils auront à vous dire, et quel plaisir vous aurez à entendre la princesse !... Voilà votre cour suffisamment garnie de pairs ; le temps viendra que les sibylles vous arriveront. L'on m'a dit que madame de Châteaurenaud ne partait qu'après Pâques. Je voudrais être aussi heureuse qu'elle, et avoir ma permission d'avance. Pour l'incomparable, il n'éprouve que des refus ; il s'en afflige paisiblement ; son genre,

comme vous savez, n'est pas l'emportement; mais tout paisiblement, tout tranquillement il se séparera de sa Dulcinée et ira vous trouver avec une satisfaction sincère, et qu'il n'exagérera point. Il n'a plus les mêmes assiduités pour moi. Ce n'est plus une société journalière; mais nous soupons souvent ensemble, chez moi, chez sa dame, chez les Caraman, et quelquefois chez madame d'Enville. Nous irons vendredi chez celle-ci. Il y a longtemps que je ne l'ai vue. Je ne saurais me résoudre à faire aucune visite. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau. Je voudrais que lui et moi fussions déjà transportés à Chanteloup.

Voltaire voudrait donc y être aussi? Vraiment, je le crois bien! Sa lettre est jolie, et vous m'avez fait plaisir de me l'envoyer. Il n'y a pas longtemps que je lui ai écrit. J'attendrai sa réponse pour lui récrire.

J'envoie à l'abbé les lettres sur les animaux. S'il y a longtemps que vous n'avez lu *Gil Blas*, au nom de Dieu, relisez-le; c'est ce que je fais actuellement. Il est écrit à merveille; il me fait des plaisirs indicibles.

J'aurais bien une grâce à vous demander, mais je n'oserais; je crains qu'elle ne soit indiscrète. Adieu, il faut que je ferme mes paquets pour les envoyer chez les Beauvau, qui prétendent partir à dix heures. Je soupe ce soir chez la petite sainte; charmante occasion de parler de vous, dont je profiterai bien.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 7 mars 1771.

Vous avez dû être bien surprise de l'arrivée des Beauvau. Je compte que l'abbé m'en fera le récit. Vous avez tort d'avoir des soupçons contre la maréchale; je suis convaincue qu'elle ne veut point de mal au grand-papa, qu'elle vous veut beaucoup de bien, et qu'elle aime trop son frère pour vouloir lui causer du chagrin. Si elle pouvait nuire à la femme sans blesser le mari, elle ne s'en ferait, je crois, pas de scrupule, parce que la haine est très-réciproque; mais vous savez que son caractère n'est pas la violence; son défaut, c'est la légèreté, et je ne la crois pas capable d'une grande suite dans sa haine, non plus que dans son amitié. J'entretiens tout doucement ma liaison avec elle, sans vivacité, sans recherche; je la vois une fois tous les huit ou quinze jours; je ne cherche point à lui arracher ses secrets; j'écoute ce qui lui échappe pour en faire usage selon l'occasion; je ne la crois pas fort instruite, ni qu'elle ait un crédit bien prépondérant. Elle m'a dit qu'elle avait fait avoir une pension de quatre mille francs à sa sœur Monrevel, mais sans pouvoir expliquer comment et sur quoi; ainsi je doute qu'elle soit fort solide. Je ne sais pas si ce qui la regarde l'est beaucoup davantage. Que tout ce que je vous dis sur elle soit, je vous supplie, entre nous. Je crains les tracasseries comme le feu.

Cette lettre ne partira que dimanche, elle sera à plusieurs reprises, et dans ce moment je la quitte pour me lever.

Ce vendredi 8.

Je donnai hier votre lettre pour le général à l'ambassadeur, et je donnai à M. de Creutz la sienne. La réponse qu'il vous avait faite, et dont je vous envoie copie, le baron de Bretcuil s'était chargé de vous la faire tenir. Que peut-elle être devenue? c'est ce que M. de Creutz ne comprend pas.

Le roi de Suède me fit prier hier à souper. J'étais engagée ailleurs, mais je n'hésitai pas à l'accepter. Devinez quelles étaient les dames que j'y trouvai, et que M. de Creutz m'avait nommées auparavant? Mesdames d'Aiguillon!... Le souper fut très-gai; rien de si aimable que le roi de Suède. Je suis désolée que vous ne le connaissiez pas, je suis sûre que vous en seriez charmée. Madame de Beauvau vous en aura sans doute beaucoup parlé et fait l'éloge. Il me traita à merveille. Je rapportai à mon attachement pour vous et le grand-papa le bon accueil, les politesses, les attentions qu'il eut pour moi.

Madame d'Aiguillon la mère fut charmante; elle ne tire point tout à elle, et, quoique très-parlante, elle laisse aux autres leur part dans la conversation; elle me mit en valeur autant qu'elle put, et je fus aussi à mon aise que je le suis avec vous. Il n'y avait de compagnie que le petit prince, MM. d'Eisestein, de Scheffer et de Creutz. Ce dernier ne se mit point à

table. Avant souper nous lûmes le discours que d'Alembert avait fait la veille à l'Académie des sciences, où le roi avait été. Je vis qu'il en portait un très-bon jugement, et qu'il n'est point entêté de la philosophie moderne. Ce discours en est l'éloge. Les persécutions qu'éprouvent les philosophes dans leur propre pays, tandis qu'ils sont recherchés et considérés chez les étrangers; l'exemple de Socrate ne fut pas oublié; beaucoup de lieux communs; mais bien écrit. Ensuite vinrent les louanges et les panégyriques de tous les souverains qui nous sont venus visiter. Le prince héréditaire, le roi de Danemarck et puis le roi présent; on dit un mot du feu roi son père, de la reine sa mère, de ses deux frères. L'éloge du roi est assez bien, mais celui du roi de Danemarck parut ridicule et diminua beaucoup de la valeur des autres éloges.

Après le souper, M. de Creutz lut une lettre de M. d'Angevillers, où le roi de Suède est loué avec une emphase, une exagération épouvantables, et qui ne plut nullement au roi. On parla du chevalier de Boufflers; on chanta son ambassade; et puis madame d'Aiguillon fit chanter la chanson des philosophes. Le roi et toute la compagnie demandèrent l'auteur. On dit des vers de Voltaire, que je ne connaissais pas. Je tâcherai de les avoir et de vous les envoyer. On se retira à minuit. Les dames partirent les premières. Le roi alors s'approcha de moi, et me dit: « Je vous prie, quand vous écrirez à Chanteloup, de dire à M. de Choiseul combien je lui suis attaché, et le regret infini que j'ai de ne le point voir; dites-en autant à madame

de Choiseul; j'aurais été charmé de la connaître. »

Madame de Luxembourg, mesdames de Lauzun et la comtesse de Boufflers souperont ce soir chez lui. Demain il soupera à Ruel; la compagnie sera mesdames d'Aguillon et MM. de Richelieu et de Maurepas (cette accolade est extraordinaire) et, après-demain, il aura chez lui mesdames de Brionne et d'Egmont. On dit qu'il partira lundi; mais je n'en crois rien; plusieurs raisons peuvent l'arrêter; il attend un frère de M. de Scheffer, qui lui apporte je ne sais pas quoi de nécessaire; et puis, j'ai dans l'idée qu'il attend encore autre chose : la nomination d'un ministre des affaires étrangères. Il croyait ces jours passés qu'il serait nommé aujourd'hui, et, sur la parole de M. de Creutz, j'avais parié un louis qu'il le serait dimanche matin. Je ne doute pas que mon pari ne soit perdu. Non-seulement dimanche il ne sera pas nommé, mais peut-être d'un, deux, trois ou quatre mois. On ne doute nullement que ce ne soit M. d'Aiguillon. De deviner pourquoi ces délais, cela est difficile.

Je ne vous parlerai point aujourd'hui de M. de Maillebois[1]. Avant-hier il avait gagné son procès, hier il l'avait perdu. Il faut voir ce qu'il en sera aujourd'hui. J'attends d'être mieux instruite.

[1] Yves-Denis Desmarets, comte de Maillebois, fils du maréchal, servit avec distinction sous le maréchal de Richelieu, au siége de Mahon, se brouilla avec le maréchal d'Estrées, son chef, après la bataille d'Hastenbeck, et publia contre lui un mémoire supprimé et sévèrement condamné par le tribunal des maréchaux de France, qui ne permirent jamais que M. de Maillebois reprît du service; il mourut émigré en 1791

Je vous dirai que je n'aime point cette lettre anonyme à la noblesse [1], qui l'invite à écrire à M. le duc d'Orléans, en envoyant le modèle de la lettre. Tout cela est de la bouillie pour les chats, ne sert qu'à irriter, à augmenter l'indisposition, à retarder le retour. Je crains que les amis ne soient plus nuisibles que les ennemis; il y a longtemps que je le pense. Pour M. le duc d'Orléans, je suis persuadée qu'il est au désespoir d'être le premier prince du sang. C'est le médecin malgré lui.

Je vous quitte encore pour me lever. Je continuerai demain.

Ah! j'ai oublié que dans le discours de d'Alembert, il y a l'éloge du roi et du roi de Prusse, et qu'il est beaucoup question de Descartes et du tombeau que le roi de Suède lui a construit, élevé ou réparé; je ne sais pas lequel.

Ce samedi 9.

Je ne compte pas vous apprendre que c'est fait de M. de Maillebois. M. de Muy est à sa place, en attendant celle de M. de Monteynard. Je ne sais pas qui aura celle de M. Terray. On peut dire dans tous les sens et toutes les acceptions possibles que le grand-papa a bien laissé du vide; il fallait qu'il y en eût terriblement dans les têtes à son départ; on s'en aperçoit bien. Je n'aime pas qu'il s'enrhume si fréquemment.

[1] Pour l'engager à demander le rappel du Parlement.

J'ai appris hier avec transport que vous avez M. de Castellane. C'est madame d'Enville, chez qui je soupai hier, qui me l'a appris. Voilà ce que je désirais : lui et l'abbé ; voilà qui est bel et bon. Dites: *il ne manque plus que la petite-fille*. Vous ne l'attendrez pas longtemps, s'il plaît à Dieu.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A Chanteloup, ce 10 mars 1771.

Je n'ai plus qu'un quart d'heure avant le souper ; je le destine à vous écrire. J'aurais pu m'y prendre plus tôt, mais j'ai marché toute la matinée sur l'eau et toute l'après-midi sur la terre, l'une dans un bateau, l'autre dans la boue, et tout cela pour faire de l'exercice, pour dissiper mes langueurs d'estomac, tiraillements de nerfs et autres infirmités, que n'éprouvent pas les sauvages, c'est-à-dire les peuples qui ne sont pas aussi bien policés que nous.

Quoi qu'il en soit, me voilà à ma table, bien fatigué de ma course, et cherchant à me délasser par cette lettre. Je vous place devant moi, et je vous dis : « Recevez mon compliment sur la mort de Adolphe-Frédéric de Holstein-Ripen. Quelque légitime que soit votre douleur, je vous conseille de vous consoler ; le trône de Suède ne restera pas vacant, et il a laissé

un fils qui a du mérite. Vous voilà en relations avec un roi, cependant vous n'en serez pas plus glorieuse, et je n'aurai pas plus de respect pour vous. Je vous remercie d'avoir parlé de mon neveu à M. de Scheffer. Je ne sais ce que cet enfant deviendra[1]; je m'en inquiète souvent; mais je ne veux pas en parler. M. de Scheffer approuve donc tout ce qui se fait parmi nous? Je n'en suis pas surpris. Il a éprouvé les abus de l'autorité qui balance celle du roi en Suède; il juge d'après son intérêt particulier; peut-être même contre ses lumières. Dans le nord, ainsi que dans le midi, c'est le cœur et non la raison qui décide.

Vous jugez aisément que l'arrivée de M. et de madame de Beauvau a produit ici la joie la plus vive. Ils traitent fort bien la grand'maman. Ne vous tourmentez point par la crainte de dissonances et des anciens préjugés; tout est suspendu, parce que tout se réunit quand on a des ennemis communs. Il n'y a ni parti ni division. Les amis de M. de Choiseul deviennent ceux de la grand'maman, du moins en apparence, et cela suffit pour la tranquillité intérieure. Madame de Grammont se conduit d'une manière supérieure et céleste : elle a pour la grand'maman les attentions les plus aimables et l'honnêteté la mieux soutenue. La grand'maman en est attendrie et a raison de l'être Quand vous verrez madame de Grammont vous l'aimerez, je

[1] Vingt-cinq ans plus tard, il devint l'un des cinq membres du Directoire, à la satisfaction de tous les honnêtes gens. M. le marquis de Barthélemy, ancien pair de France, est son neveu.

vous en réponds. Elle sera certainement empressée à vous plaire, et il vous serait difficile de lui résister. Personne ne met plus facilement à son aise, n'est plus indulgent et n'applaudit avec plus de plaisir à ce qui mérite de l'être; personne n'écoute et ne répond mieux, ne dit des choses plus agréables à chacun, et ne les dit d'une manière plus simple et plus naturelle. Je vous prédis que vous en serez très-contente. Je ne trouve pas les mêmes attraits dans son amie: je sais qu'elle est très-honnête; je vois qu'elle est très-polie et qu'elle a beaucoup d'esprit; mais je lui trouve un ton de décision qui m'effarouche. Cela vient peut-être de ce que je ne puis souffrir la tyrannie. Vous voudrez savoir ce que fait la grand'maman au milieu de tant de belles choses? Elle est très-simplement, elle s'occupe de son ménage, elle répond à toutes les politesses qu'elle reçoit, n'élève guère de questions, dit son avis sans opiniâtreté et ne se fâche sérieusement que contre le tric-trac ou le vingt-un. Le rhume du grand-papa ne fait aucun tort à sa gaieté, et quand il ne tousse pas il rit.

M. de Bézenval part après-demain. J'en suis véritablement fâché. Il a été très-aimable et il met beaucoup dans la société. M. et madame de Beauvau partiront à la fin de la semaine. M. et madame de Tingri d'aujourd'hui en huit. Je crois que M. de Boufflers restera un peu plus de temps.

Je ne commettrai jamais d'indiscrétion par rapport à vos lettres. Je les lis tout seul; je les donne à la grand'maman qui me communique les siennes. S'il s'y

trouve quelque trait ou quelque nouvelle, on le dit tout haut; le reste est entre nous et pour nous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 11 mars 1771.

Ribot arrive à l'instant, ma chère petite-fille, qui me remet votre grande lettre. Ah! pour celle-là, elle m'a fait un plaisir infini, et justement, parce qu'elle est grande. Oh! quelle abomination que celle de Voltaire[1]. Le grand-papa en est indigné; il veut vous en écrire. Pour moi, je ne veux plus écrire à Voltaire;

[1] A M. Marin : 27 janvier : « Si j'avais accès auprès de M. le chancelier, comme vous, je voudrais, mon cher correspondant, savoir s'il est bien vrai que les pauvres gens de province ne seront plus obligés d'aller plaider à cent cinquante lieues de chez eux; si on prépare un nouveau Code, dont nous avons tant besoin. Il faudra en même temps qu'on prépare une couronne civique pour M. le chancelier... Croyez-vous que nous aurons un ministre des affaires étrangères? Nomme-t-on toujours M. le duc d'Aiguillon? On peut être très-entaché dans le Parlement et très-bien servir le roi, mais le grand point est qu'on se réjouisse à Paris. Je dis toujours : O Welches! ayez du plaisir et tout ira bien. Mais pour avoir du plaisir, il faut de l'argent, et on dit que M. l'abbé Terray n'en donne guères... »

Le duc de Choiseul, renversé par le chancelier, et qui, comme tous les ministres renvoyés, voulait qu'on crût tout perdu depuis qu'il n'était plus au pouvoir, fut naturellement très-blessé de cette lettre.

car je suis sûre que cette lettre est de lui, comme si je l'avais vue sortir de sa plume. Quoique je me sois permis de la montrer, je n'ai point fait de même pour la vôtre. J'ai seulement lu au grand-papa l'article des princes de Suède. Soyez sûre que ce qui n'est que pour moi n'est que pour moi. J'ai, au contraire, fait votre cour aux puissances et dominations. Je suis enchantée de votre souper, il a dû être charmant. Je trouve seulement que le roi de Suède ménage bien les d'Aiguillon. Je suis persuadée que c'est que le d'Aiguillon aura les affaires étrangères, quoiqu'on nomme aujourd'hui le comte de Broglio, ou qu'au moins le roi de Suède le croit.

Que dites-vous de l'étrange aventure de Maillebois? Je ris de voir que tous ceux qui ont contribué à la disgrâce de M. de Choiseul, ou qui s'en sont réjouis, y ont perdu, sans excepter le Terray, qui est sur le bord du précipice, et le chancelier, qui ne passe pas des nuits plus tranquilles.

Et le rêve de madame du Barry? Pourriez-vous me dire ce que signifie cette nouvelle machine?

Si vous avez encore occasion de voir le roi de Suède, je crois qu'il sera à propos que vous lui exprimiez beaucoup de respect et de reconnaissance de notre part sur ce qu'il vous a chargé de nous mander de la sienne.

DU DUC DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 11 mars 1771.

Ma chère petite-fille, l'abbé et votre grand'maman vous écrivent si exactement, que je vous ai épargné les rabâchages de votre vieux grand-père; il faut cependant que je vous marque le désir passionné que j'ai que vous réalisiez le projet de venir visiter vos vieux parents. Tout franchement, je meurs d'envie de vous voir arriver, et je serai, je vous assure, très-heureux si vous avez l'amitié et le courage de venir ici. J'espère que vous y serez bien. Le sentiment le plus tendre vous y soignera. Je ne crois pas que vous ayez besoin de permission, nous sommes de la même famille.

Faites-moi le plaisir d'écrire à Voltaire que vous m'avez envoyé la lettre à son ami et le mémoire d'articles qui courent Paris, et qui, ainsi que la lettre, sont de lui, et que, en réponse à cet envoi, je vous avais prié de lui mander que j'avais reçu les deux pièces. Cette lettre très-simple, de votre part, lui fera faire quelques réflexions.

Adieu, ma chère petite-fille; écrivez-nous donc positivement que vous viendrez ici.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 15 mars 1771.

Vous vous plaignez de mon silence, mais je suis bien plus en droit de me plaindre de la lettre par laquelle vous me le reprochez. Savez-vous ce que vous avez fait? vous ne l'avez pas datée! Dites-moi donc, je vous prie, comment s'y prendra-t-on dans deux mille ans pour la mettre à sa place? On y verra que la petite-fille nous accuse d'indifférence, de lui causer les plus grands chagrins, de la réduire au désespoir, et, comme on trouvera dans toutes nos réponses la même tendresse et les mêmes sentiments, on ne pourra concilier ces contradictions. Alors quelque savant prouvera, par le défaut de date, que la lettre est supposée, et on fera des livres pour et contre.

En attendant, je vais répondre très-exactement à toutes vos questions. Vous demandez quand M. de Castellane est arrivé? Il y a quinze jours. Comment? En chaise de poste, et par la grande route d'Orléans. Si le grand-papa a envoyé cinquante louis à madame la maréchale de Luxembourg la veille de son départ? Non. Si M. de Beauvau nous a lu son discours? Oui. Si nous en sommes contents? Oui, sans doute. La lecture s'en fit en particulier. On voulut bien m'y admettre. Quelqu'un avait prévenu le grand-papa qu'on trouverait peut-être mauvais que l'auteur ne

parlât que des événements glorieux de son ministère, sans faire la moindre mention de ce qui s'était fait auparavant. Je trouvai que cette observation était fondée. Je ne le déclarai que lorsqu'on m'eut forcé de m'expliquer. Je proposai d'ajouter quelques traits antérieurs à ce qui s'est passé dans les dernières douze années : comme la figure de la terre déterminée par les opérations de nos astronomes; l'acquisition de la Lorraine; d'autres faits qui ont illustré le règne du roi, et qui auraient amené naturellement les derniers événements de ce règne. M. de B. répondit que ces faits avaient été si souvent célébrés, qu'il aurait fallu répéter platement ce qui en avait été dit, et qu'il est naturel, dans de pareils discours, de ne parler que des faits les plus récents; d'autant plus qu'il en attribue toute la gloire au prince. Il a peut-être raison; mais dans un temps où les intentions les plus pures sont empoisonnées, il aurait peut-être fallu prendre quelques précautions. Je vous prie de ne leur en pas parler, ni à personne. Le discours m'a paru très-bien écrit. La transition à l'éloge de madame la dauphine n'en est pas une; mais il y a deux ou trois traits sur le roi qui sont charmants. Le portrait du président m'a frappé par sa vérité. Il est si bien fait que je n'aurais pu distinguer du reste une phrase qui peint à merveille, et qui vient de vous. Il y a dans tout le discours de la noblesse et du courage. Je crois qu'il réussira.

Mais que dites-vous de celui de M. de Senlis, de cette prodigieuse quantité de mots, de cet enfantement d'Homère? Je n'ose pas vous parler de celui l'abbé de

Voisenon, parce que j'aime l'auteur, mais j'en aurais bien ri s'il avait été d'un autre.

Le grand-papa traite son rhume cavalièrement. Il sort quand il fait beau, et tout le régime qu'il observe est de ne pas jouer de la flûte. Auparavant il venait tout doucement trouver sa femme à sa toilette, sur les quatre heures. Elle se mettait au clavecin, et jouait à livre ouvert tout ce qui se présentait, sans succès et sans gloire, mais avec beaucoup d'intrépidité et de plaisir. J'avais découvert ces petits rendez-vous; je m'y trouvais toujours, et je faisais l'assemblée. La grand'maman est sur sa chaise longue. Ne lui en écrivez pas, elle me gronderait de vous l'avoir marqué. Du reste, elle se porte bien; toujours même union dans l'intérieur, mêmes attentions de part et d'autre. La princesse[1] m'a fait l'honneur de m'en parler, elle m'a paru satisfaite de ce qu'elle voyait. Mais je persiste toujours à trouver plus d'agréments dans son amie[2], en lui rendant néanmoins à elle-même toute la justice qu'elle mérite. Elle partira dimanche. M. et madame de Tingri lundi. J'ai été bien content de ces derniers; il me semble que tout le monde l'est aussi. Madame de Lauzun est arrivée aussi fraîche que si elle sortait de son lit. Voilà bien des détails.

A propos, que pensez-vous de Voltaire?

[1] De Beauvau.

[2] La duchesse de Grammont.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce samedi 16 mars 1771.

Je souhaite que ce soit la lieutenance générale de M. de Stainville qui fasse différer son départ. La maréchale m'a dit qu'il avait parlé au roi et qu'il lui avait répondu : « Nous verrons ! » Ce n'est pas être tout à fait éconduit. Enfin, qu'il parte ou non, je vais toujours vous écrire.

M. de Creutz me quitte dans le moment; je lui ai dit tout ce que vous m'aviez mandé pour lui et pour son roi. On ne peut être plus reconnaissant et plus attaché qu'il l'est à vous et au grand-papa, et il m'a bien dit que son roi avait un regret infini de quitter la France sans voir le grand-papa, et que, sans l'événement qui le force à retourner dans son pays, il aurait demandé l'agrément de vous aller rendre visite.

Madame de Luxembourg s'est prise de la plus grande passion pour ce roi. Je mande au grand-papa qu'il lui avait demandé son portrait telle qu'elle est aujourd'hui; ce n'est pas vrai; il se contente d'avoir la copie de celui telle qu'elle a été. Il veut avoir aussi les portraits de mesdames d'Egmont et de la Marck. On dit qu'il n'y aura point de ministre des affaires étrangères, que les prétendants sont plus loin que jamais. Tout ce qu'on dit, en vérité, est ineffable; par où tout cela finira est inimaginable. On peut faire aujour

d'hui l'application des chansons qu'on fit en Perse au rappel d'un grand vizir qui avait été exilé :

Lui à l'écart, tous les hommes étaient égaux.

Ce n'est point là un vers, mais Chardin le donne pour tel.

Je ne me porte pas bien aujourd'hui; je n'ai point dormi, je n'ai pas la plus petite pensée, et si je ne vous aimais pas autant, je ne saurais pas si je suis en vie.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 19 mars 1771.

Je reçus hier au soir votre lettre par M. de Beauvau; j'étais sortie quand il l'apporta. Ainsi je n'ai pu encore causer avec lui. J'espère que j'aurai ce plaisir cette après-dînée.

Ce pauvre petit prince de Suède est toujours très-malade; il fut saigné deux fois avant-hier au soir, et hier-matin pour la troisième fois. J'ai cru devoir aller chez le roi, le Creutz m'ayant dit que j'étais sur la liste de ceux qu'on devait laisser entrer. J'y fus hier à huit heures; je n'y trouvai que M. de la Rochefoucault, et je n'y restai pas un demi-quart d'heure. Après quelques détails de la maladie du prince, le roi me de-

manda si j'avais eu des nouvelles de Chanteloup. Je lui dis que oui, que M. de Creutz devait lui en avoir rendu compte, et que je lui avais dit tout ce que vous me mandiez de votre attachement, de vos regrets, etc. Il voulut savoir si depuis j'avais reçu de vos nouvelles. Je dis que oui et que toutes vos lettres étaient pleines des sentiments que vous et M. de Choiseul aviez pour Sa Majesté; à quoi il répondit par des témoignages d'estime, de reconnaissance et de regret. Ah! je les crois bien sincères. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend et tout ce qu'il éprouve ne permettent pas d'en douter. J'ai envoyé, ce matin, chez M. de Scheffer m'informer des nouvelles du prince; il s'est relevé vingt-huit fois cette nuit. Je crains qu'il ne meure. Il faut que le roi parte, et ce sera, à ce qu'il m'a dit, à la fin de la semaine.

Quelle idée il emportera de nous, cela fait horreur! On regarde comme certain que le d'Usson n'ira point en Suède, ni le Breteuil à Vienne. Cependant, selon ce que m'a dit le comte de Broglio, le sort de celui-ci n'est pas absolument décidé. Le Broglio, de qui il est ami, a eu une audience de la dame, et lui a parlé avec beaucoup d'énergie. Il lui a dit des choses si raisonnables et si convaincantes, que, à moins qu'elle n'ait pas l'ombre du sens commun, il doit l'avoir persuadée; il s'en flatte. Est-ce l'amitié particulière, ou l'intérêt de la chose publique, qui l'a fait agir? a-t-il quelque raison personnelle? je n'en sais rien. Mais, ma grand'-maman, tout va périr. On a donné, il y a deux jours, la croix de Saint-Louis au petit de Langeac; on disait

qu'on la lui ôterait; mais M. de Stainville vous dira ce qui en est.

La maréchale de Mirepoix s'est donnée une entorse qui la fait beaucoup souffrir et lui fera peut-être garder le lit longtemps. Madame d'Aiguillon la mère a un abcès au pied qui lui fait garder la chambre. Enfin tout va *cahin caha.*

Je fis hier tous mes arrangements avec l'évêque d'Arras. Il part aujourd'hui ou demain pour son diocèse et pour ses états. Il reviendra à la fin du mois de mai apporter ses cahiers; et tout de suite nous nous embarquerons, sans dire un mot à personne, pour vous aller trouver. Je suis on ne peut pas plus contente de lui, il a bien du bon sens, et je ne suis nullement étonnée du cas que vous en faites; il me paraît vous être véritablement attaché.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

20 mars 1771.

Serait-ce votre santé qui vous empêcherait d'écrire? Pourquoi ne pas nous en avertir? Deux mots de Wiard auraient suffi. M. le comte de Stainville doit arriver aujourd'hui ou demain. Nous espérons qu'il nous apportera une de vos lettres, et d'ici à ce moment je n'ai pas la force de vous dire la moindre chose. Vous voulez

des détails de ce qui se passe ici; vous en avez reçu dans les commencements de mon séjour à Chanteloup. Ce que je vous ai marqué alors regarde le passé, le présent et l'avenir, parce que la vie est si uniforme qu'elle ne peut donner lieu à des récits différents. Madame de Lauzun part demain, voilà le plus grand événement de ce pays-ci. Savez-vous que personne en France ne possède à un plus haut degré une qualité que vous ne lui connaissez pas, celle de faire des œufs brouillés; c'était un talent enfoui; elle ne se souvient pas du temps où elle l'a reçu. Je crois que c'est en naissant. Le hasard l'a fait connaître; aussitôt on l'a mis à l'épreuve. Hier matin, époque à jamais mémorable dans l'histoire des œufs, pendant le déjeuner, on apporta tous les instruments nécessaires à cette grande opération, un réchaud de la nouvelle porcelaine, celle qui, je crois, vient de vous, du bouillon, du sel, du poivre et des œufs; et voilà madame de Lauzun qui d'abord tremble et rougit, et qui ensuite, avec un courage intrépide, casse ses œufs, les écrase dans la casserole, les tourne à droite et à gauche, dessus, dessous, avec une précision et un succès dont il n'y a point d'exemple. On n'a jamais rien mangé d'aussi excellent. L'expérience fut faite en petit, car il n'y avait que six œufs; on l'essayera aujourd'hui en grand. Si elle réussit de même, c'est une supériorité décidée.

M. de Castellane est mieux. Nous avons avec lui M. de Salis et M. de Boufflers. On espère avoir un peu plus de monde au mois d'avril; vous savez que madame de Châteaurenaud a la permission. On dit que

madame de Tessé l'a aussi. Je n'ai pas l'honneur de connaître cette dernière. On dit qu'elle a infiniment d'esprit; cependant j'aime mieux les œufs brouillés de madame de Lauzun.

M. de Salis est le meilleur homme du monde. M. de Boufflers est plus instruit qu'il ne le paraît. Nos journées passent toujours fort vite et si vite que je ne vois pas la grand'maman en particulier. Imaginez qu'elle n'a que deux heures de temps à elle, et ces deux heures sont pour sa toilette et ses lettres. Le calcul est très-simple : elle se lève à onze heures ; à midi le déjeuner, suivi d'une conversation qui dure jusqu'à trois ou quatre heures; le dîner à six, et ensuite le jeu et la lecture des Mémoires de madame de Maintenon.

Vous avez annoncé à la grand'maman que vous aviez un plaisir à lui demander; elle est fort curieuse de savoir lequel. Elle vient de recevoir une lettre de l'ermite de Gex, qui ne lui a pas fait autant de plaisir que les autres. On ne peut pas être flatté de l'approbation d'un homme qui approuve tous ceux dont il a besoin. Mais notre pauvre baron m'en a écrit une délicieuse; je les joins l'une et l'autre ici. Je ne sais pourquoi je cause si longtemps avec vous. Ce n'est pas ma faute. Je suis bien aise que vous ayez fait connaissance avec M. Marin; il est bien de mes amis, il l'est depuis bien longtemps; c'est un honnête homme et un homme d'esprit.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 21 mars 1771

Votre franchise, chère petite-fille, est la dupe de la duplicité du roi de Suède. Il est certain que c'est un petit intrigant qui a fait ce qu'il a pu, avec son comte de Scheffer, pour avoir M. d'Aiguillon. Devant les amis de M. de Choiseul, il est son partisan par air ; avant sa disgrâce il était son serviteur par besoin. Il n'y a que le pauvre comte de Creutz qui se soit garanti de la gangrène qui a gagné tous ces Suédois, et qui est resté bon, franc, loyal, galant homme et plein d'amour pour M. de Choiseul. Aussi en ai-je infiniment pour lui. Je lui ai écrit à l'occasion de la mort du feu roi et de l'avénement à la couronne de celui-ci. Est-ce que ce n'est pas à vous que j'ai envoyé ma lettre? Vous me dites que vous avez remis à l'archevêque de Toulouse celle qui était pour lui, et vous ne me dites rien de celle-ci. A propos de monseigneur l'archevêque de Toulouse, je ne sais assez vous dire combien j'ai à me louer de ses procédés, et je vous prie de ne pas manquer une occasion de le lui marquer. J'ai reçu une lettre de mon bon évêque d'Arras. Je suis ravie que vous l'aimiez. Je ne crois pas qu'il existe un plus galant homme dans le monde. Je serais enchantée qu'il pût venir avec vous, mais je n'approuve pas qu'il entreprenne ce voyage sans permission. Comme évêque, il est trop considérable pour n'être pas obligé à

prendre l'aveu de la cour, et sa présidence des États est un lien de plus qui le met dans une dépendance directe. Je lui écrirais tout cela si je pouvais lui écrire sûrement; mais je compte qu'il est dejà retourné en Artois et je ne veux confier ni mes réflexions, ni mes sentiments à la poste. Cependant, s'il est encore à Paris, je vous prie de lui faire part des uns et des autres; s'il n'y est plus, tâchez de les lui faire parvenir comme vous pourrez. Quant à vous, je suis ravie que vous ayez pris votre résolution de partir sans mot dire; elle n'a point d'inconvénient pour vous, et c'est la seule façon de nous assurer le plaisir de vous voir, plaisir dont nous sommes passionnés et dont nous nous occupons sans cesse. Oui, vous serez mieux ici qu'à Paris, j'ose m'en flatter. Vous y serez au sein de l'amitié et vous partagerez avec nous la paix, la tranquillité, le bonheur, la liberté dont nous jouissons, car il est vrai que nous n'avons jamais été aussi libres que depuis que nous sommes exilés. C'est un grand esclavage que d'avoir chaque jour les oreilles souillées, le cœur navré, l'esprit révolté, l'imagination effrayée de toutes les horreurs qui se passent, qu'on entend dire et qu'on a à craindre pour soi ou pour ses amis. L'affaire du baron de Breteuil et de M. d'Usson[1] fait beaucoup de bruit et est en droit d'en faire. Chacun s'alarme sur le mot *propriété* qui retentit à présent de

[1] Sa nomination comme ministre en Suède venait d'être révoquée. Il était aussi question de destituer le baron de Breteuil, ambassadeur à Vienne.

toute part. Ce n'est pas leur aventure qui devait réveiller l'attention à ce sujet, car quelque injuste et quelque absurde qu'il soit d'ôter des emplois à ceux à qui on vient de les donner, et avant qu'ils les aient exercés et prouvé s'ils en étaient capables ou incapables, il n'en est pas moins vrai que le roi est libre de changer ses ambassadeurs quand il lui plaît, et qu'une ambassade n'est point une propriété. Mais on a dû être alarmé quand on a vu ôter au président Hogier, à Compiègne, l'année passée, une charge qu'il avait achetée de ses propres deniers, que le roi lui avait confirmée par deux lettres consécutives, dont l'une était quinze jours avant qu'on l'en dépouillât, pour donner cette charge à un autre; quand on a vu M. le chancelier ôter la première présidence du Parlement de Toulouse à M. de Vaudeuil, en vertu d'une démission qu'il n'avait point acceptée, et dont celui-ci s'était désisté; quand on lui a vu escamoter la commission de M. de Bon-Repos; quand l'édit de décembre, qui déclare que le roi est seul maître des lois, qu'il peut les casser, les créer à volonté, sans le secours d'aucun tribunal; — déclaration qui rend tous les citoyens esclaves d'un despote; — quand, dis-je, cet édit n'a fait que mettre en principe tous les actes d'autorité arbitraire qui l'avaient précédé, et a donné le masque de la loi à tous ceux qui l'ont suivi; quand enfin la confiscation des charges du Parlement a privé chacun de ses membres, les uns d'une partie de leur patrimoine, les autres de la totalité; charges qu'ils ne pouvaient perdre que par un jugement légal et pour cause de

forfaiture. Il n'y a point eu de tribunal pour les juger. Il n'y a point eu de jugement porté. Il n'y a point eu d'accusation de forfaiture intentée; mais il y a eu une sentence *ad libitum*, militairement exécutée. Voilà ce qu'on appelle attaquer les propriétés, voilà ce qui devait porter l'alarme dans le cœur de tous les citoyens.

Le pauvre Voltaire ne sait où donner de la tête. Il ménage la chèvre et le chou. N'ayant rien à craindre ni à espérer de l'un ni de l'autre, il loue le chancelier et M. de Choiseul. Voici encore une lettre qu'il m'écrit et que je vous envoie, parce que tout ce qui vient de lui est curieux, jusqu'à ses faiblesses; mais je vous avoue que, depuis son Avis à la noblesse, ses lettres me dégoûtent; et depuis qu'elles me dégoûtent, je ne les entends plus. Celle-ci m'a paru un vrai galimatias. Adieu, aimez toujours une grand'maman qui raffole de vous. Le grand-papa vous embrasse.

A propos, j'oubliais de vous parler de notre prince de Beauffremont. Je suis au désespoir de ne le point voir, mais j'en ai fait mon deuil, parce qu'il ne viendra sûrement pas, parce qu'il a fait la sottise d'en demander la permission. Ayant été refusé, il ne peut plus partir sans que la défense soit levée; et comme il ne peut s'adresser qu'à M. de Saint-Florentin, elle ne le sera point, parce qu'on n'a rien par lui. Il vient de refuser à la pauvre madame d'Achy de venir ici. Jugez où vous en auriez été s'il eût fallu vous adresser à lui.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A Chanteloup, ce 21 mars 1771.

La plaisanterie de M. de Gontaut a eu le plus grand succès. Il avait fait sa toilette dans l'avenue; vos parents furent au-devant de lui dans le vestibule. Nous entendîmes des éclats de rire; tout le monde courut, et nous vîmes le blond Phébus avec sa chevelure d'or. Vous imaginez aisément la joie et l'admiration. La grand'maman voulut essayer la perruque, la garda longtemps, fut se remettre à sa toilette, se couvrit de son peignoir, et appela ses femmes pour la coiffer. Elles vinrent en courant, et Angélique, sans s'apercevoir de rien, ayant pris un peigne, resta la bouche béante, les yeux ouverts, la main suspendue, et avec une surprise qui produisit un rire *inextinguible*, comme dit la Motte. Jamais facétie n'a mieux réussi; l'auteur en est très-glorieux, et ne l'est pas moins des articles qui le concernent dans vos lettres. Je le serais infiniment de mon côté, si je pouvais me laisser séduire par les éloges que le serpent tentateur m'a donnés par votre bouche, mais je connais les détours de votre politique; vous ne louez mes lettres que pour les multiplier, et recevoir plus souvent des nouvelles de la grand'maman. Je pardonne le piége en faveur du motif. Je n'ai jamais eu la folie du bel esprit, et je sens que, si j'en avais été atteint, j'y aurais renoncé comme un homme raisonnable renonce à de vieux parchemins

dont il reconnaît la fausseté. Mais je me suis mis à portée, à force de travail, d'entendre l'esprit des autres; mes succès ont été si heureux, que j'entends M. Thomas presque tout de suite. J'ai déjà lu la moitié de son ouvrage. Il est vrai que je n'en conçois pas encore l'objet, et que, dans quelques endroits, je suis tenté de dire avec M. Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu? » Mais Dieu permettra que tout cela s'éclaircisse.

Je ne vous parle plus de nos chasses, parce que nous ne chassons plus; de nos lectures, parce qu'on ne lit plus; de nos promenades, parce que nous ne sortons point. Que faisons-nous donc? Les uns jouent au billard, d'autres aux dominos, d'autres au trou-madame. Nous défilons, éfilons, parfilons. Le temps nous pousse et nous le lui rendons bien. Ah! qu'il nous ferait aller plus vite si vous étiez ici. Non, certainement, vous n'y seriez pas déplacée. Ou pourriez-vous l'être? Vous y seriez très-aimable, très-heureuse, et certainement très-aimée. M. de Stainville part demain, il veut bien se charger de ma lettre, et il se propose de vous voir avant son départ pour la Lorraine. M. Gayot doit arriver demain. M. d'Emery et M. de Schomberg partiront mercredi prochain. Nous avons encore pour quelque temps M. de Gontaut, M. et madame de Choiseul la Baume, leur fils, les deux fils de la petite sainte [1], M. de Boufflers et un grand abbé qui vous aime bien, malgré toutes vos louanges.

[1] MM. de Choiseul-Gouffier et de Choiseul-d'Aillecourt.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

27 mars 1771.

Nouvelle infidélité! j'ai dit à madame de Grammont vos craintes sur votre rêve; elle m'a répondu que quand même vous l'auriez composé à loisir, elle aurait droit d'en être flattée; mais elle ne le croit pas. Elle me charge de vous remercier de votre souvenir, ainsi que ces messieurs, ainsi que le grand-papa et la grand'-maman. Il n'y a pas d'endroits dans le monde où vous soyez autant aimée qu'ici. Les sentiments de la grand'maman augmentent à proportion de la longueur de l'absence. Je voudrais qu'elle eût le temps de les répandre sur le papier; ce seraient les torrents de madame Guyon. A propos de torrent, c'est ainsi que la neige est tombée ces jours-ci, et nous avons par-dessus un vent de bise qui nous tient claquemurés.

Nous lisons les Mémoires de madame de Maintenon, qui nous impatientent à l'excès. L'auteur a de l'esprit, mais vous rappelez-vous son mauvais ton, la pesanteur de sa marche, la multiplicité et la stérilité de ses réflexions? J'en passe les trois quarts en les lisant, et ce qui reste est encore bien long. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit dans le temps, parce qu'il contient beaucoup d'anecdotes qu'on ne savait pas encore. Il ne réussirait pas aujourd'hui; le goût est bien plus difficile. Voltaire nous a rendu ce mauvais service, ainsi que les auteurs du dernier siècle. Vous êtes per-

uadée que nous leur avons de grandes obligations, arce que vous ignorez quelles sont les vraies béatitudes les lecteurs. Heureux les pauvres de goût, parce qu'il aut peu de chose pour les contenter! Heureux les auvres de mémoire, parce que tout leur paraît nou-eau! Heureux les pauvres d'esprit, non-seulement arce que le royaume du ciel leur appartient, mais en-ore parce qu'ils jouissent avec plaisir de toutes les ottises qu'on écrit! Et les béatitudes des écrivains, es savez-vous? Heureux ceux qui font de gros livres, arce qu'ils peuvent évaluer leur mérite sur la gros-eur de leur volume! Heureux sont ceux qui font des uvrages bien plats, parce que le nombre de ceux qui e sont pas en état de les juger est bien au-dessus de eux qui les condamnent! Aussi rien ne peut égaler la élicité d'un auteur qui n'est arrêté ni par le goût ni ar la réflexion. Je veux à ce sujet vous conter une istoire qui vous ennuiera peut-être, mais qui m'amu-era. A mon arrivée à Rome, je courus à la bibliothè-ue du Vatican. Celui qui en avait la garde était un les plus savants hommes de l'Italie; il avait fait un uvrage en quatre volumes in-folio, intitulé : *Biblio-hèque Orientale,* où l'on trouve en latin, en grec, en yriaque et en arabe tout ce qu'il y a de plus intéres-ant à savoir sur les nestoriens, les jacobites, les mo-othélites, etc. C'est un ouvrage excellent, et que je ous conseille de lire, si vous ne l'avez pas lu. Pénétré le respect pour M. Allemani, c'est le nom de l'auteur, e demande avec empressement à le voir. On me le nontre écrivant, avec une rapidité étonnante, sur un

cahier de papier du plus grand format in-folio. Je cours à lui ; il soulève sa tête et sa plume, et après les premiers compliments il me dit : « Je suis ici depuis quatre heures du matin (il était alors près de midi), j'ai écrit une, deux, trois, quinze, vingt, trente et trente-cinq pages dans ma journée. C'est la fin de mon quinzième volume in-quarto de mon Traité sur les églises moscovites. J'en ai achevé douze in-quarto sur les églises des nestoriens ; j'en ai dix in-quarto sur celles des maronites ; malheureusement, je ne trouve point d'imprimeurs ; mais, par Dieu, ils ne m'empêcheront pas d'écrire..! » et aussitôt il se rejette sur son papier et il écrit sur les églises moscovites. Vous sentez bien que cet homme était souverainement heureux ! Aussi, quoique âgé de soixante-quinze ans, je n'ai jamais vu de corps plus robuste et de santé si brillante ; ce n'était pas la lampe du génie qui brillait sur son front, mais c'étaient les couleurs les plus vives, l'embonpoint le plus naturel et la vanité la mieux satisfaite ; il était plus glorieux d'avoir rempli ses trente-six pages qu'il ne l'aurait été d'avoir fait le discours de M. le prince de B... Je ne suis pas surpris que ce discours ait réussi. C'est certainement un des meilleurs qu'on ait faits. Nous n'avons pas encore celui de M. Gaillard. Je finis, de peur d'imiter M. Allemani.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 28 mars 1771

Nous avons eu de grandes terreurs tous ces jours-ci. Heureusement elles ne paraissent pas fondées; mais il en faut profiter pour redoubler de prudence et de précautions. Je ne sais si c'est le moment de demander des permissions. Faites-y de sérieuses réflexions; je ne hasarderai point de vous communiquer les miennes, je paraîtrais trop poltronne. J'écrirai à M. d'Arras, comme vous me l'ordonnez; j'en aurai tout le temps, il ne doit revenir ici qu'à la fin de maï, et c'est dans ce temps que lui et moi projetons de vous aller voir.

Je suis très-curieuse de savoir comment vous avez trouvé les discours de MM. Gaillard et de Voisenon. J'eus beaucoup de plaisir à la séance de l'Académie [1]. M. Duclos y fut extrêmement ridicule. En qualité d'historiographe, il a fait l'histoire de cette Académie. Il en rapporta toutes les anecdotes; il parla de l'élection d'un M. de Lamoignon. A ce nom, ce fut un claquement de mains, des battements de pieds; enfin un tel applaudissement, que jamais il n'y en a eu de pareil. M. de Malesherbes était présent, et tous les regards se fixèrent sur lui. Rien n'est plus flatteur, rien n'est plus sensible; j'en eus les larmes aux yeux.

[1] Pour la réception du prince de Beauvau, qui remplaçait le président Hainault.

On parle de nouvelles remontrances de Rouen, qu'on dit être supérieures à toutes les autres ; on veut me les faire lire, je les lirai donc ; mais je doute qu'elles soient aussi solides et aussi bien écrites que votre dernière lettre.

La maréchale est depuis huit ou dix jours à Paris pour une entorse. Je ne crois pas qu'elle soit sitôt en état de retourner à la cour. Elle me paraît peu instruite. Mais de quoi peut-on l'être? A-t-on des desseins, forme-t-on des plans, prend-on des mesures, peut-on rien prévoir? Tout est *ineffable,* chère grand'maman, je ne connais de réel que mon attachement pour vous.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 31 mai 1771.

Je ne sais pas, ma chère petite-fille, si les occasions pour écrire deviennent rares, mais je sais que vos lettres le sont devenues extrêmement, et cette privation en est une très-grande pour moi. Je ne sais ce que c'est que les terreurs dont vous me parlez. Tout ce que je sais, c'est qu'on dit que l'acharnement est plus grand que jamais contre M. de Choiseul. Je ne sais ni pourquoi cet acharnement, ni pourquoi ce redoublement ; mais je trouve que vous avez très-grande raison d'attendre qu'il soit passé pour venir...

La terreur de vos amis n'a point passé jusqu'à nous; je ne crois pas qu'on puisse ou qu'on veuille nous faire du mal, à moins qu'eux ou nous y donnions lieu par des imprudences. Mais j'ai le cœur navré de voir tous les amis ou employés par M. de Choiseul proscrits pour cette seule raison qu'ils étaient de ses amis ou avaient été employés par lui. L'affaire de M. d'Usson et celle du baron de Breteuil m'ont fait de la peine; mais la disgrâce de l'évêque d'Orléans m'a désolée. Il est bien malheureux pour M. de Choiseul d'être la cause du malheur de ses amis.

Vous me demandez mon avis sur le discours de M. Gaillard? Celui de M. de Beauvau est, sans nulle prévention, celui de tous qui m'a plu davantage. Pour ceux de l'abbé de Voisenon, on n'en peut pas parler; c'est de *la ripopée*. Laissez-vous persuader de lire les remontrances de Rouen. Je vous promets qu'elles vous plairont. Ce ne sont pas des mots, ce sont des choses.

Adieu; je vous embrasse bien vite, parce que je suis bien pressée; mais, pressée ou non, je vous aime de tout mon cœur; M. de Choiseul aussi, madame de Grammont aussi, tout le monde aussi, mais moi plus que tout le monde.

A propos, dites-moi, je vous prie, ce que veulent dire ces entorses de la maréchale? Vous ne m'avez pas encore expliqué ce que c'est que cette grâce que vous vouliez me demander. J'en suis toujours inquiète [1].

[1] Voir la lettre à Walpole, du 26 mars 1771.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce lundi 1er avril 1771.

Je soupai hier chez la petite sainte, avec M. et madame de Choiseul, qui partent demain pour Cherbourg ; ils ont bien voulu se charger de cette lettre.

Que vous dirai-je, chère grand'maman? toujours les mêmes choses ; mes regrets sont les mêmes ; le désir de vous aller trouver est extrême. Je ne puis comprendre qu'il n'y ait guère plus de trois mois de votre départ. Tout ce qui est arrivé et tout ce qui n'arrive point rempliraient des années. Voilà M. de Beauvau de quartier. Nous avons eu de grandes terreurs ; mais tout semble adouci ; tout paraît enrayé ; du moins pour quelque temps. Les paris sont ouverts pour les places vacantes. J'en ai déjà perdu quelques-uns, mais ils sont de façon qu'on peut croire jouer à qui perd gagne.

Vous aurez bien ri de l'aventure de M. de Monteynard. L'histoire que j'ai promise à l'abbé vous aura peut-être été déjà contée ; mais la petite sainte m'a dit qu'on vous fâchait quand on vous parlait d'une nouvelle qu'on ne vous racontait point ; parce qu'on supposait que vous la saviez déjà ; tandis que vous l'ignoriez. Voici donc l'histoire :

Un M. Charpentier, officier d'un bailliage à Châlons ou à Soissons, vint à Paris il y a quelques jours. Le lendemain de son arrivée on lui annonça un hocqueton de

M. le chancelier. Cet homme frémit à l'ordre qu'il reçut de l'aller trouver le lendemain matin. Arrivé dans l'antichambre du chancelier, qu'il trouva remplie, on le fit entrer dans le cabinet. Il était hors de lui, tremblant comme une feuille, fit des courbettes jusqu'à terre. « Ah! mon ami, dit le chancelier, en lui frappant sur l'épaule, quel bonheur pour moi que vous soyez ici! j'attends de vous le plus important service. — De moi, monseigneur! En quoi puis-je vous être utile? — Dans la chose la plus importante; il faut que vous me raccommodiez avec le roi! — Moi, monseigneur! — Oui, vous; vous savez qu'il établit des conseils supérieurs; je lui porte la liste de ceux dont on veut faire choix. Je lui présentai l'autre jour celle du conseil supérieur de Châlons; après l'avoir lue, il me la rejeta avec indignation. « A quoi pensez-vous, me dit-il, je ne trouve pas là le nom de Charpentier! un homme d'un mérite supérieur! un juge excellent, fait pour les grandes places de la magistrature! — Ah! sire, je conviens que j'ai tort. C'est un oubli impardonnable, mais il peut se réparer. » Vous voilà, mon ami; il vous faut sur-le-champ accepter une place dans ce conseil. Ce ne sera pas de conseiller, comme vous croyez bien, il vous en faut une plus importante. Vous serez président, oui, président! et de plus, comme je connais votre discernement, je vous charge de choisir neuf ou dix membres qui nous manquent pour remplir ce conseil. Il faut partir demain, dès le grand matin, pour exécuter cet ordre. Le grand Charpentier se confond en remerciements, part le lendemain de grand

matin, arrive à Châlons bouffi de gloire, déclare sa nouvelle dignité et la mission dont il est chargé. Tout le monde le hue, lui fait des cornes, le traite avec mépris. Honteux et confus, il revient trouver monseigneur, lui rend compte de ses succès et lui donne sa démission.

Le conseil de Clermont-Ferrand a déjà plusieurs membres, entre autres quatre officiers réformés, dont il y en a un qui a été mousquetaire; mais on croit qu'ils savent lire et écrire.

Tout s'arrange à merveille, comme vous voyez; on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire. Quand serai-je assez heureuse pour que ce soit avec vous? J'attends que ce mois-ci soit passé pour m'occuper sérieusement de mon voyage. Je me croirai en paradis quand j'habiterai une cellule à Chanteloup et que je me verrai dans mon tonneau, dans un coin du salon, souvent auprès de vous; que je vous entendrai dire et au grand-papa : « Petite-fille, faites ci, faites cela, qu'on l'amène ici, qu'on l'amène là! » que mon capitaine viendra me prendre, que nous jouerons au tracqnar. Oh! mon Dieu, que je serai aise et que je me moquerai de ceux qui se croiront plus heureux que moi! Mais, en attendant, je m'ennuie beaucoup. Je m'excite à la patience et j'ai bien de la peine à la pratiquer. J'ai ici, pour le présent, monsieur, madame et mademoiselle Churchill. Ils sont infiniment aimables et vous plairaient beaucoup. Ils logent à la place des Victoires, ce qui fait que je ne les vois pas bien souvent. Ils s'en iront le mois prochain. J'ai quelque

espérance que mon ami Horace fera un petit voyage ici. Je ne sais pas positivement dans quel temps ; mais je voudrais l'attendre, et le jour qu'il repartira pour son pays, partir de mon côté pour me trouver dans mon centre, entre vous et le grand-papa. Approuvez-vous cet arrangement ?

L'abbé vous aura conté l'aventure d'Horace ; elle est ineffable. Il y a toute apparence qu'elle ne sera jamais éclaircie[1]. Madame d'Enville est à la campagne. La maréchale a toujours son entorse. Le prince incomparable est plus amoureux que jamais ; mais il ne se mariera pas. Voilà déjà six mois de passés ; le grand-papa n'a pas beau jeu[2].

M. d'Aiguillon revint samedi de *Veret;* il rencontra un carrosse à six chevaux qui allait à Chanteloup, qui venait du côté d'Angers. Est-ce M. de Voyer?

Que dites-vous du discours de M. Gaillard, surtout de l'éloge du cardinal de Richelieu? Mon discours est de vous dire des riens, parce que je suis moins que rien. Je laisse aux importants les choses importantes.

Adieu, chère grand'maman.

[1] On avait trouvé au domicile de M. Walpole à Londres, *Arlington street,* toutes les serrures forcées et les meubles vides au milieu des appartements, sans qu'aucun objet manquât.

[2] Ce mariage, qui ne se fit pas, avait été l'occasion d'un pari entre madame du Deffand et le duc de Choiseul.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 avril 1771.

Vous allez, ma chère petite-fille, perdre le plais de la correspondance de l'abbé; mais vous allez ga gner celui de sa société. Il nous quitte pour quelqu jours, ce pauvre abbé; il va vous voir, nous oubli auprès de vous, où l'on doit oublier tout le monde. J vous prie de le faire ressouvenir de moi; car vous, au près de qui on oublie tout le monde, vous n'oubli pas vos amis. Je ne vous dédommagerai point de s correspondance pendant son absence, car je ne sa point être gaie, je ne sais qu'être contente. Vous m mandez pourtant quelquefois que mes lettres sont ad mirables, c'est-à-dire qu'elles sont ennuyeuses. Oh! je crois bien; on pourrait dire de mes lettres ce qu'o disait de la conversation de mon père : *Il disser toujours; il ne cause jamais.* Mais qu'importe, m chère enfant! pourvu que je vous aime, n'est-ce pa tout ce que vous voulez de moi? et vous avez en véri satisfaction, car je vous aime de tout mon cœur.

Madame de Choiseul la Baume arrive à l'instant me remet votre charmante lettre; vraiment charmant M. de Choiseul a ri à pâmer de l'histoire du gran Charpentier.

Celle de M. Walpole est ineffable. Écrivez-moi to jours tout ce que vous saurez. Les nouvelles sont l' musement des provinciaux et des gens désœuvré

Nous avons pris le sage parti de rire de tout, et quand vous serez ici vous en rirez avec nous.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 3 avril 1771.

Je commencerai par vous dire, chère grand'maman, que je suis bien troublée; mais vous savez que cet accident m'arrive aisément. Tout est ici dans une fermentation effroyable. La certitude qu'il n'est pas en ma puissance d'être utile et la crainte des imprudences me tiennent dans une grande réserve. Je n'ose pousser de questions. Je ne veux pas qu'on me soupçonne d'être espion, ni me rendre suspecte au point qu'on n'ose rien dire devant moi. J'écoute ce qui échappe. Ce que je comprends de la disposition présente est une grande irritation, un désir de pousser la vengeance le plus loin qu'on pourra. Je crains le départ des dames qui veulent vous visiter. L'empressement qu'on marque est pris pour bravade. Il serait peut-être prudent et nécessaire de laisser passer six semaines ou deux mois sans demander de permission, ou sans faire usage de celles qu'on croit avoir reçues, ce qui est, dit-on, équivoque. On prétend qu'on a seulement dit sur le mois d'avril : « Nous verrons ! » La lettre anonyme à la noblesse a fait un effet terrible.

Les remontrances qui pleuvent de toutes parts, les difficultés insurmontables qu'on trouve à tous les projets, inspirent la fureur. Vous savez ce que produit la faiblesse. Voltaire la définit ainsi :

Tyran qui cède au crime et détruit la vertu !

Ah ! la vertu est bien loin, gare l'arrivée du crime ! Si ce pouvait être celui que madame Pelletier projetait, à la bonne heure ; il ne fâcherait ni ne scandaliserait personne. Cependant tout ne serait pas dit, il resterait encore bien des monstres à combattre. En vérité, la paix de la bonne conscience ne peut rassurer. Si vous me dites : « Mais quel est donc le sujet de vos craintes ? » Qu'on ne vous laisse pas en paix à Chanteloup, qu'on ne vous envoie plus loin ! Un moment d'humeur peut en faire signifier l'ordre. Il faut donc bien prendre garde de l'exciter.

L'entorse de la maréchale est très-véritable. Elle la retiendra encore plusieurs jours à Paris. Je ne puis vous dire sur elle que la même chose que je vous ai dite bien des fois : loin d'augmenter les mauvaises intentions, je suis persuadée qu'elle les adoucirait s'il était en son pouvoir. Son avis est de suspendre les visites pour quelque temps, comme je vous l'ai marqué. Sur d'autres égards il n'y a rien à faire, sinon de prévoir les accidents qui peuvent arriver. Tous les princes ne sont pas des Beauvau et des Beauffremont. Il en est d'autres qui sont tant soit peu avides du bien d'autrui. Quelles précautions y a-t-il à prendre? Je n'en

sais rien. Je continuerai cette lettre jour par jour jusqu'à ce que je puisse vous l'envoyer.

Ce jeudi 4.

J'ai lu, par ordre de votre grande maternité, les troisièmes remontrances de Rouen et son arrêté. N'exigez pas que j'en lise jamais davantage; celles-ci sont la girandole, toutes les autres ne sont et ne peuvent être que fusées ou pétards. Tout ce qui est venu de Rouen est pour moi ce qu'était pour l'abbé Pellegrin sa pélopée. On dit que l'auteur est M. Brochot. Le grand-papa sait bien quel est cet homme. Il vend sa plume au plus offrant. Vous ne devineriez point avec qui j'ai fait cette lecture? Avec les deux La Galaisière. Le père bouffissait de colère et je lui disais de temps en temps : « A vous, monsieur, des rubans verts! » Le fils, qui faisait la lecture, cachait sa pensée autant qu'il pouvait; mais j'ai démêlé qu'il n'était pas mécontent.

Je soupai hier chez la maréchale; elle était dans son lit; son pied s'est enflé de nouveau. La compagnie était M. de Boufflers, M. de Creutz, Pont de Veyle et moi. Je n'ai point eu de conversation particulière. On vous mande apparemment que, depuis quelques jours, on nomme M. d'Aubeterre pour les affaires étrangères. Le prince de Beauvau, de qui je reçois une lettre dans ce moment, écrite hier soir, dit qu'il en est bruit à la cour. C'est bien le cas de trouver ce choix ineffable; mais, en vérité, en vérité, je ne puis le croire. Le prince me mande qu'il a chassé et soupé avec le roi. Il le traite plus froidement qu'à l'ordinaire; il ne

Mais le vers de la Fontaine tel qu'il est a aussi son application bien juste.

Des nouvelles il n'y en a point, ou du moins je n'en sais pas.

J'ai écrit à l'abbé, en m'éveillant, que je le priais de me venir voir cette après-dînée; que je ferais fermer ma porte et que je causerais avec lui avec plus de calme et de bon sens que je ne fis hier. Je vous prie d'avance d'ajouter foi à tout ce qu'il vous dira de mes sentiments pour vous. Croyez que je suis toute isolée quand je suis séparée de vous. Il me vient quelquefois des doutes; il me semble impossible qu'on m'aime. Je suis affreuse à mes propres yeux, triste, vieille, ennuyeuse; je ne puis espérer que quelque reconnaissance. Heureusement votre sensibilité vous en rend très-susceptible. Voilà sur quoi je fonde ma confiance, et elle me conduira à Chanteloup tout aussitôt qu'il sera possible.

Ce lundi 8.

Je vais laisser le soin à l'abbé de vous raconter tout ce qu'il saura, et je lui dirai tout ce que je sais. Il sera mon secrétaire, mon historien, mon interprète. Je suis comme mademoiselle Lemaure, qui disait qu'elle n'avait pas plus d'esprit qu'un cheval mort. Voilà mon état présent. Tout effort serait inutile pour m'en tirer. Il tient peut-être à ma santé. Je n'en sais rien.

Vous avez actuellement la plus belle compagnie du monde. Mon intérêt, indépendamment du vôtre, fait que j'en suis fort aise; elle aplanit mon chemin.

Ma citation des deux coqs et des deux poules, qui est bien bête, sera même inintelligible si je ne vous l'explique. C'est le roi et le grand-papa qui sont les coqs; c'est la maréchale de Mirepoix et la princesse de Beauvau qui sont les poules. C'est bien sot, n'est-ce pas?...

Voilà quatre petits vers qu'on nous dit hier:

O France! le sexe femelle
A toujours réglé ton destin.
Ton salut vint d'une pucelle,
Ta perte vient d'une catin!...

J'apprends que M. de Malesherbes est exilé à Malesherbes.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 9 avril 1771.

Il faut bien un second tome; je n'ai pas trop de quoi le remplir. Je n'appris rien hier dans la journée, si ce n'est une chanson que je suis sûre que vous avez depuis dix jours, sur l'air de la *Fée Urgèle.* J'ai peine à me résoudre à vous l'envoyer. Le premier mouvement est un peu d'indignation contre les répétitions.

Je ne vis point hier la maréchale; j'appris par madame de Cambise, qui soupa chez moi, qu'elle était sortie pour aller à l'Opéra-Comique; qu'elle s'était

fait porter dans sa loge, qui est la même de M. le prince de Conti et de neuf ou dix autres personnes. Elle était avec madame de Caraman, MM. de Lévy et d'Entragues. Elle y trouva mesdames de Beauvau et de Poix. Je ne crois pas que la conversation ait été vive. J'en saurai des nouvelles ce soir par la maréchale chez qui je soupe, et demain par les princesses à qui je donne à souper.

Le pauvre Creutz vous trouve toujours un *anche* et me parle sans cesse de vous. C'est ma compagnie la plus assidue, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi mourir de rire; mais ce sont de bonnes gens, d'honnêtes gens. Je suis plus stérile et plus triste qu'eux : les gens plus gais et plus agréables m'embarrasseraient.

Ah! je me rappelle une histoire à vous raconter dont je me tirerai mal; mais il n'importe. Non, je ne vous la raconterai pas. Wiart dit que je vous l'ai racontée dans ma dernière lettre, à vous ou à l'abbé. Voyez combien j'ai peu de mémoire. Oh! vous savez sûrement la chanson de la *Fée Urgèle;* je ne vous l'enverrai pas.

Je finis. Je suis une radoteuse, une rabâcheuse ; mais telle que je suis, je vous aime, et le grand-papa, et le grand abbé, et le marquis. Il y aurait trop de confiance et de présomption de vouloir me faire nommer à madame la duchesse de Grammont et même à M. de Gontaut; mais je puis bien, je crois, n'être pas si réservée avec M. de Boufflers, et lui faire mille compliments.

A 3 heures.

Vous savez qu'on dit ici que M. de Bissy a la lieutenance générale. On ne le dit encore que tout bas, mais on le dira bientôt tout haut. N'est-ce pas avoir toute honte bu?

Mon évêque de Mirepoix arrive ce soir; j'en suis ravie, surtout à cause de mon souper de demain. Je ne savais qui donner aux princesses. Mais je voudrais être avec vous et laisser là tout le reste.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 12 avril 1771.

Cette lettre dont vous dites tant de mal, ma chère petite-fille, si longue, si plate, si ennuyeuse, est justement une de celles que vous m'avez écrites qui m'a fait le plus de plaisir. Éloignée de tout, et par ma situation intéressée à tout, il me faut des lettres qui me servent de journaux, qui m'instruisent des événements de chaque jour, des opinions du public et des sentiments particuliers de mes amis. Continuez donc, quelque ennuyeux que puisse vous paraître le métier de gazetier. Je suis fâchée de vos inquiétudes par le mal qu'elles vous font. Je sais que la haine contre M. de Choiseul, loin de se calmer, s'aigrit chaque jour. Je ne

sais si l'empressement de ses amis pour le venir voir est imprudent, mais le caractère de M. de Choiseul l'éloigne de ce qui s'appelle ménagement, et je ne connais point de digue à opposer au caractère. Je ne voudrais pas que vos craintes me privassent du plaisir de vous voir. Je ne veux cependant pas que vous hasardiez aucune démarche sur ma périlleuse parole. Tout ce que j'exige de vous, c'est que vous ne vous adressiez point à M. de Saint-Florentin, parce que ce serait une façon sûre d'être refusée, et qui vous priverait de tous les autres moyens et m'ôterait totalement l'espérance de vous voir.

Consultez M. de Beauvau quand vous serez prête à partir; s'il approuve la marche que je vous ai indiquée, suivez-la; s'il ne l'approuve pas, attendez qu'il soit à portée de demander lui-même votre permission au roi.

J'imagine que vous aurez encore fait bien du noir avec l'abbé, car c'est un grand poltron. Si vous étiez ici, notre sécurité vous tranquilliserait. J'ai encore appris bien des nouvelles depuis votre lettre : vous avez deux ministres de nommés, la feuille et la marine. Le petit esclandre arrivé au cours au chancelier, me fait croire que ceux qui nous font du mal peuvent bien avoir plus de peur que nous. Vous avez encore un tribunal de moins. On nous menace aussi de supprimer la Chambre des comptes et le Châtelet, et l'on dit que quand il n'y aura plus de Châtelet, on ne pourra plus naître, mourir, tester, se marier légalement, et moi je dis que plus on détruira, moins je croirai à la destruction.

Ne voyez-vous pas que quand on dit qu'il y a des sommes considérables des économats qui ont été détournées pour gagner le Parlement, ce sont des pierres que l'on veut jeter dans le jardin du grand-papa? Mais elles n'y tomberont pas, car je suis certaine : 1° que les économats sont en très-bon état; 2° que l'évêque d'Orléans n'en pouvait rien détourner, parce qu'il y a un bureau particulier, sans l'aveu duquel on ne peut employer aucun de ces fonds; 3° que M. de Choiseul n'a point gagné le Parlement; 4° qu'il aurait eu d'autres fonds à prendre plutôt que de gagner celui qui disposait des économats.

Je trouve l'application des deux coqs fort bien et j'aurais eu assez d'esprit pour la deviner sans l'explication; mais je ne puis convenir que le grand-papa et l'autre coq soient des animaux de même espèce.

J'ai ri de l'espièglerie que vous avez faite aux La Galaisière de vous faire lire par eux les remontrances du Parlement de Rouen. Vous avez dû en être contente.

Savez-vous que je ne serais point du tout étonnée de l'explication qu'on donne à l'aventure de votre Horace[1]?

Renvoyez-moi mon abbé; vous jugerez aisément que j'en ai besoin. Il devrait déjà être revenu avec le baron de Bézenval. Il est peut-être en route avec

[1] Il en a été question dans les lettres précédentes. Quelques personnes pensèrent qu'on avait eu pour but la découverte d'une correspondance secrète qu'on supposait exister entre le duc de Choiseul et M. Walpole, et que la police de Paris aurait eu recours à des voleurs de Londres pour ce nouveau genre de perquisition.

M. de Gontaut. A tout hasard je lui écris encore.

Le grand-papa vous embrasse. Parlez un peu de moi à nos amis, le prince incomparable, le prince de Beauvau, la princesse, le petit dévot, le pauvre comte de Creutz et notre bonne madame de La Vallière qu'on dit être dans un fâcheux état.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 12 avril 1771.

L'abbé vous arrivera tout chargé, lardé, bardé de nouvelles. Nous attendons celles de demain sans pouvoir deviner ce qu'elles pourront être. Un lit de justice à Versailles; quel est le Parlement qui s'y trouvera? qu'est-ce qui en résultera? y aura-t-il de nouveaux exils, de nouveaux ministres? Oh! sans vous et le grand-papa, je me moquerais bien de tout ce qui se passe. Mes frayeurs et mes vapeurs me reprennent souvent. Depuis quelques jours elles sont moins fortes. Il me semble qu'on ne pense plus à vous. La princesse de B. [1] est venue ici pendant le voyage de la Muette. Elle ne m'est pas venue voir, elle s'est contentée d'un message. Je ne suis point en faveur; son mari ne m'écrit point; elle est fort liée avec la maréchale de L. [2], avec

[1] Beauvau.
[2] Luxembourg.

le temple [1] et les idoles [2]. Je ne crois pas que tout cela fasse de bonne besogne.

Voilà deux lettres de Voltaire; j'y joins la réponse aux remontrances de M. de Malesherbes, qui, je crois, est de lui, et de très-méchants couplets sur l'air des *Pendus.*

J'ai confié à l'abbé mon secret sur cette chose que je désire et que je crois si difficile à obtenir. Il me donne quelque espérance et se charge de la négociation. Je me tais; ce sera l'abbé qui terminera cette lettre.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

La petite-fille ne savait pas que je venais de vous écrire quand elle m'a remis cette lettre. Elle m'a confié ce qu'elle croit si difficile à obtenir. Elle me l'a confié sous le secret, et c'est pour cela même que je vais vous le dire. Elle attend M. de Walpole. Elle voudrait, pendant son séjour à Paris, lui faire lire les Mémoires de Saint-Siméon, en donnant parole d'honneur qu'elle ne les fera pas copier et qu'elle ne les prêtera à personne. Elle les renverrait d'abord après que M. de Walpole les aurait lus, et ne les demanderait qu'après son arrivée.

[1] Le prince de Conti.
[2] Les comtesses de Boufflers.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 15 avril 1771.

Voilà votre abbé, chère grand'maman. Rien ne pe
mieux vous prouver l'excès de ma tendresse que l'im
patience que j'avais qu'il fût auprès de vous. Je l'
vu presque tous les jours. Savez-vous que, après vou
il est ce que j'aime le mieux. Il vous dira mes projet
mes désirs ; il est chargé de mes négociations.

Je suis enchantée que vous vous accommodiez
ma bêtise, et, puisque cette lettre dont j'étais ho
teuse ne vous a pas déplu, vous en aurez tant et pl
de cette sorte. Rien n'est si doux que d'être à son ais
On aime aussi à y sentir les autres, et c'est pourqu
je préfère les plus grandes platitudes aux choses s
blimes qui sont guindées.

Je distribuerai vos compliments. J'en ai déjà f
au petit dévot[1], avec qui je soupai hier chez la mar
chale de M.[2] Il est devenu totalement muet.

Dans ce moment je reçois un billet de madame
Beauvau, qui est en ces termes :

« Madame de Beauvau se flatte d'avoir l'honne
» de passer la soirée avec madame du Duffand un d
» jours de la semaine prochaine, si les bruits d'exil q
» sont très-publics ici pour les pairs et capitaines d
» gardes ne se réalisent pas. »

[1] M. de Souza

[2] Mirepoix.

Je n'en entendis pas dire un mot hier; mais je me rappelle que madame d'Aiguillon me parut fort sérieuse. Je me figure aujourd'hui qu'elle est occupée de tous les désastres qui pourront arriver. Je lui trouve bien des rapports avec Agrippine, avec la différence que le trône de son Néron ne lui aura pas coûté de crimes; mais elle pourra bien être une de ses victimes.

Il est trois heures, je vais vitement me lever. J'irai chez la maréchale, et si j'en tire quelque chose, je l'ajouterai à cette lettre ou je le dirai à l'abbé.

A 5 heures.

J'arrive de chez la maréchale; elle dit qu'elle ne sait rien, qu'elle croit cependant pouvoir répondre qu'il n'y aura pas d'exil, mais qu'il pourrait bien y avoir d'autres punitions. Elle n'a pas voulu s'expliquer davantage, disant qu'elle ne savait pas lesquelles ce serait; et, en effet, je crois qu'elle l'ignore. Son petit d'Hénin[1] a parlé comme un fou; j'ai pris la liberté de le faire taire et de lui dire qu'il se faisait un tort infini en donnant une très-mauvaise opinion de son caractère. La maréchale m'a approuvée. Tout cela est de petite importance. On croyait que le d'Aiguillon entrerait hier dans le conseil; peut-être attend-il que tous les grands coups soient portés. C'est ce que nous saurons vraisemblablement dans l'espace de vingt-quatre heures. C'est horrible! Mais ce que je désire,

[1] Le prince d'Hénin, qu'on appelait le nain des princes, frère du prince de Chimay et neveu de la maréchale de Mirepoix.

ce que j'espère même, c'est que rien de tout ceci ne vous regarde; qu'on n'ajoute rien à votre disgrâce et que je puisse avoir le bonheur infini de vous aller trouver et d'oublier près de vous le reste de la terre!...

Adieu. L'abbé sera mon chancelier. Plût à Dieu qu'il fût celui de la France! Mais c'est Belphégor, Belzébut, les trois furies, enfin, tout l'enfer réuni qui forme le personnage qui porte ce titre.

Au nom de Dieu ne me laissez perdre aucune occasion de vous écrire. Je ne prévois pas vous rien apprendre. Je vous crois des correspondants mieux instruits que moi; mais, enfin, je me satisferai moi-même en m'occupant de vous et en me flattant de vous occuper de moi quelques instants.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 22 avril 1771, à 3 heures après-midi.

Je désirais le départ de l'abbé; je suis ravie qu'il soit avec vous. Rien ne vous prouve plus le cas que je fais de lui et l'excès de ma tendresse pour vous. Ah! oui, je vous aime beaucoup! et si vous saviez ce que je souffre de notre séparation, vous me trouveriez plus à plaindre que M. Michaut et que le conseiller qu'on vient, dit-on, d'envoyer au Mont-Saint-Michel.

Je serais bien embarrassée de vous dire des nou-

velles. Tout est dans un taudis où l'on ne débrouille rien. On accepte, on se démet, on proteste sans nécessité; on meurt de peur; on attend des nominations. Elles doivent être faites le lendemain : il se passe huit jours sans en entendre parler.

L'entorse[1] dure toujours. Elle a été très-véritable; mais il pourrait bien y avoir quelque fiction dans sa durée; on voit beaucoup de monde; la famille est nombreuse, plusieurs courtisans. Madame de Mazarin est très-assidue. Elle n'abandonne point le projet de s'introduire. On ne veut point d'elle, on le lui dit très-clairement; elle ne fait pas semblant d'entendre. Un jeu continuel. Tout cela me rend cette maison peu agréable, quoique j'en trouve la maîtresse toujours très-aimable. On parlait devant elle de gens qui font les importants, les politiques, les beaux esprits. « Ah! oui, dit-elle; ce sont des personnages de *serres chaudes.* » J'adopte cette définition. Je la trouve applicable à bien des gens.

Je m'ennuie à mourir. Si je ne voyais pas un terme à ma captivité, je crois que je prendrais le parti du couvent ou de la province. Être réduite dans Paris à ne voir personne, ou bien des ennuyeux, me fait sentir la vérité de ce que Marivaux fait penser à Marianne, lorsqu'elle était dans la rue : « *Elle se serait trouvée moins seule dans un désert.* » Y a-t-il, en effet, une plus grande solitude que de ne tenir à rien? que de ne voir que des objets à qui on est indifférent et qui nous le

[1] L'entorse de la maréchale de Mirepoix.

sont parfaitement? Ah ! quand je pense à Chanteloup, et que je serai totalement persuadée que ce ne sera point complaisance de votre part, bonté, humanité, qui me font supporter, je serai alors infiniment heureuse!

L'abbé a dû vous rendre compte de mes projets, si tant est que l'occupation où il était de vous lui ait permis de faire attention à autre chose. Je vais donc vous les répéter : Premièrement, ce n'est pas le moment de demander des permissions. Il n'y a personne que je pusse y employer. M. de Beauvau est comme Oreste, quand Iphigénie l'appelait à son secours. La maréchale se tient éloignée et je ne sais quel parti elle prendra. Je suis bien résolue de ne jamais m'adresser à M. de La Vrillière, et partir sans congé serait, je crois, une grande imprudence.

Si vous consentez à m'envoyer les Mémoires de Saint-Simon, vous pouvez être sûre de ma fidélité.

La maréchale de Luxembourg est d'avant-hier à Montmorency, avec le temple et toutes les idoles. Elle y restera jusqu'au 5 de mai. L'incomparable et sa Dulcinée y vont demain; il ne la quitte pas. Il en est plus épris que jamais : ils viennent de faire un voyage à Versailles. Le prince et la princesse la traitent à merveille. L'incomparable me voit beaucoup moins. C'est le plus doux et le plus facile de tous les hommes; ce sont ses vertus, ce sont ses défauts.

Brienne, où est encore l'archevêque, m'enlève la meilleure partie de ma société, deux évêques qui me plaisent : le Mirepoix, le Rhodès. Mon meilleur, et peut-être mon seul ami, Pont de Veyle, va aujourd'hui

à Montmorency. Je suis réduite à rien. Mais parlons d'autre chose.

Savez-vous la chanson sur l'air de l'*Alure mon cousin?* Il vaut mieux que vous l'ayez deux fois que de l'ignorer [1].

Ne venez point ici, mon cousin,
C'est mon ordre suprême.
Et dites à mes autres cousins
Qu'ils en fassent de même, mon cousin;
Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin,
En sa sainte et digne garde !

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Chanteloup, ce 26 avril 1771.

Je vais reprendre vos lettres par ordre pour satisfaire à tous les articles. Cette manière tient plus de la conversation; elle rapproche les distances. Il ne faut pas négliger les plaisirs d'illusion, je ne sais s'il en est de plus réels. J'ai trois lettres de vous. Je ne vous ré-

[1] Le roi écrivit de sa main aux princes du sang qui ne s'étaient point rendus au lit de justice, pour leur interdire sa présence. C'est à l'occasion de la déclaration faite par le roi à ce même lit de justice, que le duc de Nivernois répondit à la favorite ce mot charmant, trop fin pour elle: « Monsieur le duc, lui disait-elle, il faut espérer que vous vous départirez de vos oppositions, car vous l'avez entendu, le roi a dit qu'il ne changerait jamais.—Oui, madame; mais, en disant cela, S. M. vous regardait ! »

pondrai pas à l'annonce du lit de justice, de la création du nouveau Parlement et des menaces d'exil qui remplissaient la plus grande partie de la lettre du 12. Les événements qui l'ont suivie ont offert à chacun la même matière à réflexion ; mais je vous renvoie les lettres de Voltaire. Qu'il est pitoyable ce Voltaire! qu'il est lâche! Il s'excuse, il s'excuse: il se noye dans son crachat pour avoir craché sans besoin; il chante la palinodie, il souffle le froid, le chaud. Il fait pitié et dégoût !

Je ne trouve pas la chanson sur l'air des *Pendus*, que vous m'envoyez, si mauvaise que vous le dites, et *le prince se rendormit* est une chute heureuse. L'abbé me dévoile ce grand mystère qui m'inquiétait tant. Ce sont les Mémoires de Saint-Simon que vous voulez avoir pour les faire lire à M. Walpole ? Vous les aurez, ou je ne pourrai. Je vous promets de les demander dans le temps au grand-papa.

Votre lettre du 15 est une continuation de celle du 12, et ne me fournit pas de nouvelles réflexions, si ce n'est que suis charmée de la petite leçon que vous avez donnée à ce sot enfant d'Henin. J'ai ri de l'entrevue de la maréchale et de madame de Beauvau dans la loge de l'Opéra-Comique. Vous me croyez embarrassée de mes grandes dames; vous vous trompez. Les puissances m'imposent moins que les dominations [1].

Madame de Brionne est ici sans prétention, elle est

[1] Allusion à la princesse de Beauvau.

douce et facile à vivre; madame de Tessé a certainement de l'esprit, et je suis sûre qu'elle vous plairait fort. Ce n'est que par vous que j'ai eu la nouvelle de la lieutenance générale à M. de Bissy. M. de Stainville, qui écrit à M. de Choiseul, ne s'en doutait pas encore.

Vous êtes inquiète de mon rhume, ma chère petite-fille, et je ne suis plus enrhumée. Voilà ce que c'est que l'éloignement. On ne sait jamais que ce qui a été. Cela est insupportable. Hélas! quand nous rapprocherons-nous? J'ai fait vos compliments à tout le monde; tout le monde y a été fort sensible et m'a chargé de vous les rendre, chacun à sa manière. Celle du grand-papa est de vous embrasser, parce que, comme dit l'abbé, il a les bras longs.

Je suis très-touchée du souvenir du pauvre comte de Creutz, et je l'aime de tout mon cœur; mais je suis toujours dans l'inquiétude sur une lettre que je lui ai écrite à la mort de son feu roi et à l'avénement à la couronne du nouveau; je crains qu'il ne l'ait pas reçue, parce que je n'en ai point eu de réponse. Il y avait dedans une phrase que je ne voudrais pas qui eût été à une autre adresse; la voici: en parlant de son nouveau roi, je disais : *Ce qu'il a vu en Suède et ce qu'il voit ici sont de grandes leçons pour un grand homme. Rien de trop! dit La Fontaine, c'est la devise du sage; et la sagesse est la première des grandeurs; c'est la puissance conservatrice.* Tâchez de tirer cela au clair sans l'exciter à me répondre. Je ne veux que ma sûreté de conscience.

Adieu. Je ne sais ni finir ma lettre, ni finir de vous aimer.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 3 mars 1771.

La petite sainte prétend avoir une occasion pour demain. Dieu le veuille; ainsi soit-il! Je lui enverrai ma lettre ce soir; il ne s'agit plus que d'avoir de quoi la remplir.

Je sais par expérience qu'il est des temps de stérilité; l'âme sommeille. Cet état est pénible; il faut se le pardonner mutuellement. Il n'y a que celle de ce maudit chancelier qui soit toujours en mouvement. Je vous crois mieux instruite que moi de toutes ses entreprises, de toutes ses opérations. Il nous inonde de petits écrits, de feuilles volantes si plates, si ennuyeuses, qu'on ne peut achever d'en lire aucune. Mais, en vérité, je trouve qu'il ne faudrait plus écrire sérieusement sur tout ce qui se passe. On en a assez démontré l'illégalité, les inconvénients, les terribles conséquences. Il faudrait aujourd'hui prendre un nouveau ton, en faire sentir le ridicule : des chansons, des épigrammes, des satires ménippées; rapprocher les contradictions qui se trouvent en abondance, et rendre tous ces gens-là aussi ridicules qu'ils sont pervers. Leurs nouveaux tribunaux offrent une ample matière. Parmi tant de

brochures, il me paraît qu'il n'y a rien de Voltaire. Je ne lui écris plus. S'il s'aperçoit de mon silence, il en devinera la cause.

La maréchale partit hier pour s'établir à sa petite campagne. Je ne sais pas combien de temps elle y restera; mais elle ne peut pas rester à la cour pour le mariage. Elle ne saurait se tenir debout, ni marcher sans un bâton. Bien des gens pensent qu'elle est fort mal avec madame du Barry; mais cela n'est pas vrai. La correspondance subsiste à peu près de même. Ce qui est ineffable, c'est ce qui regarde M. D.... Je parierais toujours pour lui; mais sur cet article, comme sur bien d'autres, vous êtes (je n'en doute pas) mieux informée que moi. Ainsi, je crois devoir vous épargner tous les propos, tous les verbiages, toutes les conjectures qu'on entend depuis le matin jusqu'au soir, et qui font périr d'ennui.

Je vous félicite de l'arrivée de M. et madame de la Borde, et surtout de la bonne grâce qu'on a mise à leur permission; j'en conçois quelques espérances. Serait-il vrai que j'en pourrais prendre pour les Mémoires de Saint-Simon? Soyez sûre que vous me feriez le plaisir le plus sensible et qui serait certainement sans inconvénients. Vous obligeriez l'homme du monde qui vous est le plus attaché. Il me parle de vous dans toutes ses lettres. J'ai été fort mal avec lui pour ne pas vous en avoir envoyé une qu'il vous avait écrite; je ne la trouvai pas assez bonne, et je lui mandai que je l'avais retenue pour vous épargner la peine d'y répondre. Il ne s'est pas payé de cette raison, parce que, en effet, il

vous en aurait dispensée, et qu'il croit que vous pouvez le soupçonner d'ingratitude pour vos bontés et de peu d'intérêt pour vous et pour le grand-papa. Ah! vous lui feriez une grande injustice! Je renoncerais à lui pour jamais, s'il était aussi coupable. Son petit-cousin nous va revenir, dont je suis fort aise. Je ne me plais qu'avec les gens qui sont véritablement attachés à mes parents. Le pauvre Creutz est bien de ce nombre. Je suis une espèce de centre pour eux; ils me voient assidûment; ils pensent à vous en me recherchant, et ils disent comme Cérès en parlant de sa fille :

« C'est Jupiter que j'aime en elle. »

Adieu, voilà une lettre qui n'est pas *forte de choses*[1].

J'allais oublier de vous dire qu'il y a un livre nouveau qui me plaît extrêmement. Il est de M. Gaillard. Il a pour titre : *Rivalité de l'Angleterre et de la France.* Je ne répondrais pas qu'il vous fît plaisir; vous êtes, comme de raison, bien plus difficile que moi, et bien meilleur juge. Cependant, je hasarde de vous conseiller cette lecture. J'ai donné à souper à ce M. Gaillard; il me paraît honnête homme. Il est fort attaché à M. de Malesherbes, auprès de qui il est actuellement.

Madame de Luxembourg reviendra demain de Montmorency, où elle est depuis quinze jours. Je ne lui ai rendu qu'une visite d'après-dînée. Je lui donnerai à

[1] Expression de la Motte qui parut d'abord ridicule, et qu'on finit par admettre.

souper mardi, avec la comtesse et la marquise de Boufflers. L'incomparable est comparable à tous les esclaves d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La petite sainte prétendait, l'autre jour, que je perdrais mon pari. On lui avait dit que sa dame devait aller avec lui en Lorraine et en Franche-Comté. Je ne le crois pas.

Ne dites ce que je vais vous dire qu'à l'abbé. La princesse de Beauvau soupa, il y a quelques jours, chez moi; nous n'avions qu'un tiers, qui était l'évêque de Mirepoix. C'est un de nos féaux. Après mille propos du passé, du présent, de l'avenir, on s'arrêta sur la situation présente du grand-papa. La princesse de Beauvau se récria sur tous les avantages qu'il y trouvait; que c'était le plus beau moment de sa vie; que jamais il n'avait joui d'un plus grand bonheur. Je me mordis la langue pour m'empêcher de lui dire : « Vous devez vous en applaudir, madame; il vous en a toute l'obligation! » Ah! vanité des vanités, tout n'est que vanité! J'en excepte cependant de vous admirer et de vous aimer.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 8 mai 1771.

Si je suis stérile, ma chère enfant, je profite de l'abondance des autres pour vous en faire jouir. Je

vous envoie une lettre du chevalier de Boufflers, que j'ai trouvée charmante. Je souhaite qu'elle vous fasse autant de plaisir qu'elle m'en a fait. Montrez-la à madame de Boufflers. Je veux lui faire ma cour pour qu'elle me cède un peu notre prince, car il est bien juste que j'en aie aussi ma part. Mon sort est d'aimer tout ce qu'elle aime. Cela fait honneur à mon goût, et si je voulais être impertinente, je dirais aussi, à ses œuvres ; car vous connaissez mon faible pour le chevalier de Boufflers, mais vous ne connaissez pas mon fort pour le marquis [1]. C'est mon sentiment solide. Je ne crois pas qu'il y ait une plus honnête et plus sensible créature dans le monde. Il a donné et il donne chaque jour à M. de Choiseul des marques d'amitié les plus touchantes. Je finis pour ne pas vous retarder le plaisir de la lecture du chevalier. Après lui il faut se taire, et devant lui il faut baisser pavillon. Adieu donc. Je vous embrasse, ma chère petite-fille, et je vous aime de tout mon cœur.

Renvoyez-moi la lettre, parce qu'elle est bonne à garder, et parce qu'il faut que j'y réponde.

[1] Frère aîné du chevalier.

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

(Incluse dans la précédente.)

Presbourg, ce 21 avril 1771.

J'ai l'honneur de vous envoyer, madame la duchesse, une caisse de vin de Tokay bien proportionnée à votre ivrognerie. Il y en a de quatre espèces différentes, parce que je ne sais pas si vous aimez à boire tous les jours le même vin. Je voudrais bien arriver à Chanteloup en même temps que mon magnifique présent, mais il faut que je reste encore quelque temps dans ce pays-ci, pour des raisons que vous feriez fort bien de ne pas lire, parce qu'elles pourront vous ennuyer autant que moi.

Me promenant en Hongrie, au mois de décembre dernier, j'ai trouvé les confédérés polonais à Eperies. Ces messieurs, instruits du désir que j'avais de faire la guerre, m'ont proposé de rassembler tous les soldats français et allemands qui ont été chercher fortune en Pologne, et de m'en composer un corps de troupes qui devait être porté de deux mille six cents à trois mille hommes. Ce ramas de coquins devait être le corps d'élite et le modèle de la discipline de l'armée polonaise. J'acceptai, à condition que ces messieurs m'obtiendraient l'agrément du ministère. Ils écrivirent sur-le-champ pour le demander. Dans l'intervalle, j'appris des nouvelles qui me firent tout perdre de vue. Je

croyais qu'on ne pensait pas plus à mes affaires que moi, lorsque je reçois au commencement du mois une permission expresse, quoique tacite, du roi, d'aller commander la troupe en question. Cette permission supposait une troupe. Je pars sur-le-champ pour l'aller chercher et je ne trouve pas un homme ! J'ai attendu quelque temps sur la frontière, pour voir s'il y avait quelques arrangements à prendre ; mais je n'ai trouvé que de la froideur, des chicanes et de la mauvaise volonté dans MM. les confédérés. Cela m'a appris que les Polonais étaient des fripons, ce que je savais déjà très-bien, et que j'étais un sot, ce que je ne savais pas encore assez[1]. Je suis à présent en chemin pour Vienne, où je vais attendre plus commodément qu'en Hongrie l'issue de mon entreprise. Vous voyez par là, madame la duchesse, que si je ne me bats pas comme un César, au moins j'attends comme un Fabius. Mais ce que j'attends le plus impatiemment, c'est le

[1] Voltaire écrit le 6 juillet à l'impératrice Catherine : « Si je » questionnais le chevalier de Boufflers, je lui demanderais comment il avait été assez follet pour aller chez ces malheureux » confédérés qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt » que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison ; » je supplie Sa Majesté de le prendre prisonnier de guerre ; il vous » amusera beaucoup ; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois » si aimable. Il vous fera des chansons, il vous dessinera, il vous » peindra, etc. » L'impératrice ne badinait pas sur les secours que les volontaires français apportaient aux confédérés. « J'ai un remède, écrit-elle à Voltaire, pour les petits maîtres sans aveu » qui abandonneraient Paris pour servir de précepteurs à des » brigands. Ce remède vient en Sibérie, ils le prendront sur les » lieux. » (30 mars 1772.)

moment de vous faire ma cour et de prendre ma part du bonheur dont vous jouissez, et dont vous faites jouir chez vous. Je me fais une fête d'y voir Curtius à sa charrue. Il doit être bien content de n'avoir plus que celle-là à mener. Celle qu'il quitte est bien mal attelée. Ce ne sont pourtant pas les bêtes qui manquent !

Je voudrais bien vous mander des nouvelles, mais je n'en sais pas. C'est ici comme chez nous. Tout le monde ment à qui mieux ! Les uns ne savent ce qu'ils disent, et les autres ne savent ce qu'ils feront. Le grand défaut de l'univers, c'est de n'avoir pas le sens commun ; mais, dans le fond, il n'est pas aussi nécessaire qu'on le croit. On parle ici de guerre le matin, et de paix le soir. Je voudrais que cela prît ce train-là, parce qu'on ferait de l'exercice le jour, et qu'on se reposerait la nuit. On m'avait assuré, dans la haute Hongrie, qu'il y avait quatre cents pièces de gros canon à Bude. J'ai passé à Bude, et je n'ai trouvé dans l'arsenal qu'une centaine de vieux mousquets. On dit depuis plus de deux mois qu'il est parti grand nombre de troupes d'Italie et de Flandre, pour se rassembler à Bude. J'ai passé à Bude, et je n'ai trouvé que cinq ou six cents invalides. J'avais entendu qu'on avait exigé des différents comitats de Hongrie plusieurs milliers de bœufs, et qu'on les avait envoyés à Bude. J'ai passé à Bude, et à peine ai-je trouvé du bœuf pour mon dîner. Vous jugerez par là, madame la duchesse, que la vérité, bannie de la terre, ne s'est point retirée à Bude.

Ce qui est très-vrai, c'est l'estime et l'amitié avec lesquelles l'impératrice parle de M. de Choiseul et de vous; elle m'en a parlé à plusieurs reprises, et a fini par me dire qu'elle supposait du mérite à tout ce qui vous était attaché. Vous jugez bien tous les deux quel amour-propre cela m'a donné. L'archiduchesse Christine m'a chargé de mille et mille choses pour vous, madame la duchesse. Elle vous aime comme si elle vous connaissait; et elle est aimable comme si elle vous ressemblait. La grande Serpente est aussi sensible qu'elle le doit, madame la duchesse, à l'honneur de votre souvenir. Elle *se* et *me* porte fort bien. Voici déjà deux voyages qu'elle a faits au cœur de la Hongrie. C'est un cœur fort dur quand il gèle, et fort tendre quand il pleut. Je compte la ramener d'un saut au cœur de la France pour voir celui et celle qui sont toujours dans le cœur des Français.

Recevez tous mes respects, madame la duchesse, et partagez-les avec celui avec qui vous partagez tout.

Je m'aperçois que ma lettre est fort longue, et qu'elle n'est pas trop propre; mais j'aurais beau la laver, elle ne le serait pas davantage.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 9 mai 1771.

J'espère en M. de Lauzun. J'ignore le jour de son départ; mais j'y veux être toute préparée, et qu'il ne

reste plus qu'à cacheter ma lettre quand on me dira qu'il va partir.

J'ai eu une singulière imagination : je ne sais si vous l'approuverez. Je ne sais si elle réussira. J'ai prié le comte de Noailles[1], que je connais fort peu (mais qui, par extraordinaire, vint chez moi le jour du baptême), de demander ma permission en même temps que celle de sa belle-fille. Il fut un peu surpris, et je ne puis pas me vanter qu'il ait mis beaucoup de chaleur dans la réponse qu'il me fit; mais, cependant, il parlera pour moi. En mettant les choses au pis, on dira non. J'en serai fâchée; mais ce sera sans perdre l'espérance. Je crois avoir des moyens certains, et que je garde pour ressource. Si la réponse au comte de Noailles est *oui*, j'aurai une joie inexprimable, et je m'occuperai tous les jours des préparatifs de mon voyage. Vous ne sauriez vous imaginer, chère grand'-maman, le plaisir que j'aurai de vous revoir et de ne plus entendre les nouvelles de chaque jour. Les Parlements, le Châtelet, les craintes qui se renouvellent à tout moment!... Paris est un séjour abominable. Dieu m'a envoyé un secours qui me soutient un peu; c'est l'évêque de Mirepoix. Il est dans la bonne voie; sa sorte d'esprit et son caractère me conviennent beaucoup. Je le vois tous les jours, nous faisons souvent ensemble de petits voyages; nous irons demain à Versailles souper chez les Beauvau, qui ne sont pas bien

[1] Qui fut depuis le maréchal de Mouchy; il était père du prince de Poix.

assurés sur leurs jambes. Hier, nous fûmes souper au Port à Langlois[1], où l'on n'est pas encore fort assuré sur ses pieds. Il y a véritablement du physique; mais il se pourrait faire qu'il y eût aussi du moral. On pourrait bien attendre l'issue de quelques événements, et, s'ils étaient d'un certain genre, non-seulement on clocherait d'un pied, mais de tous les deux. La position n'est pas stable. Il n'y a point de brouillerie, mais beaucoup de froideur. On est toujours fort liée avec M. de Soubise, et c'est le chaînon le plus fort.

On espère le renvoi prochain du Terray. On compte y gagner beaucoup, surtout si c'est le Foulon qui le remplace.

Pour le d'Aiguillon, on ne sait plus qu'en penser. Bien des gens croient qu'il n'en est point question. On nommait hier le prince Louis. Cela est peu vraisemblable. On ne sait plus où l'on en est. Je me persuade que tout ira bien à force de mal aller. Il semble impossible que la situation présente puisse subsister. Quel changement y aura-t-il? On ne peut le prévoir, on ne peut l'imaginer.

Vous savez que les princesses iront à la célébration et au banquet royal, et n'assisteront à aucun spectacle. On vous mande sans doute tous ces détails. On dit qu'il n'y a que sept ou huit cents personnes qui aient demandé des billets pour les fêtes du mariage; et, à celui de l'année passée, il en fut distribué sept ou huit mille.

[1] Chez la maréchale de Mirepoix.

Ce vendredi 10.

M. de Mauge m'envoie un paquet délicieux. J'exécuterai vos ordres pour le prince. Je lirai à madame de Boufflers vos coquetteries, dont elle sera charmée; je lirai à elle, au prince son frère, au prince son esclave, à la princesse sa belle-sœur, la lettre du chevalier. Mais me voici dans un grand embarras : vous m'avez jadis ordonné de ne vous point écrire par aucun domestique. Puis-je confier ma lettre à M. de Mauge? Je vous fais cette question, comme si je pouvais avoir votre réponse; cela n'a pas le sens commun. Je demanderai conseil ce soir à madame de Beauvau, et j'ajouterai à cette lettre tout ce que je pourrai apprendre.

Ce lundi 13.

J'écris par M. de Mauge; c'est l'avis de madame de Beauvau. C'est une ocasion de plus; elles sont trop rares pour en négliger aucune.

Les princes n'iront point au mariage. C'était une imagination que cette demande du comte de Provence au roi. Mais ce qui est une vérité, c'est que le comte de Provence a la nomination de tous les bénéfices de son apanage, excepté les évêchés.

Vous savez sans doute les noms des seigneurs accompagnant M. le comte de Provence; mais, en cas que vous les ignoriez, les voici : MM. de la Châtre, de Virieu, de Béarn, de Modène, de Montbel, d'Onnissan, de Bernis, de Fumel, de Sparre.

L'apanage consiste en trois provinces : le Maine, le Perche et l'Anjou. Tous frais faits, le revenu en sera de deux cent mille livres, qui ne sont que pour les menus plaisirs; toute la maison, table, charges, écuries, seront défrayées; ce qui monte, dit-on, à trois millions cinq cent mille livres. Selon toute apparence, la princesse est laide, car on la dit *bien faite.*

Je vous prie, chère grand'maman, mais je vous le demande en grâce, de lire : *La rivalité de l'Angleterre et de la France.* J'ose vous assurer que vous en serez parfaitement contente. Il n'y a encore que trois volumes, qui finissent à Charles le Bel et à Edouard II. Il y en aura, dit-on, neuf. Cette lecture me charme.

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Voltaire; vous me la renverrez. J'y réponds très-succinctement. Je lui dis que je fais grand cas de la philosophie, mais fort peu de ceux qui n'en prennent que le masque, et qui, prêchant l'égalité et la liberté, sont les plus orgueilleux et les plus dominants des hommes; que, grâce à mon incapacité, je ne m'occupe point des événements présents; que je lis peu des écrits qui paraissent; que je ne le reconnais point dans ceux qu'on lui attribue; que je vous envoie sa lettre; que j'espère qu'elle vous confirmera la continuation de son attachement et de sa reconnaissance pour vous et le grand-papa; que vous jouissez l'un et l'autre du respect et de la parfaite estime du public; que lui et moi nous devons l'emporter sur tout le monde dans nos sentiments pour vous, et que c'est ce qui fonde le plus notre fraternité, etc.

Adieu. Je vous quitte à regret, mais je vous reprendrai bientôt, et M. de Lauzun ne peut tarder à venir.

Il faut que je vous dise un mot sur M. de Boufflers. On prétend qu'il est dans quelque embarras par rapport au régiment dont il avait l'inspection. Vous savez ce qui en est; que faut-il en croire? que faut-il en dire?

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 12 mai 1771.

Vous n'aurez pas une moindre querelle avec moi, ma chère petite, pour m'avoir privée de la lettre que m'a écrite M. de Walpole, que vous ne l'avez eu avec lui pour avoir refusé de me l'envoyer. J'aurais été charmée de recevoir de lui-même des marques de son intérêt et de son amitié pour le grand-papa et pour moi, et d'avoir une occasion de lui marquer directement combien nous y sommes sensibles. Puisque vous m'avez fait perdre cette occasion, réparez du moins vos torts en lui exprimant tout ce que vous savez que nous pensons pour lui. Vous mériteriez bien, pour vous punir, que je ne vous envoyasse pas les Mémoires de Saint-Simon; mais comme M. Walpole partagerait la punition, je tâcherai de les obtenir pour le temps qu'il sera à Paris, et ce ne sera qu'à lui que vous le devrez.

Je suis bien fâchée que la maréchale n'aille pas au mariage avec son petit bâton. Elle aurait eu vraiment l'air de la fée Urgèle !

Je ne suis point étonnée que vous vous ennuyiez de tout ce qui se passe, de tout ce qu'on en dit, de tout ce qu'on en écrit. Je voudrais bien, comme vous, qu'on trouvât le moyen d'égayer la matière. Mais je crois ce moyen fort difficile à trouver. Il est permis de rire quand on vous chatouille, mais il est difficile de rire quand on vous écorche. M. le chancelier coupe la tête à notre constitution. Dans nos guerres civiles, il a pu arriver quelques accidents particuliers plus barbares pour ceux qui les éprouvaient, mais c'étaient des commotions passagères qui ne pouvaient entraîner que la ruine de l'un ou l'autre parti, sans bouleverser les lois fondamentales de l'État, ce lien universel de la société. Que les protestants eussent triomphé du temps de la Ligue, nos tribunaux, nos magistrats, les droits respectifs de chaque citoyen seraient restés les mêmes ; que les Guises eussent réussi dans leur détestable projet, la France eût été gouvernée par une nouvelle maison, mais le gouvernement eût subsisté tel qu'il a été, en passant de la première race à la seconde, et de la seconde à la troisième [1]. Philosophiquement parlant, il est indifférent à une nation d'être gouvernée par tel

[1] La hardiesse de ces idées prouve bien que la révolution était déjà commencée dans les esprits : l'*institution monarchique* est bien menacée, quand l'indifférence pour la dynastie et le rationalisme en fait d'hérédité commencent à se répandre.

ou tel individu. Cet individu n'est jamais qu'un représentant, à moins qu'il ne soit un conquérant ou un législateur, c'est-à-dire un fléau ou une divinité. Ce ne sont que les lois qui gouvernent réellement, parce que ce sont elles qui réunissent toutes les forces et tous les intérêts. Le plus coupable de tous les projets est celui de les détruire ; le plus atroce des crimes est l'exécution de ce projet. Dans les guerres civiles, chacun étant en action pour son compte, l'activité de l'âme ne lui permet pas de se replier sur elle-même et de s'abandonner à la tristesse. Aujourd'hui, l'effet de la suppression des lois doit être l'engourdissement total ; nous n'avons rien à faire, nous ne pouvons que nous affliger ! Je ne vous conseille pas de vous adresser à moi quand vous craindrez les vapeurs et que vous voudrez vous faire faire de la gaieté.

Guérissez-vous donc de la manie de me croire instruite, et dites-moi tout ; car je ne sais rien. Je n'en sais pas plus, entre autres, sur le d'Aiguillon ; mais je parierais bien avec vous qu'il aura les affaires étrangères, et par la seule raison que ce département n'est pas nommé.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce jeudi 16 mai 1771.

Hier j'avais mille choses à vous mander, chère grand'maman. Je me désolais de ce qu'il n'y avait

pas d'occasion. J'apprends à mon réveil, par la petite sainte, que le secrétaire du grand-papa part demain. Ne voilà-t-il pas que je ne trouve rien à écrire!

La fée Urgèle[1] n'a pas voulu paraître à la cour dans ce moment-ci. Elle se réserve pour Marly. On trouve son absence un peu longue, et on ne lui en sait pas gré. Je crois vous avoir mandé tous ses projets. Je crains pour elle qu'ils ne réussissent pas. Elle retomberait dans l'abîme des dettes. Je m'étais comme engagée d'aller passer les fêtes à son Port à Langlois. Mais au fait et au prendre, je ne saurais m'y résoudre. J'aime bien mieux y aller simplement souper. Je voulais faire l'essai d'être quelques jours hors de chez moi; c'était comme un échantillon sur lequel je voulais juger. Mais je trouve que j'aurais tort; il n'y a nul rapport d'être chez vous ou d'être ailleurs.

Je ne vis personne hier de la journée, qui arrivât de Versailles. J'en vis auxquels on avait dit que la *Provençale* était laide.

Je soupai avant-hier à Ruel. J'avais porté *l'Observation sur la protestation*. C'est un bel ouvrage. S'il était moins fleuri, moins rempli de métaphores et de poésie, je croirais qu'il nous arrive de Constantinople. C'est de là que l'auteur a pris ses idées sur l'autorité royale. Il est fait pour révolter les esprits les plus soumis. Ce fut le soir, en rentrant chez moi, que je trouvai votre dernière lettre. J'ai été bien tentée de l'envoyer à mon ami Horace. Je l'aurais peut-être pu sans dan-

[1] La maréchale de Mirepoix.

ger, en la faisant mettre dans le paquet de l'ambassadeur; mais j'ai tant de peur de commettre la plus petite imprudence sur ce qui a rapport à vous et au grand-papa, que je me suis contentée de faire l'extrait de ce qui le regarde. Rien n'est plus obligeant; il me prend envie de vous dire que vous êtes véritablement une très-bonne femme, que vous avez le cœur de la plus vieille des grand'mères; vous êtes très-bien nommée grand'maman; vous n'êtes point de ce siècle. Il faut que je sois née pour être bien malheureuse, de me trouver séparée de vous, peut-être, hélas! pour le peu de temps qu'il me reste à vivre.

On vient de refuser la permission à madame de Chabannes par un *non* très-sec, qu'on a dit à elle-même. J'ai été si frappée de ce dernier refus, que j'ai écrit sur-le-champ à M. de Beauvau que je le priais de dire au comte de Noailles de ne point parler de moi. J'imagine que je pourrai obtenir ma permission par l'évêque d'Arras. Vous jugerez par sa lettre, que je vous envoie, si cette idée est absurde.

Madame d'Aiguillon ne paraît pas douter que son fils n'ait les affaires étrangères, malgré tous les accrocs du chancelier qui voudrait les avoir pour lui. Elle n'est pas dans l'intime confidence de son fils, mais quand elle ne jugerait de ce qui le regarde que par les mouvements de chagrin ou de contentement qu'on ne saurait dissimuler aux gens qui nous connaissent, je me rapporterais à elle qui a toute l'impartialité qu'il faut pour rendre les jugements moins suspects. Je crois donc qu'il est toujours question de son fils, mais que

le chancelier en retardera la nomination encore quelque temps; elle me paraît persuadée qu'on ôtera les commandements à MM. de Duras et de Beauvau. J'avoue que j'en ai grand'peur pour ce dernier, quoiqu'on le traite bien et avec la familiarité accoutumée. Pour le duc de Noailles, on ne lui parle point. La comtesse de Grammont[1], qui va à Barèges, doit demander la permission de vous faire une visite. Je doute qu'elle l'obtienne. Madame d'Achy vient d'être refusée de nouveau. Mais pour elle, cela ne prouve rien : c'est un nouveau trait du petit La Vrillière. Elle l'avait cependant fait solliciter par madame de Maurepas.

Je ne doute pas que votre petit dévot[2] ne devienne fou! Il ne vient jamais chez nous. Il y a plus de six semaines que je ne l'ai vu. La dernière fois, ce fut chez la fée Urgèle. Il y soupa, il y joua et n'ouvrit pas la bouche. On pense que c'est la douleur de votre absence, parce qu'on le croit amoureux de vous. D'autres disent que c'est le mariage de sa fille, dont il ne se console pas. Dieu sait ce qui en est! Pour moi, je l'ignore.

J'ai fait de grands changements dans ma vie, chère grand'maman. Je ne veux plus avoir plus de six personnes à souper chez moi, et je veux y souper journellement avec petite compagnie, tantôt les uns, tantôt

[1] Voir la lettre de madame du Deffand à M. Walpole, 6 août 1770. La comtesse de Grammont, belle-sœur de la duchesse et veuve du comte, frère cadet du duc de Grammont, était une demoiselle de Faux, de Normandie, fort riche. C'est par ses descendants qu'est porté aujourd'hui le titre de duc de Grammont.

[2] M. de Souza, ministre de Portugal à Paris.

les autres; et, en n'admettant point la mauvaise compagnie, ne me rendre pas trop difficile sur la bonne, me contenter de la plus facile à avoir, et laisser celle qui est trop merveilleuse. Nos repas sont très-frugals : la grosse pièce, deux entrées, un plat de rôti, deux entremets, voilà quel sera mon ordinaire, que je pourrai soutenir si ma pension est payée. Si elle ne l'est pas, j'examinerai si je n'aimerai pas mieux me passer d'équipage que de compagnie. Je ne compte pas renoncer à aller souper chez mes connaissances et chez mes amis; mais je ne les rechercherai point. J'irai dimanche chez madame d'Enville, avec notre prince. Elle nous en pria hier tous deux chez moi. Ce matin, j'ai reçu une autre invitation, pour le même jour, chez la petite sainte. J'en suis fâchée, car les occasions de la voir sont très-rares.

On vous aura mandé que madame de La Vallière avait reçu ses sacrements. Son intention n'a été que de faire ses Pâques. Sa porte m'a été fermée plus de quinze jours; elle me fit dire hier qu'elle me verrait. J'irai incessamment, mais madame de Caraman, qui l'a toujours vue, prétend qu'elle n'est point aussi malade qu'on le dit, et que Pomme en espère beaucoup.

Les Caraman partirent hier pour Roissy. Madame de Jonsac est actuellement en Saintonge ou sur le chemin. Il n'y a presque plus personne de ma connaissance à Paris.

Je crains que le petit Robert ne revienne point, parce que son ambassadeur a ordre de rester. Enfin, que

vous dirai-je? Je suis dans la plus grande disette. Tout le monde est dispersé; mais mes regrets ne sont point éparpillés. Ils sont tous rassemblés sur vous, le grand-papa et mon grand abbé. Mais il ne répond point à la lettre où j'avais mis deux couplets en lettres initiales avec des points. Elle a été mise à la poste; y aurait-on soupçonné du mystère? l'aurait-on supprimée? Elle commençait par ces mots: *Un capucin*. En aurait-on fait un chancelier? Cela serait plaisant. Mandez-moi si cette lettre vous est parvenue, et si vous avez rempli les points.

Je ne puis vous rendre l'excès de ma reconnaissance sur les Mémoires de Saint-Simon. Oh! vous êtes la perle des grand'mamans, ainsi que la perle des *anches*, et moi la perle des bavardes.

Ce vendredi 17.

La beauté de la *Provençale* n'éblouit pas le clergé. Le Toulouse et le Mirepoix la trouvent affreuse. Les demi-courtisans disent qu'elle est passable. Quand le dauphin l'aperçut à Fontainebleau, il courut au bout du cabinet en faisant: *Prou! hou! hou! la mienne est plus jolie!* Mercredi matin on cherchait quel nom on donnerait à son enfant. Dans la journée, où il y eut un plus amplement informé, l'affaire fut appointée; mais elle ne tardera pas cependant à être jugée. On en a bonne opinion. Voilà ce qui s'appelle de *fichues nouvelles*. Mais vous voulez qu'on vous dise tout; c'est votre ordre. Je ne vous dirai pourtant rien du Châtelet.

Plus j'en entends parler, moins je suis au fait; mais! mais tout ira bien à force de mal aller, j'en suis sûre. Nous n'avons plus que cette espérance, nous n'avons plus que cette ressource.

J'ai relu hier l'*Observation sur la protestation*. L'auteur n'est pas un sot, et il n'a pas tort de faire entendre aux princes qu'il n'est pas bien sûr qu'ils expriment leurs véritables sentiments; qu'ils pourraient ne pas bien démêler ce qu'ils pensent, et qu'il y a telle circonstance où ils ne parleraient pas de même.

Le roi va à Saint-Hubert aujourd'hui, et moi au Port à Langlois. Je fis hier, chez moi, mon petit souper; nous n'étions que six. Je me trouve bien de ce nouvel arrangement. Il me prend envie de vous écrire les couplets que j'ai envoyés à l'abbé, et que je n'ai fait que pointer. Si au bureau on a gardé la lettre, vous ne saurez pas à quelle occasion ils ont été faits. Je lui en racontais le sujet, je le lui répéterai, s'il n'a pas reçu cette lettre; les voici [1] :

AIR : *Il n'y a que sept lieues de Paris à Pontoise.*

Un capucin qui prêchait le carême,
Nous fit un jour un argument bien fort :
L'enterrement précédait le baptême,
Quand Dieu, dit-il, vint changer notre sort;
Par un effet de sa bonté suprême,
Il a remis la vie avant la mort.

Le premier couplet est de madame de Boufflers et le second de madame du Deffand.

AUTRE.

Un capucin dit à son auditoire :
Sachez quel sort nous était destiné,
Si le bon Dieu, pour sa plus grande gloire,
N'en avait pas autrement ordonné.
Nous devions tous, je l'ai lu dans l'histoire,
Cesser de vivre avant que d'être né.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 21 mai 1771.

Je suis parfaitement contente de vous, ma chère petite-fille, de vos deux grandes lettres, de vos deux journaux, J'aime à la folie à savoir tout ce que vous faites, tout ce que vous dites, tout ce que vous pensez, tout ce qu'on vous dit, et vos grands projets et vos petits arrangements; je crois voir et entendre tout cela; je crois être avec vous, et toute illusion qui m'en rapproche m'est chère; entretenez-la jusqu'au moment où elle ne cédera qu'au bonheur de la réalité. Je vous assure que ce bonheur est attendu et désiré de tout le monde ici, je ne puis dire comme de moi, mais, en vérité, tout autant dans la proportion. Le grand-papa, entre autres, m'en parle tous les jours.

Je ne sais si vous faites bien d'empêcher le comte de Noailles de demander votre permission. Le refus de

madame de Chabannes est une chose personnelle à elle; celui de madame d'Achy une gaucherie de M. de La Vrillière. Je ne crois pas que vous ayez de personnalité à craindre.

J'aurais été bien aise que M. Walpole lût dans l'original tout ce que je pense pour lui; mais ma lettre ne valait pas la peine de lui être envoyée, et autant qu'il m'en peut souvenir, il aurait été dangereux de la risquer au hasard de la poste. Toutes les lettres où je me livre à vous parler des affaires du temps, vous feriez bien mieux de les jeter au feu après les avoir lues, que de les garder. Je crains toujours que quelque hasard ne les fasse connaître, et je ne voudrais pas que le grand-papa fût à la Bastille pour mes belles pensées. Quand on écrit librement à son ami on supprime tous les intermédiaires inutiles, qui sont des sous-entendus entre gens qui parlent la même langue, et cette soustraction, en donnant plus d'énergie aux pensées, les rend plus susceptibles d'interprétations malignes ou malicieuses. M. Walpole me rappelle l'Angleterre; l'Angleterre M. Stanley, et M. Stanley la commission que l'ambassadeur vous a donnée pour nous de sa part. En voici la réponse : M. de Choiseul et moi serons très-aises de voir M. Stanley; mais il nous serait impossible de le recevoir s'il n'avait obtenu une permission de la cour pour venir ici. Il faut donc qu'il la fasse demander par son ambassadeur, et nous désirons vivement qu'il l'obtienne.

La lettre de Voltaire que je vous envoie est pitoyable. Il en avait déjà écrit une dans le même genre à

M. de La Ponce, remplie d'amour pour nous, d'invectives contre le Parlement, et d'éloges sur les opérations du chancelier. Il croit, en rassemblant tous ces contraires, se donner un air de candeur, et prendre le ton de la vérité. Il vous mande qu'il est fidèle à ses passions : il devait dire à ses faiblesses ! Il a toujours été poltron sans danger, insolent sans motifs, et bas sans objet. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit le plus bel esprit de son siècle, qu'il ne faille admirer son talent, savoir par cœur ses ouvrages, s'éclairer de sa philosophie, se nourrir de sa morale; il faut l'encenser et le mépriser; c'est le sort de presque tous les objets du culte.

Je ne serais pas du tout étonnée que votre petite fée quittât sa partie pour la reprendre huit jours après; tout cela serait la conséquence de son inconséquence.

Il n'est pas vrai que M. de Boufflers ait de l'embarras pour les régiments dont il avait l'inspection. Vous pouvez en être sûre, et le dire à qui il appartiendra.

Je suis comme vous; je n'entends rien au Châtelet. Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que les fêtes du mariage laissent au moins respirer les personnages menacés, et ce que je crois de plus vrai, c'est que le chancelier et le d'Aiguillon cherchent réciproquement à se faire niche. Je crois bien avec vous que le dernier l'emportera.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

2 juin 1771.

Je vois tous nos écrivains, grands et petits, ne plus se souvenir des faits, ou ne s'en occuper que pour remonter à leurs causes et se mettre en état de suivre les progrès de nos idées; car nous ne sommes plus dans le siècle frivole de Racine, où l'on ne cherchait qu'à plaire, mais dans le siècle de la raison, où l'on ne cherche qu'à connaître. Nous pensons, et c'est ce qui fait que nous sommes si raisonnables et si gais. Eh bien! je vais penser aussi. Je vous avais parlé du genre de vie que nous menons ici; je dois vous rendre compte des changements qui s'y sont introduits, et des motifs qui les ont occasionnés. J'espère que ce détail pourra quelque jour figurer dans l'histoire de l'esprit humain.

Nous ne faisions qu'un repas qui était fixé à cinq heures. Il a été retardé, et successivement nous soupons à présent à huit heures. La cause de ces variations tient au système général de la nature et à la mobilité de ses mouvements. Autrefois le jour finissait à cinq heures, et il est prouvé par l'astronomie qu'il doit finir plus tard à mesure qu'on avance vers le solstice d'été. Il est aussi prouvé par la physique que les jours sont plus chauds en été qu'en hiver; enfin, il est démontré, en médecine, qu'en été il est plus avantageux de se promener à six heures du soir qu'à trois heures après-midi. Il a donc fallu reculer le souper, et

comme dans une société bien policée on ne peut, suivant Platon, faire la moindre innovation qu'elle n'influe sur le système de cette société, il a fallu supprimer la lecture qui se faisait après souper; car le plus ou le moins d'intervalle qui est entre le repas et le coucher doit procurer plus ou moins d'amusements et d'occupations. Je crois que cela est prouvé par l'algèbre. Dès que nous ne lisons plus, il est clair que nous n'avons plus d'idées; nous ne pouvons vous écrire, cela est prouvé par l'expérience. Les après-midi étant plus longues, on chasse plus longtemps. Nous allons dans la forêt, dans des voitures bien fermées; nous y trouvons des chevaux; nous courons après les sangliers et les chevreuils; le grand-papa et la grand'maman sont toujours à la tête. Je n'ai jamais vu de sangliers ni de chevreuils, on n'en a point tiré depuis deux mois que nous chassons; en voici la raison. On avait un piqueur, on l'a renvoyé parce qu'il mettait tous les jours une poule dans son pot, et que pour la mettre dans son pot il la volait dans le poulailler. On en avait pris un autre qui est allé à Paris, où il s'est jeté dans le grand monde. On avait de grands chiens qu'on renvoya parce qu'ils couraient trop vite, et on a pris des bassets qui ne savent pas encore courir. Dans une de ces chasses un chat sauvage passa devant..... (Je m'aperçois dans ce moment que la feuille de papier n'était pas entière, mais je n'ai pas le courage de recommencer ma lettre)..... Il passa donc devant un des gardes qui le tira à trois balles. Hélas! que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Il mourut et se comporta mieux qu'Horace.

Nous ne voyons pas de cerfs dans la forêt, mais nous en voyons tous les soirs dans le ciel. C'est un cerf-volant qui fait notre bonheur. Le grand-papa ne connaissait pas ce spectacle; il en est ravi. Les habitants des environs durent bien être étonnés, hier soir, entre onze heures et minuit. Il parut, à une très-grande élévation, trois lumières sur une même ligne. C'étaient trois lanternes attachées à la queue du cerf-volant. Les gens de la maison s'occupent fort des moyens d'embellir ce spectacle; ils ont essayé d'attacher un chat au cerf, mais il faisait trop de vent. On nous promet, pour jeudi prochain, une représentation avec des chats et des lumières. Il sera permis à tous les habitants de la campagne, des villes, villages et hameaux, de voir le spectacle gratis.

La grand'maman continue à se bien porter; du moins à ce que je vois et entends dire, car il n'y a plus moyen de causer avec elle en particulier. Du reste, elle est contente, et c'est ce qui doit suffire à ceux qui lui sont attachés. Madame de Grammont est plus accessible et aussi aimable qu'elle nous l'a paru le premier jour. Un rien l'amuse ou l'intéresse; elle se prête avec une facilité singulière à toutes les plaisanteries, et on ne peut pas avoir plus d'indulgence.

Vous ne m'avez pas parlé du discours de l'abbé Arnaud. Est-ce que vous ne l'avez pas lu? J'en ai trouvé le commencement assez bien; mais je n'ai point été content d'une digression sur les Grecs, qui rend ce discours d'une longueur insupportable. Cette digression est remplie de contradictions, d'obscurités,

de faits manifestement faux et de prétentions extraordinaires dans le style[1]. Cet abbé Arnaud a beaucoup d'esprit, et une chaleur que j'entends beaucoup prôner, et qui me refroidit. Il me paraît être dans le goût de Diderot. Je l'ai connu et aimé autrefois. J'ai eu ensuite à me plaindre beaucoup de lui, et je ne l'aime plus. C'est peut-être ce qui m'a prévenu contre son discours. Je vous prie, cependant, de ne pas dire ce que je vous en dis ici, parce que cela est inutile et ne servirait qu'à m'occasionner des tracasseries.

Je vous prie de dire un million de choses pour moi au prince incomparable. Je voudrais bien qu'il eût sa permission; c'est une de celles que je désire le plus. Et la vôtre, quand la demanderez-vous? Au mois d'août sans doute; car votre projet est de venir au mois de septembre. Le grand-papa demande toujours si vous viendrez en effet.

Voici une petite anecdote dont il ne faut pas parler du tout. M. de Lille est ici. Il va faire un petit tour en Poitou; et, comme il n'a point de permission, nous ne parlons pas de son arrivée. Il ne tient à rien, et il n'est pas assez connu à la cour pour qu'on prenne garde à lui. Cependant il vaut mieux qu'on garde le plus profond silence. Il est très-bon homme et d'un commerce très-facile.

Je voudrais bien que vous m'étendissiez aux pieds de madame la maréchale de Mirepoix, et que vous

[1] Cette peinture s'accorde avec le surnom d'abbé Fatras, qui fut donné à Arnaud. « L'abbé Fatras, de Carpentras, etc. »

puissiez lui bien exprimer combien j'ai été pénétré de ses bontés. C'est M. de Gayot qui portera cette lettre et dont le départ me chagrine, car il est de bien bonne compagnie.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 juin 1771.

J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, ma chère petite-fille, et vous allez être bien en colère contre M. de Choiseul et contre moi. Vous n'aurez pas les Mémoires de Saint-Simon. Je les avais demandés, je les avais obtenus; madame du Châtelet devait vous les porter; tout était arrangé, et je jouissais déjà du plaisir que j'allais vous procurer, quand M. de Choiseul a été averti qu'on avait connaissance qu'il possédait ces Mémoires. On a même su qu'ils avaient été lus chez vous, et vous ne pouvez pas vous imaginer de quelle conséquence il est pour le grand-papa que le ministère, M. de Saint-Simon, et d'autres encore, ignorent qu'il a ces Mémoires; et cependant c'est M. de Saint-Simon qui le sait. Il peut en résulter les plus grands inconvénients pour lui. Il a pris le parti de le nier et de les enfermer très-étroitement et très-secrètement. Il vous dira toutes ses raisons quand vous

serez ici, et vous les approuverez plus que personne [1]. Cependant, comme il est au désespoir de vous refuser, de priver M. Walpole d'un plaisir auquel il s'attendait, et comme il serait enchanté d'avoir l'honneur de le voir, il me charge de vous prier de l'engager, à l'appât de ces Mémoires, de vous accompagner ici. Je me joins au grand-papa pour le prier instamment d'en faire demander la permission par son ambassadeur. S'il l'obtient, nous serons trop heureux de le posséder ici quelque temps avec vous ; nous lui donnerons les Mémoires de Saint-Simon, qu'il aura le plaisir de lire dans sa chambre tant qu'il voudra, et, le reste du jour, nous jouirons de sa société. Ah ! ma chère petite-fille, que j'aime à vous entendre parler de ce voyage ! Votre dernière lettre est du 7 ; mes réponses ne seraient plus de saison. M. d'Aiguillon est déjà un vieux ministre [2], et ce choix si extraordinaire était cependant si fort attendu qu'il n'a étonné personne.

[1] Les Mémoires du duc de Saint-Simon ont été publiés partiellement en 1788, 89 et 1818. Ce n'est qu'en 1829 qu'il en a été fait une édition complète. Il en existait des copies plus ou moins fidèles; et le duc de Choiseul en avait probablement fait faire une. Mais l'original de la main de l'auteur, et formant huit volumes in-folio ou plutôt huit portefeuilles armoriés, dans lesquels les cahiers sont attachés par des fils, étaient déposés aux archives des affaires étrangères. Ce précieux manuscrit a été rendu, sous la Restauration, à M. le marquis de Saint-Simon. Évidemment, d'après ce que dit ici madame de Choiseul, ils avaient déjà été réclamés par la famille, qui n'obtint satisfaction que beaucoup plus tard. C'est M. Decazes, ministre de l'intérieur, qui restitua au marquis de Saint-Simon ce précieux héritage.

[2] Il avait été nommé le 5 juin.

Voltaire m'a envoyé sa troisième édition *des Peuples aux Parlements*. J'y ai lu ce qu'il voulait que j'y lusse, et le reste, qu'il aurait bien voulu que je ne lusse pas. C'est à ce sujet que je l'ai fait prier de traiter M. de Choiseul comme un Dieu, dont il ne fallait parler ni en bien ni en mal.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 24 juin 1771.

La grand'maman, qui vous écrit par madame la comtesse de Châteaurenaud, est bien affligée de ce qu'elle vous refuse ce qu'elle avait obtenu pour vous. Une lettre arrivée, dans l'intervalle, a fait faire des réflexions qui vous sont toutes étrangères, et toutes relatives au grand-papa. Vous les saurez en détail quand vous serez ici, et vous trouverez que la précaution, quelque extrême qu'elle soit, est bien fondée. Ce contretemps produirait le plus grand bien possible s'il pouvait déterminer M. Walpole à venir. Et pourquoi non? Il ne connaît pas les bords de la Loire; il ne connaît pas Chanteloup; il ne connaît pas même le grand-papa. Il serait parfaitement accueilli; je puis vous en répondre, ainsi que de la satisfaction qu'il rapporterait de son voyage. Oh, mon Dieu! tâchez de l'entraîner; je partagerai mes soins entre vous et lui, et je n'oublierai

rien pour lui prouver mon désir de lui plaire dans les plus petites choses. Je laisserais les grandes à la grand'maman, qui a reçu une lettre de Voltaire. La voici; elle ne lui répond pas, elle vous prie de lui répondre pour elle qu'elle est très-sensible à l'intérêt qu'il prend à sa santé; qu'elle se porte fort bien; qu'elle est fâchée de ne pouvoir pas lui répondre; mais que, pour de très-bonnes raisons, elle a pris le parti de ne plus écrire du tout; que quand on est parvenu à un certain âge, il faut se reposer sur ses enfants d'une foule de devoirs qu'on ne peut pas rendre, et qu'elle voit avec plaisir qu'elle ne peut pas choisir une main plus agréable à M. de Voltaire que celle de la petite-fille. La grand'maman vous prie de l'excuser si elle vous procure cette importunité. Vous sentez bien qu'elle veut insensiblement rompre cette correspondance. Je n'approuve pas cette rupture, quoique je pense comme elle sur le fond des motifs qui l'occasionnent. Je crois qu'il y a une infinité de travers, de folies, d'erreurs sur lesquels il faut fermer les yeux; sans quoi on resterait bientôt tout seul. Mais elle ne démord point de son sentiment, et je ne dis plus rien. Je reviens au manuscrit de Saint-Simon : je vous prie de ne plus le citer dans les lettres que vous m'enverrez par la poste.

Le grand-papa, qui passe là dans le moment que je cachette ma lettre, me charge de vous dire des choses si tendres, si tendres, que je m'attendris en vous les rapportant.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Samedi ce 25 juin 1771.

Vous ne savez pas, chère grand'maman, tous les effets que vous produisez; vous vous souvenez bien que vous abrégiez les moments que je passais auprès de vous, et que souvent, quand j'entendais sonner deux heures, je croyais qu'il n'était que minuit: si vous l'avez oublié, l'abbé s'en souviendra bien, et de ses colères contre moi; aujourd'hui c'est tout différent, les cinq mois qui se sont passés depuis votre départ me paraissent un siècle. Je ne saurais comprendre qu'il n'y ait que cinq mois que je vous ai vue partir. Je suis de même pour vos lettres, quand je suis huit jours sans en recevoir ou de celles de l'abbé, je crois tout perdu.

Vous savez sans doute que madame d'Affry a été refusée; j'en suis surprise. Mais ce qui me fâche beaucoup, c'est que madame d'Enville l'ait été aussi. Les *non* se disent avec trop de facilité dans le moment présent; peut-être dans deux mois l'habitude en sera perdue.

Le bal paré a été superbe, on n'a jamais rien vu de plus beau. Madame de Lauzun a remporté tous les prix de la bonne grâce, de la danse, de la magnificence. La comtesse de Provence a eu celui de la laideur; mais son mari l'adore.

La fée retourne jeudi à la cour. Je crois que ce n'est

pas sans répugnance. Son maintien y sera cahin-caha. Elle compte aller au voyage de Saint-Hubert et à celui de Marly, qui sera depuis le 8 jusqu'au 22. Le voyage de Compiègne est, dit-on, le 10 ou le 12 de juillet.

Ce lundi,

Je vis hier madame Còrbie; je l'embrassai bras dessus bras dessous; je lui fis cent questions; elle me satisfit à toutes. « La grand'maman m'aime-t-elle? — Oui. — Parle-t-elle de moi? — Oui. — Me désire-t-elle? — Oui. — Ne lui serai-je point à charge? — Non. — N'est-ce point par complaisance qu'elle veut de moi? — Non. — Ah! madame Corbie, que vous me faites plaisir! » Et de l'embrasser de nouveau.

Je fus souper hier à Versailles. Nous étions très-petite compagnie. Le bruit était depuis quelques jours que M. d'Aiguillon devait entrer au conseil. On dit aujourd'hui que ce sera jeudi. Il y eut de grands pleurs mercredi de la dame; le sujet apparent était un poulet qu'on ne voulut pas qu'elle mangeât à table. Elle pleura toute la soirée et toute la matinée du lendemain. Je ne sais plus quel jour elle dit à la personne[1] qui est le plus près d'elle à table : « Vous êtes un menteur, oui, un menteur, et le plus grand menteur qu'il y ait au monde! » Cela ne fut pas dit à haute voix, mais assez haut et assez distinctement pour que beaucoup de personnes l'entendissent.

On veut à Paris qu'il y ait une négociation. On

[1] Cette personne est ici assez clairement désignée.

nomme les négociateurs : MM. de Penthièvre, de Soubise et le président Molé. On annonce toujours un changement de contrôleur général, et il n'arrive pas.

Le prince de Beauvau a eu un petit différend avec la dame. Il vous l'aura raconté, s'il a jugé que cela en valût la peine ; et il ne vaut pas celle d'être conté deux fois.

Le prince incomparable, autrement dit l'esclave, vous aime toujours tendrement, j'en suis caution ; mais il est comme Ladislas : « *J'allais, j'étais.., L'amour a sur moi tant d'empire ! etc.* » Je ne le vois plus que par congés ; il faut qu'on les demande, il faut qu'on les accorde.

Adieu, chère grand'maman.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 28 juin 1771.

Je connais trop votre bon cœur, j'ai trop de preuves de votre sensibilité, pour douter, chère grand'maman, de la répugnance que vous avez eue à m'apprendre une fâcheuse nouvelle. Je m'étais attendue à un refus quand je fis la demande; je fus charmée de m'être trompée. Je suis aujourd'hui un peu affligée ; mais de tout cela il résulte beaucoup de reconnaissance de vos bonnes intentions, et une grande résignation à toutes

vos volontés. De plus, vous connaissez mon attachement pour le grand-papa, l'intérêt que je prends à lui, qui va jusqu'au scrupule sur les plus petites choses où il pourrait y avoir de l'inconvénient. Je n'examine donc pas s'il y en aurait eu à m'envoyer ces livres. Il suffit que vous le pensiez pour que je ne les désire plus.

Je ne laisserai certainement pas ignorer à M. Walpole de combien de grâces vous accompagnez votre refus. Je ne doute pas qu'il n'eût un plaisir extrême à profiter de la permission que vous lui donnez de vous aller faire sa cour; mais il est infirme et un peu sauvage. Il craint la fatigue et les nouvelles connaissances. Il est peu connu du grand-papa, et point du tout de madame de Grammont; il a de la timidité, beaucoup de défiance de lui-même. Ainsi, malgré son attachement pour vous, que je puis dire extrême, je ne le déterminerai jamais à m'accompagner. Il s'en dédommagera autant qu'il sera possible en me parlant de vous et en m'en écoutant parler.

Le grand-papa est bien regretté des étrangers. Son successeur est infiniment civil; mais la civilité n'est pas l'affiche de la sincérité. La duchesse mère se conduit toujours à merveille. Son contentement ne choque personne; elle ne triomphe point, elle n'est point avantageuse. Elle me demande souvent de vos nouvelles. Il s'en faut bien qu'on la doive regarder comme ennemie; sa joie est mêlée d'affliction. Elle est forcée à ne plus voir madame d'Egmont qu'elle aime comme sa fille. Vous savez, ou vous saurez, qu'elle n'a pas voulu aller au remerciement. La sultane n'a été accompagnée

que de madame d'Avaray. Le maréchal[1] est furieux ; le voilà brouillé avec ses deux enfants.

On ne parle plus du chancelier. Nous avons tous les jours des édits nouveaux ; ils sont à peine la nouvelle du jour. Tout ce qui se passe a l'air d'un songe qui doit être suivi d'un réveil qui fera disparaître tous les fantômes. Dieu le veuille ! et que je puisse, avant la fin de ma vie, monter quarante-sept marches, et me trouver dans un joli petit appartement. En attendant, je me propose bien de faire cinquante-quatre lieues et de me rendre dans un beau et grand château, d'y être reçue avec indulgence par les uns, avec bonté par les autres, et avec beaucoup de tendresse par vous.

Je tiens cette lettre toute prête pour la première occasion.

Ce mardi 2 juillet.

Cette occasion arrive. C'est madame de Poix.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 9 juillet 1771.

Il y a si longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère petite-fille, que je ne veux pas me priver aujourd'hui du plaisir d'occuper de vous le loisir que me laisse la

[1] De Richelieu.

promenade de ces dames. Ainsi je commence toujours ma lettre sans savoir quand je pourrai vous l'envoyer; quitte à y ajouter, suivant l'occurrence. Je compte bien que madame de Beauvau m'en fournira l'occasion en m'apportant une lettre de vous comme a fait madame de Poix. C'est une étrange personne que cette madame de Poix? Jolie comme le jour, fraîche comme une rose, forte comme un Turc, polie, spirituelle, l'âme forte et le sentiment délicat; mais la nature s'est trompée en la formant, elle voulait en faire un joli petit garçon et non une jolie femme [1].

J'avais voulu vous écrire par les Churchill [2]; mais je n'ai pas osé prendre la liberté de les charger de ma lettre. Vous aurez su par eux qu'ils sont venus ici. Madame de Churchill voulait absolument voir Chanteloup, les papiers anglais, disait-elle, en parlant sans cesse : « *Et Chanteloup par ici, et Chanteloup par là; et M. de Choiseul y fait ceci; et il y fait cela; il faut bien que je voie ce Chanteloup si célèbre!...* » Je les y ai reçus de mon mieux, en ne les voyant pas. Mon neveu, qui les connaît, leur en a fait les honneurs. Je leur ai donné des calèches pour les promener partout, et nous sortions quand ils venaient, d'une chambre à l'autre, pour leur laisser voir les appartements. Je désire

[1] La princesse de Poix a fait, jusqu'à un âge avancé, le charme de la société nombreuse et choisie, qui se plaisait à se réunir autour d'elle. « En vieillissant, disait-elle souvent, il faut redoubler de propreté et d'indulgence! »

[2] Lady Marie Churchill, sœur de M. Walpole, et sa nièce, depuis lady Cadogan.

qu'ils aient été contents de nous, à cause de vous, à qui cela fera plaisir, et pour M. de Walpole, à qui j'ai voulu rendre en leur personne. Je vous fais mon compliment sur sa prochaine arrivée. Je voudrais bien en profiter, et c'est à mon grand regret que vous m'en avez fait perdre l'espérance. Vous avez pris avec une douceur qui m'a été au cœur le mécompte qui vous est arrivé pour les Mémoires de Saint-Simon. Vous n'imaginez pas ce qu'il en a coûté au grand-papa pour vous priver d'un plaisir.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée de M. d'Etrehan, qui m'a appris que le prince de Beauffremont avait une permission pareille à la sienne, c'est-à-dire, le roi ne permet ni ne défend. Cela s'appelle *nouveau style*, comme la manière de compter les années depuis la réforme du calendrier. J'ai cru le voir arriver sur-le-champ, et j'avais déjà fait préparer son appartement. J'en ai reçu une lettre ce soir, par laquelle il me demande s'il peut venir, parce qu'il entend dire que nous avons beaucoup de monde, et qu'il craint de nous gêner. Le grand-papa dit qu'il tire de long ; c'est sa Dulcinée qui en est la cause. Ah ! sans doute, il l'épousera ! Vous avez grande raison de craindre pour votre pari. Je serais fâchée de vous le voir perdre, parce que ce serait de sa part un excès de faiblesse impardonnable; mais il faudra bien que je prenne mon parti sur ce malheur, comme je l'ai pris depuis longtemps sur le fond qu'on peut faire sur lui.

Je ne suis point étonnée de tout le bien que vous me dites de la conduite, des propos, du maintien de

madame d'Aiguillon la mère. Je suis fort accoutumée à respecter son caractère ; mais, pour son fils, je ne suis point du tout éblouie de cette politesse qu'il affiche, et qu'on ne cesse de me vanter. Je suis seulement ennuyée d'en entendre parler. Il fait le mort, et gare la résurrection, car les bons ne seront pas assis à sa droite.

L'accident de la pauvre madame de La Vallière, que j'ai appris par vous, m'a fait une peur horrible. Je lui en ai écrit. Je vous prie, toutes les fois que vous la verrez, ne manquez pas de lui faire des amitiés de ma part. Adieu jusqu'à l'arrivée de madame de Beauvau.

P. S. Vous mériteriez bien que je n'ajoutasse rien à ma lettre, puisque vous m'avez donné le dégoût de ne point m'écrire par les Beauvau. Il est vrai que vous avez écrit à l'abbé ; mais c'était pour le gronder. A sa place, je ne m'en plaindrais pas ; j'aime mieux l'injustice que l'indifférence.

J'ai été charmée de revoir M. de Beauvau. Je l'ai embrassé bien tendrement.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A Chanteloup, ce 12 juillet 1771.

La lettre du baron [1], que je vous renvoie, nous a déchiré le cœur. Que je le plains ! La grand'maman croit qu'il n'est pas convenable qu'elle écrive en pays étranger, et surtout à un homme chargé d'un ministère. Cependant elle voudrait que le baron fût instruit de l'intérêt et des sentiments qu'elle conserve toujours pour lui. Elle vous prie instamment de le lui mander. Je lui écrirai incessamment, et je lui dirai la même chose. Quant au parti qu'il veut prendre, c'est une folie, à moins que l'air de Naples ne soit en effet aussi contraire à sa santé qu'il le dit, et que j'ai de peine à le croire. Quelle influence pourrait avoir cet air sur des vaisseaux dilatés dans la cuisse et la jambe ? Il faut opposer à cette crainte, peut-être imaginaire, la diminution énorme de son revenu, la cherté de la vie à Paris, les circonstances présentes qui rendent le séjour de cette ville si désagréable. Hélas ! peut-être même qu'il ne serait pas en état de faire le sacrifice qu'il médite. Je lui ai ouï dire qu'il avait une partie de son bien en viager, et voilà que l'abbé Terray vient de décimer ces sortes de rentes. Je vous avoue que ce baron me paraît être un scandale de la nature. C'est l'homme du monde le plus aimable, le plus honnête et le plus malheureux ! Je vous fais mon compliment

[1] De Gleichen.

sur l'arrivée de M. et madame de Churchill. Je vous en fais un second sur celle de M. Walpole. Je regrette de n'avoir pas pu vous procurer le livre. Il serait inutile de s'adresser à Caperonnier. L'original n'est pas à la Bibliothèque du Roi, mais au Dépôt des affaires étrangères, d'où l'on a extrait ce que vous avez lu. Je reviens toujours à vous protester que le refus ne vous est pas personnel, ni à M. Walpole. Des raisons trop longues à déduire, et dont la grand'maman vous a donné une idée, ont engagé à soustraire ce livre. Le grand-papa le tient sous la clef, et il l'a refusé tout récemment à des personnes qui le lui demandaient, sous prétexte qu'il l'a envoyé à Paris. Je vois avec un plaisir infini que vous passerez ce mois et le suivant dans le sein de l'amitié, et que vous viendrez de là vous replonger dans un autre sein. Mais pourquoi votre ami ne vous accompagnerait-il pas? La compagnie qui est ici partira à la fin d'août. On n'aura que peu de monde au mois de septembre, et ce peu n'effarouchera personne. Il serait aussi libre qu'à sa maison de campagne. Je pourrais, si je le voulais, passer toute la journée dans ma chambre ou à la promenade, et pour vous citer un exemple plus frappant, M. de Castellane, qui est parti il y a huit jours, a été des semaines entières sans même se mettre à table. Il paraissait un moment au déjeuner, revenait dans le salon après souper, et se retirait à minuit. C'était un petit rhume qui l'avait d'abord engagé à ce genre de vie, et comme il s'en trouvait bien, il l'a continué jusqu'à la veille de son départ. Du reste, il ne jouait jamais, car on ne

force personne à quoi que ce soit, et je puis vous protester deux choses: l'une que l'on est parfaitement libre, l'autre que M. Walpole serait parfaitement bien accueilli, et que la grand'maman surtout en serait ravie.

Quant à présent, voici la compagnie de Chanteloup: M. et madame de Beauvau, madame de Poix, madame de Tessé, madame de Chauvelin qui part demain, M. le duc d'Ayen, M. d'Estrehan, M. de Schomberg[1], M. de Boufflers, M. de Sarlabons, M. de Lillé qu'il ne faut jamais citer, sans compter M. de Cambray. On attend à la fin du mois M. de Benzenval, et le mois prochain d'autres visites encore. M. de Schomberg ne restera pas longtemps. Je crois que madame de Tessé, M. d'Ayen et M. de Sarlabons partiront à la fin de ce mois, mais M. et madame de Beauvau et madame de Poix comptent rester jusqu'à la fin d'août.

Nous ne connaissons pas les couplets de M. de Lauzun; je le crois très-capable d'en faire de très-jolis.

Savez-vous pourquoi je finis? C'est que je n'ai plus rien à vous dire. Je vous demande pardon : c'est de ne pas parler du projet que j'ai d'aller à Paris.

[1] Le comte de Schomberg, lié avec Voltaire, d'Alembert et la société philosophique, était connu dans le monde par une grande bravoure, qui ne l'empêchait pas d'avoir grand'peur des revenants. Il faisait alors profession avouée d'athéisme. Il est mort à Dresde, pendant l'émigration, converti par la Révolution française à des sentiments de grande piété.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 15 juillet 1771.

Paris se dégarnit tous les jours. Je ne fais de visites que dans les campagnes voisines, et même éloignées; car Roissy [1], où je fus souper hier, et dont je ne revins qu'à trois heures, ne peut pas être regardé comme voisinage. J'eus bien du regret d'avoir engagé à cette partie M. de Walpole [2]. Sa santé est très-délabrée et les veilles lui sont très-contraires. Tout ce que vous me dites sur lui lui fera un extrême plaisir, mais augmentera le chagrin de ne vous point voir.

L'incomparable me fait pitié. Il est aussi aveugle que moi à sa manière. Mais que le grand-papa ne se flatte point de gagner son pari! il le perdra, c'est certain. L'incomparable est en effet incomparable dans sa faiblesse; mais il l'a pour ainsi dire en détail, et non pas en gros. Ce sont des péchés véniels qu'elle lui fait faire, mais dont cent mille ne valent pas un péché mortel; et ce péché mortel, il ne le fera jamais! Le grand-papa me payera son pari; il peut s'y attendre.

Je dirai à madame d'Aiguillon tout ce que vous me dites d'elle [3]. La fortune de son fils ne lui tourne pas la tête; c'est en vérité une très-aimable femme.

[1] Maison de campagne de Caraman.

[2] Il était arrivé à Paris le 10 juillet.

[3] Voir la lettre précédente de la duchesse de Choiseul, du 9 juillet.

Madame de Luxembourg ne quitte pas les princes. Madame de La Vallière va beaucoup mieux. Je soupe quelquefois chez elle, en très-petite compagnie. On se retire avant minuit. Je lui parle toujours de vous, et vos amis absents ne vous sont pas moins attachés que ceux qui vous environnent. Voulez-vous bien dire pour moi mille choses à madame de Beauvau? Vous sentez-vous capable d'embrasser le prince pour moi? J'ai la présomption de croire qu'il m'aime. Je ne vous dirai rien de particulier pour le grand-papa, parce que tout ce que je dis pour vous doit être en commun avec lui.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 18 juillet 1771.

Comment avez-vous pu imaginer, ma chère petite-fille, de dire des coquetteries de ma part à madame d'Aiguillon?... Vous me mandez du bien d'elle; je vous réponds que je ne suis point étonnée du bien que vous m'en dites, parce que j'en ai toujours beaucoup pensé, et que je respecte son caractère; mais c'est à vous que je le dis, et non à elle, ni pour que cela lui soit redit. Quand son fils était dans une situation plus fâcheuse que la disgrâce, et mon mari dans une position plus flatteuse que la faveur, je devais faire connaître à madame d'Aiguillon toute mon estime pour elle, pour

adoucir l'aigreur, et rapprocher l'éloignement que la différence de nos situations devait mettre entre nous. Aujourd'hui tout est changé. Son fils a la puissance; il ne reste plus à mon mari que l'honneur, et ce serait une bassesse insigne à moi de chercher à plaire à madame d'Aiguillon. J'aurais l'air de quémander sa bienveillance, sa protection. Dieu m'en garde! Je n'ai plus besoin de plaire à personne, puisque personne n'a plus besoin de moi. Comment n'avez-vous pas senti cela, ma chère petite-fille? Comment avez-vous pu me compromettre d'une si étrange manière? Si je le disais au grand-papa, il en serait aussi blessé que moi. Grâce au ciel, nos sentiments sont conformes sur cet article, et il n'aura jamais, j'espère, à rougir des miens. Réparez donc le tort que vous m'avez fait; et si vous avez parlé, montrez plutôt ma lettre à madame d'Aiguillon que de lui laisser croire que j'ai voulu lui faire ma cour. J'aimerais mieux qu'elle sût ce que je pense de son fils, que de me supposer cette indigne intention! mais mon éloignement pour la bassesse ne doit pas me porter à l'insulte. Ce serait l'insulter que de le lui dire; et elle n'est assurément pas faite pour être insultée. Si elle est digne de ce que je pense d'elle, ma raideur ne doit ni l'étonner ni l'offenser; mais elle ne doit pas non plus se croire redevable envers moi, si mon opinion n'est qu'une justice; si elle était une erreur, que m'importe l'impression que pourrait lui faire ce qu'elle appellerait alors ma brutalité? Encore une fois, montrez-lui plutôt ma lettre, si vous avez parlé, que de me laisser compromise d'une

façon aussi flétrissante pour moi; et, une bonne fois pour toutes, mettez-vous bien en tête que vous ne devez faire ma cour à personne, ni m'attirer les services de qui que ce soit. Je ne sais pas à qui je pourrais souffrir l'insolente prétention de m'en rendre. Je m'attends bien que vous trouverez que je prends le carême trop haut. Mais quand vous vous supposeriez dans ma situation, vous ne mettriez pas pour cela votre caractère à la place du mien, parce qu'on ne peut voir les mêmes objets de la même manière qu'avec les mêmes yeux. Ainsi, quand j'aurais tort pour vous, il ne s'ensuivrait pas de là que j'eusse tort pour moi. Si, dans la puissance de mon mari, vous m'eussiez vue protectrice, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne voulusse pas être protégée aujourd'hui. Si, dans sa faveur, vous m'eussiez vue haute, dominante, insultante, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne fusse pas aujourd'hui basse, soumise, rampante. J'en appelle à M. de Walpole! Si vous ne m'entendez pas, un Anglais doit m'entendre.

Je vous fais mon compliment sur le bonheur que vous avez de le posséder. Dites-lui, je vous prie, des choses infinies pour moi, et marquez-lui bien le regret que nous avons de ne pas le voir.

J'ai embrassé le prince pour vous. J'ai fait vos compliments à la princesse. J'ai montré votre lettre à l'abbé; j'ai rendu vos amours au grand-papa. Nous vous aimons tous, nous vous désirons tous, et moi plus que personne.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 19 juillet 1771.

Je n'ai pas lu la lettre que vous recevrez aujourd'hui de la grand'maman; mais elle m'en a dit le contenu. Je ne crois pas que les choses honnêtes que vous avez pu dire de sa part puissent produire un mauvais effet. Mais, enfin, sa délicatesse s'en est effarouchée, et elle a cru devoir la mettre à couvert par une protestation formelle. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez affligée de ce petit événement. Je le lui ai représenté. Elle en serait au désespoir. Elle me charge de vous réitérer mille et mille fois toutes les protestations de tendresse et d'amour qui sont dans sa lettre. Vous n'avez pas besoin que je vous rassure sur la justice qu'elle rend à vos intentions. Non, certainement, vous n'en devez pas douter! Je sais tout ce que vous pourrez répondre, puisque, à votre place, j'en aurais fait autant, sans prévoir ce qu'elle craint. L'idée de la bassesse lui fait peur, comme si elle pouvait en être soupçonnée! J'ai quelquefois envie de composer une satire contre elle, et de lui dire qu'elle n'aura jamais d'expérience, qu'elle ne saura jamais évaluer la bonne opinion qu'on a d'elle dans le public, et qu'elle a des défauts énormes qui viennent d'un excès de vertu, de sentiment et de raison. Ne me regardez pas comme un monstre d'ingratitude. Eût-elle cent fois plus de défauts, je ne l'en

aimerais pas moins, et vous seriez aussi disposée que moi à les pardonner.

C'est une chose plaisante que l'histoire des couplets de M. de Lauzun. Je vous ai envoyé par la poste un menu de souper, mis en vers par M. de Lille, dont je n'ai pas écrit le nom, parce qu'il ne veut pas qu'on sache qu'il est ici. J'ai cru que vous le devineriez aisément, puisque je vous avais annoncé son arrivée; point du tout, vous lisez Lauzun au lieu de Lille. Vous nous parlez des couplets de M. de Lauzun, on les montre à M. de Gontaut comme étant de M. de Lauzun; tout le monde ici demande les couplets, est étonné de ne pas les recevoir, et tout finit par le souper de M. de Lille!

M. le duc d'Ayen et M. de Schomberg sont partis hier matin. Il reste ici madame de Tessé, qui partira dans quelques jours, ainsi que M. de Sarlabons[1], qui est venu avec elle, M. d'Estrehan de lundi en huit, M. de Boufflers vers les premiers jours d'août. M. de Beauvau va aussi en Lorraine, de là à Compiègne, et ne retournera peut-être point ici. Madame de Beauvau et madame de Poix resteront jusqu'à la fin d'août.

Je cherche dans ma poche pour voir si je n'ai plus rien à vous dire. Vous me demandez pourquoi M. de Beauffremont a loué une maison de campagne dans la vallée de Montmorency? La réponse est aisée : c'est pour manger des cerises.

[1] Le comte de Meun, grand-père du marquis de Meun actuel.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 22 juillet 1771.

Faites-moi la grâce, je vous prie, chère grand'-maman, de me transcrire la phrase de la lettre à laquelle vous répondez. Je ne saurais concevoir ce que j'ai pu écrire. Je ne me souviens pas d'avoir parlé de vous à madame d'Aiguillon, si ce n'est avant-hier que je lui dis que je vous avais mandé que l'événement présent n'avait rien changé à sa conduite, à son maintien, etc., etc., et que vous m'aviez répondu que vous n'en étiez pas surprise, ayant d'elle la meilleure opinion à toutes sortes d'égards. Si c'est là une faute, je vous en demande pardon; mais vous m'en avez grondée d'avance, puisqu'elle n'a été commise qu'avant-hier.

Je serais bien fâchée que vous n'eussiez point d'amis plus agréables que moi; mais je voudrais que vous n'en eussiez point qui ne vous aimassent d'une façon aussi désintéressée et aussi prudente. Il y a beaucoup de gloire à vous être attachée et au grand-papa; mais ce n'est pas la gloire que je recherche. Je me contente du plaisir que j'y trouve, et d'être votre enfant. Je vis tranquille dans mon tonneau, sans le pouvoir d'obliger et la volonté de nuire. Je n'ai pas assez de crédit pour faire le bien, mais j'ai la ferme volonté de ne jamais faire le mal, et je comprends dans le mal toutes les imprudences qu'on pourrait faire en voulant servir ses

amis, comme les bravades, les services indiscrets. Tout le monde, c'est-à-dire les gens dont je suis connue, savent l'attachement constant et inviolable que j'ai pour la grand'maman, pour le grand-papa, et le désir que j'ai de les aller trouver. Voilà le compte exact de mes sentiments et de ma conduite. Je ne sais pas si j'ai la fierté anglaise, mais j'ai la noblesse française, et mes parents n'ont point à rougir de moi.

Ce 24.

J'ai écrit cela avant-hier, après avoir lu votre lettre. Je n'espérais pas avoir une occasion si prompte; mais M. de Chabot vint hier chez moi m'apprendre qu'il partirait ce matin pour Jarnac, qu'il passerait par Amboise, et qu'il se chargerait volontiers de mes dépêches.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, si ce n'est de vous prier d'avoir un peu meilleure opinion de votre petite-fille, et de n'être pas si susceptible des impressions qu'on voudrait vous donner contre elle. Je vous aime, chère grand'maman, et je ne le dis que parce que je le sens. Cela suffit pour vous répondre de ma conduite.

M. Walpole est pénétré de la plus vive reconnaissance de vos bontés, et du plus tendre et respectueux attachement pour celle qui a bien voulu le traiter comme son petit-fils. Il vous dirait lui-même tout ce qu'il pense, s'il ne s'était mis dans la tête qu'il ne sait pas parler français. J'ai beau l'assurer qu'il se trompe, il ne me croit pas et veut que je sois son interprète.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 26 juillet 1771.

M. de Beauvau vous a grondée, ma chère petite-fille; l'abbé vous grondera, et moi je vous gronde de vous être inquiétée du mot « admiration [1]. » Comment peut-il être jamais pris en mauvaise part? Tout ce qui est honnête, tout ce qui est sensible est admirable à tout âge, en tous temps, en tous lieux. Du moment où vous avez pris la résolution de nous venir voir, nous l'avons *admirée;* nous en avons été touchés, nous en avons désiré l'exécution. Voilà ce qu'a voulu dire M. de Beauvau; voilà ce que vous certifiera votre *incomparable,* qui est témoin de toute notre tendresse pour vous. — J'ai été aussi étonnée que charmée de le voir, cet incomparable; mais je suis fâchée de le garder si peu. J'ai besoin de penser, pour m'en consoler, que c'est à vous que je le renvoie. Il prétend que vous gagnerez votre pari [2]; tant mieux pour lui, et j'espère aussi un peu tant mieux pour moi.

Le baron de Bézenval n'est point encore ici, parce qu'il s'est arrêté chemin faisant chez sa sœur. Je suis

[1] Dans une lettre que nous avons omise, parce qu'elle ne contenait d'ailleurs que des répétitions, madame du Deffand, avec sa susceptibilité ordinaire, s'était montrée blessée d'un mot de M. de Beauvau, qui lui avait rapporté que l'annonce de sa prochaine arrivée à Chanteloup y avait été accueillie avec *admiration.*

[2] Qu'il n'épouserait pas la marquise de Boufflers.

impatiente de son arrivée, à cause de la lettre qu'il doit m'apporter de vous. Je voudrais en recevoir tous les jours et vous répéter tous les jours que je vous aime de tout mon cœur.

Vous avez raison; la correspondance secrète est faible de style et forte de choses. Quel dommage que de bons écrivains n'osent pas se permettre de démontrer que le soleil est lumineux!

Je rouvre ma lettre parce que, comme je venais de la cacheter, le comte de Chabot a passé par Amboise, et, par un arrangement et un malentendu dignes de madame sa sœur [1] et de lui, il n'a vu personne d'ici; mais heureusement il m'a envoyé votre lettre. Je vois que vous êtes horriblement fâchée contre moi, et je suis au désespoir de vous avoir fait de la peine. Mais nous nous aimons trop pour que nos petites altercations puissent avoir des suites et des conséquences, et les avances que vous pourriez faire de ma part dans la position où je me trouve, et surtout à madame d'Aiguillon, en ont beaucoup. Ainsi je ne me repens nullement de tout ce que je vous ai mandé. Je vous prie seulement de croire que je ne vous ai écrit que d'après moi. Je n'ai montré votre lettre ni la mienne à personne; j'en ai seulement parlé à l'abbé, après vous avoir envoyé ma réponse. On peut diriger ma conduite, on peut me suggérer des pensées, mais mes sentiments sont à moi; on ne me les inspire pas. Vous voulez que je vous transcrive la phrase de votre lettre qui m'avait

[1] La princesse de Beauvau.

donné des inquiétudes légitimes, et que vous avez vérifiées; la voici :

« *Je dirai à madame d'Aiguillon tout ce que vous me dites d'elle.* »

C'est justement ce que je ne voulais pas. Vous me mandez aujourd'hui lui avoir dit que je vous ai répondu, d'après l'éloge que vous me faisiez d'elle, *que je n'en étais pas surprise, ayant d'elle la meilleure opinion à toutes sortes d'égards.* C'est justement ce que je craignais. Il me convient de l'honorer, de l'estimer également; mais il ne me convient pas de le lui faire savoir; et quand c'est mon amie qui le lui dit, elle doit croire que c'est au moins de mon aveu. Voilà ce que je ne puis souffrir, voilà ce qu'il faut absolument que votre amitié pour moi répare, et surtout vis-à-vis de ceux qui ont pu être témoins d'une cajolerie aussi indécente dans les circonstances présentes, et aussi éloignée de mon caractère. Je m'étais bien doutée que vous désapprouveriez ma délicatesse. Je n'ai d'autres raisons à vous en donner que celles que je vous ai déjà dites. Je puis avoir tort selon votre façon de penser; mais je n'ai pas tort selon mon caractère, parce que ce n'est pas moi qui me le suis donné, et que c'est lui qui me conduit. Ma chère petite-fille, on ne s'en aime ni ne s'en estime pas moins, pour n'être pas de même opinion. Laissez-moi la mienne et ne la blessez plus, puisque je ne puis pas en changer; et, bonne ou mauvaise, croyez qu'elle est à moi, puisqu'elle m'appartient. Elle ne vaudrait pas la peine de m'être inspirée; mais je ne me la laisserai point enlever, parce qu'elle souffre

contradiction. Sur toute chose ne croyez pas, ni que je vous en aime moins, ni que je compte moins sur votre amitié parce qu'elle vous a inspiré une chose faite pour me blesser. Je puis être affligée de l'effet sans être moins touchée du motif. Vous pouvez être blessée aussi de la franchise avec laquelle je m'en suis expliquée; vous y aurez peut-être trouvé de la dureté. Je vous assure que ce n'était pas mon intention, et cette assurance doit suffire à ma justification. Je ne sais pas rendre à demi ce que je sens. Si je ne vous présentais pas les choses comme elles m'affectent, vous ne sauriez pas comme j'en suis affectée. L'abbé, qui est tout doucereux, rabattra de mes expressions; mais pour moi, sans vouloir qu'elles vous affligent, ni qu'elles vous offensent, je n'en rabats rien, parce que je ne peux rien changer à mes sentiments. Je vous proteste encore que je suis tout aussi persuadée que jamais que je ne trouverai jamais d'amie plus agréable que vous ne l'êtes, et que je n'ai jamais eu plus de tendresse pour vous que j'en ai dans ce moment même, où vous êtes peut-être encore si fâchée contre moi.

Mille compliments, je vous prie, à M. Walpole, et remerciement de son souvenir.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, ce 26 juillet 1771.

M. le comte de Chabot n'arriva hier qu'à huit heures du soir à Amboise. Il envoya ici un homme pour avertir de son arrivée; madame de Beauvau, qui était à la promenade, ne fut de retour qu'à neuf heures. Elle partit tout de suite pour aller voir son frère; il avait attendu une heure entière, et comme madame de Chabot[1] ne se portait pas très-bien, et qu'il voulait aller coucher à Tours, ils partirent un instant avant que madame de Beauvau fût arrivée à l'auberge. La grand'maman, qui n'avait pas été à la promenade pour écrire, ne sut pas que madame de Chabot était avec son mari; elle aurait été la voir. Quoi qu'il en soit, vos lettres ne nous ont été remises qu'à dix heures. C'était pendant le souper. Après, il ne fut pas possible d'aborder la grand'maman, et je ne pourrai peut-être pas la voir de la journée en particulier.

Celle que vous m'avez écrite m'a affligé sensiblement. Mais pour réduire la chose aux plus simples termes, je conclus de ce que m'avait dit la grand'-maman, et de votre réponse, que l'une et l'autre vous avez pris cette petite affaire trop au tragique. Elle,

[1] Mademoiselle de la Rochefoucauld, fille de la duchesse d'Enville.

croyant qu'on pourrait abuser de ce que vous avez pu dire à madame la duchesse d'Aiguillon; vous, en donnant un sens trop étendu à des expressions échappées dans la chaleur de la composition. Croyez que la grand'maman vous aime infiniment, et qu'elle est infiniment éloignée de vous supposer la moindre lâcheté. Le jour qu'elle vous écrivit, je lui représentai que les soupçons qu'elle vous témoignait ne pouvaient être fondés par rapport à vous. « Aussi, me dit-elle, ne la regardent-ils pas. Mais elle pourrait, par distraction, dire en mon nom des choses honnêtes à madame d'Aiguillon, en présence de gens qui, ne me connaissant pas, ou me connaissant mal, pourraient me soupçonner de bassesse; » et cette idée, qui la révoltait, l'a sans doute animée quand elle vous a écrit. J'aurais mieux aimé qu'elle vous eût marqué simplement les inconvénients qui pouvaient résulter des confidences que vous avez pu faire à madame d'Aiguillon, en vous priant de n'en plus faire de semblables. Mais sa délicatesse l'a entraînée, et sa confiance en votre amitié ne lui a pas permis de mesurer ses expressions, ou du moins d'éviter toute application qui vous fût personnelle. La grand'maman ne s'est pas assez fiée à sa réputation; et vous à l'estime et à l'amitié qu'elle a pour vous. J'espère qu'elle vous rendra mieux compte de ses sentiments que je ne pourrais le faire; mais je puis vous attester que rien au monde ne saurait les affaiblir, et je n'en voudrais pour garant que son impatience de vous voir arriver.

C'est madame la comtesse de Tessé qui vous por-

tera cette lettre. On est bien fâché ici de la perdre, et on a bien raison; car il est impossible d'être plus aimable. Je suis fâché que vous ne la connaissiez pas.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 27 juillet 1771.

C'est M. de Monaco qui part demain, et à qui je porte envie, qui vous rendra cette lettre. Je vois avec plaisir l'empressement général que tout le monde a de vous rendre des devoirs, et de vous marquer son attachement. Je veux me flatter que la foule n'empêchera pas d'être remarqué. Vous êtes trop capable d'amitié, vous êtes trop éclairée pour ne pas démêler les nuances des sentiments qui font agir, et à l'exemple de la parabole de l'Evangile, ceux qui arriveront à la dernière heure seront aussi bien récompensés que ceux qui sont arrivés à la première.

On dit que le R... a le plus mauvais visage du monde. On prétendait, avant-hier, qu'il avait les jambes et les mains enflées; hier, il n'en était rien; on ne parlait que d'une toux fréquente. On dit toujours que le Terray va sauter, et que le d'Aiguillon est furieux contre lui de ce que, sans l'avoir consulté, il a fait payer tout ce qui était dû à M. de la Chalotais. Il y a apparence qu'il n'a pris conseil que de madame

de la Garde. La zizanie est entre les trois grands personnages, le d'Aiguillon veut la destruction du Parlement de Rennes. Le Boynes, de celui de Besançon. Le chancelier (je ne sais pourquoi), s'y oppose. On n'enregistrera point le dixième des rentes viagères; ce n'est pas la peine, on les retiendra sans forme ni procès. Ce ne sera pas à perpétuité, on le rendra quand on pourra s'en passer. Cette manière nouvelle sera d'une grande commodité si on la suit à l'avenir, et répondra fort bien au protocole de ces cinq mots: *tel est notre bon plaisir*. Le mien présentement est de donner à souper à madame de Châteaurenaud. Je l'eus hier; je l'aurai demain. Nous faisons un cavagnol à la poule, qui se passe sans humeur, en l'absence de l'incomparable, ce qui ne nous empêche pas de le regretter. Retenez-le cependant le plus longtemps que vous pourrez, et ne le laissez partir qu'en lui faisant faire le serment qu'il repartira avec moi les premiers jours de septembre.

Il me vient du monde, je vous dis adieu. Le fameux Randon, connu par ses richesses, vient de mourir.

Je vous fais mon compliment de tout mon cœur sur le mariage du fils de la petite sainte [1]. J'en suis réellement charmée.

[1] M. de Choiseul, fils de madame de Choiseul-Betz (la petite sainte), épousa mademoiselle de Gouffier, dont il joignit le nom au sien. Il fut depuis ambassadeur à Constantinople et a écrit un voyage en Grèce.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, le 9 août 1771.

Non, ma chère petite-fille, il ne faut pas dire à madame d'Aiguillon : « *Madame, je vous ai dit que la grand'maman vous estimait, et cela n'est pas vrai; elle ne vous estime pas!* » Vous feriez un grand mensonge et une grande grossièreté; mais il faut lui dire : « *Madame, la grand'maman a été fort fâchée que je vous eusse répété tout le bien qu'elle pense de vous, parce qu'elle trouve que le temps est passé où il lui était permis de chercher à vous plaire, même par la justice et la vérité...* » Et si madame d'Aiguillon justifie ce que je pense d'elle, elle m'approuvera; si je me suis trompée sur son compte, peu m'importe ce qu'elle pensera de moi. L'estime doit être réciproque. Voici, ma chère petite-fille, ce que j'ai à répondre à ce que vous avez mandé à l'abbé sur ce bizarre genre de tracasserie.

Madame de Lauzun est charmante d'avoir eu l'attention de vous avertir qu'elle partait, pour m'apporter une lettre de vous; et vous êtes charmante de lui en avoir donné une; mais vous m'affligez toujours par vos craintes. Comment puis-je les calmer? Je ne suis pas si généreuse que vous le pensez. C'est par pure personnalité que je vous aime et que je vous veux. Vous n'entrez pour moi, dans l'empressement que je vous marque, que pour le plaisir que vous me ferez.

Quelque reconnaissance que j'aie pour les marques d'amitié que l'on donne à M. de Choiseul en le venant voir ici, vous devez être bien sûre qu'il n'y est venu personne qui me plaise autant que vous. Je pourrais sans doute mieux dire pour vous persuader, mais je vous jure que je ne pourrais pas mieux sentir.

Mille compliments, je vous prie, à M. de Walpole. Je m'affligerais pour vous de son départ, si ce n'était le seul moyen de vous rapprocher de moi.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 12 août 1771.

La raison qui m'empêchera de vous arriver avant la fin de septembre est un proverbe. Je vous le donne à deviner; mais non, j'aime mieux vous le dire : « *Qui a compagnon a maître.* » Je ne veux pas non plus vous donner à deviner quel est ce compagnon. C'est votre évêque qui, si vous le trouvez bon, sera aussi le mien. C'est l'évêque d'Arras; il a un procédé le plus obligeant du monde; il arrivera à Paris le 20. Il portera ma lettre à M. de La Vrillière, et demandera sa permission en même temps. Il a quelques affaires à la cour et à la ville, qui le retiendront quelques jours plus que je ne le voudrais. Mais il apportera tant d'agrément et de commodité dans mon voyage, que j'aurais

mauvaise grâce à ne me pas soumettre à sa volonté. Je perdrai M. Walpole bien plus tôt, et j'aurai le chagrin de rester à Paris après qu'il n'y sera plus. C'est ce que je désirais d'éviter. Je remets à vous dire moi-même, chère grand'maman, quels sont ses sentiments pour vous; il n'a oublié aucune marque de vos bontés. S'il suivait les mouvements de son cœur, il quitterait tout pour vous aller trouver. Je puis répondre de sa reconnaissance, je dirais même de sa tendresse. Cette expression lui est permise, puisque vous l'avez adoptée pour votre petit-fils.

Je vis hier madame de La Vallière. Elle va de mieux en mieux, et je crois en vérité qu'elle se porte tout à fait bien et qu'elle pourrait sortir si elle le voulait.

Je compte aller voir aujourd'hui la petite sainte, et la féliciter sur le mariage de son fils. Je ne voulais pas le croire quand on me l'apprit. Vous croyez bien que je ne m'ingérerai pas à vous mander des nouvelles. Je compte les aller apprendre à Chanteloup. Il ne s'en débite guère à côté de mon tonneau.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 28 août 1771.

Que j'ai de choses à vous dire, chère grand'maman! Mais il faut commencer par celle qui m'est le plus

sensible. Tous mes projets sont renversés. Je vous avais mandé mes arrangements avec monseigneur l'évêque d'Arras. Il les confirma la veille de son départ pour Compiègne. Il y allait pour quelques affaires, et pour demander sa permission. Voici la copie de ce qu'il m'écrit, et que je transcris mot par mot :

« Nos projets, madame la marquise, sont cruelle-
» ment dérangés ; au lieu de la permission que je suis
» venu demander, j'ai reçu des ordres pour retour-
» ner incessamment en Artois, où l'on m'a adressé,
» il y a quelques jours, des instructions pour y rem-
» plir une fort mauvaise commission, dont on m'a
» fait charger par le roi, relativement au Parlement
» de Douay. J'aurai l'honneur de vous voir aussitôt
» que je serai de retour à Paris, où je compte me
» rendre mardi prochain. Je vous prie de ne point
» prendre de parti définitif sur votre voyage, jusqu'à
» ce que j'aie pu en conférer avec vous. »

Je l'ai donc attendu toute la journée, hier 27. Il n'est point venu, et l'on m'assure qu'il est parti de Compiègne pour Arras. Me voilà tombée des nues ; nul secours à espérer de l'incomparable. Sa nymphe ne le laissera point partir, ou le congé qu'elle lui donnerait serait pour bien peu de jours. Je ne puis renoncer à mes desseins. Mais comment les exécuter ? Voyager seule serait une témérité. J'aurais cependant le courage de le risquer dans le temps que la saison est encore belle. Mais le retour serait bien embarrassant et bien difficile. Et puis, si j'allais tomber malade ! Je ne me pardonnerais pas de troubler

votre tranquillité, vos amusements. Cette dernière considération n'est que par rapport à vous. Car, par rapport à moi, ce serait une consolation d'être soignée par l'amitié; vous adouciriez mes maux, et si ma fin devait suivre, y a-t-il un plus grand bonheur que d'avoir auprès de soi, dans ses derniers moments, ce que l'on aime le mieux? Je vous avouerai naturellement que si vous étiez seule, je passerais par-dessus toute considération. Mais votre situation est bien différente; on m'en a fait la peinture. Enfin, toutes réflexions faites, je renonce, pour cette année, au plaisir de vous voir, sans en abandonner le projet pour le printemps. Je vais bien soigner ma santé qui, en effet, dans le moment présent, n'est pas trop bonne, mais qui ne m'aurait pas arrêtée, si j'avais eu l'évêque. Cet évêque, m'a-t-on dit, et son frère le Saint-Omer, vont être conseillers d'honneur des conseils supérieurs. Qu'ils soient conseillers ou agents de l'antechrist, je m'en embarrasse peu. Oh! je suis bien mécontente de l'Arras!

N'êtes-vous pas bien fâchée de ce qui vient d'arriver au prince[1]? Vous en savez toutes les circonstances. Mais ce que je puis vous dire, c'est que son maintien est admirable. Il n'y a pas, sous le ciel, un homme plus courageux, plus noble et plus simple. On le punit; mais il n'est pas disgracié, et il ne le sera pas. Je fais mieux que l'espérer, car je le crois.

M. de Guines a dû quitter Londres dimanche 25.

[1] On avait ôté à M. de Beauvau le gouvernement du Languedoc.

Il laissera des regrets infinis. Il y avait parfaitement réussi.

On annonce bien des remue-ménage; mais je ne m'intéresse qu'à ce qui intéresse mes parents et M. de Beauvau. Tout le reste m'est indifférent. Je n'éparpille pas ma sensibilité; elle a assez d'objets présentement. M. Walpole part dimanche. Vous comprenez quels sont mes regrets; mais vous les comprendriez bien mieux si vous aviez été témoin de sa conduite. Jamais on ne peut marquer plus d'attentions et d'amitié; il a le cœur et l'esprit excellents.

Ce jeudi 29.

Cet évêque d'Arras, que l'on m'avait dit parti, ne l'est pas. Il me vint voir hier. Il m'expliqua toutes les raisons de son changement. Je vois qu'il est tout à travers des opérations du chancelier. Il m'avait leurrée par ses offres; car il savait, ou du moins il devait prévoir, qu'il ne les remplirait pas. J'ai eu de la peine à me contenir. Mais à quoi auraient servi mes reproches et mes plaintes? Je ne le détournerai pas de ses projets. Mais d'où vient m'a-t-il trompée?

L'incomparable est à sa petite campagne. Il y aura demain huit jours que je n'en ai entendu parler.

---

3 septembre 1771.

Nous n'avons point de vos nouvelles depuis longtemps; nous ignorons si vous avez fait des démarches, si elles ont réussi, s'il faut espérer? Cependant le mois de septembre est sonné, et vous nous laissez dans l'incertitude. Ce n'est pas la peine de faire parler de vous jusqu'en Suède. Le roi, dont mon neveu m'écrit un bien infini, le rencontra il y a quelque temps, dans le Jardin Royal. Il l'appela et eut avec lui une conversation dont je vais vous dire le commencement : « Avez-vous des nouvelles de madame du Deffand? — Non, sire, je n'ai pas l'honneur de la connaître. — Comment, vous ne la connaissez pas? Mais elle m'a beaucoup parlé de vous pendant mon séjour à Paris. — Je dois cet avantage à mon oncle, qui lui est fort attaché. — Comment se porte-t-il? est-il toujours à Chanteloup? etc. » Le reste de la conversation roula sur la situation de cet enfant, et fut très-flatteuse de la part du roi. Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. M. de Lauzun se chargera de cette lettre. Nous perdrons madame la duchesse d'Enville vendredi prochain; elle ne restera que six heures à Paris; de là, elle ira à la Roche-Guyon. Elle se plaît infiniment ici; elle y plaît de même. Mais quand aurai-je le plaisir de vous voir de vous baiser les mains, de vous tourmenter?...

M. Sénac [1] est arrivé ce matin. Je le connais peu. On dit que c'est un homme d'esprit. Je trouve ses paroles maniérées et recherchées.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 11 septembre 1771.

Mon cœur est encore plus triste, ma chère petite-fille, que ne l'est votre lettre. Je comptais sur le plaisir de vous voir; j'en suis privée pour cette année, et j'en suis au désespoir. Au nom de Dieu, ne vous arrangez plus avec les gens capables de faire manquer votre voyage, et ne parlons plus de cet évêque d'Arras. Non; n'en parlons plus jamais, je vous prie. Hélas! je crois qu'il m'a trompée. J'ai peu d'amis, et ceux sur lesquels je comptais me manquent au besoin et me privent de celle qui me reste, qui voulait franchir tout obstacle pour se rejoindre à moi. Comment le prince de Beauffremont ne peut-il pas vous conduire ici?... Et cela ne s'appelle que de la faiblesse?... N'en parlons plus non plus!... Mais disons-nous une fois pour toutes qu'il y a bien peu de gens sur lesquels on puisse compter. Triste vérité, qui glace le cœur et flétrit sa jeunesse! On est

[1] Senac de Meilhan, auteur des « Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine, » et de plusieurs autres ouvrages. Mort à Vienne, en Autriche, en 1803.

vieux dès qu'on a perdu l'amour et la confiance. Si vous ne me mandiez pas que votre santé est dérangée, et si je ne craignais pas pour vous l'effet du voyage, l'approche d'une saison rigoureuse dont nous approchons et dans laquelle vous voulez retourner à Paris, j'aurais envoyé l'abbé vous prendre à Étampes; mais je n'ose l'envoyer à Paris, de peur qu'on me le garde sous prétexte de son cabinet. C'est ce qui m'empêchera de vous l'envoyer cet automne, et j'en ai bien du regret, parce que je vous vois bien seule, bien isolée, livrée aux regrets de la perte de M. Walpole; et l'on ne peut réparer la privation d'un ami que par la jouissance d'un autre.

Convenez, à présent, que j'avais grande raison de vouloir que vous arrivassiez au printemps. Que n'avez-vous suivi mon conseil?... J'aurais déjà été heureuse. Je n'ai vécu que d'espérance, et il me faut encore attendre le printemps prochain. En l'attendant, ménagez votre santé, je vous prie, comme quelque chose qui m'est bien cher. Je suis tout à fait inquiète de ce que vous m'en mandez. M. de Choiseul a été au désespoir quand je lui ai annoncé que vous ne viendriez pas; il compte vous en écrire. Madame de Grammont en a été fort fâchée aussi, mais personne plus que moi; car, en vérité, personne ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

Je ne suis pas étonnée que vous soyez enchantée de la conduite du prince. Elle me le rend plus cher et plus intéressant; mais je suis comme vous, je meurs de peur qu'on ne le dédommage pas. Je trouve qu'il doit de-

mander très-haut et très-vivement ce dédommagement qui lui est dû. On a toujours le public pour soi quand on réclame contre une injustice. On en impose par la hauteur au ministère actuel, faible, lâche et insolent; on en arrache par l'importunité ce qu'on ne peut pas prétendre de la justice qui lui manque.

J'ai vu dans vos lettres à l'abbé la frayeur que vous a causée l'accident de madame de la Rochefoucault [1], à cause de moi. N'ayez pas peur; je prends les plus grandes précautions; mais vous pouvez juger de l'effroi et de la douleur qu'il m'a donnés, à cause de madame d'Enville.

Voici une lettre pour madame Stanley, que je vous prie d'engager l'ambassadeur d'Angleterre à lui faire parvenir.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Mercredi 11 septembre 1771.

Vous avez raison, chère grand'maman, de croire que tout ce qui se passe m'affecte beaucoup. J'ai une peur affreuse de M. d'Aiguillon. Il ressemble aux méchants génies des *Mille et une Nuits*. Il prend toutes sortes de formes; on ne peut encore pénétrer quelle est la naturelle.

[1] Une chute de cheval.

La situation de M. de Beauvau est terrible : des dettes considérables, un manque d'occupations, ses talents enfouis; mais ce qui me rassure, c'est son courage, sa raison et le calme naturel de son âme ; et puis la considération et l'estime, qui sont de grands dédommagements. Vous le savez, chère grand'maman, ainsi que le grand-papa. Je ne saurais croire qu'on refuse des secours à ce pauvre prince. La vérité et la noblesse avec lesquelles il a exposé sa situation, et l'attention qu'on a eue à l'écouter, et, d'un autre côté, le zèle que sa sœur met à le servir, me donnent de l'espérance.

On attend tous les jours le renvoi du Terray, et tous les jours on se trompe. Comment tout ceci se terminera-t-il? Il n'y a que Nostradamus qui puisse le dire.

N'avez-vous pas trouvé bien plaisant ce conte de Lille, de *mais si?* Comme c'est moi qui l'ai divulgué, je me le reproche. Je serai peut-être cause que l'auteur sera coffré, et ce pauvre diable n'y a peut-être pas entendu malice.

Vous a-t-on envoyé *La lettre d'un homme à un autre homme?* C'est l'écrit dont je fais le plus de cas. Ai-je raison? Je ne vois tout cela que lorsqu'on me les prête. Mais quel avantage en tire-t-on? Ceux qui pourraient remédier au mal sont comme *La Couture :* ils n'aiment pas le braillé et n'entendent pas le raisonné! Pourvu qu'ils aient de l'argent et satisfassent leurs vengeances, ils s'embarrassent peu du désordre et du renversement de l'État.

Je mène la vie la plus triste; pour rester chez soi, on n'en est pas moins exilé. Ce qu'il y a de plus affreux

dans l'exil, c'est d'être séparé de ce qu'on aime. Vous n'avez pas ce malheur; vous vivez avec ce que vous aimez uniquement. Conservez bien votre santé, vous verrez dissiper les orages, et vous serez plus heureuse que jamais. Vraisemblablement je n'en serai pas témoin; mais je trouve du plaisir à le prévoir.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 12 septembre 1771.

Je vous écrivis hier ou avant-hier. Perdreaux, le valet de chambre du grand-papa, va à Paris pour ses affaires particulières; et comme il est fort poli, il nous a demandé si nous avions quelque lettre à lui donner. Je ne puis le laisser partir sans vous écrire je ne sais quoi.

La grand'maman vous mande que si ce n'était votre santé, j'aurais été vous chercher à votre première couchée à Étampes. Je me reproche de ne vous l'avoir pas proposé plus tôt, mais je croyais être aussi sûr que vous de votre évêque. Je n'aurais pas été jusqu'à Paris, parce qu'il aurait fallu, à cause de mon cabinet de médailles, rendre compte à M. de La Vrillière et de mon voyage et de mon retour, et qu'il est essentiel pour mon bonheur qu'on n'entende pas si souvent parler de moi. Il serait si aisé de le troubler en m'ordonnant de

rester à mon devoir! Tout ceci entre nous, je vous prie. Si vous n'êtes pas effrayée de la saison, vous n'auriez qu'un mot à écrire, et vous me trouveriez au rendez-vous à point nommé. Si vous renvoyez votre voyage au printemps, personne autre que moi n'aura le plaisir de vous accompagner. Ou je partirai de Paris avec vous, ou j'exécuterai le projet d'Étampes. Mais nous en parlerons plus à loisir; j'irai vous voir vers le milieu de novembre. Je passerai quelques semaines à Paris. Je choisis ce temps pour faire quelques apparitions à l'Académie et à la Bibliothèque. L'une et l'autre sont en vacances à présent, et mon voyage dans ces circonstances serait en pure perte pour l'une et l'autre.

Je reviens à notre évêque. Sa conduite me paraît inexplicable. J'aurais juré d'après ses principes, la nature de son esprit, son amour pour le bien, qu'il était incapable d'ambition, ou qu'il n'avait que celle de l'estime publique. A-t-il cru pouvoir l'acquérir par les moyens qu'il choisit? Dans ce cas, il est plus à plaindre qu'à blâmer. Aspire-t-il à des places plus élevées? il faut le blâmer, le plaindre, tout à la fois. Son âme était née malade, et toutes les bonnes qualités que nous avions admirées n'étaient que des apparences de santé. Cependant je crois qu'il ne faut pas le condamner encore. Sa physionomie, son maintien et ses manières n'annoncent aucun des caractères de l'ambitieux, qui sont ou la pétulance et l'activité, ou la finesse et la dissimulation. Il fait toujours la même profession d'attachement à vos parents. Son projet est

de venir ici. Je crois qu'il a mal vu dans les commencements, et que cette erreur de l'esprit le mène plus loin qu'il n'avait cru.

Je ne vous ai pas parlé du départ de M. de Walpole. Je sens tout ce qu'il a eu d'amer pour vous. Croyez que je partage toutes vos peines. Je suis tout à fait de votre avis sur la réponse de M. le prince de Beauvau. Rien n'est si noble et si beau. C'est une lettre de caractère que le plus bel esprit du monde ne pourrait imiter; aussi l'ai-je admiré sans en être surpris. Je voudrais savoir s'il est vrai que mylord Harcourt, loin de porter des plaintes contre la *Gazette de France*, a sollicité pour ses auteurs? Vous pourriez le savoir de lui.

Savez-vous que le grand-papa ayant lu une de vos dernières lettres, voulait que je partisse sur-le-champ pour vous aller enlever?

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi 16 septembre 1771.

La lettre que j'ai reçue par M. Perdreaux, chère grand'maman, a rempli mes yeux de larmes, et a rendu ma tristesse encore plus profonde, mais plus tendre et plus douce. Oui, vous m'aimez et vous me regrettez; c'est sans aucune vanité que j'ose vous dire

que vous avez bien raison. La douleur accompagnée de tendresse n'affaisse point l'âme, au contraire; j'éprouve qu'elle tire la mienne du néant de l'ennui. Quand je pense à ce que j'aime et à ce qui m'aime, quoique j'en sois séparée, je goûte un plaisir que rien de ce qui m'environne ne peut me procurer. Mon premier mouvement, à la lecture de votre lettre, a été d'arranger tout pour mon départ, de vous en mander le jour et d'accepter, sans aucune discrétion, l'offre que vous me faites de l'abbé, et qu'il me confirme lui-même, ainsi que l'aveu du grand-papa; mais un inconvénient qui est survenu m'a arrêtée: Wiart ne pourrait me suivre, il est un peu malade, et vous savez combien il m'est nécessaire. Il faut donc remettre à l'année prochaine. Mais je ne suis pas sans terreur sur ce délai; on murmure quelques projets de défense. Je me flatte qu'ils ne sont point fondés; mais tout me fait peur.

Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce monstre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége..., etc.

Je vais écrire à l'abbé, je lui conterai l'histoire des gazetiers; il la sait parfaitement. Je ne veux donc que parler de vous et vous répéter mille fois que je vous aime au delà de toute expression, que mon degré d'affection pour tout autre est le degré d'estime et d'attachement qu'on a pour vous. Je puis vous dire avec vérité que ce motif-là est une des plus fortes raisons de mon amitié pour notre Horace. Si vous le

connaissiez comme moi, vous l'aimeriez beaucoup. Il y a peu de Français qui lui ressemblent par la sincérité et la bonté du cœur; mais mon capitaine peut bien lui être comparé. Ah! on ne vous l'enlèvera jamais, non jamais, la cruauté serait trop inouïe; eh! comment en pourrait-on avoir pour vous, vous dont le mérite et la vertu intéressent tout le monde et ne blessent l'amour-propre de personne? Oui, M. de Creutz a raison: *vous êtes un anche métamorphosé en femme.* Ce Creutz me doit envoyer, cette après-dînée, un petit extrait d'une lettre du comte de Scheffer. Je le lui ai demandé par écrit, ne me fiant pas assez à ma mémoire, et ne voulant y rien changer.

Adieu; dites-vous souvent: « Ma petite-fille a un mérite pour moi qui supplée à tout ce qui lui manque, elle m'aime de tout son cœur, et son cœur est capable de bien aimer. »

Dites, je vous prie, au grand-papa, que je suis on ne peut pas plus flattée de ses regrets, et que je les crois sincères.

Je suis très-touchée des bontés de madame la duchesse de Grammont, j'aurais tâché de m'en rendre digne; mais j'espère qu'elle voudra bien me les conserver jusqu'à ce que je puisse, par moi-même, m'occuper à les obtenir.

Je ferai tenir votre lettre à M. Stanley.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 18 septembre 1771.

L'abbé m'avait montré, ma chère petite-fille, le conte de de Lille; il serait bien singulier que des rapports aussi frappants eussent été trouvés innocemment, et il serait trop effronté d'avoir risqué l'histoire des roses, si publique, dans un livre avoué qui passe à la police, et dont l'auteur est connu; mais ce qui est aussi plaisant que l'innocence de l'auteur, c'est celle des censeurs que ces rapports n'ont point frappés.

Vraiment oui, j'ai lu les *Lettres d'un homme à un autre homme*, et je pense absolument comme vous; c'est certainement ce que j'ai lu de meilleur et de plus fort dans ce genre; on m'a dit qu'il en paraissait des nouvelles que je voudrais bien avoir. Mais avez-vous lu, à votre tour, la correspondance secrète de M. le chancelier avec M. Serhouet? Le premier volume est en général d'assez mauvais ton. Mais, cependant, il y a une lettre sur le Palais-Royal, sur les conseillers de M. le duc d'Orléans, et sur les amis et conseillers du chancelier, qui est infiniment plaisante; et, dans le second volume, qui vient de paraître, il y a aussi des plaisanteries excellentes, quoique mêlées encore de quelques expressions de mauvais ton. On y trouve une lettre d'un avocat, qui fait le portrait du chancelier avec des couleurs vraies, mais

délayées dans le fiel le plus amer; et son éloquence a la force de Démosthène. Lisez-la; elle vous fera plaisir à force d'horreur.

Oui, tous les jours j'entends parler de la chute du contrôleur général, et tous les jours je le vois remonter sur sa bête; et tout cela m'est égal, parce que je défie les gens qui ont l'administration de faire pis qu'ils ne font; et, de plus, je les défie de s'associer des gens qui fassent mieux, parce que vous savez l'axiome: Où le principe est vicieux, toutes les conséquences le sont. Ce n'est donc pas à un accessoire qu'il faut s'attacher, c'est la tête de l'hydre qu'il faudrait couper. Je ne sais pas si, comme vous dites, ces gens-ci n'entendent pas le *raisonné;* mais je suis bien sûre au moins qu'ils n'aiment pas le *raisonnable*, et qu'ils fermeront leurs oreilles au braillé, s'ils ne peuvent faire main-basse sur les brailleurs!

Croyez-vous, de bonne foi, que la *petite maréchale* travaille bien sincèrement pour son frère? N'obtenir que par son moyen me paraîtrait, pour M. de Beauvau, le comble de l'insulte. Il faut qu'il obtienne directement du roi et des ministres, à force de réclamations et de poursuites, de raison, de justice et de cette hauteur avec laquelle il sait si bien imposer, et qu'il ne pourra jamais mieux placer!

Croyez tout ce que vous voudrez sur l'évêque d'Arras, et laissez-m'en penser tout ce que je pourrai; je serais bien fâchée de mésestimer un homme que je croyais si estimable. Mais ne me parlez plus de lui, ne lui parlez plus de moi, et surtout écartez plutôt que

de l'entretenir le projet qu'il veut vous persuader avoir encore de venir ici.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 21 novembre 1771.

Que vous dirai-je de nouveau sur ma tendresse? Il n'y a que le Père Éternel, comme dit le chevalier de Boufflers, qui ne s'ennuie point des répétitions. Toutes mes pensées, toutes mes actions, toutes mes paroles vous ont tacitement pour objet.

Ma santé n'est point mauvaise; mais je m'aperçois sensiblement du déclin de l'âge. La perte de la mémoire, l'impossibilité d'une longue application, l'affaissement qui suit les mouvements de vivacité que j'ai encore quelquefois, me retracent l'état où j'ai vu le président. Je fais le même chemin et je ne saurais désirer d'arriver au même but.

Oui, je le confesse, j'ai été bien touchée du départ de mon ami. Il n'y avait que vous au monde qui pût m'en consoler ou m'en distraire. Tout ce que je vois ici me dessèche l'âme. Je ne trouve dans personne ni vertu, ni sincérité, ni simplicité. Je me trouve par hasard liée avec des gens qui se détestent; il faut que je sois dans une attention perpétuelle d'observer mes paroles; chaque parti me parle très-librement, moins

par confiance que par vanité. La seule satisfaction que j'en retire, c'est de sentir que l'obscurité de mon état me met à l'abri de toute tracasserie et embarras. J'eus hier une assez longue conversation avec la maréchale. Selon ce qu'elle dit, elle s'intéresse fort à son frère; elle n'a plus le projet de se réconcilier avec lui, en sentant l'impossibilité. Mais elle est bien décidée à lui rendre les mêmes services qu'elle lui rendrait s'ils étaient dans la plus grande union. Le mariage du chevalier de Beauvau[1] produira peut-être une espèce de rapatriage.

Ce soir j'entendrai un autre évangile. J'aurai à souper le prince, la princesse et les archevêques d'Aix et de Toulouse.

Il est certain que le prince a l'âme bien noble et bien courageuse. Sa position est terrible. Sept cent mille livres de dettes portant intérêt, et quatre cent cinquante mille livres de dettes criardes. Vous savez que les secours d'argent sont refusés tout net; je crois qu'il aura les trente mille francs de lieutenant général. La maréchale dit qu'elle l'espère. Cette maréchale quitte mon voisinage, elle va s'établir dans la rue Bergère. Le remue-ménage lui est nécessaire. Elle quitte sa maison sans l'avoir louée; elle en prend une pour un reste de bail de trois ans. Il lui coûtera plus de quarante mille francs, tant pour le déménagement que

[1] Avec madame Bonnet (mademoiselle d'Archiac). Il prit le nom de prince de Craon. M. le prince de Beauvau et M. le prince de Craon, actuellement vivants, sont ses petits-fils.

pour les meubles; tout cela ne lui fait rien. J'aurai moins de communications avec elle; mais j'éprouve des privations qui me sont trop sensibles pour pouvoir l'être beaucoup à celle-ci.

Que dites-vous du choix de madame de Cossé[1]? J'imagine que le maréchal de Brissac aura le gouvernement de Paris, qui ne tardera pas à être vacant, et que son fils aura la survivance. Connaissez-vous la duchesse de Luxembourg[2]? La maréchale de ce nom nous conta hier qu'une personne lui avait dit que cette duchesse ressemblait à la fille d'un petit commandant de place, qui fait la coquette et la fille de qualité, et qui disait à son galant : « Ma mère n'aime point les » odeurs; j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir » d'elle la permission d'avoir un bidet; elle ne veut » pas que je me serve d'eau de lavande; mais, pour y » suppléer, je râpe de la muscade! » Je ris en écrivant cette folie. J'ai deviné de qui elle était, et vous le devinez sans doute, M. de Gontaut!...

Je tâcherai de vous avoir la neuvième lettre d'*un homme à un autre homme*. On me l'a promise, et c'est Thomas, l'ami du grand-papa. Que dites-vous de ma bêtise et de ma distraction? Il ne me reste nul souve-

[1] Elle remplaçait la duchesse de Villars auprès de madame la Dauphine. Peu de personnes passaient pour avoir autant d'esprit que la duchesse de Cossé.

[2] Mademoiselle de Paulmy. Son mari n'était pas le fils du maréchal de Luxembourg, mais du duc de Bouteville, de la même maison. Il avait porté, du vivant de son père, le titre de comte de Royanne, et prit, à son mariage, celui de duc de Luxembourg.

nir de cette lettre sur le chancelier et le Palais-Royal, qui est à la fin de la première partie de la correspondance. Je viens de finir tout à l'heure la seconde partie. Je vous avoue que la lettre de l'anonyme au conseiller ne m'a point plu; le style en est emphatique et de prédicateur; les injures grossières et qui ne font rien à l'affaire; mais les lettres du chancelier et de son ami, qui sont à la suite, le projet de l'édit, etc., etc., m'ont paru excellentissimes.

Cinq ou six heures après ce que j'ai écrit tantôt, je viens de me faire relire la lettre de l'ancien conseiller au Serhoeut. Je chante la palinodie; je suis totalement de votre avis. A quelques déclamations près, quelques faits inutiles, elle est admirable, et il est bien dommage que le maître n'en ait pas connaissance.

Je ne sais qui vous rendra cette lettre, si ce sera M. de Lille ou M. Ribot? Ce sera M. de Lille qui arrive dans ce moment.

Je lui porte bien envie. Sa belle-mère le suivra de près, et vous les posséderez fort longtemps l'un et l'autre, tandis que moi je vis séparée de vous. Dieu sait si cela est juste? Ah! qu'il serait joli de pouvoir se transporter comme les esprits célestes! Je ne demanderais cet avantage que pour une fois. Je me trouverais dans cet instant auprès de vous, et je ne demanderais plus à en faire un second usage.

Vous a-t-on mandé l'accident arrivé à madame de La Vallière, qui n'a eu aucune suite fâcheuse? Elle avait il y a quelques jours mademoiselle Clairon chez elle; elle voulut la faire déclamer, et se levant précipitam-

ment pour chercher un livre de comédie, elle entortilla ses pieds dans ses jupes, et tomba de son haut sans que les genoux pliassent; la chute fut si rude et porta tellement sur la gorge et le visage, qu'en la relevant on la trouva couverte de sang. Il en sortit abondamment par le nez et par la bouche. Elle ne perdit point connaissance, ni même son sang-froid ordinaire. Quand le sang fut arrêté, elle fit déclamer mademoiselle Clairon. Comme elle avait perdu beaucoup de sang, on ne l'a point saignée. Il ne lui reste de cet accident que le nez enflé, quelques déchirements à la bouche et des meurtrissures à la poitrine; d'ailleurs elle continue à se bien porter. Je souperai chez elle après-demain avec notre prince. Ah! je crains bien pour mon pari, Les chaînes se resserrent de plus en plus; il va louer une petite maison de campagne; il augmente le nombre de ses chevaux; il ne quitte plus l'objet aimé. Je le vois rarement; il prétend toujours aller à Chanteloup. Il paraît honteux de n'en avoir pas encore obtenu la permission. Il devait aussi aller à Cé-sur-Saône; il n'y va point.

« J'allais, j'étais, l'amour a sur moi tant d'empire!... »

Enfin je ne sais plus qu'en penser. Vous vous souvenez comment le raccommodement fut subit, il en pourra bien être ainsi du sacrement.

Le petit Walpole est encore ici et ne partira que jeudi ou vendredi. Le Toulouse part aujourd'hui pour Brienne; il se tient à l'écart et fait bien.

Je compte vous écrire bientôt ou à l'abbé par M. de

Lauzun; vous trouverez cette lettre-ci suffisamment longue, elle n'est pas *forte de choses*. On s'est moqué de cette expression, et moi je la trouve fort bonne. Pourquoi n'embrasseriez-vous pas pour moi le grand-papa? Ayez cette complaisance, je vous en supplie.

Je vous parlerai dans ma première lettre du prince *incomparable*. Il le devient tous les jours davantage.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A Chanteloup, ce 23 septembre 1771.

L'action de M. le baron de Breteuil ne m'a point surpris, parce que je trouve qu'en fait de vertu rien ne doit étonner. Mais j'en ai été ravi, parce que je lui ai des obligations relatives au neveu que j'ai en Suède, et qu'elle justifie l'idée que j'avais de sa probité. Vous avez raison de dire qu'elle tient au siècle d'or. J'ajoute qu'il est heureux pour lui qu'elle ait paru au siècle de fer. Elle en est bien plus frappante et plus propre à servir de modèle. Nous nous plaignons de notre corruption. Cependant, quel temps fut plus fertile en miracles? Il est vrai qu'ils n'opèrent d'autre effet que l'estime publique. La situation de M. le prince de Beauvau m'afflige ainsi que vous. Je m'abstiens de toutes réflexions, et je me contente de dire : Dieu nous fasse miséricorde!

Voilà madame la comtesse de Grammont qui arrive. Demain arriveront mesdames de Chabannes et d'Ossun, à ce que je crois; ensuite M. le marquis et madame la marquise de Laval. Nous avons de plus M. le baron et madame la baronne de Talleyrand, M. de Schomberg, M. de Poix, mesdames de Brionne, de Ligne et mademoiselle de Lorraine, qui partiront, je crois, dimanche. M. de Poix, demain; M. de Schomberg, dans quelques jours. Ceci est le flux et le reflux. Je crois être à l'embouchure d'un port, où je vois sans cesse aller ou venir une foule de bâtiments de toutes nations. Si j'en étais le maître, il ne serait pas si fréquenté; d'abord parce qu'on ne serait pas si envieux d'y venir; ensuite parce que le nombre des élus doit toujours être petit. Quelqu'un qui me plaît infiniment, c'est madame la comtesse de Brionne, par le caractère de son esprit, par sa douceur, son honnêteté, sa bonté et son mérite. Et puis elle aime la grand'maman! Mademoiselle de Lorraine, sa fille, est aussi aimable qu'elle est jolie et étonnante pour le progrès de ses idées et de ses principes. On peut jouer avec elle comme avec un enfant de dix ans, et causer comme si elle en avait trente. D'ailleurs sa gaieté est si douce! Je n'aime pas les joies bruyantes, à moins qu'elles ne soient amenées. La plupart du temps je les trouve fausses, discordantes et venant plutôt du corps que de l'esprit. Quand j'entends certains éclats de rire ou de voix, je dis : voilà une voix qui a besoin de faire de l'exercice! Oh! si l'on était ce qu'on est, on serait plus aimable. Vous ne connaissez pas Lin-

dor? c'est un des chiens du grand-papa : il est blanc comme un cygne, doux comme un mouton, bête comme une huître; mais tout le monde l'aime à la folie. On le porte en manchon, en aumusse; on lui met un bonnet sur la tête, un linge sur le corps. Le voilà malade: il ne bouge pas, et n'a que l'inquiétude de sa maladie. Enfin chacun s'intéresse à Lindor, parce qu'il n'a que de la candeur et de la vérité. J'écris tout ceci sans savoir d'où je viens et où je vais, et j'écris si vite que je suis obligé d'effacer trois lignes qui n'étaient que du rabâchage. Ce n'en serait pas un que de vous réitérer mille fois les assurances de mon attachement.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi 27 septembre 1771.

Vous êtes trop bonne, chère grand'maman, d'être inquiète de ma santé. Je me porte beaucoup mieux. J'ai plus de force et je trouve que c'est tant pis. Je m'accommode très-fort de l'état de faiblesse; elle engourdit l'âme. C'est un bien de n'avoir pas d'activité quand on n'a point occasion de l'exercer; et encore un plus grand bien d'avoir peu de sensibilité, quand elle ne sert qu'à faire souffrir. Il me semble que je me trouverais fort bien d'être orme ou chêne.

J'imagine qu'ils sont contents de leur situation, surtout quand ils se trouvent placés au milieu d'une forêt; on ne les sépare pas des arbres leurs voisins, qui sont sans doute leurs amis. Je ne leur connais de malheur que celui de vieillir. Car pour l'ennui, je ne crois pas qu'ils le ressentent. Ne voilà-t-il pas une belle idée? Mais je vous conte tout ce qui me passe par la tête. Vous direz: il n'était pas nécessaire que la petite-fille fût arbre pour devenir bûche! Ah! je meurs de honte de toutes ces bêtises. Mais je n'ai pas dormi cette nuit, et je ne sais ce que je pense, ni ce que je dis.

Vous êtes donc actuellement au milieu de la jeunesse la plus brillante? Vous en êtes ravie, parce qu'elle divertit le grand-papa. Je voudrais bien, lorsque je pourrai vous aller trouver, n'être pas si désassortie que je le serais aujourd'hui à ce qui vous environne. Mais mon capitaine et la grand'maman seront pour moi, dans toutes les circonstances, un sûr appui. Avec eux, je braverais ou je me passerais de toute espèce de compagnie.

Dites-moi qui est-ce qui ira en Angleterre? qui est-ce qui aura le gouvernement de Paris? quand le Terray sera renvoyé? quel sera son successeur? Voilà ce qu'on ignore, et qu'on croit tous les jours apprendre. Il y en a plusieurs que je n'ai pas vu le prince; le Raincy et le Choisy en sont la cause. Pour l'incomparable, il soupa hier chez moi. Il y avait quinze jours que je ne l'avais vu. Il ne se soucie plus de moi, et moi je m'en passe.

Je ne crois point que ce soit le chevalier de Boufflers

qui ait fait imprimer ses lettres; elles l'ont été à Genève. C'est le gazetier Marin qui me les a fait avoir. On dit que la pension n'est pas encore donnée à ses prédécesseurs, quoique l'abbé Arnauld ait fait de fort jolis vers, à ce qu'on dit, pour mettre au bas d'un certain buste qui est dans le salon de peinture.

Ne soyez point en peine de Wiard; il se porte bien; mais sa fonction de secrétaire ne commence qu'à onze heures ou midi, et cette lettre est de sept heures du matin [1].

Dites, je vous prie, chère grand'maman, un petit mot de moi à M. de Stainville, et examinez s'il aura quelque remords; mais gardez-vous bien de lui faire des reproches. Rien n'est si pernicieux. Ils font toujours l'effet contraire à celui qu'on attend.

Je fais quelquefois une réflexion : l'expérience nous est fort utile. Serions-nous plus heureux si nous recommencions à vivre? Je crois que non. Nous aurions le même caractère que la nature nous a donné; nous démêlerions plus parfaitement celui des autres; il nous en serait plus insupportable, et on ne jouirait pas des illusions qui nous ont rendu heureux les deux tiers de notre âge. Pour vous, qui à la jeunesse d'Hébé joignez la sagesse de Nestor, vous n'avez jamais eu besoin d'expérience, et votre bonheur n'a jamais été l'effet des illusions. Demandez à l'abbé si ce n'est pas ce qu'il pense!

[1] Les lettres dictées par madame du Deffand sont de deux mains. Son deuxième secrétaire écrivait très-lisiblement, mais moins bien que le fidèle Wiard, et son orthographe laisse plus à désirer.

En vous écrivant, mon cœur et ma tête s'échauffent; je me désespère d'être séparée de vous. Avec qui puis-je parler, avec qui puis-je épancher mon cœur? Je ne suis environnée que de tigres, de grues, de neiges, de glaces, de pierres, d'épines, etc. Ah! les petits comités du petit appartement! Se retrouveront-ils jamais?

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 29 septembre 1771.

Je vois que vous vous ennuyez, ma chère petite-fille; et qui est-ce qui ne s'ennuie pas? Votre ennui vient de la solitude, le mien de la foule, qui est la plus absolue et la plus pesante des solitudes! Pour comble de malheurs, je perds à l'instant la seule des femmes qui sont ici, avec laquelle je pusse parler. C'est madame de Brionne[1]. Je ne la connaissais pas, et elle me plaît beaucoup, parce qu'elle est en tout fort différente des préventions que j'avais sur elle. C'est une femme très-raisonnable, qui a beaucoup plus d'esprit et de fond qu'on ne croit, et qui joint à cela une douceur et une facilité dans la société qui la rendent infiniment aimable. Mademoiselle de Lorraine, qu'elle nous avait

[1] Née Rohan Rochefort, et mère de la princesse de Lambesc et de mademoiselle de Vaudemont, morte à Vienne, en 1807.

amenée, est un modèle de grâces et d'éducation. Je tremble que notre brillante compagnie ne fasse beaucoup de bruit, et que ce bruit ne nous fasse beaucoup de mal. N'en parlez pas, mais recueillez tout ce qu'on en dira pour me le mander. Vous croyez bien que cette foule importune est pour moi une raison de plus de vous regretter, comme elle doit être pour vous un motif de consolation.

Madame de Brionne descend; elle va partir; je n'ai que le temps de vous embrasser.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Chanteloup, 29 septembre 1771.

Si quelque chose peut adoucir votre chagrin, c'est le monde qui est ici. Comment auriez-vous pu y trouver les agréments de nos anciens soupers? Je ne vois pas qu'on soit plus gai pour avoir plus de monde. Cette affluence me présente de très-grands inconvénients, et pas un avantage. Mais je ne dois pas m'en mêler, et je ne vous en parle, que parce que je pense tout haut avec vous. Il ne faut pas en écrire à la grand'maman. Vous prévoyez facilement quel est son avis. Ne m'en écrivez pas, parce qu'elle voit mes lettres. Je vous envoie mille amours de sa part. Ils sont vrais ces amours, tendres, caressants et fidèles.

Je vous envoie une fable que M. de Lille a faite pour mademoiselle de Lorraine. Elle est fort jolie, et l'à-propos y ajoute un mérite. Elle voulait avoir une légère idée des principales règles de la poésie ; je les lui rappelai en lisant avec elle quelques pièces de vers auxquels je coupais bras et jambes, et que je mettais quelquefois en prose en rompant leur mesure. Je lui présentai hier la fable de M. de Lille, après avoir décomposé les vers. Elle les restitua par degré et parvint sans embarras à la conclusion.

LA JEUNE FILLE ET LES OISEAUX

FABLE

A MADEMOISELLE DE LORRAINE

Rose, dans un hameau nourrie,
Touchait à son quinzième été.
C'est l'âge où va de compagnie
L'imprudence avec la beauté.
L'une et l'autre éclataient dans la jeune bergère ;
Elle aimait les oiseaux, elle en voulait avoir,
Même en peupler une volière,
Et s'y prit mal, comme on va voir.
Tant que dura l'été, la petite personne
Employa tout son temps à former des filets.
L'ouvrage alla si bien qu'ils se trouvèrent prêts
Dès les premiers jours de l'automne.
La belle n'eut plus de repos
Qu'ils ne fussent tendus dans le champ le plus proche;
Ils le sont, et d'abord s'y jettent mille oiseaux

Qui, de l'hiver craignant l'approche,
Ensemble voyageaient vers des climats plus chauds.
Rose en un coin cachée, en sort vite, s'approche,
Et songe à transporter ce peuple prisonnier.
Elle y songe trop tard ; le premier se dégage ;
Son voisin fait de même, et tous, jusqu'au dernier,
Jettent en s'agitant le frein de l'esclavage.
Pour comble de chagrin, la fillette peu sage
Entendit ses captifs dans les airs lui crier :
Notre espèce est bien volage !
Belle, pour la retenir,
C'était d'abord une cage
Dont il fallait vous munir.
Nous voulons bien vous l'apprendre :
Pour qui veut nous posséder,
C'est peu de savoir nous prendre,
Il faut savoir nous garder.
Un cœur facilement à la beauté s'engage :
Il est dans ses filets un moment retenu ;
Mais il faut, pour former la cage,
Les grâces, les talents, l'esprit et la vertu.
Vous par qui s'embellit encore
La demeure où nous jouissons
Du mortel que la France adore,
Ne prenez pas pour des leçons
Ce conte inventé pour vous plaire !
Les cœurs rendus à vos attraits,
Je le vois bien, ne s'échapperont guère.
De ces oiseaux, pour faire une volière,
Vous avez tout, la cage et les filets !...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 1er octobre 1771, à 4 heures après-midi.

J'avais écrit ce matin à l'abbé, uniquement parce qu'il se trouvait l'occasion de M. de Boufflers, n'ayant rien du tout à dire; et voilà votre lettre du 29 qui m'arrive. Je vous dirai d'abord, chère grand'-maman, que je ne suis nullement honteuse de vous écrire des bêtises. Je veux que vous me voyiez telle que je suis, tantôt bête, tantôt sotte, tantôt folle, tantôt gaie, tantôt triste; mais toujours permanente et immuable à vous aimer de toute mon âme.

Je n'ai pas douté un instant de l'effet que vous faisait votre bruyante et brillante compagnie; mais d'où vient les recevez-vous? Votre condition est-elle pire que celle du charbonnier? Suffit-il que le roi ne le *défende* ni ne *l'accorde* (ce qui cependant devrait arrêter ceux qui ne sont point conduits par l'amitié)? Ne faut-il pas votre consentement et celui du grand-papa? Je sais que la sultane en est mécontente, et il n'est pas douteux que le Bacha[1] ne l'aigrisse. Vous pouvez être sûre que tout ce que je croirai pouvoir vous être de quelque utilité, je ne vous le laisserai pas ignorer. Pour moi, quand j'entends parler de cette grande affluence, je dis que je plains mes parents, et qu'on

[1] Le duc d'Aiguillon.

devrait bien ne les point aller trouver sans leur demander leur consentement; qu'alors, ils ne le donneraient qu'à leurs amis particuliers; que toutes sortes de raisons ne devaient point laisser douter que cette affluence de monde leur fût convenable, ni agréable; mais qu'il serait injuste de leur en faire un crime, parce qu'il était impossible de soupçonner que ce fût l'effet de leur empressement et de leur recherche.

Mais il y a longtemps que je pense que plusieurs amis du grand-papa, ou d'autres se disant tels, lui ont fait plus de mal que quelques autres qui ont l'affiche d'être ses ennemis. Vous savez que je suis en liaison avec quelques-uns de ce dernier genre. J'ai avec eux toute la discrétion que vous pouvez désirer, et la réserve que j'observe nuit sans doute à ce que je pourrais apprendre par eux. Mais comme je ne suis à portée d'être d'aucune utilité, ni de rendre aucun service, je n'interroge point, je me borne à écouter ce que la vanité et l'indiscrétion laissent échapper; mais je dois cet hommage à la vérité : la petite maréchale n'a nul venin contre le grand-papa ni contre vous; elle aime toujours beaucoup son frère; elle a en horreur sa belle-sœur. Il n'y a point de haine plus forte ni plus réciproque; elle emploierait son crédit pour servir son frère (quoique sa belle-sœur en dût profiter), si elle en avait un véritable. Mais elle n'en a que pour elle personnellement, pour obtenir quelque argent qu'elle dissipe au même instant. C'est une mauvaise tête, beaucoup d'esprit et d'agrément, nulle solidité ni nulle tenue.

La mère de Bacha[1] est d'un autre genre ; elle est franche, désintéressée ; tous ses sentiments sont honnêtes. Elle fit hier une action qui ne vous paraîtra pas une preuve de ce que je dis ; elle dîna chez la sultane. Il y avait huit jours qu'elle résistait au Bacha ; elle se serait brouillée avec lui, si elle avait persisté à résister. J'ai déjà écrit sur cela à l'abbé[2].

J'ai regret d'avoir manqué l'occasion de faire connaissance avec madame de Brionne. Puisqu'elle vous aime, il n'est pas douteux qu'elle ne me plût beaucoup, et peut-être son amitié pour vous ferait que je ne lui serais pas désagréable. J'ai chargé son valet de chambre de lui dire que je lui demandais la permission de lui faire ma cour. Si elle ne me fait rien dire, ce sera une avance perdue. Si elle y répond, j'en serai fort aise. Il y a cependant la tante de Ligne que je connais assez pour ne pas désirer de la connaître davantage. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il y a peu de gens aimables ! D'où vient, quand on ne l'est pas soi-même, est-on si difficile sur les autres ? C'est le cas où je me trouve.

Je ne vois plus l'incomparable. Il restera à sa campagne jusqu'au 15 de ce mois. C'est une poule mouillée. Il est doux, il est poli ; par delà cela, rien du tout.

Adieu, chère grand'maman.

[1] La duchesse d'Aiguillon.

[2] A ce dîner, où se trouvaient tous les ministres et les ambassadeurs, sauf les représentants des cours d'Espagne et de Naples, figuraient encore les personnes les plus considérables de la société, mesdames de Montmorency, de Choiseul et de Valentinois, résignées à voir madame du Barry leur faire les honneurs.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 3 octobre 1771.

Vous avez beau dire, ma chère petite-fille, madame d'Aiguillon s'est souillée, et je rabats de l'estime. Il n'y a point d'autorité ni de considération qui puisse excuser une infamie.

J'ai été touchée des avances que vous avez faites à madame de Brionne, parce que j'ai bien senti que j'en étais l'unique objet. Mais comme je ne vois que vous, où vous ne voyez que moi, j'ai été fâchée que vous eussiez fait cette démarche, parce que madame de Brionne peut être fort bonne pour moi, ici, et ne l'être pas pour vous, à Paris, où elle a des sociétés, des rapports, des intérêts tout différents des vôtres. Si elle répond à vos avances, comme je n'en doute pas, elle vous ennuiera. Si elle n'y répond pas, elle vous choquera, et voilà comment l'empressement produit souvent des mécomptes. Cet avis convient fort d'une grand'mère à son enfant, qu'elle veut former à l'usage du monde. Mais ne le trouverez-vous pas trop sévère et trop pédant? Je pourrais même dire qu'il est inutile. Votre expérience vous en apprendra plus que mes raisonnements, et je désire fort qu'elle me condamne. Je suis bien aise que vous ayez goûté la fable de de Lille. Il y a de l'esprit, de la grâce, un peu de longueur. Ce n'est point là le parfait; mais où est-il? et qui est-ce qui le possède? La Fontaine même ne l'a atteint que

dans un petit nombre des siennes. Il ne faut donc pas être si difficile. C'est ce que je me dois dire à tout moment sur bien d'autres choses que sur des fables. J'ai souvent besoin de me rappeler le seul précepte que ma mère m'ait jamais donné : « *Ma fille, n'ayez pas de goût !* » Je vois tous les jours que le défaut de goût nuit si peu à l'esprit, que je serais tentée de croire que l'esprit nuit au goût.

J'approuve et j'admire votre prudence, et je vous invite à la maintenir. Il vaut mieux en moins savoir que d'en trop apprendre aux autres. Vous serez toujours assez instruite pour mon utilité de tout ce qu'il me sera nécessaire de connaître, et je ne doute pas de votre exactitude à m'en instruire. C'est le seul service que je vous demande : car je serais bien humiliée qu'aucune de celles que vous me nommez prétendît à m'en rendre. Ce que madame la maréchale de Mirepoix peut faire de mieux pour moi, c'est son indifférence. Le souverain mépris qu'elle m'a inspiré est ineffaçable, et je plaindrais fort M. de Beauvau s'il avait le malheur d'avoir quelque obligation à une personne si méprisable.

Oui, notre incomparable n'est rien. Il y a déjà longtemps que je m'en aperçois. J'en ai d'abord été fâchée ; j'ai pris le parti de l'oublier. Faites de même ; tant de lâcheté ne mérite pas un regret. Il ne faut s'attacher qu'à ceux qui savent aimer. C'est pour cela que je vous serai fidèle, et toujours également tendre pour vous.

J'ai revu avec plaisir l'écriture de Wiard ; je vous fais mon compliment sur le retour de sa santé. Elle

m'intéresse fort aussi, car il est « de tous nos secrets le vrai dépositaire. »

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 7 octobre 1771.

N'en doutez pas, chère grand'maman, je reçois avec plaisir et reconnaissance tous vos avis, toutes vos leçons et même vos réprimandes. Je me suis faite votre vraie petite-fille, et, en dépit de mon âge, je la suis à toutes sortes d'égards : par l'esprit, par la raison, par l'expérience... etc. Je n'ai pas été à portée, par la différence de ma situation à la vôtre, de connaître le monde aussi bien que vous ; j'ai été toute ma vie dans le cas ou de m'établir, ou de me maintenir, et dans la nécessité d'avoir un appui. Je l'ai toujours cherché dans l'amitié, et, sans vous, je croirais avoir perdu mon temps à chercher la pierre philosophale, si vous n'aviez pas réalisé ce que sans vous je croirais une chimère.

Venons à madame de Brionne. Le bien que vous et l'abbé m'en aviez écrit, l'amitié que j'apprenais qu'elle avait pour vous, m'avaient donné de l'engouement pour elle. La lettre qu'elle m'envoya me fit dire à son valet de chambre, en le chargeant de mes remerciements, que je serais fort aise qu'elle me permît de lui faire

ma cour. Ce terme ne me parut pas bas; il est souvent usité; je l'ai trouvé dans bien des lettres que j'ai reçues de gens qui n'étaient point faits pour s'en servir avec moi. Il m'a paru presque synonyme *à l'honneur de vous voir*. Il ne peut donc y avoir que l'empressement de faire connaissance qui soit répréhensible. Mais, supposé que ma commission ait été rendue, comme elle n'a point été soutenue par aucune suite, elle sera parfaitement oubliée par la princesse, aussi bien qu'elle l'est par moi.

Voltaire a dit :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tous les malheurs !

Je ne les aurai pas tous, à ce que j'espère. Je n'ai plus aucun goût de la jeunesse; je ne me plais que dans mon tonneau; je me contente de la société qui vient me chercher, et je connais bien peu de gens qui soient dignes qu'on les recherche! Madame votre mère avait bien raison de souhaiter que vous n'eussiez point de goût! Il ne devrait pas m'être permis, ainsi qu'à vous, d'en avoir un délicat et difficile; mais, cependant, j'ai le malheur de n'être satisfaite de rien, ou de bien peu de choses. En fait de gens, en fait de livres, il y a toujours beaucoup à désirer, et encore plus à rejeter. J'avais une vieille tante qui disait que, pour supporter la vie, il fallait prendre le temps comme il vient, et les gens comme ils sont. Cela est vrai, mais cela n'est pas toujours facile. Il faudrait, pour user de

cette recette, avoir votre courage, ou avoir plus de patience que je n'en ai. Enfin la vie se passe, et quand on est parvenu à l'instant où elle finit, il n'y a plus de différence des gens heureux aux malheureux. La vie alors paraît n'avoir été qu'un songe, et le passé ne l'est-il pas de même pour le moment présent?

Ce vendredi 11.

Les Beauvau vont samedi à Fontainebleau. Ils y resteront un mois. Je ne saurais croire que le prince n'obtienne pas l'article du ressort de M. de Monteynard. Mais il aurait besoin d'un secours plus prompt. Sa tranquillité, sa fermeté sont admirables et d'autant plus qu'il n'y a ni exagération, ni bravade.

Paris va être désert. Heureusement j'ai pris l'habitude de ne point sortir. Je suis quelquefois six ou sept jours de suite sans bouger de mon tonneau, m'en rapportant au hasard pour la compagnie. Je soupe de temps en temps chez madame de La Vallière. Les Caraman vont revenir de la campagne. L'incomparable va quitter la sienne. Voilà avec qui je passerai le temps de Fontainebleau. Si j'avais des livres, je prendrais patience, mais toute lecture m'ennuie. Je relis les Métamorphoses d'Ovide, traduites par Martignac. Il décrit la terreur que produisit un prodige. « Les portes du temple, dit-il, tremblèrent et *parlèrent!* » Mais n'importe, cette lecture n'est pas ennuyeuse.

Avez-vous lu le discours d'un de Pézé, qui a concouru avec Laharpe? C'est un prodige d'impertinence qui ne fait pas *pâlir le lecteur*, mais qui met en colère

contre le mauvais goût du siècle. Il trouve des approbateurs, et il a été imprimé.

La fable de M. de Lille est jolie; mais il y a dans l'application quelque embarras, quelque entorse; et puis elle est un peu trop longue.

Je crois que vous ne lisez guère, et vous faites bien. Tenez-vous-en à beaucoup écrire et surtout à votre petite-fille.

A M. WALPOLE (INÉDITE)

9 octobre 1771, à midi.

Quelle nuit j'ai passée !... il n'y a point eu de sommeil depuis six heures. Je fus hier si abattue toute la journée que j'espérais une bonne nuit. Ah ! vous m'avez rendu un grand service en me faisant renoncer à mon voyage. Je n'aurais pas pu soutenir la fatigue, et tout ce qu'on me raconta du séjour ne me donne aucun regret. J'aurais été dans une contrainte perpétuelle pour ne pas contrarier tout ce que j'aurais entendu. Vous êtes d'excellent conseil, aussi je ne veux que les vôtres. Je voudrais que vous fussiez un aussi bon médecin du corps que vous l'êtes de l'âme. Je vous demanderais une recette pour dormir ; celle que vous me donneriez serait peut-être de ne pas penser à vous. Mais à quoi voulez-vous que je pense? Ne voyez-vous pas, par ce que je vous ai écrit dans mon insomnie,

combien j'ai l'esprit et les sens engourdis. Ah! on pourrait me mettre la bride sur le col, me donner mes coudées franches. Je n'en abuserais pas. Je suis bien plus près de l'imbécillité que de la folie. Peut-être quand j'aurai reçu de vos nouvelles sortirai-je de cet état; si vous me dites quelques paroles douces, elles me réveilleront, me ressusciteront; l'esprit et le cœur contents contribuent beaucoup à la santé. Tout ce que je désire le plus, c'est que vous me disiez que vous êtes très-content de moi. Je le suis extrêmement de vous, et jamais je n'ai été aussi persuadée que je le suis dans ce moment, qu'un ami sincère et sévère est le plus grand bien de la vie. Je me moquais hier au soir de la vivacité, de la violence même de la princesse de Beauvau; je pensais que si elle avait un ami aussi sage que celui que j'ai et qu'elle l'aimât autant que je l'aime, elle serait plus prudente et plus mesurée. Je fus fort contente d'elle par rapport à moi, elle me marqua beaucoup d'amitié, mais je suis fâchée de la situation où se trouve son mari; elle peut bien y avoir quelque part.

Voilà une bien longue lettre et qui n'est pas *forte de choses* (c'est une expression de Fontenelle). C'est une petite consolation que je me donne de causer avec vous. Je n'en userai pas de même à l'avenir; je sais que vous n'aimez point les lettres, et celle-ci serait capable de vous en faire perdre le goût, quand vous les aimeriez autant que je les aime. Enfin je dois finir; mais si je m'en croyais, je continuerais à écrire jusqu'à ce que je reçusse un billet de vous.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

14 octobre 1771.

Je dois vous rassurer contre l'effroi que pourrait vous causer la nouvelle d'un petit accident arrivé samedi au soir, sur les huit heures et demie.

Nous venions de nous mettre à table; nous entendîmes un bruit sourd, comme des meubles qui roulaient au-dessus de nos têtes. Une minute après le bruit recommença, et fut accompagné de cris, parmi lesquels madame la comtesse de Grammont crut reconnaître la voix de ses enfants; elle court aussitôt au vestibule, et n'ayant pas la force d'aller plus loin, elle rentre à l'instant et se jette demi-morte sur une chaise. La terreur s'empara alors de tous les esprits; nous nous précipitons dans ce vestibule. Des gens effrayés viennent au devant des dames et leur crient: « N'avancez pas, n'avancez pas! » Vous pouvez aisément vous représenter cette terrible situation. Heureusement elle ne dura pas longtemps. Nous apprîmes aussitôt qu'une partie du commun s'était écroulée, parce que l'entrepreneur chargé de creuser un fossé au pied du mur, pour y construire un aqueduc, avait oublié d'en étayer les fondations, quoiqu'il eût été averti ce jour même par M. Le Camus. Le plancher de la pâtisserie était tombé; le pâtissier y était; il s'était réfugié dans un coin; il avait crié de toutes ses forces. Les marmitons, de la cuisine qui est placée

tout auprès, avaient crié; ensuite les cuisiniers, les officiers, les laquais, tout ce qui accourait au bruit, avait crié sans savoir pourquoi. On enfonça la porte de la pâtisserie, et on fit sortir cet homme qui n'avait pas la moindre égratignure, et qui avait été un peu étonné de voir le plancher se baisser gravement au-dessus de sa tête; car le mur de face avait glissé si doucement dans le fossé, que les meubles des appartements ont peu souffert, et qu'on a trouvé dans les décombres des flacons entiers. On frémit quand on pense que cet accident, arrivé un quart d'heure plus tôt, aurait été affreux. M. Guyot avait passé et repassé dans un petit corridor par où on entre dans les appartements détruits. Ces appartements étaient ceux de M. de Mondomaine, écuyer de la grand'maman, de M. Le Camus, de M. Pevol, chirurgien, et du maître d'hôtel Le Sueur. Ils étaient tous chez eux jusqu'à huit heures un quart. Je reviens au vestibule où j'ai laissé ces dames. J'y trouvai la grand'maman ne pouvant parler, ni se soutenir, et tremblant de toutes ses forces; madame de Grammont à peu près dans le même état, et les autres plus ou moins affectées, à raison de la sensibilité de leurs nerfs. Vous demanderez ce que faisait le grand-papa? Quelques affaires l'ayant retenu chez lui, et son appartement étant fort éloigné du lieu de la scène, il n'avait rien entendu. Il était venu ensuite fort tranquillement, en passant par la salle de billard. Il avait vu une bille qui présentait un coup difficile; il avait essayé de la faire, et, après avoir réussi, il était entré dans la salle à manger et

s'était mis à table, croyant que cette solitude était l'effet d'une plaisanterie ou de l'arrivée de quelqu'un. A la fin pourtant il était venu dans le vestibule, et, apprenant tout ce qui s'était passé, il avait été voir le dégât avec la même tranquillité; et, reprenant tout son monde en passant, il s'était remis à table avec sa gaieté ordinaire. La perte ne sera pas grande. C'est une affaire de dix à douze mille livres; mais quantité d'appartements sont hors d'usage.

Voilà un détail bien circonstancié et bien long. Il ne peut être excusé que par le plaisir que j'ai à vous écrire et par l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde Chanteloup. Je comptais que le comte de Coigni partait plus tôt et que ma lettre, dont il veut bien se charger, préviendrait toutes les nouvelles. Mais M. de Lille m'a dit qu'il vous avait écrit par la poste. L'idée ne m'en est pas venue. Cependant, il n'y avait pas de danger à vous écrire par ce canal, qu'une partie de maison était tombée.

La grand'maman vous écrit. Elle vous parle aussi de cet événement, qui, dans un lieu paisible, fait l'effet des grandes révolutions dans l'histoire[1] !...

[1] On supprime une lettre de la duchesse de Choiseul, qui contient à peu près les mêmes détails.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce vendredi 18 octobre 1771.

J'appris mardi par M. de Lille le désastre qui est arrivé, et j'ai tremblé de l'effroi qu'il vous avait causé. La lettre de l'abbé me rassure entièrement. Vous vous portez bien, personne n'a été blessé et le dommage n'est pas si grand que je l'avais imaginé. Cet accident était connu ici dès le lundi au soir, et sans l'attention de M. de Lille, je n'aurais su de vos nouvelles qu'aujourd'hui vendredi. J'ai un peu à me plaindre de l'abbé.

Je suis ravie que vous ayez avec vous la petite sainte. Ne pouvant pas y être moi-même, j'aime à la savoir auprès de vous ; une amie véritable vaut bien mieux qu'une foule d'indifférents. Vous seriez bien injuste si jamais vous me placiez au rang de ceux-ci.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 20 octobre 1771.

Je vous fais réparation, ma chère petite-fille, vous n'avez pas de tort ; vous n'avez pas oublié vos parents, vous les aimez toujours, et vous m'aviez écrit par

M. d'Étréhan. Mais votre lettre, ainsi que celle à l'abbé, avait été mise dans le paquet de Ribot, qui était allé faire des vendanges, et qui ne nous les a remises qu'à son retour; celle pour l'abbé un moment avant le départ de M. Bertin; ainsi il aura pu vous en accuser la réception; mais la mienne ne me fut rendue qu'après que M. Bertin fut parti. C'est pourquoi vous n'avez entendu parler que de mes plaintes. Soyez donc sans inquiétude sur le sort de cette lettre, et pardonnez-moi mes injustices. Votre lettre m'a attendrie par votre douceur, et votre modestie m'a bien fait sentir toute l'impertinence de ma petite capacité. Ce n'était pas le cas de me louer, et vous me louez beaucoup; j'en ai rougi. Ah! ma chère petite-fille, vous ne savez pas ce que vous valez, et je ne vaux pas ce que vous croyez! Mais qu'importe notre valeur pourvu que nous nous aimions? Le sentiment a toujours raison, parce qu'il est fondé sur une vérité relative à ce qu'il sent.

La plupart de vos réflexions sont pour le moins sérieuses, mais elles sont justes. C'est dommage que la philosophie soit ordinairement si grave et la vérité si souvent triste. Je vous plains d'avoir perdu le goût de la lecture; je trouve qu'elle fait supporter l'ignorance et la vie; la vie, parce que la connaissance des maux des siècles passés nous apprend à supporter ceux du nôtre; l'ignorance, parce que l'histoire ne nous montre que ce que nous avons sous les yeux. Il n'y a rien de nouveau dans [illegible]onde [illegible]teurs ont péri et se sont succéd[illegible] orme[illegible] ngé; mais les mobiles et les effe[illegible]es [illegible]tte découverte guérit

de la curiosité pour l'avenir. Que sert-il de savoir, quand la science n'apprend rien?

Vous avez raison de croire que je lis peu. Cependant j'ai la tête tournée dans ce moment-ci des Mémoires de Sully. J'en aime jusqu'à la vanité de l'auteur, parce qu'elle est d'une grande vérité; puis je trouve dans les intrigues de la cour de ce temps, dont il était le plastron, un si grand rapport avec celles dont M. Choiseul a été..... je dis la victime pour ne pas dire le héros, que ce rapport me les fait lire avec plus de plaisir que la première fois. Sully avait de grandes qualités et de grands défauts; M. de Choiseul a de grands talents et de grands agréments; mais Sully avait affaire à Henri IV!...

Vous pourriez bien me rendre la pareille, ma chère petite-fille, et me dire que mes lettres sont pour le moins sérieuses. Ce sont celles de l'abbé qui sont vraiment charmantes. Il a l'esprit d'être gai; c'est un talent! Pour moi, je ne sais pas faire de cette marchandise-là. Il me suffit d'être contente pour être heureuse. Je souhaite que tous les gens gais soient contents. Je ne suis que raisonnable, et j'ai toujours trouvé que la raison était l'esprit des sots. Je souhaite que vous ne me trouviez pas aussi une raisonneuse. M. de Lille, qui ne raisonne pas parce qu'il a mieux à dire, vous témoignera de l'amour qu'on a ici pour vous. De ma part ce sentiment est une vérité au-dessus de toute expression.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi 23 octobre 1771.

M. de Lille me remit hier votre lettre, chère grand'maman, et je m'entretins beaucoup de Chanteloup avec lui. Je lui fis mille questions sur vous. Il y satisfit bien, et je vois avec plaisir que vous êtes aussi parfaitement heureuse que vous méritez de l'être. Votre bonheur est bien plus parfait que celui des saints; vous avez, comme eux, la jouissance éternelle de l'objet aimé, et vous n'avez pas, comme eux, l'ennuyeuse uniformité des êtres qui les environnent. Ceux qui passent sous vos yeux, se succèdent, se renouvellent; ils vous amusent, et cette variété conserve le goût et le tact qui peut, quand il n'est pas exercé, se perdre, ou se rouiller, ou s'émousser.

Toutes réflexions faites, je ne vois personne qui ait été si complétement et si continuement heureuse que vous; la nature et la fortune vous ont donné libéralement tout ce que les autres cherchent vainement à acquérir; toutes les situations par où vous avez passé ont été agréables, amusantes, vous ont exposée au grand jour, et vous ont acquis, pour ainsi dire dès votre enfance, une réputation dont on se contenterait bien à trente ans [1]. Vous avez passé ensuite à la plus grande

[1] Plus d'un témoignage contemporain confirme ces éloges que madame du Deffand donne à la duchesse de Choiseul. Dans un essai

élévation qui a servi à faire connaître votre modestie, votre bonté, votre sagesse, et qui, par un prodige dont il n'y a point eu d'exemples, ne vous a fait aucun ennemi, aucun envieux. Vous êtes aujourd'hui dans la disgrâce, et cette disgrâce met le comble à votre bonheur et à votre gloire. Un article que je suis bien loin d'oublier, c'est l'ami que le ciel vous a donné; vous en sentez tout le prix, et vous savez ce que j'en pense. Vous avez éprouvé quelques peines et quelques chagrins, mais ils ont été de peu de durée; ils ont servi à fortifier et à augmenter votre raison, et à vous faire assurer une paix et un bonheur imperturbables !...

Je vis hier la princesse de Beauvau. Elle me paraît un personnage du poëme de Milton. Cependant son époux ressemble plus à Adam qu'elle ne ressemble à Ève; ce n'est pas à Ève non plus que je la compare, c'est son éloquence que je trouve qui est du genre de celles des héros de ce poëme [1].

publié en 1795, sur la vie de l'abbé Barthélemy, le duc de Nivernais, bon appréciateur, et qui se trouvait à Rome pendant l'ambassade du duc de Choiseul (alors comte de Stainville), parle en ces termes de l'ambassadrice : « Madame de Stainville secondait son » mari avec zèle et succès ; âgée de dix-sept ans, mais formée » par des réflexions toujours justes, et mieux encore par l'heureux » instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser et faire que » ce qui est bien, elle jouissait déjà dans Rome d'une haute con- » sidération, et elle y acquit bientôt cette vénération que l'on » n'accorde d'ordinaire qu'à un long exercice des vertus. »

[1] Adam et Ève ne sont pas les seuls personnages du poëme de Milton; le diable en est un des héros.

Je vous félicite de la visite que vous allez avoir[1]. Le grand-papa a écrit si souvent, a marqué tant d'empressement, a fait des invitations si vives, qu'on s'y rend avec très-grand plaisir. On partira lundi. On évitera, par conséquent, la rencontre de tout vendredi pour le départ, la route et l'arrivée. Je la chargerai d'un petit billet ostensible.

Nous apprîmes hier le gouvernement de Paris au maréchal de Brissac, celui d'Aunis au duc de Laval, et la lieutenance du Languedoc au comte de Bissy. Et vogue la galère tant qu'elle..., etc., etc.

Vous avez raison d'aimer les Mémoires de Sully. Je voudrais que le grand-papa donnât les siens; mais tant qu'il aura chez lui de jeunes et jolies dames, et la passion du billard, on ne pourra pas l'y résoudre.

Je ne hais pas la lecture, mais je hais tous les livres nouveaux, excepté la *Rivalité* (que vous ne voulez pas lire) et quelques articles de l'*Encyclopédie* de Voltaire. Je rabâche les anciens livres; je me viens d'imposer la contrainte de relire le *Télémaque*. Ma grand'maman, il est ennuyeux à la mort. Ce n'est pas du véritable bon temps du siècle de Louis XIV. Il avoisinait celui de Fontenelle et Lamothe. Son style est long, lâche; il vise à une certaine onction qui n'a point de chaleur. Toujours des préceptes, des descriptions, point de sentiments, point de mouvement, point de passion. Je crois bien que l'auteur était un très-bon homme et très-estimable; mais je doute qu'il m'eût tourné la tête. Je finirai pourtant ce *Télémaque*; mais que lirai-je après?

[1] Celle de la maréchale de Luxembourg.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 27 octobre 1771.

M. de La Ponce vient d'arriver, ma chère petite-fille, qui m'a fait grand plaisir en me remettant votre lettre. Voilà bien des nouvelles ; bien des grâces données et assurément bien placées. N'est-il pas vrai que le maréchal de Brissac est un singulier gouverneur de Paris ? Les étrangers le prendront pour un comédien de campagne. Voilà encore le gouvernement d'Auvergne vacant par la mort de M. de Bouillon. Je trouve qu'on ne pourrait mieux faire que de le donner à M. de Beauvau, son beau-frère[1], à qui l'on doit un dédommagement. Mais je parierais bien qu'on ne le lui donnera pas ; car cela serait juste ; et il me semble qu'on évite soigneusement l'ordre de la convenance, la justice, et surtout la décence. Vous me faites rire avec l'éloquence de madame sa femme. Je conviens qu'elle est *embrasée*, pour me servir d'une expression poétique, puisque vous aimez la poésie.

Dites-moi, je vous prie : croyez-vous de bien bonne foi à ces lettres si empressées, pour attirer ici une certaine maréchale[2] ? Je désire qu'elle le croie ; je

[1] M. de Beauvau avait épousé, en premières noces, mademoiselle de la Tour d'Auvergne, dont il eut la princesse de Poix ; et, en 1764, il s'était remarié avec Marie-Charlotte Sylvie de Rohan-Chabot, veuve elle-même du marquis de Clermont d'Amboise.

[2] De Luxembourg.

m'efforcerai à en prendre l'air pour la recevoir ; je ferai de mon mieux pour lui plaire ; mais j'ai bien peur de ne pas réussir. Que tout ceci demeure entre nous ; car vous savez que je crains les tracasseries autant que vous.

Adieu, vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous aime.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

27 octobre 1771.

M. d'Étréhan part demain, ainsi que M. Gayot. Je prierai l'un ou l'autre de se charger de cette lettre que je ne sais pas commencer. Votre position est charmante pour une correspondance. Vous avez toujours sous votre main des édits, des cassations, des exils, des morts. Nous avons eu pour tout événement la chute d'une maison ; encore n'est-elle pas tombée en entier.

M. de La Ponce arrive dans le moment. J'ai lu votre lettre à la grand'maman ; je suis de votre avis sur ce que vous dites d'elle au commencement. Je ne le suis pas si pleinement à l'égard du *Télémaque*. Il est diffus à la vérité, un peu monotone et trop chargé de descriptions, mais il est plein d'une grande morale ; non de celle que tout le monde sait ou que tout le monde oublie à force de la savoir, mais de celle qui

rendrait un roi et son peuple également heureux. Cette morale est l'unique objet de l'auteur et fait l'essence du livre. Si M. de Fénélon n'avait voulu faire qu'un ouvrage d'agrément, et que son état lui eût permis de mettre en jeu tous les intérêts du cœur, je suis persuadé qu'il aurait mieux réussi. Ce n'était pas un poëme qu'il voulait fabriquer, mais un roi; et comme il parlait à un prince destiné à le devenir, il fallait qu'il lui dît cent fois la même chose. Vous répondrez que son intention ne justifie pas l'ennui que vous éprouvez; mais ce n'est pas pour nous qu'il écrivait; c'était pour nos maîtres. Il est arrivé ensuite que nous l'avons lu, et que nos maîtres se sont bien gardés de le lire. Ils ont raison, car il les ennuierait encore plus que nous.

Vous ne savez plus que lire après *Télémaque?* Je serais fort embarrassé de vous donner un conseil; je n'ai jamais réussi quand j'ai voulu proposer des lectures agréables. Ce n'est pas que je croie avoir moins d'esprit qu'un autre : c'est que chacun a le sien, et que nous nous prévenons, sans le savoir, contre un livre dont on nous dit du bien. J'ai beaucoup lu et relu depuis que je suis ici. De tout ce qui m'a passé par les mains, il n'y a qu'un livre que je serais assez hardi pour conseiller : c'est l'histoire de de Thou, que je n'ai pas encore finie, et que j'aime, parce que je n'y trouve jamais l'auteur, et toujours le fait énoncé clairement et sans prétention. Je ne dirai pas la même chose de la *Rivalité,* quoique vous l'aimiez beaucoup. Je vous avoue que je n'ai pas pu l'achever. Il ne me reste rien de précis quant au fond, et je voyais dans la forme cette

manière dont l'auteur aura de la peine à se défaire. Je préfère, à bien des égards, son François Ier. J'ai peut-être tort; mais quand cela serait, vous en aimerais-je moins et Gatti reviendrait-il plus tôt de Florence? Ce vilain Gatti, il s'en va pour deux mois, et après cinq ou six mois d'absence et trois ou quatre mois de silence, il nous avertit, par des lettres arrivées hier, qu'il ne viendra qu'au printemps prochain. Il ne se porte pas bien; il a fait une chute. Sa plaie ne veut pas se fermer; il faut qu'il aille aux eaux de Pise. J'en suis affligé; Gatti est le seul qui sache comment il faut la conduire. La grand'maman, qui ne pense jamais à sa santé et qui ne veut pas qu'on lui en parle, m'a chargé de lui écrire aujourd'hui de ne pas se mettre en chemin jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Ainsi, la voilà à soixante lieues de Paris, n'ayant pour ressource qu'un médecin d'Amboise, qui a de l'esprit, mais qui est jeune et qui ne connaît que le courant de la faculté. Mais comme il n'y a point de remède à cet incident, je vous prie de ne pas m'en parler, parce qu'elle s'impatienterait en voyant que je vous ai communiqué mes craintes.

Voilà une lettre aussi longue et aussi diffuse que le *Télémaque*. J'ai oublié pourtant d'y insérer quelques descriptions. Vous saurez donc qu'il fait depuis quelques jours le plus beau temps du monde; l'aurore, ce matin, en ouvrant les portes de l'Orient, s'est montrée avec la fraîcheur du printemps. Le soleil, qui marchait sur ses traces, a répandu la clarté la plus brillante. Toute la nature était dans le repos, lorsque le héros

Christophe, couvert d'une robe légère et blanche comme la neige, a conduit sur le gazon deux superbes taureaux suisses qui, s'étant lancés l'un contre l'autre, ont fait trembler la terre et l'Olympe, ou si vous l'aimez mieux, l'avant-cour et le château. Je finis faute de papier.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 27 octobre 1771.

M. de Jarnac est un drôle de courrier. Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 23. Par la poste je l'aurais reçue le 25.

Je vous félicite, chère grand'maman, du plaisir que vous avez dans ce moment; non pas de lire ma lettre, mais de la recevoir par madame la maréchale. Je voudrais bien être à ses côtés et partager la joie qu'elle a d'être à Chanteloup; y être avec elle serait le comble du bonheur. Vous ne la garderez pas aussi longtemps que vous le désirerez; rien qu'une semaine, à ce qu'elle dit. Mais vous la ferez changer de résolution [1].

[1] A propos de cette visite de la maréchale de Luxembourg, madame du Deffand écrit à Walpole : « Madame de Luxembourg partit » lundi pour Chanteloup, elle y restera huit jours. Rien n'est plus » comique et plus singulier que cette visite : c'est pour qu'elle soit » placée dans ses fastes. Ce n'est assurément pas l'amitié qui en

Ne trouvez-vous pas singulier qu'il n'y ait que moi qui n'aie encore pu arriver à la terre promise. Suis-je condamnée à périr dans le désert? Oh! non, s'il plaît à Dieu. L'arrivée de la première hirondelle vous apprendra la nouvelle de mon départ.

Vous verrez l'incomparable dans quinze jours, à ce qu'il m'a dit hier soir. Je ne m'en soucie plus. Il est doux, il est facile; mais il n'a nul caractère, nul sentiment. C'est une machine qui n'agit que par le ressort qu'on lui donne, et qui n'en peut avoir par elle-même; et, malheureusement, l'ouvrière qui règle aujourd'hui cette machine ne vaut pas grand'chose. Je suis un peu dégoûtée, je vous l'avoue, de tout ce train-là.

Adieu; il faut que j'écrive un mot à l'abbé. Je n'ai point dormi cette nuit, et je suis tant soit peu hébétée.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 2 novembre 1771.

J'admire votre gaieté; elle est communicative. Je suis de bonne humeur pendant deux ou trois jours

» est le motif... Elle était l'ennemie des Choiseul, et comme il est
» du bel air, actuellement, d'être dans ce que nous appelons aussi
» l'*opposition*, elle a employé toute sorte de manéges pour se ré-
» concilier avec eux... »

quand j'ai reçu de vos lettres. Reprenez votre gazette, mon cher abbé, dès que vous le pourrez. Ayez la générosité de donner sans exiger qu'on vous donne. J'aurais beaucoup de plaisir à vous écrire de jolies choses, mais il faudrait le pouvoir. Je pourrais dire comme mademoiselle Lemaure : Je ne pense pas plus qu'un cheval mort.

Si je vous racontais tout ce que je fais, ce que j'entends et ce que je dis, je vous ferais tomber en léthargie ; je vous glacerais le sang. Notre pauvre baron [1], qui est encore plus triste que moi, vient de me quitter. Il est à la cour, où il ne fera que de l'eau claire, et peut-être des vers blancs. Il passera l'hiver à Montpellier et peut-être le carême à Chanteloup, et puis il me reviendra. Il me manque beaucoup. Son esprit m'impatiente et m'amuse. Il me parle beaucoup de tous ses maux. Je ne lui dis rien des miens, et cependant je me crois plus malade que lui. Je ne dors point, je maigris beaucoup, et je suis bête. Si j'étais avec vous, il me semble que j'engraisserais, que je dormirais, que je penserais, parce que je me divertirais.

Vous allez avoir la maréchale. Je ne puis m'accoutumer à la savoir à Chanteloup. Quelle raison s'en donne-t-elle à elle-même? Je suis parfaitement bien avec elle ; elle me répète tous les bons mots qu'elle a dits; je ne lui en volerai aucun. Elle m'a avoué qu'elle était plus à son aise avec la femme qu'avec la sœur.

[1] De Gleichen.

Elle vous trouve très-aimable. Elle sera très-bénévole, et elle se laissera retenir un mois tout entier.

Vous voyez bien que je vous dis tout cela faute d'avoir rien de mieux à vous dire. Mais c'est abuser de votre patience.

Adieu, l'abbé.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 4 novembre 1771.

La maréchale n'est point arrivée ici avec cet air de confiance que devaient lui inspirer les pressantes sollicitations qu'elle vous avait dit avoir reçues. La première soirée a été contrainte de toute part, quoiqu'elle s'efforçât d'être aimable et que nous nous efforçassions à lui plaire. Elle avait le portrait de M. de Choiseul en carton. C'était, disait-elle, sa boîte de voyage [1]. Le lendemain, il en parut une autre superbe. Le médaillon de M. de Choiseul y était entouré de perles ; c'était la boîte de gala. Elle était renfermée dans un petit sac dont on la tirait à chaque prise de tabac. M. de Choiseul se prosternait, se confondait à cette galanterie.

[1] Ces tabatières, qui furent alors fort à la mode, portaient d'un côté le portrait de Sully et de l'autre celui du duc de Choiseul. Mademoiselle Arnould disait qu'on y avait mis en regard la recette et la dépense.

Mais sa reconnaissance était maussade. Le pauvre homme était tout honteux. Cependant la confiance s'est établie, et l'aisance avec elle. Comme vous m'aviez mandé que vous m'écririez par la maréchale une lettre ostensible, je lui ai dit que vous m'annonciez que son projet était de nous donner bien peu de temps, et je lui en ai marqué beaucoup de regrets. M. de Choiseul et madame de Grammont se sont joints à moi pour la presser de rester davantage, et, par la protection de madame de Lauzun[1], nous avons obtenu quelques jours de plus; mais je compte vous écrire encore par elle, et que vous lui direz les belles choses que je vous manderai d'elle, et que vous lui marquerez beaucoup de reconnaissance de notre part. Je n'aurai pas de peine à vous en dire du bien si sa belle humeur se soutient. Elle n'a pas encore eu l'apparence d'inégalité ; mais, malgré la patte de velours qu'elle m'a toujours montrée, je ne puis me défendre de la crainte de la griffe dont on m'a tant parlé[2], et cette crainte me donne une contrainte insurmontable telle qu'il ne me vient pas une idée. Si je veux parler pour être de quel-

[1] Sa petite-fille.

[2] La maréchale de Luxembourg avait toujours soupçonné le comte de Tressan d'être l'auteur du fameux couplet :

« Quand Boufflers parut à la cour,
» On crut voir la mère d'amour... »

Un jour, dans sa vieillesse, elle dit devant lui qu'elle trouvait la chanson si jolie ! que non-seulement elle l'avait depuis longtemps pardonnée à l'auteur, mais que si elle le connaissait, elle serait tentée de l'embrasser. M. de Tressan crut pouvoir se laisser aller à un aveu qui fut aussitôt payé d'un bon soufflet.

que chose, je ne fais que répéter les derniers mots de la dernière phrase de madame de Grammont. Quand je m'aperçois de ce ridicule, je veux le réparer en puisant dans mon fonds, et comme je ne peux pas exprimer ce que je veux dire, je reste court au milieu de ma phrase. Si la maréchale m'interpelle en disant: « Madame, ne pensez-vous pas cela ? Mes réponses sont: » Oui... assurément... madame la maréchale a bien raison... je suis de l'avis de madame la maréchale... » D'autres fois elle me dit: « Madame, que pensez-vous de cela? » Alors, l'embarras est extrême, parce qu'il faut absolument avoir un avis, et avant le sien, et je suis absolument comme M. Gobe-Mouche. « Je pense que... oui... mais... cependant... je crois... » Au bout du demi-quart d'heure, l'heureuse bavarderie de la comtesse de Grammont vient me tirer d'affaires. Hier, M. de Choiseul lisait une lettre de Sedaine, qui me mandait, en m'envoyant son dernier petit opéra-comique, *le Faucon*, qu'il cherchait à justifier le nom que je lui avais donné du La Fontaine du théâtre. La maréchale me demanda pourquoi je l'avais appelé ainsi? Il m'aurait été trop difficile de le dire. Je répondis qu'il n'était pas vrai que je lui eusse donné ce nom. Enfin, je ne finirais pas à vous raconter toutes mes bêtises, et, si vous en étiez témoin, vous mourriez de honte d'avoir une grand'mère aussi enfant. Pour madame de Grammont, elle est à son aise avec la maréchale comme si elles eussent passé leur vie ensemble, et par conséquent elle est très-aimable et plaira sûrement beaucoup.

J'attends votre incomparable que vous m'annoncez, et je l'attends comme il mérite de l'être, sans impatience, sans désir, sans inquiétude. Je le verrai avec plaisir, je le quitterai sans regrets. Ah ! ma chère petite-fille ! ce n'est pas comme cela que je vous aime.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi 4 novembre 1771.

C'est à vous aujourd'hui, mon cher abbé, que j'adresse la parole. Ne seriez-vous pas bientôt en état de vous servir de la belle main? C'est ainsi qu'on appelle la main droite [1]. Mon pauvre ami, de qui j'ai reçu des nouvelles hier, a les deux siennes bien enflées et bien douloureuses, ainsi que les deux pieds. Il y a plus d'un mois qu'il garde le lit, et il est d'une faiblesse extrême. J'en suis fort inquiète, vous le croirez aisément, et je compte assez sur votre amitié pour être assurée que vous partagerez ma peine.

Dites-moi s'il est vrai que madame de Grammont n'a pas vendu ses diamants, et si elle en est parée journellement? si elle en a dans sa tête, à ses oreilles, à son col, à ses bras et à ses doigts? Il n'y a rien là-dessous, c'est une pure curiosité, parce que je soup-

[1] L'abbé Barthélemy avait fait une chute de cheval et s'était cassé la clavicule.

çonne la personne qui m'a dit lui avoir vu tous ses diamants, d'avoir menti. Ne vous faites pas de scrupule de satisfaire à ma question, je ne ferai nul usage de votre réponse.

Si vous étiez à Paris, mon cher abbé, je vous proposerais de souper ce soir avec moi. Nous serions presque tête-à-tête. Nous n'aurions que mademoiselle Sanadon pour tiers. Le jour que je pourrai l'être entre vous et la grand'maman n'arrivera-t-il jamais? Dites-lui mille et mille choses pour moi. J'aurai demain le plaisir de parler d'elle avec la petite sainte, chez qui je souperai. Je voudrais y trouver son fils [1], qui, en vérité, est fort aimable. Demandez à madame la maréchale de Luxembourg ce qu'elle en pense, et engagez-la à le dire à la grand'maman. Rappelez-moi à son souvenir et à celui du grand-papa. Dites-lui bien que je le prie de m'adresser toutes ses épigrammes, elles me feront toujours un vrai plaisir, dussent-elles être contre moi.

[1] Le comte de Choiseul. Il venait d'épouser la dernière héritière de la maison de Gouffier, dont il joignit le nom au sien. Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, et auteur du *Voyage en Grèce*, se remaria avec madame Hélène de Beauffremont, nièce de l'incomparable.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 16 novembre 1771.

L'abbé part après-demain, ma chère petite-fille. Vous allez lui faire bien des questions sur le voyage de la maréchale. Son amabilité s'est soutenue jusqu'à la fin. La confiance de M. de Choiseul est revenue. Ils ont parlé de leur ancien temps ; ils ont ri ; et vous savez qu'ils sont tous deux de nature à aimer les choses et les gens qui les font rire ; ainsi ils ont été parfaitement bien ensemble. Elle a plu beaucoup à madame de Grammont, qui certainement lui aura plu de même. L'aisance a été établie entre elles du premier jour. Je ne serais pas étonnée qu'il se formât une liaison solide. Mais moi je suis restée aussi gênée, aussi bête, aussi maussade. Je n'ai sûrement pas réussi, quoiqu'on ne m'ait montré que des grâces. Je crois qu'en tout, elle aura été assez contente de son voyage. On l'a pressée pour rester davantage. On lui a marqué de l'empressement pour son retour et du regret de son départ. Elle avait elle-même l'air d'être fâchée de s'en aller. Enfin cette visite a généralement bien réussi.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi 23 novembre 1771.

L'abbé vous rendra compte de tout, il vous dira si j'ai eu du plaisir à le revoir; mais il ne vous dira peut-être pas le regret que j'ai de ce que vous ne le voyez pas en même temps. Nous faisons un duo et c'est : « Si la grand'maman était ici!... Si nous étions tous les trois dans le petit appartement! » Et puis je dis : « Si je me trouve jamais à Chanteloup!... » L'abbé dit : « Vous vous y trouverez. — Je suis bien vieille. — Qu'est-ce que cela fait? — Me viendrez-vous chercher? — Oui, je vous le promets. — Si j'allais y mourir. — Eh non, vous vous y porterez bien! » Voilà une partie de nos conversations. L'incomparable ne vous dira pas grand'chose de moi; nous sommes fort bien ensemble, mais nous ne nous voyons guère. Il est entièrement livré à ce qu'il adore; elle est tout pour lui, excepté d'être sa femme, ce qui, je crois, ne sera jamais!..

L'abbé vous raconte sans doute l'aventure du petit-fils de madame Geoffrin [1]; elle est dans la *Gazette d'Amsterdam*, mais beaucoup moins circonstanciée que le récit que nous en fit hier le Caraccioli. Le connaissez-vous? C'est un drôle d'homme. Il est de bonne humeur, bredouilleur, grand parleur; je l'aime assez.

[1] On désignait ainsi le roi de Pologne.

Le Creutz est toujours onctueux et bon homme. Pour votre petit dévot, je ne vous en dirai rien, c'est un ours. Personne ne le voit, ni ne sait où il est, ni la vie qu'il mène. On prétend qu'il va prendre la maison que la maréchale vient de quitter. J'aimerais autant un père de la Trappe pour voisin.

Adieu, chère grand'maman, je tousse, je mouche, je crache, j'éternue et je ne sais ce que je dis.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 1er décembre 1771.

J'eus hier un cercle où l'abbé fit nombre. A côté de mon tonneau, mesdames d'Aiguillon et de Mirepoix, et puis je ne sais qui; de l'autre côté, le prince de Beauvau et puis d'autres. L'abbé était au milieu. Nous fîmes la lecture de la Saint-Barthélemy, parfaitement détaillée dans le second tome des Mémoires de Villeroy. Le prince partit, et tout de suite la princesse épouse arriva, et, contre son ordinaire, elle n'eut pas le ton assuré. Les dames de ma gauche partirent les premières; il ne resta plus que cette princesse avec l'ambassadeur de Naples. Elle reprit toute son éloquence, lui raconta des détails de la soirée du 24 décembre et du voyage du 25 avec tant de chaleur et d'intérêt, que l'ambassadeur fut charmé de ses senti-

ments et de son esprit. Cet homme vous plairait. Il est très-gai, il dit des choses plaisantes, il tiendrait bien sa place dans nos petits comités, s'ils pouvaient revenir.

Je soupe ce soir, avec l'abbé, chez madame de La Vallière. Demain je donne à souper aux Beauvau. J'ai invité M. de Stainville; mais je n'ai pas sa réponse. Mardi ou mercredi, je passerai la soirée tête à tête avec l'abbé et puis après je vous le renverrai; c'est-à-dire, je le verrai partir sans être tentée de le retenir, quand je le pourrais. Ah! je sais combien un véritable ami est nécessaire, et à quel point on est à plaindre quand on n'en a point, et combien on est déchiré quand on est séparé! J'espère que l'abbé vous parlera de moi. J'ai exigé qu'il m'accordât un troisième tête-à-tête, pour qu'il ne me restât rien sur le cœur dont il ne pût vous informer. Il est content de mes sentiments pour vous, et il est en droit d'y être très-difficile. Je suis fort portée à croire qu'il n'y a que lui et moi qui sachions bien ce que c'est que d'aimer.

La maréchale de Luxembourg est charmée de la lettre qu'elle a reçue du grand-papa. Elle doit me la montrer. Je suis fort contente de son discernement. Elle a bien senti, elle a bien jugé. Si on pouvait séparer l'ivraie d'avec le bon grain on aurait de l'excellent et du détestable. Mais ces deux choses réunies ne sont pas propres à faire un bon pain quotidien.

Je ne doute pas que le mariage de M. de Lambesc et de mademoiselle de Montmorency ne se fasse incessamment. La maréchale fut hier à Versailles pour

vaincre la résistance de M. de Tingry, qui voudrait quelque délai. Jadis le Tingry était son ennemi; mais l'amour du grand-papa a fait bien des changements.

Adieu.

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Chanteloup, le 1er décembre 1771.

Je vois que vous aviez compté que ce serait le prince qui m'apporterait votre dernière lettre. Point du tout, c'est madame du Châtelet qui me l'a remise. Ce dernier trait m'avait persuadée que je pouvais faire mon deuil de lui pour cette année; mais il est arrivé le lendemain, propre, reposé, comme s'il sortait de son lit. Il croit n'être pas sorti d'ici depuis que nous y sommes. Il y était établi en arrivant, et malgré son grand amour, je crois qu'il ne faudrait qu'un prétexte pour l'y retenir, ou seulement lui laisser oublier d'en partir. Il ne s'amuse ni ne s'ennuie; il n'est point content, il est heureux; excepté quand on lui persuade qu'il a des affaires, parce qu'il craint d'avoir à s'en inquiéter un jour. Il est déjà dégoûté de sa maison de campagne, parce qu'il y faut aller et qu'il en faut revenir; parce qu'il n'a pas pu avoir un prêtre pour dire dans sa chapelle une messe qu'il n'aurait

pas entendue ; parce qu'il faut savoir qui il aura à souper, le dire à son cuisinier, peut-être voir ses comptes tous les mois et s'apercevoir qu'il est volé sans oser le dire. Mais comme il a pris cette maison sans goût, il la garde de même, par l'embarras de s'en défaire, et il ira quand on l'y mènera. Il prétend que c'est pour moi qu'il l'a prise, et il ne l'a cependant que depuis mon exil. J'en ris, et il trouve très-bon qu'on ne fasse pas plus de fond sur ce qu'il dit qu'il n'en fait lui-même. Tout le monde lui convient, et il convient à tout le monde. Il sera philosophe ou caillette, ignorant ou lettré, spirituel ou stupide ; tout cela se trouve dans la même boutique, s'y laisse voir sans se montrer et se produit également sans effort. Tel est votre incomparable, ma chère petite-fille, et véritablement incomparable, en ayant cependant l'air de ressembler à tout le monde. Le calme de son âme repose la mienne. C'est de l'eau qui dort et ne croupit pas ; mais je voudrais qu'elle s'éveillât et s'agitât quelquefois, ne fût-ce que pour connaître son cours. Vous me direz que sa pente est vers madame de B...[1]. Si vous voulez, parce qu'il la trouve là ! Mais une autre la remplacerait, ce serait la même chose. C'est une vertu de roi qu'il partage avec les maîtres du monde. Je lui ai dit que vous vous plaigniez de ne le point voir. Il prétend n'être pas sorti de chez vous, et il en prend à témoin votre cavagnol, auquel il croit avoir perdu deux mille francs à trois louis par jour. Mais laissons

[1] Boufflers.

là le prince, pour parler de l'abbé qui ne dort pas si bien, mais qui aime mieux! C'est celui-là qui est une bonne et aimable créature. Je vous sais bien bon gré de la générosité que vous avez de me plaindre d'en être privée, quand vous avez le plaisir de jouir de sa présence. Toutes ses lettres sont remplies de vous. Il parle de ce qu'il aime le mieux à celle qui vous aime le plus. J'aime bien que vous concertiez avec lui vos projets de voyage pour venir ici. Mais je n'aime pas que vous y mêliez des idées tristes qui m'inquiètent et m'affligent. Ne songeons qu'au plaisir que nous aurons de nous rejoindre, et comptez sur l'abbé pour vous conduire. Il aurait été vous chercher cet automne si vous aviez pu venir. L'abbé est bon à tout et fait tout ce qui est bon.

Pourquoi appelez-vous le roi de Pologne le petit-fils de madame Geoffrin? Est-ce parce que vous êtes ma petite-fille? Me prenez-vous pour madame Geoffrin, ou vous croyez-vous roi de Pologne? Quittez cette folle ambition. Vous êtes plus sûrement dans votre tonneau que sur un trône, et je vous aime mieux Diogène qu'Alexandre.

Je suis bien aise que vous soyez contente du Caraccioli. Je le connais fort peu; je l'ai vu à Turin et dans deux ou trois petits voyages qu'il a faits à Paris. Il m'a paru assez aimable. L'amour qu'on m'a dit qu'il professait pour M. de Choiseul me le fait aimer. Je vous serai obligée de le bien traiter.

Dites toujours des amours pour nous au bon Creutz et quelques petites galanteries au révérend père dom

Souza [1], que vous allez avoir pour voisin, échappé de la Grande-Chartreuse. Si vous écrivez à notre pauvre baron de Gleichen, ne manquez pas de lui parler de ma sensibilité pour ses malheurs. Ils me font sentir bien vivement celui de ne pouvoir lui être utile.

Je compte que le baron de Bezenval m'apportera des nouvelles de votre rhume, et je compte qu'il m'apprendra qu'il est guéri. Je n'ai pas trouvé qu'il vous rendît si bête que vous le prétendiez. Je vous aime dans tous les temps et de toutes les manières. Il n'y a que vos maux que je n'aime pas. Si vous pouviez vous en corriger, je ne trouverais rien à redire en vous. Adieu jusqu'au départ de madame de Chauvelin.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi 5 décembre 1771.

Je vous rends votre abbé, chère grand'maman. Je suis trop véridique pour vous dire que ce soit sans regrets; mais je suis trop à vous pour m'être permis le désir de le retenir un moment de plus. Quand vous

[1] Le ministre de Portugal, que madame du Deffand appelle le petit dévot. Il est mort en France, où il avait épousé mademoiselle de Canillac.

aurez épuisé avec lui toutes les questions solides et importantes, et que vous en serez venue à celles d'un autre genre, j'y trouverai ma place et je me flatte, et j'attends de vous, que vous voudrez savoir ce que je pense, ce que je dis, ce que je fais; et comme l'abbé m'a lue à livre ouvert, vous n'ignorerez rien de moi, et il vous dira si je vous aime, si je désire de vous revoir, si rien vous remplace; enfin, vous apprendrez tout ce que vous voudrez savoir bien mieux par lui que je ne pourrais vous le dire moi-même. Nous avons fait trois soupers tête à tête, sans discontinuer de parler de vous; nous ne traitions que les choses qui pouvaient y avoir rapport. Je ne le vis point hier; je compte qu'il me viendra dire adieu aujourd'hui, et que je lui remettrai moi-même ce billet. Je n'ai point pu voir madame de Châteaurenaud; elle a toujours été à Versailles. Je lui rendrai témoignage du désespoir qu'il a eu, et je n'oublierai rien pour prévenir ou affaiblir sa jalousie. Elle n'est pas faite pour l'éprouver; c'est elle qui l'inspire. Elle cause une séparation après trente-un ans de mariage[1]. C'est bien flatteur, chère grand'maman. Ne trouvez-vous pas les quarante mille francs de gratification bien justes, bien placés et bien à propos? Il n'y a rien de mieux, si ce

[1] Lettre à Walpole, 2 décembre 1771. « Le maréchal de Biron, après trente et un ans de mariage, vient de mettre à la porte madame sa femme (*née Montmorency*), par raison d'incompatibilité. Il lui rend tout son bien; et, comme il est fort considérable, on lui donne une gratification annuelle de 40,000 francs, en attendant un grand gouvernement. »

n'est un lit de six cent mille francs [1], des pliants de cent pistoles pièce, et le total du meuble, neuf cent mille francs. Oh! tout est à la débandade!...

Je commençai hier la lecture d'un certain manifeste qui a vingt pages. Il survint du monde à la huitième page. J'y eus grand regret. On ne voulut point me le laisser. Je m'intriguerai pour le ravoir. Je ne doute pas qu'on ne vous l'ait envoyé, et que vous n'en soyez fort contente.

J'eus hier soir une très-belle compagnie, dont madame de Boufflers devait être. Elle n'y vint point faute de chevaux. Nouvelle occasion de regretter le prince. Il ne me fait point faire de compliments, et moi je n'en use pas de même, car je vous prie de lui dire un million d'amitiés. Ne trouvez-vous pas que sa présence est délicieuse, quoique son absence ne soit pas insupportable?

Vous apprendrez toutes les réformes que va faire M. le duc d'Orléans. Il donne un exemple qu'on sera bien forcé de suivre. Son courage ne peut être qu'applaudi. Mais combien de malheureux va-t-il faire? La mère des Machabées [2] (l'abbé vous dira qui c'est) nous fit hier des détails qui font frémir. Pour moi, je soutiens encore mon grand état; mais gare la gratification! Je crains qu'elle ne coure grand danger. Le dixième des rentes viagères n'a été qu'une brèche;

[1] Il s'agit probablement du mobilier de Lucienne; on pourrait supposer qu'il y a erreur dans le chiffre, si la somme n'était pas portée en toutes lettres.

[2] Mme de Beauvau.

le reste serait une destruction. Devinez quelle est la protection que j'emploie auprès de M. Terray pour me faire payer? Son architecte; notre bon ami Carpentier. Il négocie cette affaire; mais comme je n'en entends point parler, je soupçonne qu'il ne réussira pas.

Les Beauvau vont demain à la Roche-Guyon. Le fils cadet du comte de Chabot a la petite vérole. Ils reviendront mercredi, et jeudi ils souperont chez moi.

Madame de Luxembourg va dimanche à Montmorency, où elle restera quinze jours.

On vous dira la pension de madame de Fontenille: neuf mille francs à perpétuité et quinze mille francs pendant vingt ans, pour le payement de cent mille écus qui lui sont dus, et dont elle consent d'être remboursée dans l'espace de vingt ans. Cela vaut mieux que l'hôpital qui lui était justement dû, et dont M. de Laval a trouvé à propos de négocier ainsi l'échange.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche 8 octobre 1771.

Ce pauvre abbé ne vivait point ici; son âme était tout entière à Chanteloup. On n'en aurait pas tiré une parole si on lui avait parlé d'autre chose que de vous. Je ne puis cesser de vous répéter que votre plus grand

bonheur est d'avoir un tel ami. Je me connais bien en amitié, et je puis répondre qu'il n'y a pas un cœur comme le sien. Mais parlons de votre lettre. Je suis au désespoir de n'en avoir pas pu faire la lecture avec l'abbé. Le portrait de l'incomparable est un chef-d'œuvre. Vous y avez omis un seul point : c'est l'indifférence qu'il a pour la vérité, sans pour cela être menteur. Quand je lis vos lettres, je juge que vous êtes en bonne santé, que vous êtes contente, que vous êtes gaie. Tout ce que vous dites a un tour si naturel, si suivi, si conséquent, qu'on voit clairement que votre âme et votre corps se portent bien.

Vous me connaissez peu si vous pensez que je puisse craindre, en m'éloignant de Paris, de déranger mes habitudes, de perdre des connaissances et des amis ; je n'en ai point que je ne sacrifiasse au plaisir de passer quelques heures avec vous. Un de mes malheurs, c'est de trop bien apprécier la valeur des gens. Je suis bien éloignée de ressembler à l'incomparable qui porte son bonheur partout, et qui voit les objets avec des lunettes qui les lui rendent tous semblables. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je suis loin de là ! Demandez à l'abbé ce que c'est que mademoiselle Sanadon ? C'est la personne avec qui je vis le plus, qui m'est la plus agréable, parce qu'elle m'est la plus nécessaire, et de qui je reçois le plus de soins et d'attentions. Vous jugerez par là de la vie que je mène et quels sont mes plaisirs.

J'ai dit au Caraccioli que vous me félicitiez de ce que je le connaissais. Il est dans les bons principes. Il

parle de vous et du grand-papa avec amour et admiration. Pour le bon Creutz, il est tout confit de tendresse; mais sa poitrine va mal. Il est encore douteux que le révérend père Souza devienne mon voisin. Il ne voit plus personne.

La maréchale de Luxembourg va aujourd'hui à Montmorency aveo tout le temple et toutes les idoles qu'il renferme. On ne parle ici que de la ruine des princes, des réformes auxquelles ils sont forcés. Madame Machabée et son époux sont à la Roche-Guyon pour la rougeole ou petite vérole du plus petit des Chabot[1]. On pourra dire d'elle comme de Jézabel :

« Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté. »

Elle est plus brillante que jamais. Elle me persuade que le courage des martyrs était moins une grâce de Dieu qu'une vertu de tempérament; si elle était née de leur temps, elle aurait renversé tous les temples et leurs idoles. Passe pour cela! Il y a du mérite à soutenir soi-même la persécution; mais il ne faut pas l'attirer sur les autres. C'est une chose difficile, je l'avoue, que de trouver les limites dans toutes les choses, et du zèle au fanatisme on ne connaît guère l'intervalle. Pour moi, qui ne suis point courageuse, je m'afflige des malheurs, mais j'en déteste tout bas la cause. L'abbé vous rendra compte de ma façon de

[1] Le comte de Chabot, qui fut massacré à l'Abbaye, dans la nuit du 2 au 3 septembre 1792.

penser et de ma conduite; il me semble qu'il l'a approuvée.

Peut-être ajouterai-je quelque chose à cette lettre; elle ne doit partir que mardi.

Ce lundi 9.

La mère Ségur[1] soupa hier chez moi, et me raconta le Palais-Royal. Le duc d'Orléans n'avait point encore reçu la réponse du roi sur les représentations qu'il lui a faites. Il n'y a encore de réforme dans sa maison qu'une grande partie de son écurie et son équipage du cerf.

Le Souza ne prend point la maison de mon voisinage. Ce sera, dit-on, la maréchale de Biron, et lui ira loger dans le faubourg Saint-Honoré.

Je ne vous dis rien de l'abbé de Voisenon; l'abbé vous aura tout conté. Ce qui a mis le comble à sa consternation, c'est sa visite au duc d'Orléans. Il affirma qu'il n'avait point fait les couplets. « Pourquoi en avez-vous donc reçu les remercîments? — Je n'en ai pas reçu, c'est une calomnie; me retirerez-vous vos bontés? — Quand on est assuré de celles du chef de la justice, on peut se passer de toute autre. » Et on lui tourna le dos...

J'eus hier la visite de M. Dupuis. Il ne m'apporta point de lettre de Voltaire. Il est mécontent de mon silence, et moi je me montrai mécontente du sien. Il fit de grandes protestations pour lui et pour Voltaire,

[1] Fille de M. le régent, mère du maréchal de Ségur.

de respect, d'attachement et de reconnaissance pour vous et pour le grand-papa, des justifications, etc. Je lui promis de vous en rendre compte. Voilà tout ce que je sais. Je n'écris point à l'abbé, mais vous voudrez bien lui dire que je l'aime plus que jamais.

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi 17 décembre 1771.

Je prévoyais, il y a quelque temps, ce qui vient d'arriver [1]; mais je l'ai cependant appris avec surprise et saisissement. La conduite du grand-papa est bien courageuse et bien noble; j'ignore encore ce qu'elle produira. Je n'appris rien hier, et, comme je ne vis personne de la journée que je pusse croire bien instruit, je ne sais ce que je dois penser et prévoir; mais vous n'attendez pas de moi des nouvelles.

Je vis vendredi la petite maréchale; elle ne savait aucun détail. Le lendemain je soupai chez les Beauvau. La princesse est toujours héroïque. Je l'admire, mais je la trouve inimitable. Je n'ai pas l'âme si

[1] La démission de colonel général des Suisses avait été demandée à M. de Choiseul, qui l'avait envoyée sur-le-champ. « Sa soumission a été prompte et parfaite, sans parler d'aucune capitulation... Le pauvre abbé est bien à plaindre s'il perd sa place de secrétaire... » (Lettre à Walpole, 12 décembre 1771.)

romaine. Si l'abbé vous a dit tout ce que je pense, vous devez juger de l'impression que me fait tant de vertus. Quand les liaisons commencent, on ne prévoit pas quelles seront leurs suites. Ah! je fais bien des réflexions dans mon tonneau; que ne suis-je dans celui qui m'attend à Chanteloup? Je n'ose me flatter de l'occuper jamais: trop de raisons m'arrêtent; mais passer sa vie sans vous voir est une idée que je ne puis supporter. Je veux me flatter qu'il arrivera quelque événement; que, du bouleversement qui ressemble au chaos, il se formera un nouvel arrangement qui remettra tout dans l'ordre. Il est impossible que tout ceci subsiste. Il ne peut y avoir de concorde entre les méchants. Ils doivent nécessairement tourner leurs armes contre eux-mêmes et être détruits l'un par l'autre. Mais qu'ils se hâtent, et que je puisse être témoin de leur ruine!...

A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 20 décembre 1771.

Voilà donc le sort du grand-papa décidé. Il n'est pas tel que je l'aurais désiré; mais ce que j'ai fort approuvé avec tout le public, c'est que la pension vous soit réversible. Il n'y entre aucune vue d'intérêt; le témoignage de considération est tout ce que je vois, et

ce qui a généralement paru juste. Je crois vous entendre me reprocher cette façon de penser. Je sais que vous ne vous comptez pour rien, que vous ne voulez jamais qu'il soit question de vous. Mais cessez de prétendre que cela soit. Plus vous cherchez à vous cacher, plus vous vous faites connaître. Votre modestie vous rend plus célèbre et plus respectable que l'éclatant héroïsme des autres. Comprenez-vous que la charge ne soit pas encore donnée? Toutes les raisons qu'on imagine, toutes les spéculations que l'on fait sont absurdes. On serait honteux de deviner aujourd'hui ce que l'on fera demain. Pour moi, je crois que si ce n'est pas le puîné [1], ce sera le Bacha [2]. Pourquoi pas ce dernier? Plus son élévation est rapide, plus sa chute semble prochaine. Tout ceci ne saurait subsister. Dans deux ans d'ici on croira avoir fait un mauvais rêve. Je désire vivre le temps qu'il faudra pour être témoin de ce changement!...

Je vis hier l'abbé; nous sommes bien d'accord dans nos sentiments et notre façon de penser. Je l'aime doublement; je l'aime pour lui et je vous aime en lui. Mais savez-vous qui je hais? C'est moi, surtout quand je n'ai pas dormi. Les insomnies me font faire des pas de géant vers un terme qui n'est pas le château de Chanteloup. Pourquoi ne suis-je pas née habitante d'Amboise? Je voudrais être tout ce qui pourrait me rapprocher de vous!

[1] M. le comte de Provence.
[2] Le duc d'Aiguillon.

Ce vendredi 24.

C'est par M. d'Esterhazy que vous recevrez cette lettre. Je sais qu'il a du mérite. J'avais un commencement de connaissance avec lui qui n'a point eu de suite. J'imagine qu'il cherchera à vous plaire. Je serais bien aise qu'il eût envie de me connaître. Donnez-lui-en la pensée. Je n'aime que les gens raisonnables; ils sont bien rares. J'ai beaucoup de peine à me former une société supportable, ce qui me serait bien nécessaire, ne sortant presque plus et détestant ce qu'on appelle le monde.

J'eus hier la princesse. Son mari va aujourd'hui à Trie chasser avec M. le prince de Conti. Il n'en reviendra que mardi, veille de Noël, jour d'une grande époque[1], qui ne sortira jamais de ma mémoire, où tout mon bonheur a été renversé.

Je fus hier longtemps tête à tête avec l'abbé. Je sens combien il doit vous manquer. L'incomparable ne le remplacera point. Eh! qui pourrait le remplacer?

[1] La disgrâce de M. de Choiseul.

DU DUC DE CHOISEUL

A Chanteloup, ce 29 décembre 1771

Je suis très-fâché du départ du prince, ma chère petite-fille. Qu'est-il nécessaire qu'il aille soigner si promptement sa future femme ? Si elle a mal au talon, la chanson dit qu'elle n'a qu'à se le gratter par le trou de la pochette. Mais le prince part, et nos instances ne peuvent le retenir.

Vous seriez plus avisée que moi si vous aviez prévu ce qui vient de m'arriver. Je ne m'y attendais pas du tout au bout de l'année. Quoiqu'il en soit, et sans me laisser aller à des complaintes inutiles, j'ai pris mon parti sur les Suisses comme si je n'en avais jamais eu la charge. Je sens même de la douceur à n'avoir plus à combattre l'inquiétude de mes amis sur ces objets. Je doute que l'on puisse me rien ôter dorénavant et je vais m'arranger pour, en dépit de la méchanceté et des méchants, vivre heureux avec ce qui me reste. J'ai tout lieu d'espérer que l'abbé gardera sa place. Je ne crois pas qu'il soit l'ennemi de M. d'Aiguillon, c'est-à-dire, que M. d'Aiguillon ait un intérêt à lui faire du mal. Cette place de l'abbé est la seule chose qui m'intéresse sensiblement dans ce moment-ci, relativement aux Suisses; et relativement à mon bonheur, je désire bien vivement que ma chère petite-fille me conserve les sentiments que j'éprouve d'elle depuis si

